

Etrangers sur la terre (tome 1)

Henri Troyat

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

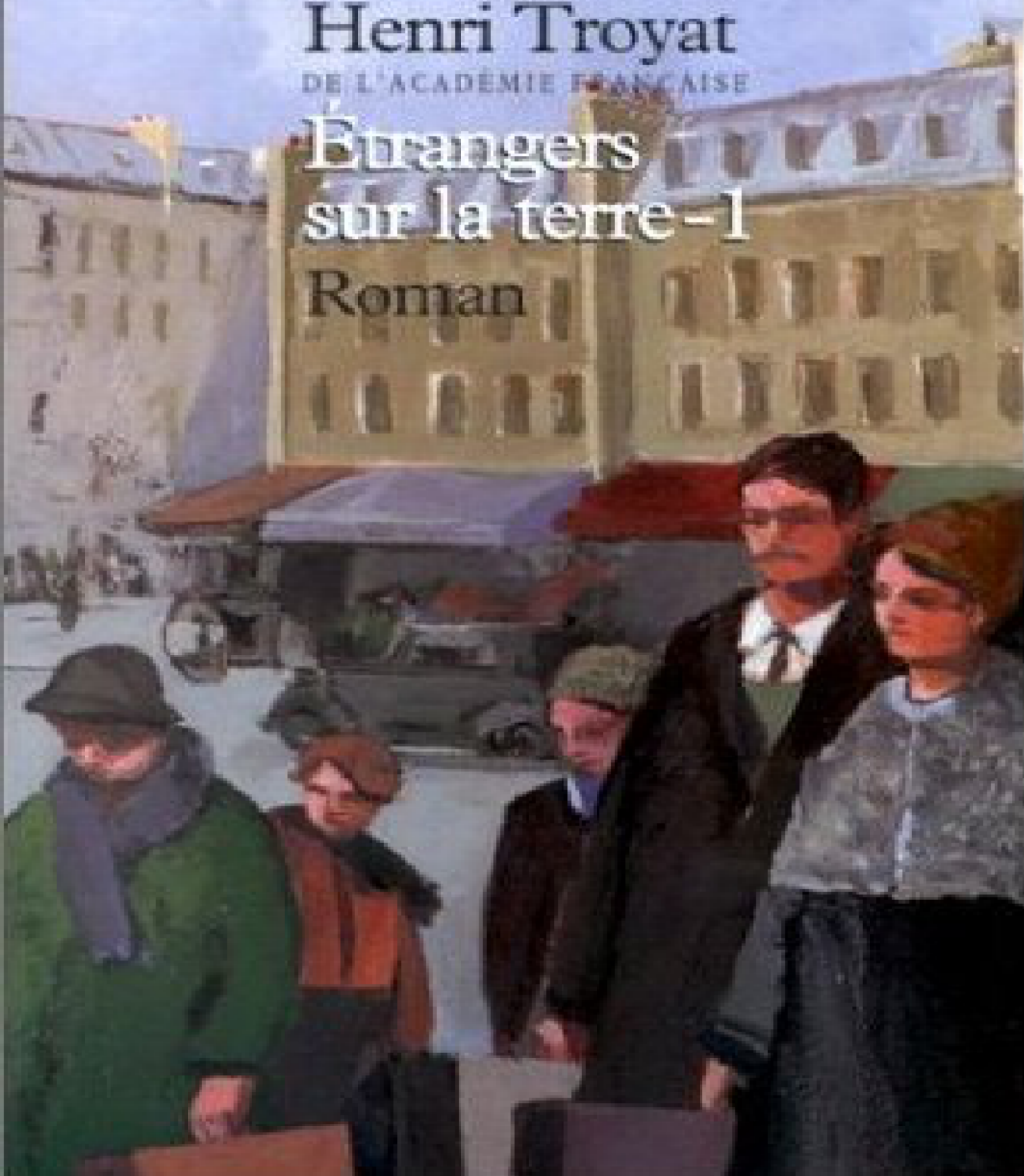


Henri Troyat

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Etrangers sur la terre-1

Roman



HENRI TROYAT
de l'Académie française

ÉTRANGERS SUR LA TERRE

Tome I

FRANCE LOISIRS
123, boulevard de Grenelle.
Paris

*« Et ils étaient alors très peu nombreux
et étrangers sur la terre... »*

Psaumes, cv, 12

PREMIÈRE PARTIE

I

Du haut des vitrages enfumés tombait une clarté incolore et chaude. Des porteurs assaillaient les wagons au repos et bâtissaient sur leurs chariots des forteresses de valises. Le flot des voyageurs poussait Akim Arapoff vers la sortie de la gare. Englué dans la masse des visages, assourdi par le halètement des locomotives, il avançait d'une démarche courte et saccadée. Il n'avait pas mangé depuis Marseille pour économiser son argent. Des crampes douloureuses lui serraient l'estomac. Son regard suscitait partout des moucherons aux ailes scintillantes. Machinalement, il tendit son ticket à un contrôleur, fit plusieurs pas encore, déboucha à l'air libre et s'immobilisa, ébloui. Arrosée de soleil cru, l'esplanade de la gare de Lyon grouillait de monde et de voitures. Entre les falaises grises des immeubles, des avenues plantées d'arbres s'en allaient vers les profondeurs brumeuses de la cité. Une forte rumeur vivante, coupée par les pétarades des moteurs, les tintements des tramways, les jappements des klaxons, montait du sol comme une vapeur. Plongé soudain dans l'agitation et le bruit de Paris, Akim tremblait sous le choc et clignait nerveusement des paupières. Les accents de la langue française, chantante, rapide, le baignaient de toutes parts. Les voyelles « a » et « i » heurtaient agréablement ses oreilles. Un sentiment de légèreté, d'alacrité, lui traversa l'esprit. Les gens qui le bousculaient se hâtaient vers des rendez-vous d'affaires ou d'amour, vers des logis parés de souvenirs, vers toutes sortes d'habitudes ou de surprises sans danger. Leurs figures étaient saines. Leurs habits corrects inspiraient le respect. Rien qu'à les voir, Akim mesurait son extrême déchéance. Il lui sembla que des passants se retournaient et considéraient son accoutrement avec un sourire. Une bouffée de sang lui sauta aux joues. Il portait des bottes éculées, des culottes de cheval en drap bleu et une tunique militaire autrichienne, plissée dans le dos. En travers de son épaule, pendait un manteau de femme, qu'il avait acheté à Constantinople, pour une lire, et qu'un camarade avait transformé en capote d'officier. Son crâne disparaissait jusqu'aux tempes dans une casquette à fond blanc et à visière vernie. Il tenait à la main un havresac pesant, dont les courroies s'étaient déchirées pendant le voyage. Il fourra les doigts dans sa poche pour vérifier la présence de son porte-monnaie. Toute sa fortune était contenue dans cette bourse en mailles métalliques : vingt-trois francs. Le trajet avait coûté cher. Une grosse dame,

chapeauté de fleurs champêtres et entourée de valises en cuir neuf, lui faisait signe de loin et criait d'une voix injonctive :

— Porteur ! Eh bien, porteur !

Akim rougit, tourna le dos à la dame et se dirigea vers la file de voitures de place. Après une courte hésitation, il décida que les transports en automobile devaient être plus dispendieux que les transports en fiacre. En outre, les fiacres parisiens lui rappelaient un peu leurs frères de Russie. Seule l'attitude des cochers lui parut surprenante : au lieu d'attirer le client par des paroles de bienvenue et des promesses de rabais, ils feignaient d'ignorer la foule. Vautrés sur leurs sièges, ils somnolaient, fumaient des cigarettes ou lisaient de vastes journaux. Akim s'approcha d'un cocher, rassembla ses souvenirs de syntaxe française et dit :

— Je voudrais, monsieur, me faire conduire par vous, jusqu'à la rue des Belles-Feuilles, dans le seizième arrondissement. Quel sera votre prix ?

L'homme cracha son mégot et tendit vers Akim un vieux visage rouge, tanné, craquelé, où brillaient les taches liquides des yeux.

— Je marche au taximètre, dit-il.

Akim ne comprit pas la signification exacte de ces mots, mais le ton du cocher lui donna confiance, et il s'installa commodément sur la banquette de drap vert pisseux.

L'équipage quitta la file et se mêla au courant des voitures. Le cheval marchait au trot. Les ressorts grinçaient. Le conducteur demanda sans se retourner :

— Vous venez de loin ?

— De Gallipoli.

— Ah ! oui... Et ça se trouve où, votre Gallipoli ?

— En Turquie.

— Vous êtes donc turc ?

— Non, russe.

— On en voit beaucoup, des Russes, dit le cocher.

Des maisons s'avançaient à la rencontre d'Akim, petites ou grandes, grises ou blondes, ventruées, vieillotées, vernies de soleil. Une place surgit, et le fleuve des automobiles, des cyclistes et des fiacres contourna une colonne de bronze noir.

— La Bastille, annonça le cocher.

— Ah ! oui, dit Akim. Je croyais que c'était une forteresse.

— Non, dit le cocher.

Le fiacre s'enfonça dans une rue populeuse, bordée de magasins aux étalages de viande morte et de légumes extasiés. Des vendeurs, ceints de tabliers blancs, explosaient subitement en clameurs victorieuses. Les étiquettes des prix chaviraient au sommet des pyramides de victuailles. Deux agents de police emmenaient un

marchand qui poussait devant lui une charrette chargée de salades gelottantes. Des ménagères interchangeables se dandinaient côte à côte, palpaient à pleins doigts la masse des denrées et parlaient dans le vide avec animation. En ce mois de juin 1922, l'aisance de vivre était perceptible comme une qualité essentielle de l'atmosphère parisienne. Un afflux de salive gonfla les lèvres d'Akim. Pris d'un vertige douceâtre, il voulut refuser de penser à la nourriture. Mais cette résolution était au-dessus de ses forces. L'odeur des fayots et du bouillon Maggi, dont se composait l'ordinaire du camp, lui revenait dans la bouche. Il revoyait la ruée de ses compagnons en guenilles vers la fumée âcre de la soupe, les disputes autour d'un quignon de pain, et l'épouillement des habits, face à l'étendue bleue et calme de la mer. Cet emprisonnement interminable, sous le contrôle des Alliés, cet isolement en plein centre du monde, dans la misère et l'inaction, avaient décimé les restes de l'armée blanche. Lorsque tout espoir de retourner en Russie, les armes à la main, avait été perdu, lorsque les limites de la patience avaient été atteintes, de vieux bateaux crachotants et poussifs avaient pris livraison de la colonie. Et l'exode militaire avait dispersé en Bulgarie, en Serbie, en Allemagne, en Italie, en France, des milliers de soldats qui ne savaient plus à quoi s'employer. Après avoir vécu dans le dénuement de Gallipoli, il était difficile d'admettre que, dans d'autres pays, l'existence des habitants fût régulière, sûre et joyeuse. Assis dans son fiacre, Akim croyait participer aux délices d'un songe. Cet univers civilisé, qui, pour le cocher, pour les passants, n'offrait rien de remarquable, lui paraissait, dans ses moindres détails, digne d'admiration. Il n'osait ni bouger la tête ni élever la voix, par crainte d'assister à l'émiettement d'un miracle. Son esprit travaillait rapidement : « Pourvu que je les trouve chez eux ! Je ne les ai pas prévenus de mon arrivée. S'ils sont absents, s'ils ont déménagé, où logerai-je ? À l'hôtel ? Trop cher pour moi. Michel et Tania mis à part, je ne connais personne dans cette ville. »

— C'est la première fois que vous venez à Paris ? demanda le cocher.

— Oui, dit Akim.

— Alors, je vais vous montrer Notre-Dame. Cela fera un petit crochet. Mais vous ne le regretterez pas.

Akim eut honte d'avouer qu'il avait faim et que ses ressources étaient modiques. Le fiacre tourna à gauche, traversa une place envahie de pigeons insolents et s'engagea au trot sur un pont sonore.

— Nous franchissons la Seine, dit le cocher. Vous voyez d'ici les tours de Notre-Dame.

La cathédrale apparut, comme une montagne d'ossements, au bout d'une rue très obscure. Ces contreforts saillaient telles des côtes. Des mufles de pierre, rongés et rincés par le temps, tiraient la langue aux

peuples éphémères. Quelques touristes à casquettes plates se groupaient devant le portail.

— Si vous voulez visiter l'intérieur, dit le cocher, je peux vous attendre.

— Non merci, murmura Akim. Je suis pressé.

— Je vous montrerai quand même la Chambre des députés, la Concorde, les Invalides, la tour Eiffel ! Faut ce qu'il faut, pas vrai ?

Longtemps encore, le fiacre promena son client à travers les différents quartiers de Paris. Épuisé par le voyage, Akim confondait, dans une même brume, les monuments historiques et les kiosques à journaux, les bouches de métro et les hôtels cosmopolites, les gares de grand trafic et les églises légendaires. Des kilomètres de trottoirs se déroulaient à l'intérieur de sa tête. Des régiments de fenêtres défilaient devant lui, à la queue leu leu, conduits par quelque statue équestre sur son socle de sucre blanc. Les affiches aux lettres démesurées affirmaient, face au ciel, l'excellence d'un dentifrice ou la pérennité d'une marque d'auto.

Après une heure et demie de trajet, Akim, les tempes douloureuses, le ventre creux, frappa timidement le dos du cocher et lui rappela qu'il désirait se rendre à la rue des Belles-Feuilles.

— On y va, on y va, dit l'autre. Cela ne nous a pas tellement retardés, d'ailleurs. Et vous en aurez eu pour votre argent. Paris est une si belle ville !

— Oui, Paris est une belle ville, répéta Akim avec déférence.

Une sueur froide perlait à son front : le taximètre marquait déjà onze francs cinquante.

Le fiacre s'arrêta enfin au pied d'un immeuble moderne, à la façade alourdie de sculptures. Akim paya le prix de la course, remercia le cocher et pénétra dans le vestibule de la maison. La concierge, entrebâillant la porte vitrée de sa loge, considérait d'un œil soupçonneux ce visiteur fatigué et couvert de loques :

— Où allez-vous ?

— L'appartement de M. Michel Danoff, s'il vous plaît ? demanda Akim.

— Sixième à gauche, dit la concierge. Mais l'ascenseur est en panne.

Le professeur dressa le menton au-dessus de son faux col cassé, croisa sur son ventre éminent ses mains saupoudrées de craie blanche et dit d'une voix impatiente :

— Eh bien, j'attends... Quels sont les principaux fleuves de Russie ?

Debout au centre de la classe, l'élève Lecourtois, blond et maigre, taché d'encre et vêtu trop court, se balançait d'un pied sur l'autre avec

obstination :

— Les principaux fleuves de Russie sont... sont...

Des doigts se levaient, ça et là, autour de lui, comme pour réclamer sa mort. Des voix traîtresses chuchotaient derrière ses épaules :

— M'sieur... M'sieur... Moi, je sais... Moi...

Lecourtois renversa la tête, dans l'espoir de lire au plafond les sinuosités d'une carte secourable. Et soudain, visité par l'inspiration, il récita :

— Le Don, le Dniéper, l'Oural...

— C'est tout ? demanda le professeur avec un accent de savante ironie.

— Oui, monsieur.

— Et la Volga ?

— Il y a aussi la Volga, dit Lecourtois d'un air à la fois conciliant et fautif.

— La Volga, reprit le professeur, est le plus long fleuve d'Europe. Elle mesure trois mille six cent quatre-vingt-quatorze kilomètres.

Une rumeur d'admiration accueillit ces paroles. Toutes les figures se tournèrent vers le fond de la salle. Boris Danoff, assis au dernier rang, se sentit rougir. Son voisin le poussait du coude :

— C'est vrai, ce qu'il dit ?

— Bien sûr, c'est vrai, murmura Boris.

— Tu as vu la Volga ?

— Oui, je l'ai vue.

— Elle est plus longue que la Seine ?

— Oui.

— Et plus large ?

Boris fronça les sourcils et proféra du bout des lèvres :

— Évidemment.

Mais, déjà, le professeur tapotait le bord de sa chaire avec une règle plate en bois noir :

— Un peu de tenue, messieurs ! Ce n'est pas la peine d'attraper un torticolis sous prétexte que l'un de vos camarades est d'origine russe.

Des rires obséquieux clapotèrent entre les murs de la classe. Lecourtois se rassit modestement sur son banc. Et Boris aspira une bouffée d'air, comme pour reprendre son souffle après une forte émotion.

— Passons à l'Allemagne, dit le professeur. Les principaux fleuves d'Allemagne...

La voix du professeur quittait la pièce et se logeait ailleurs, dans une région brumeuse et abstraite. Isolé en plein vide, Boris Danoff s'abandonnait, corps et âme, à l'emprise des souvenirs. Il lui arrivait souvent de perdre ainsi la notion de l'heure et du lieu, d'imaginer qu'il

était en Russie, dans un wagon à bestiaux bourré de faces hostiles, ou dans le parc de Kislovodsk, ou sous le ciel bleu de Yalta. Ces visions d'un autre monde le préservaient de la loi commune. Malgré plusieurs mois d'études dans un lycée parisien, la conscience de son étrangeté le tourmentait encore. Il avait beau parler le français aussi correctement que ses camarades, une pudeur vaniteuse l'empêchait d'être tout à fait des leurs. Pas une seconde, il n'oubliait qu'il se trouvait de passage dans cette ville, en visite parmi ces gens. Marqué aux couleurs d'un destin original, il ne voulait, ni ne pouvait, s'en défaire. Son voisin le tirait par la manche :

— Tu rêves ? Il est en train de dicter...

Boris trempa sa plume dans l'encrier, tenta de s'intéresser aux propos du maître, nota quelques phrases, au hasard, sur une page de papier quadrillé. Au tableau noir, le professeur avait dessiné une carte simplifiée de l'Europe. Dans un coin, à droite, on lisait ce mot, écrit à la craie bleue : Russie. En bas, à gauche, un autre mot, tracé à la craie rose : France. Entre eux, s'étagaient des noms de pays, de villes, de fleuves, à la fois illustres et négligeables. Comme la France était exigüe, ratatinée, bizarrement assise de profil au balcon du continent, avec, en face d'elle, l'obscur nudité de la mer ! Et comme, à l'opposé de la France, la Russie étalait généreusement son vaste corps désossé et lisse ! « J'ai quitté la grande maison pour une maison plus petite, pensa Boris. À onze ans, je suis un étranger, un émigré. Et papa, et maman, et grand-mère, et mon frère Serge sont des émigrés. » Un goût amer glissa dans sa gorge. Il eut envie de se plaindre. Le professeur dit :

— Assez pour aujourd'hui.

Des pieds remuèrent sous les tables. Le roulement ponctuel du tambour montait de la cour du lycée. La voix des surveillants criait dans le corridor :

— En rangs ! Deux par deux !

Boris se hâta vers la sortie. Comme il passait le seuil de la porte, Lecourtois lui fit un croche-pied.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda Boris en se rattrapant au chambranle.

Lecourtois lui tira la langue et dit sur un ton nasillard :

— La Volga est le plus long fleuve de l'Europe.

— C'est la vérité, répliqua Boris avec hauteur.

— Peut-être. Mais ça n'empêche pas que les Russes sont des salauds !

Un surveillant les bouscula rudement :

— En rangs ! Ou je vous colle deux heures pour jeudi !

Placé de force aux côtés de Lecourtois, Boris grommela en serrant les poings :

— Je te défends... Je te montrerai... Pourquoi dis-tu que les Russes sont des salauds ?

— Ce n'est pas moi qui le dis, c'est mon père.

— Qu'en sait-il, ton père ?

— Mon père s'est battu contre les Allemands, en 14, dit Lecourtois.

— Le mien aussi, dit Boris.

— Pas contre les Allemands ?

— Mais si.

Lecourtois parut troublé, réfléchit un instant, et conclut d'une manière péremptoire :

— Les Russes sont des salauds parce qu'ils nous ont lâchés en 17. Ils n'ont pas défilé sous l'Arc de Triomphe avec les Alliés. Ils sont restés chez eux. Donc, ce sont des salauds !

Boris blêmit sous l'insulte :

— Et la révolution russe, qu'est-ce que tu en fais ? Ce sont les bolcheviks, les rouges, qui ont refusé de se battre contre les Allemands. Les blancs, eux, voulaient continuer. Je suis un blanc, papa est un blanc...

— Eh ! les gars ! Paraît que Danoff est un blanc ! cria Lecourtois. Moi, je le vois plutôt bleu !

Et un rire stupide, hoquetant, lui disloqua la figure. Suffoqué par l'indignation, Boris ne trouvait rien de sensé à répondre. Il balbutiait :

— Mais oui, je suis un blanc... C'est bien d'être un blanc... Tout le monde te le dira...

Puis comme Lecourtois ricanait toujours, en balançant la tête, il rugit :

— Je te crache au visage.

Et, en effet, il lui cracha au visage.

— À bas les Russes ! glapit Lecourtois.

Aussitôt, laissant tomber ses cahiers, il empoigna les cheveux de Boris à deux mains. Boris lui décocha un coup de pied dans les chevilles. Mais Lecourtois, malgré la douleur, ne lâchait pas prise. Plus grand et plus fort que son adversaire, il l'avait plaqué contre le mur du couloir et lui soufflait au nez une haleine chaude qui sentait le bonbon à la menthe.

— Demande pardon ! Demande pardon ! grognait-il.

— Non, râla Boris. Je te tuerai...

Une gifle incendia sa joue. Il lança son poing en avant. Lecourtois, frappé au menton, glissa, s'étala, les quatre fers en l'air, sur les dalles. Des voix discordantes aboyaient :

— Vas-y, Lecourtois !

— Vas-y, Danoff !

Un surveillant sortit de terre et ouvrit les bras comme un épouvantail :

— Danoff, Lecourtois, vous serez consignés jeudi.

Devant cette menace, les imprécations se changèrent en murmures. Lecourtois se dressa sur ses jambes, renifla un excès de morve, ramassa ses cahiers et revint dans les rangs. Boris dit :

— Tu es satisfait, maintenant ? On est puni. Et voilà.

— Je m'en fiche, dit Lecourtois. J'expliquerai tout à mon père et il me donnera raison.

— Le mien aussi me donnera raison.

Ils se mirent en marche, côte à côte, haletants et penauds. Derrière eux, des élèves commentaient le combat à voix basse. Le surveillant notait les noms dans un calepin.

— On n'y coupera pas, dit Lecourtois Quelle vache !...

Avant d'arriver à la grille, la masse des enfants se déchira soudain, essaima dans toutes les directions de jeunes messagers hurleurs. Boris chercha des yeux, parmi le groupe des parents qui attendaient sur le trottoir, la silhouette mince et haute de son frère. Mais Serge n'était pas à son poste. Sans doute avait-il été retenu à son cours par quelque pédagogue insoucieux de l'heure. Malgré ses seize ans et demi, le fils aîné des Danoff n'était encore qu'en troisième. Merveilleusement doué et inutilisable, il travaillait mal, se moquait de tout et ne souffrait de rien.

Comme Boris formulait cette réflexion, Serge se dressa devant lui, nu-tête, ébouriffé, un paquet de cahiers sous le bras. Depuis deux mois, il ne portait plus de culottes courtes, mais des pantalons étroits et longs, et une veste sport à martingale. Considérant Boris avec indifférence, il dit :

— Qui est-ce qui t'a griffé la joue ?

— Lecourtois. On s'est disputé. Il a prétendu que les Russes avaient trahi les Français pendant la guerre. Alors, j'ai répondu...

Ils marchaient lentement dans la rue, où des hordes d'élèves les dépassaient en courant. À cent pas du lycée, Serge avait allumé une cigarette. Il rejetait la fumée par les narines. Son regard, dirigé droit devant lui, paraissait ignorer la foule.

— Quels gosses vous faites, en septième ! dit-il après un moment de silence. Attendez d'être un peu plus évolués pour parler politique. Vous ne lisez même pas les journaux...

— Il n'est pas nécessaire de lire les journaux pour savoir que ce sont les bolcheviks qui ont trahi les Alliés. Je l'ai dit à Lecourtois. Il n'a pas voulu me croire. Mais ce n'est pas fini. Je me vengerai. Je lui ferai honte, à lui et à tous les autres.

— Comment ?

— Je travaillerai beaucoup. Je deviendrai le premier de la classe.

Serge leva les épaules, et jeta sa cigarette à demi consumée.

— Tu fumes trop, dit Boris.

— Mêle-toi de ce qui te regarde, dit Serge. Et, si tu veux un conseil, flanque une trempe à ton Lecourtois, au lieu de chercher à briller devant tes camarades. C'est plus viril et plus efficace. À moins que tu n'aies peur...

Une jeune fille les croisa, qui marchait vite, le menton haut et la poitrine en avant.

— Elle est bien balancée ! dit Serge.

Boris baissa la tête, confus et triste de la distance qui le séparait de son frère. Les paroles de Lecourtois ne le laissaient pas en repos. Il avait cru, jusqu'à ce jour, que le fait d'être russe constituait une louable singularité. Il n'eût pas été surpris d'apprendre que des Français l'enviaient pour son origine slave. Or, voici qu'un quelconque Lecourtois lui reprochait sa nationalité. Ce Lecourtois, assurément, était un cancre de la pire espèce. Mais il répétait les propos des grandes personnes. Il représentait peut-être l'opinion de la majorité. Un brusque affolement s'empara de Boris.

— Tout de même, dit-il, nous pouvons être fiers de notre pays, n'est-ce pas ?

— Pas tant que ça, dit Serge.

Ils traversèrent l'avenue Victor-Hugo, étincelante de voitures, et s'engagèrent dans la rue des Belles-Feuilles. Boris éprouvait dans sa poitrine une impression de lourdeur. Sa solitude lui parut affreuse. Il finit par dire :

— C'est égal. Je m'arrangerai pour être le premier. Tu verras. Mais ne raconte rien aux parents. Ce sera une surprise.

Le vestibule de la maison sentait la pierre humide et les pommes de terre frites. La concierge, debout sur le pas de sa porte, dit avec suffisance :

— L'ascenseur est en panne. Essayez vos pieds avant de monter.

— Mais comment donc, madame ! répliqua Serge. Voulez-vous que je retire mes chaussures ?

Des clameurs les poursuivirent jusqu'au palier du sixième étage.

— Tu exagères, disait Boris, en étouffant de rire. Elle est vraiment furieuse. Elle se plaindra...

Il redoutait et admirait son frère pour l'audace qu'il manifestait en toute occasion. Serge écrasa du pouce, à trois reprises, le bouton de sonnette de l'appartement, puis il se pencha en avant et hurla dans le trou de la serrure :

— C'est nous, maman !

Une bonne à tout faire, sans âge, désolée, chiffonnée, ouvrit la porte et retourna dans la cuisine, en bougonnant. Dans l'antichambre, étroite et sombre, s'alignaient trois malles recouvertes de plaids marron. De part et d'autre d'une glace, pendaient de longs manteaux tristes, au garde-à-vous. Sur une chaise cannée, à côté d'un havresac,

reposait une casquette blanche à la visière vernie.

— D'où vient cette casquette ? demanda Boris.

À ces mots, Tania sortit du salon, comme poussée par un courant d'air. La joie déformait son visage. Elle cria :

— Mes enfants ! Venez vite ! Votre oncle Akim est arrivé !

Roulé dans ses draps, toutes lumières éteintes, Boris prêtait l'oreille aux rumeurs singulières de la maison. Le lit de son frère était vide. Malgré l'heure tardive, Serge avait reçu l'autorisation de rester en compagnie des grandes personnes. Il était assis dans la salle à manger, avec son père, sa mère, sa grand-mère et l'oncle Akim, qui était si pauvrement vêtu. Loin de cette pièce chaude et animée, Boris croyait respirer encore l'odeur appétissante des harengs et des petits pâtés. Pour fêter l'arrivée du voyageur, des nourritures chères et surprenantes s'étaient abattues sur la table. Boris se rappela le regard émerveillé de son oncle devant la nappe blanche, les fleurs coupées, les fioles de vodka. Akim examinait les êtres et les choses d'un air tout ensemble effrayé et heureux. Il répétait :

— Comme vous êtes bien installés ! Comme c'est agréable !

Avant d'avaler son premier verre de vodka, il avait dit :

— À la santé de la Sainte Russie.

Des larmes gonflaient ses petits yeux jaunes. Sa mâchoire mal rasée tremblait comme celle d'un vieillard. La cicatrice de son front était pâle et nette. Tout le monde s'était levé pour boire. Même la grand-mère, Marie Ossipovna, qui, pourtant, ne comprenait rien à la situation.

Boris regrettait que son camarade Lecourtois n'eût pas assisté à la scène. Peut-être, devant l'oncle Akim, ce potache hargneux eût-il mieux apprécié la souffrance et la dignité de ceux qu'il considérait comme des traîtres ? « Je lui raconterai tout, à ce Français, je lui expliquerai », songea Boris. Déjà, il s'efforçait de classer dans sa mémoire les récits décousus de son oncle : les derniers combats contre les bolcheviks, l'embarquement misérable, à Yalta, l'installation sur la presqu'île de Gallipoli, gardée par des Sénégalais, la faim, l'oisiveté, le manque de nouvelles, les promesses toujours déçues... « À ton âge, on a besoin de sommeil, Boris. N'oublie pas que tu as une composition d'arithmétique, demain matin... »

Relégué dans sa chambre, tandis que, là-bas, se poursuivait une conversation passionnante, Boris maudissait son âge et la composition d'arithmétique. Ses parents se figuraient-ils vraiment qu'il pourrait dormir, tant qu'eux-mêmes resteraient éveillés ?

Il se retourna dans son lit, chercha une place fraîche entre les draps froissés. Dans la pénombre, flottaient le reflet d'une glace, le squelette luisant d'une chaise, un pan de chemise à l'abandon. Le tic-

tac du réveil cognait le silence à intervalles réguliers. Sur le cadran, l'aiguille phosphorescente marquait deux heures du matin. Où logerait-on l'oncle Akim, pour la nuit ? Probablement dans la petite chambre qu'occupaient jadis Marfa Antipovna et M^{lle} Fromont. La nounou était morte, emportée par un mal mystérieux, quinze jours après l'établissement de la famille à Paris. Et, aussitôt après, M^{lle} Fromont était partie pour la Suisse, parce que les Danoff ne pouvaient plus lui payer ses gages. Boris ne regrettait pas l'absence de sa gouvernante. Il n'avait jamais aimé cette créature mafflue, moustachue, qui s'estimait irremplaçable et le gourmandait sans raison. En revanche, la disparition de Marfa Antipovna l'avait blessé d'un chagrin sincère. Elle eût été si heureuse d'accueillir et de choyer l'oncle Akim ! Derrière la cloison, résonnaient des voix fortes et mâles. Mais il était impossible de discerner le sens de la conversation. Sans doute le visiteur parlait-il encore de la Russie, de Gallipoli, des hussards d'Alexandra ? Il émergeait, maigre et malchanceux, exténué et farouche, d'un passé aux dimensions légendaires. Écarquillant ses yeux dans les ténèbres, Boris évoquait des chevauchées sonores, l'éclair des sabres, des bouches qui hurlaient : Hourra !

Un frisson de peur délicieuse glissa entre ses omoplates. Quelqu'un éclata de rire. Puis il y eut un bruit de chaises repoussées. Un verre se brisa, avec un tintement limpide. La voix d'Akim domina le vacarme :

— Comme autrefois, Michel... Tania... Allons... Ensemble...

Longues années, longues années

À notre tsar russe orthodoxe...

La poitrine oppressée, Boris écoutait cet hymne lent et martial, qui montait de la table et emplissait la maison. Au bout d'un moment, il s'assit sur son oreiller et chanta, lui aussi, face au réveille-matin qui le considérait de ses douze chiffres lumineux.

Longues années, longues années

À notre tsar russe orthodoxe...

Boris n'avait jamais rien entendu de plus beau, de plus noble, que cette prière de soldats. Sa main gauche battait la mesure contre le bord du sommier. Les paroles du professeur lui revinrent à l'esprit : « La Volga est le plus long fleuve de l'Europe... » Eh, bien sûr ! Comment eût-il pu en être autrement ?

Soudain, des coups rageurs retentirent sous le plancher. Le locataire du cinquième étage protestait contre le tapage nocturne.

— Le sale type ! gémit Boris.

Tania dit quelques mots incompréhensibles. Michel s'écria :

— Ah ! ces Français !...

Et la chanson s'apaisa dans un remous de rires et de tousotements. Boris retomba sur sa couche, brisé de fatigue et de dépit. Le robinet de la cuisine fit entendre un glouglou ridicule. Peut-être Serge, qui avait bu trop de vodka, se versait-il un verre d'eau fraîche ? Un pas lourd s'engagea dans le corridor. La porte de la chambre s'ouvrit. Serge apparut dans l'encadrement.

— Tu dors ? chuchota-t-il.

— Non, dit Boris. Je ne peux pas. Je vous écoutais...

— Eh bien, c'est fini... Je vais me coucher... Eux aussi vont se coucher... J'ai mal au crâne... Inutile d'allumer... J'y vois assez comme ça...

Il se déshabilla, cogna une chaise, poussa un juron. Lorsqu'il se fut étendu sur son lit, Boris demanda :

— Est-ce que l'oncle Akim a encore dit des choses intéressantes ?

Un ronflement lui répondit. Boris écouta longtemps la respiration engorgée de son frère. Puis, il ferma les yeux, croisa les mains sur sa poitrine et s'endormit à son tour.

— Les enfants sont couchés, dit Michel. Nous ferions bien de suivre leur exemple. Tu dois être fatigué par ce long voyage.

— Non, dit Akim, je ne pourrais pas dormir. Restons ici, veux-tu ?

Ils se tenaient debout, côte à côte, sur le balcon étroit qui surplombait la rue. Vers leurs visages altérés montait la rumeur nocturne de la ville. Derrière eux, dans la pièce violemment éclairée, Tania débarrassait la table, empilait des assiettes sur un plateau.

— Que comptes-tu faire à présent ? demanda Michel.

Akim secoua dans l'abîme noir la cendre de sa cigarette et appuya ses coudes sur la balustrade de fer forgé.

— Je l'ignore moi-même, soupira-t-il. Il me semble que je suis tombé chez vous d'une autre planète. Tout m'étonne et rien ne m'attire. Trouverai-je ma place dans cet univers qui ne veut pas de moi ?

— Je pensais comme toi, au début, dit Michel. Et, imperceptiblement, j'ai repris confiance. Tu t'habitueras à cette nouvelle vie, puisque je m'y suis habitué moi-même. Nous connaissons, tous deux, la langue du pays. C'est une chance appréciable. Tu pourrais, par exemple, devenir chauffeur de taxi. Beaucoup de nos camarades ont choisi ce métier. Il leur confère une certaine indépendance. Il leur laisse des bénéfices intéressants.

— Je m'en doute, grommela Akim. Mais il faudra compter la monnaie, accepter des pourboires, remercier le client...

— Eh bien ?

— Je ne sais plus dire merci, proféra Akim d'une voix enrouée.

Ils se turent, attentifs au passage d'un camion qui grinçait de toutes ses tôles. Puis, Akim reprit avec lenteur, en cherchant ses mots :

— Vois-tu, mon cher, il m'est difficile d'oublier que j'ai commandé des hommes. C'est absurde, n'est-ce pas ? Ai-je l'air d'un colonel dans cette défroque de mendiant ?

— Je te prêterai un costume convenable.

— Il ne s'agit pas du costume. Il s'agit de l'âme. Peut-on changer son âme ? Peut-on renier le passé ?

— Pourquoi parles-tu de renier le passé ? s'écria Michel. On ne te demande pas de renoncer à la Russie, mais de choisir un travail lucratif, qui te permette de vivre en attendant notre retour là-bas. Que tu sois chauffeur de taxi, tondeur de chiens ou balayeur de rues, tu n'en demeureras pas moins le lieutenant-colonel Arapoff, du régiment des hussards d'Alexandra.

— Un beau régiment, murmura Akim. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

Il se racla la gorge et dit encore :

— Et toi, comment vont tes affaires ? Si j'en juge par l'installation de ton appartement, tu as su te tirer d'embarras. Les meubles t'appartiennent ?

— Je les ai achetés en arrivant ici.

— Tu avais des devises.

— Oui.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je bats le rappel des sommes que j'avais déposées dans diverses banques étrangères. Et, bien entendu, c'est à qui trouvera la meilleure excuse pour ne pas me payer mon dû. Mais tu me connais. Je suis tenace. Je lutterai jusqu'au bout...

Tania rejoignit les deux hommes sur le balcon et dit :

— Ta confiance me fait peur, Michel.

La lumière de la salle à manger enflammait le contour de sa chevelure blonde. Blanche de peau, le menton plein, le cou rond et douillet, elle se défendait mal contre l'empâtement de la quarantaine. Michel l'enveloppa d'un regard tendre.

— La femme sera craintive et l'homme sera courageux, dit-il. J'ai vu mon avocat, ce matin. Il a enfin reçu la réponse de son correspondant de New York. Mes renseignements étaient exacts. Les Comptoirs Danoff ont bel et bien cinquante mille dollars en dépôt à la National City Bank. Et la National City Bank ne nie pas le fait. Simplement, elle cherche à soulever des incidents dilatoires, à brouiller les cartes, à gagner du temps, à m'imposer un compromis...

— Je t'assure qu'il faudrait l'accepter, dit Tania.

Les yeux de Michel étincelèrent dans l'ombre.

— Comment peux-tu parler ainsi ? s'écria-t-il. Cet argent

m'appartient et j'entends le récupérer intégralement. Mon avocat et son correspondant de New York sont tellement sûrs de l'affaire qu'ils se sont engagés à assumer les frais de procédure et à constituer le cautionnement à ma place. Avant la fin de l'année, j'aurai obtenu gain de cause.

Un sourire victorieux tira ses lèvres sous la moustache gris et noir. Sa cigarette, aux trois quarts consumée, lui brûlait les doigts. Il la jeta dans le vide et la mouche incandescente tourbillonna longtemps avant de toucher le trottoir.

— Excuse-moi, mon ami, dit Tania. Je ne comprends rien à ce genre de tractations, mais ton enthousiasme m'inquiète. Quand nous sommes arrivés à Paris, tu m'as affirmé, avec la même énergie, que le Crédit Lyonnais te devait de l'argent. Ta cause était juste, probablement. Tu espérais une solution rapide et favorable. Résultat : le gouvernement français s'est opposé au règlement des dettes contractées envers les sociétés russes. Et tu n'as pas touché un sou.

Michel secoua ses épaules d'un air contrarié.

— Il est ridicule de comparer ces deux affaires, dit-il brièvement. Les fonds dont tu parles avaient été versés à une succursale du Crédit Lyonnais, à Moscou. Dès le début des troubles révolutionnaires, j'avais ordonné d'en opérer le virement sur Paris. Or, mes instructions n'ont pas été suivies. L'argent est resté là-bas. Et la maison mère, à tort ou à raison, prétend être dégagée de toute obligation à mon égard. Les Américains, en revanche, reconnaissent la présence, chez eux, de mes capitaux. Ma position est donc plus forte aux États-Unis qu'en France.

— Le Ciel t'entende ! dit Tania. Je vais préparer le lit d'Akim.

Elle rentra dans la salle à manger. Michel suivit du regard la silhouette de sa femme, qui poussait une chaise, contournait la table rustique, ramassait une serviette sur le tapis.

— Quand j'aurai touché les fonds d'Amérique, dit-il, je déménagerai, j'achèterai d'autres meubles.

— Et en attendant, de quoi vivras-tu ? demanda Akim.

— Je compte vendre nos derniers bijoux, dit Michel, et placer l'argent dans une affaire de cinéma. As-tu entendu parler de Matveï Stépanovitch Kloubnikine ?

— Oui. Sa réputation n'était pas fameuse, à Moscou.

— Elle est devenue excellente à Paris. Il a liquidé les stocks de thé qu'il avait fait passer en France. Il nage dans la prospérité. Et il m'a proposé, par l'entremise de mon avocat, de participer au financement de son prochain film. Mais n'en dis rien à Tania. Elle est résolument hostile à notre entreprise. Il faut laisser au temps le soin de l'apaiser et de la convaincre.

— Que de projets ! s'exclama Akim.

— J'en ai d'autres encore, dit Michel avec vivacité. Avec l'argent

que me rapportera le film, j'ouvrirai, en plein centre, un grand magasin de tissus. « Les Comptoirs Danoff de Paris. » J'appliquerai en France les méthodes commerciales russes. Ils verront, ils verront... Et, plus tard, lorsque nous reviendrons en Russie...

Il n'acheva pas sa phrase et tout son visage se détendit, comme effleuré par une main bienfaisante.

— Crois-tu vraiment que nous reviendrons en Russie ? demanda Akim.

— J'en suis sûr, dit Michel. Et nous reverrons ta mère, Nina, tous ceux qui nous attendent...

— Mais quand et comment, Michel ? Le général Wrangel a perdu la partie. Le résidu de ses troupes s'est décomposé à Gallipoli. Chaque jour qui passe affermit le pouvoir des Soviets. Ils signent, à droite, à gauche, des traités de paix, des accords de commerce. L'Angleterre est prête à les reconnaître. Et la France ne songe qu'à imiter l'Angleterre.

Michel glissa le bras autour des épaules d'Akim et ses doigts palpèrent, à travers le tissu de la veste, une carcasse osseuse et dure. Il laissa retomber la main, tira une autre cigarette de sa poche et murmura :

— Méfie-toi des jeux de la diplomatie. Les gouvernements alliés n'ont aucun intérêt à consolider en Europe orientale un régime dont la propagande risque de contaminer les nations voisines. Les Anglais, les Français, les Américains, étoufferont, grignoteront la Russie, petit à petit, en douceur, jusqu'à l'écroulement de l'administration soviétique. Bien sûr, cela demandera du temps. Trois ans, quatre ans peut-être... Il faut s'armer de patience. En 1926 ou 1927, le terrain sera déblayé et nous reprendrons le train pour Moscou.

Il se tut pour allumer une cigarette. La flamme du briquet jaillit, éclaira un instant la figure d'Akim, creusée de rides, et dont les yeux fixes brillaient intensément.

— Tu ne me crois pas ? demanda Michel.

— Si je ne te croyais pas, je me jetterais dans la rue, du haut de ce balcon, dit Akim. Mais tu as raison. Il est impossible que tant de souffrance ait été dépensée en pure perte. Dieu ne peut pas accepter la victoire de ceux qui le bafouent sur ceux qui le prient. Rien de durable ne se bâtit sur le vol, le mensonge, la lâcheté et l'intolérance. Les bolcheviks paieront. Tête pour tête. Jusqu'au dernier... Il n'y aura pas assez de sang pour contenter mon désir de vengeance...

Ses mains tremblantes pétrissaient la barre d'appui. Soudain, il éclata de rire :

— N'est-ce pas étrange ? Deux hommes, debout côte à côte, sur le balcon d'un bel immeuble de Paris. L'un, couvert de guenilles, l'estomac délabré, les poches vides, est un ancien colonel de l'armée impériale. L'autre, qui songe à vendre les bijoux de sa femme, fut l'un

des commerçants les plus fortunés de Moscou. Et, cependant, ils font des projets, ils discutent, ils rient, ils espèrent... Quelle engeance increvable !

Il reprit son souffle et dit d'une voix plus basse :

— Paris ! J'avais souhaité m'y rendre, autrefois. Je ne pensais pas que mon rêve se réaliserait dans d'aussi funestes conditions. Toutes ces maisons où vivent des gens incapables de nous comprendre ! La nuit même est une nuit française. Te souviens-tu de nos nuits d'été, à Moscou ?

Michel ne répondit pas. La ville, à leurs pieds, étalait sa substance opaque et noire, constellée de points lumineux. Parfois, une auto glissait, comme une bulle, le long d'une avenue déserte. La lueur bleue du ciel dérapait sur la pente d'un toit, sculptait le créneau d'une cheminée, plaquait contre une vitre un reflet aveugle et triste en forme de demi-lune. Très loin, vers le centre, la réverbération des affiches électriques teintait de poudre rose le ventre débonnaire des nuages. Et de cette vaste fourmilière, humectée de sommeil, émanait un halètement régulier et profond comme celui de la mer. Michel tendit le bras dans l'espace et annonça :

— Là-bas, c'est l'Arc de Triomphe... Plus à droite, la tour Eiffel...

— Et la Russie ? chuchota Akim.

— La Russie est derrière nous, dit Michel.

Un souffle de vent se leva, remua le parfum de la nuit, qui sentait la limaille de fer, l'essence, la poussière. Une croisée s'alluma dans l'immeuble d'en face. Deux hommes tournèrent le coin de la rue. Leurs jambes sortaient de leurs chapeaux. Leurs talons sonnaient creux sur le bitume. Tour à tour, les réverbères leur volaient et leur restituaient un lambeau d'ombre bicéphale. Ils s'arrêtèrent devant une porte. La maison s'ouvrit, par le bas, avala tout rond ces retardataires, claqua des mâchoires et continua de dormir.

Tania parut dans l'encadrement de la fenêtre.

— Ton lit est prêt, Akim, dit-elle. Songe que ce sera ta première nuit parisienne.

Elle souriait. Elle semblait heureuse et fatiguée.

— Quel calme ! dit-elle encore. Quelle fraîcheur !

Akim inclina la tête. Ses épaules se voûtèrent. Il respirait difficilement.

— As-tu un bon plan de Paris ? demanda-t-il enfin.

— Oui, répondit Michel. Pourquoi ?

— Il faudra que j'apprenne le nom des rues, si je veux être chauffeur de taxi.

— Tu as le temps...

— Le plus tôt sera le mieux, dit Akim.

II

Dans l'église orthodoxe de la rue Daru la messe dominicale touchait à sa fin. Les fidèles, debout côte à côte, se laissaient engourdir par le parfum oriental de l'encens et la voix prenante des chœurs. Derrière un barrage serré de crânes et d'épaules, miroitaient les dorures lointaines de l'iconostase. En ce lieu consacré, tous les rescapés de la tourmente russe venaient ponctuellement confronter leurs nostalgies et unir leurs prières. L'itinéraire de leur exode couvrait les cartes de l'Europe et de l'Asie. Par la Suède, par l'Allemagne, par la Roumanie, par la Turquie, par le Japon, ces vagabonds politiques avaient un jour rejoint la France. La plus insignifiante de ces têtes contenait une somme terrible d'aventures et de déceptions. La plus banale de ces mains avait fait un signe d'adieu à tout ce qui lui était cher au monde. Mais, frustrés de mille bienfaits, évadés de mille menaces, ils dédiaient encore des demandes irrecevables à un Dieu qui les entendait mal. Le chœur chanta :

Accepte le corps du Christ comme aliment de ton âme.

Michel se signa et releva le front. Tania et ses deux fils continuaient à prier. Akim fit un mouvement vers la porte.

— J'étouffe dans cette cohue, murmura-t-il. Je vais sortir.

— Sortons ensemble, dit Michel. Il faut absolument que je parle à Kloubnikine. Il m'attend dans la cour. Tu restes encore, Tania ?

— Oui, chuchota-t-elle. Je suis bien ici.

— Nous nous retrouverons donc à la maison ?

Elle inclina le menton sans répondre. Michel et Akim se dirigèrent péniblement vers la porte, creusant leur route à travers l'épaisseur élastique des corps. Après une lutte patiente, ils surgirent enfin à l'air libre. L'escalier était encombré de monde. Seule la dénivellation approximative des têtes indiquait l'étagement des marches depuis le haut jusqu'en bas. Des groupes d'hommes bavards flottaient dans le jardin. Tout le long de la grille, stagnaient des mendiants, des nonnes quêteuses et des vendeurs de cartes postales coloriées. Dehors, une file de taxis vides, sagement rangés au bord du trottoir, attendaient le retour des chauffeurs qui écoutaient la messe. Jouant des coudes et marchant sur les pieds, Michel et Akim descendirent le flanc de la pyramide vivante et se mêlèrent aux flâneurs.

Arrivé dans la cour, Akim tira une cigarette de son étui en bois, orné d'un aigle impérial pyrogravé. Reposé, rasé de près, vêtu d'un complet bleu marine trop large, dont Michel lui avait fait cadeau, il se sentait plus à l'aise pour observer et juger les autres. En l'espace d'une semaine, sa tristesse était devenue raisonnable. La présence, autour de lui, d'un si grand nombre de compatriotes, lui rendait confiance en lui-même. Au cœur de Paris, ce point de rencontre des réfugiés constituait une seconde patrie.

— Attends-moi ici, dit Michel. Je vais chercher Kloubnikine : il ne peut pas être loin.

Resté seul, Akim examina avec sympathie la façade grise du temple, que décorait l'effigie du Sauveur, la coupole haute et brillante, la croix orthodoxe qui s'inscrivait en lignes nettes dans la lumière du ciel parisien. Des acacias aux branches feuillues ombrageaient le fond de la cour. Dans les limites de cette principauté russe, s'affrontaient des visages et des toilettes parfaitement contradictoires. Un chauffeur de taxi, aux vêtements usagés, baisait la main d'une dame très élégante, couronnée d'une toque de rubans, et harnachée de perles. Un clochard authentique interpellait par son petit nom quelque fils de famille, lustré, poudré, chaussé de souliers roux comme le bois des violoncelles. Au milieu d'un cercle d'admirateurs, un personnage considérable, coiffé d'un bonnet de fourrure galeux, criait :

— Moi vivant, Maxime Philippovitch ne sera pas président de l'association !

Akim tentait en vain de découvrir une physionomie familière parmi ce grand concours de monde. Derrière lui, deux dames pauvrement habillées discutaient avec passion.

— Comment vous en sortirez-vous ? Nicolas travaille toujours comme veilleur de nuit, je pense ?

— Oui. Et nous avons vendu les titres de notre domaine sur la Volga.

— Ce n'est pas possible !

— Si ! Notre propriétaire, qui est français, mais qui connaît bien la Russie, les a acceptés en paiement du loyer pour un an.

— Mais c'est une folie ! Vous ne trouverez donc rien à votre retour au pays natal. Si vous aviez consulté mon mari, il vous aurait déconseillé une opération si peu profitable...

Akim sourit et détourna la tête. D'autres conversations bourdonnaient autour de lui, aussi futiles et désolantes :

— Vous venez toute seule à l'église, maintenant, grand-mère ?

— Oui, je me suis habituée. D'abord en tramway. Puis en métro...

— Mes compliments. Eh, mais c'est Christophore Ivanovitch que j'aperçois ! Il ne me reconnaît plus ! Christophore ! Christophore ! Je te croyais fusillé par les bolcheviks ! Sacré farceur ! Il n'a pas vieilli !

Par où es-tu venu ?

— Par Riga.

— Et toi ?

— Par Constantinople et Venise. Comme tous les gens chic ! Tu déjeunes à la maison, bien sûr ! Annette sera si contente !

Un monsieur âgé, voûté, grisonnant, qui portait l'uniforme russe, sans insignes, descendit l'escalier et s'arrêta en bas des marches pour allumer une cigarette. Une forte dame, très maquillée, le rejoignit en courant à petits pas pointus sur le gravier.

— Excusez mon indiscretion, monsieur, dit-elle, mais on m'a appris que vous reveniez de Serbie.

— C'est exact, madame.

— Il y a longtemps que je rêve de m'y installer. La vie à Paris est trop chère. Combien payez-vous le kilo de pain, à Belgrade ?

Un nuage passa dans le ciel. Par la porte battante de l'église, s'échappait, avec le parfum de l'encens, une rumeur profonde, noire, mystérieuse.

Michel reparut bientôt, accompagné d'un homme robuste et souriant, vêtu d'un costume en drap gris perle, avec gilet et guêtres coquille d'œuf, cravate et pochette pervenche. Le visage de l'inconnu respirait une joviale insolence. Il grasseyait en parlant, et laissait filtrer de haut sur son entourage, un regard délicieux de couleur sucre brûlé.

— Je te présente mon ami, Matvei Stépanovitch Kloubnikine, dit Michel en prenant le bras d'Akim. Tu sais que nous montons ensemble une affaire de production cinématographique. Je me suis permis de lui exposer ton cas. Et il m'a promis de te trouver rapidement un travail bien rétribué.

— Tout se fait par relations, dit Kloubnikine, en glissant les deux pouces dans les entournures de son gilet. J'ai la chance de compter de nombreux amis dans la colonie russe comme dans la haute société française. Je suis au carrefour de l'offre et de la demande. Et j'aime rendre service. Vous étiez lieutenant-colonel dans le régiment des hussards d'Alexandra, d'après ce que m'a dit votre beau-frère ?

— Oui, répondit Akim. Et vous ?

— Je travaillais à la direction de l'intendance, à Moscou. Section des céréales. Maintenant, vous voyez je m'intéresse aux films. Nous allons tourner *Anna Karénine*, avec Lyane Valoris dans le rôle principal. J'ai relu le scénario, mon cher Michel. Et, plus que jamais, je suis emballé. Ce sera du super-Tolstoï ! Un feu d'artifice ! Une apothéose ! Un devis de 200 000 francs et des rentrées assurées pour 400 000. Lyane Valoris ! Vous n'avez jamais entendu parler de Lyane Valoris, Akim Constantinovitch ?

— Je regrette, mais le nom de cette jeune personne n'est pas

parvenu jusqu'à Gallipoli.

— Vous la connaîtrez bientôt. Nous fêterons, tous ensemble, la signature du contrat. Une créature exquise. La féminité d'une fleur. La rouerie d'une chatte. Michel, il faut que je te tutoie !

— Mais volontiers, dit Michel en riant.

— Dis-moi : tu es une crapule.

— Tu es une crapule.

— Et toi, tu es un affreux cochon. Voilà ! C'est fait ! D'habitude, cela s'arrose. Mais je n'ai pas le temps. On m'attend pour le déjeuner. Quand verseras-tu le restant de la somme ?

— Mardi.

— Bravo. À mardi donc. Et, jeudi soir, je vous invite tous au *Poulain bossu*. C'est une boîte charmante. Très spéciale. Très russe. Lyane Valoris sera des nôtres !

Un chauffeur en livrée bleue, ornée de boutons de cuivre, se tenait, la casquette basse, à distance respectueuse du groupe. Kloubnikine lui cria par-dessus son épaule :

— Retourne à ton volant, j'arrive !

Le chauffeur remit sa casquette sur sa tête et se dirigea d'un pas mesuré vers la grille.

— C'est mon nouveau chauffeur, dit Kloubnikine. L'autre me volait trop. Mais, j'ai aussi changé de voiture : une Mercedes achetée en Allemagne pour une bouchée de pain.

Il éclata de rire, agita, en signe d'adieu, sa main potelée et blanche, chargée de bagues scintillantes, et disparut dans la foule.

— Comment le trouves-tu ? demanda Michel.

— C'est un pantin, grommela Akim.

— Oui, mais un pantin bourré de billets de banque. D'ailleurs, il reconnaît volontiers que son inconséquence peut être néfaste dans les affaires. Je suis, en quelque sorte, l'élément régulateur de notre association. Oh ! certes, j'aurais préféré un autre compagnon à cet hurluberlu. Mais on prend ce qu'on trouve...

Il soupira et hocha la tête, d'un air soucieux.

— Il n'est pas facile de réussir en pays étranger, dit-il encore. Personne ne vous connaît. Toutes les places sont occupées. Il faut lutter seul, ou faire équipe avec des Kloubnikine quelconques. Les études des enfants coûtent cher. Et l'appartement donc ! Et la nourriture ! Je ne veux pas alarmer Tania, mais souvent la nuit, j'échafaude des comptes dans ma tête, et il me vient des sueurs froides par tout le corps. Si je n'avais pas la perspective de cet argent déposé en Amérique...

Il s'arrêta parce qu'une voix joyeuse hurlait derrière la grille :

— Michel ! Eh, Michel !

C'était Kloubnikine qui l'appelait du fond de sa voiture. Des

badauds respectueux entouraient une torpédo, longue et basse, luisante d'un vernis bleu nuit, capitonnée intérieurement de cuir amarante. Assis à côté du chauffeur, Kloubnikine enfilaient ses gants avec désinvolture. Un joueur de balalaïka en bronze décorait le bouchon du radiateur.

L'automobile démarra sensationnellement, refoulant de part et d'autre de la rue, un excédent de promeneurs émerveillés.

— Il m'amuse, dit Michel. Allons boire un verre de vodka au restaurant russe. Nous rapporterons quelques hors-d'œuvre à la maison.

Le restaurant où ils pénétrèrent était un local sonore, animé, enfumé, où tourbillonnaient des visages hilares et des assiettes souillées de sauce. Là aussi, tout le monde parlait russe. Et Akim en éprouva un regain de satisfaction. Ils eurent de la peine à trouver deux places devant le buffet chargé de hors-d'œuvre juteux. Une dame à la poitrine recommandable et au regard velouté leur demanda :

— Que vous servirai-je ?

— Deux vodkas et deux *pirojks*, dit Michel.

Les gens entraient, sortaient, éclataient en paroles et en rires gastronomiques. Le parfum des harengs marinés et de la crème fraîche mettait les cœurs à l'aise. La voix gutturale des garçons publiait constamment de nouveaux bulletins de victoire :

— Deux bortsch au 17. Cinq côtelettes au 3...

Des inconnus s'approchaient de Michel, prenaient des nouvelles de sa santé et s'inclinaient devant Akim avec déférence. Il y avait là des conseillers d'État devenus représentants en articles de bureau, des industriels millionnaires, qui parlaient avec gratitude de leur installation dans une chambre de bonne, des avocats employés en déchargement des wagons à la gare Montparnasse. Des cris se croisaient, comme vols d'alouettes :

— Michel Alexandrovitch ! Quelle rencontre ! On m'avait dit que vous étiez partis pour Wiesbaden !

— On m'avait dit la même chose de vous, mon bon !

— Savez-vous que la vie est quasiment pour rien en Allemagne. Le kilo de viande coûte...

Subitement, une voix forte, rauque une voix de plein air, heurta les oreilles d'Akim :

— Votre Haute Noblesse, Votre Haute Noblesse, ce n'est pas possible !...

Akim se retourna d'un bloc, comme saisi à la manche par un fantôme. Devant lui se tenait un chauffeur de taxi, au garde-à-vous, le visage craquant de joie. Ce nez retroussé, ces petits yeux bleus à fleur de tête, cette large bouche rieuse, ne laissaient aucun doute sur l'identité de leur propriétaire : c'était le hussard Dalmatoff, porté

disparu lors des attaques allemandes sur la Bzoura.

— Dalmatoff ! s'écria Akim. Je te croyais crevé.

— Je l'étais, Votre Haute Noblesse, dit Dalmatoff en riant. Ou presque. Le poumon traversé. Les pieds gelés. Ramassé par les Allemands. Deux évasions. J'ai pu passer en France, en 1918. Et vous-même ?

— Gallipoli.

— Ah ! misère. Mais n'est-ce pas Michel Alexandrovitch qui vous accompagne ? Sainte Mère de Dieu ! Embrasse-moi, Danoff, vieux frère ! Une tournée de vodka ! Non de la Pertzovka ! C'est plus sérieux ! Mademoiselle, madame, de la Pertzovka. Et dans des verres doubles !

Une émotion stupide étreignait la gorge d'Akim. Le cœur défait, les yeux embués de larmes, il contemplait ce hussard d'Alexandra, ce revenant, cette preuve vivante de son ancienne gloire. Tout le passé lui sautait à la tête comme une vague d'eau.

— Vous souvenez-vous de notre breuvage, le « phlogiston », Votre Haute Noblesse ? Et le gramophone qu'on avait installé dans votre abri ? C'était moi qui l'avais volé chez un Polonais ! Vous n'en saviez rien...

— À la santé des vaillants hussards d'Alexandra ! dit Akim, en levant son verre d'une main tremblante.

Dalmatoff, ayant bu l'alcool, s'essuya les lèvres avec le revers de sa manche et considéra son colonel d'un œil tendre et respectueux :

— Vous n'avez pas changé, Votre Haute Noblesse. Que comptez-vous faire à présent ?

— Akim Constantinovitch est arrivé la semaine dernière, dit Michel. Il est indispensable qu'il se repose. Plus tard, on songera à lui trouver un travail. Chauffeur de taxi, peut-être...

— Comme moi ! hurla Dalmatoff. Ça alors !... Je n'aurais jamais cru que mon colonel et moi... C'est un bon métier... Mais il faut apprendre le nom des rues...

— J'ai déjà commencé, grommela Akim.

La face de Dalmatoff se ramassa dans une expression malicieuse :

— Alors, dites-moi, Votre Haute Noblesse... Par exemple... La rue d'Aboukir ?...

— La rue d'Aboukir part de la place des Victoires récitait Akim, et donne dans... dans...

— Oh ! Votre Haute Noblesse... Je m'excuse de vous avoir posé cette question !...

— Tais-toi, imbécile... Ah ! oui... et donne dans la rue Saint-Denis !

— Il le sait ! Il le sait déjà ! glapit Dalmatoff, rutilant d'allégresse. Ce que c'est que l'instruction ! Moi j'ai mis deux ans à les apprendre,

ces satanées rues parisiennes. Et encore, ma femme m'a beaucoup aidé.

— Tu es marié ? demanda Akim.

Dalmatoff fit entendre une cascade de gloussements aigus. Puis, il précisa, à voix basse :

— Oui, Votre Haute Noblesse... Marié... Avec une Française...

— Avec une Française ? répéta Akim, en écarquillant les yeux, comme si Dalmatoff lui eût annoncé une nouvelle parfaitement invraisemblable.

— Depuis trois ans, chuchota Dalmatoff... On s'est aimé, quoi... Elle est gentille... Elle essaie d'apprendre le russe... Jeannette. Elle s'appelle Jeannette... Elle est assise près de la porte... Elle attend...

Akim et Michel regardèrent du côté de la porte et aperçurent une petite femme aux épaules étroites, au nez long et triste, qui fouillait dans son sac à main.

— Elle prépare l'argent pour payer la tournée, expliqua Dalmatoff. C'est elle qui a l'argent. Sinon, je boirais tout. Je ne sais pas compter. Les Françaises savent compter...

— La tournée est pour moi, dit Michel. Mais tu vas immédiatement nous présenter à ta femme...

— Oh ! elle vous connaît déjà, dit Dalmatoff en clignant de l'œil. Je lui ai tellement parlé du régiment, de mon colonel...

Ils s'avancèrent tous trois vers Jeannette, qui avait refermé son sac et souriait, d'un air gêné, en battant des paupières.

— Jeannette, dit Dalmatoff avec un accent de triomphe, je te présente le colonel Arapoff, du régiment des hussards d'Alexandra.

— Enchantée, colonel, dit Jeannette.

Akim claqua des talons, s'inclina devant la jeune femme et baisa sa main gercée, aux ongles courts.

— Et voici un autre hussard : Michel Alexandrovitch Danoff, reprit Dalmatoff. Avec moi, cela fait sept hussards d'Alexandra qui se trouvent actuellement à Paris.

— Que dis-tu là ? s'exclama Akim.

— Je n'invente rien, Votre Haute Noblesse. J'ai noté leurs adresses. Je vous les communiquerai...

— Eh bien... Vraiment... Quelle bonne journée ! bredouilla Akim.

Il s'irritait de ne pouvoir dominer son trouble en présence d'un inférieur. Cambrant la taille, fronçant les sourcils, il grogna :

— Il doit être tard.

— Oui, dit Michel. Tania est sûrement rentrée à la maison avec les enfants.

— Ce n'est rien, je vous ramènerai en taxi, proposa Dalmatoff. Ma voiture est à la porte. Où allez-vous ?

— Rue des Belles-Feuilles, dit Michel.

— Commençant rond-point de Longchamp, finissant avenue Bugeaud, dit Dalmatoff, en dressant un doigt noir de cambouis. Viens, Jeannette.

Ils sortirent dans la rue. Un taxi Renault attendait, clos comme une boîte, au bord du trottoir.

— Voici l'engin, dit Dalmatoff. C'est moins beau qu'un cheval. Mais c'est plus rapide. Un moment de patience. Je vais arranger l'intérieur...

Il ouvrit la portière, tira un torchon de sa poche et épousseta soigneusement la banquette. Il marmonnait :

— Là... là... Tout est propre... Vous serez bien assis, Votre Haute Noblesse... Et toi aussi, Michel Alexandrovitch... Jeannette montera devant, avec moi... Elle a l'habitude...

Comme il se redressait, un vieux monsieur s'approcha de lui et demanda :

— Vous êtes libre, chauffeur ?

Dalmatoff tourna vers l'inconnu un visage glacé de mépris et répliqua brusquement :

— Pas libre. Je reconduis mon colonel.

Les derniers fidèles se dirigeaient vers la sortie, par petits groupes murmurants. Tania renvoya les enfants et leur promit de les rejoindre à la maison, dans une demi-heure. Elle voulait rester seule à l'église pour prier encore, sans être vue de personne. Mais un service funèbre succéda à la messe régulière du dimanche. Quelques personnes s'étaient massées à droite de l'iconostase. Devant eux, un jeune prêtre, à la barbe rare, appelait la paix éternelle sur l'âme d'un certain « serviteur de Dieu Vladimir ». Le chœur, réduit à quatre voix, chantait sourdement :

Apaise l'âme de ton serviteur décédé...

Qui était-il, ce Vladimir, dont les proches célébraient la mémoire ? Était-il mort là-bas, tué par les bolcheviks, comme soldat blanc, comme otage, ou s'était-il éteint à Paris ? Reposait-il dans ta terre russe, ou l'avait-on enseveli dans un cimetière français, entre deux tombes aux inscriptions catholiques ? Guidée par la similitude des prénoms, Tania pensait à Volodia Bourine, dont le souvenir, depuis longtemps, ne la troublait plus guère. Elle revoyait sa figure ovale, à la peau lisse, aux yeux obliques et faux, à la jolie bouche trop rouge, trop bavarde. L'idée qu'elle avait pu, jadis, être séduite par lui au point de trahir Michel, lui paraissait absurde, comme le résidu d'un songe. Des images louches défilaient dans sa tête, qui représentaient la chambre de Volodia, à Moscou, tendue de tissu mauve, décorée d'estampes

japonaises, le lit défait, le reflet, dans une glace, de leurs deux visages unis. Un flot de chaleur montait vers ses joues. Elle doutait de son passé. Elle visitait la vie d'une autre. Mais, tandis que son esprit se révoltait contre l'évocation de cette ancienne déchéance, un contentement mystérieux emplissait tout son cœur. Tremblante de honte, les yeux fermés, elle chuchota :

« Comment ai-je pu ?... Pardonnez-moi, mon Dieu... éloignez de moi la tentation du regret... »

Lorsqu'elle rouvrit les paupières, son regard rencontra la flamme d'un cierge, que le courant d'air inclinait vers la droite. Le prêtre prononçait les paroles de la « mémoire éternelle ». Tous les assistants s'étaient agenouillés. Les chaînettes de l'encensoir tintèrent. Tania se sentit très calme soudain, exorcisée, pardonnée. Volodia était bien mort, et son cadavre défiguré gisait dans une fosse commune, à Pétrograd. Ses exploits, ses fautes, ses espoirs, finissaient avec lui, sous la terre. Pas plus que son corps, les amours qu'il avait suscitées, les péchés qu'il avait commis, ne pouvaient se dégager du sol pour venir tourmenter les vivants. Inoffensif, comme le jour de sa naissance, Volodia Bourine n'était plus que le « serviteur de Dieu Vladimir ». C'était lui, entre autres, que le prêtre recommandait à la mansuétude divine. Tania mêla sa prière à celle de ces inconnus prosternés. Tandis qu'elle priait, des fantômes discrets la traversaient avec aisance : son père, dont elle avait appris le décès sur le bateau, la vieille nounou Marfa Antipovna, son amie, Eugénie Smirnoff, son propre frère, Nicolas, peut-être... Tous disparus. Accablée, elle écrasa ses mains jointes contre son menton. La coalition des absents se formait autour d'elle. Le présent s'estompait devant le passé triomphant. Une lointaine existence familiale ressuscitait, bribe par bribe, dans sa mémoire. La maison d'Ekaterinodar, avec ses sources de rires et de larmes. Et la maison de Moscou, neuve et confortable. Et la maison de Kislovodsk, dominée par les montagnes de neige. Une femme jeune, riche, belle, pressée de vivre, se dressa au centre d'un verger ruisselant de soleil. Entre cette femme et elle, il y avait les années de guerre, de révolution, de pillage, d'exode. Que n'eût-elle donné pour retrouver la chance d'autrefois ? Elle fut sur le point de pleurer, fronça les sourcils, serra les lèvres.

Le prêtre fit un profond salut. Des mouchoirs blancs palpitèrent devant les figures des femmes. Tania se hâta vers la porte. Comme elle franchissait le seuil, quelqu'un lui toucha le bras. Elle se retourna, contrariée. Ses yeux découvrirent un visage d'homme, à la barbiche pauvre, aux joues creuses. Malinoff avait tellement vieilli qu'elle eut de la peine à le reconnaître.

— Arkady Grigorievitch, dit-elle, je ne vous avais pas vu. Comment vous portez-vous ?

Au lieu de répondre, Malinoff continuait à sourire, d'une manière égarée et joyeuse. Depuis près d'un an que l'écrivain était arrivé à Paris, Tania ne l'avait aperçu que deux ou trois fois, à la sortie de l'église. Et, à chaque rencontre, il lui avait paru plus pitoyable et plus inquiétant. Ses amis racontaient que l'assassinat d'Eugénie Smirnofï par les bolcheviks avait quelque peu dérangé son esprit. Du vivant d'Eugénie, pourtant, il ne semblait pas très amoureux d'elle. Fallait-il en conclure que la mort, en effaçant les imperfections humaines, conférait à ceux qu'elle avait ravis un irrésistible pouvoir de séduction ?

— Vous connaissiez le défunt ? demanda Tania.

— Oui. Il s'agit de Vladimir Alexandrovitch Hermann, un confrère, un journaliste... Voici quarante jours qu'il est mort, à Clamart. Vous n'avez jamais entendu parler de lui ?...

— Non, dit Tania. C'est un hasard. J'étais restée pour prier, après la messe. Je voulais être seule...

— Il avait du talent, reprit Malinoff. Un de moins. Et, déjà, on guette sa place. Il était rédacteur à *L'espoir russe*. Comme c'est laid de survivre !...

Ils descendirent, côte à côte, les marches de l'escalier.

— Si vous n'étiez pas trop pressée, dit Malinoff, je vous proposerais bien de bavarder un peu ? Les occasions de nous rencontrer sont si rares...

Tania consulta son bracelet-montre : il était une heure vingt.

— Il faut que je parte, dit-elle.

— Un instant... je ne demande qu'un instant, murmura Malinoff, en la guidant vers le fond de la cour.

Ils s'assirent sur un banc, à l'ombre épaisse des arbres. Des oiseaux pépiaient au-dessus de leurs têtes. Une fraîcheur humide, un parfum d'encens et de cave, émanaient des murs gris de l'église. Sur le sol, dansaient des cellules de lumière, dont le moindre souffle de vent changeait le contour et l'éclat.

— J'aime cet endroit, dit Malinoff. Il est loin de la ville, de la vie. Souvent, le dimanche, je reste ici jusqu'à la tombée du soir, regardant la terre, évoquant le passé...

— Il ne faut pas trop évoquer le passé, dit Tania. La fréquentation des souvenirs est débilitante. N'avez-vous donc aucun projet qui vaille la peine d'être réalisé ?

— Mes projets avaient tous une figure humaine. On a tué des hommes. Le vide s'est fait autour de moi. Et il faut réfléchir, écrire dans ce vide. Pour quoi ? Pour quoi ?

Il soupira profondément et continua d'une voix altérée :

— Les rouges ont assassiné mon amie, Eugénie Smirnofï. Et les blancs ont assassiné mon ami, Istambouloff. Je me trouve seul au

monde, avec ma plume. Je suis venu à Paris. J'aurais pu, aussi bien, aller à Berlin, à Sofia, à Rome. Tout m'est égal. Ce que j'ai à dire, nul ne voudrait l'entendre. Autrefois, quand Malinoff publiait un livre, c'était un événement. Même si le livre était médiocre. Aujourd'hui je pourrais écrire *La Guerre et la Paix*, et personne n'en tiendrait compte. Il est difficile d'écrire pour soi-même quand on a toujours écrit pour les autres.

— Vous n'écrivez donc plus ?

— Si. Mais en secret. Et sans enthousiasme. Des souvenirs que nul ne lira. Des poèmes voués aux tiroirs. J'ai l'impression de jouer une pièce triste intitulée *La Fin de Malinoff*.

— Mais de quoi vivez-vous ?

— Je donne des leçons de grammaire russe à des fils d'émigrés, je fais des travaux de copie, je place, de temps en temps, un article à *L'Espoir russe*. Je me débrouille, comme disent les Français... Et vous-mêmes ?

— Nous aussi, nous nous débrouillons, dit Tania, avec un sourire mélancolique.

— Ah ! comme nous sommes coupables d'avoir médité de la Russie, avant cette révolution, s'écria Malinoff. Elle était peut-être incohérente, arriérée, absurde, mais elle était nôtre.

Il secoua son vieux visage fripé au-dessus d'un plastron douteux, fermé par deux épingles de nourrice. Solitaire et vaincu, il offrait à Tania l'occasion de mieux concevoir sa chance personnelle.

— Je vais vous laisser mon adresse, dit-il. Si vous avez un moment de libre, écrivez-moi, fixez-moi un rendez-vous. Ici, par exemple...

— Mais non, dit Tania en rougissant. Vous viendrez à la maison.

— Je ne veux déranger personne.

— Mon mari sera content de vous voir...

Tout en parlant, elle songeait qu'autrefois, à Moscou, elle eût été fière de recevoir chez elle le célèbre écrivain Malinoff, et qu'aujourd'hui, à Paris, la perspective de cette visite ne l'enchantait guère. Plus que jamais, elle avait besoin d'être stimulée par la conversation d'amis courageux et actifs. Or, Malinoff, empêtré dans ses souvenirs, n'inspirait que la compassion. Déjà, elle avait hâte de le fuir. Subitement, il dit :

— Vous savez, je suis heureux.

Elle le regarda, interloquée, les lèvres entrouvertes.

— Oui, reprit-il, malgré mon malheur, je suis heureux. Heureux de vivre. Expliquez-le comme vous voulez. J'habite une mansarde. Mais, par la fenêtre, on voit le ciel sur les toits. Quelquefois, un oiseau passe en criant. Et, parce que cet oiseau passe et crie, je ne suis plus en France. Ni en Russie d'ailleurs. Je suis dans le monde. Vous comprenez ?

— Je crois... je ne sais pas, dit Tania. Il faut que je m'en aille...

Elle se leva, défripa sa robe. Malinoff inscrivait son adresse, au crayon, sur l'envers d'un ticket de métro poinçonné. Un diacre passa devant eux et leur fit un léger salut.

— Voici, dit Malinoff, en tendant le ticket à Tania. J'attendrai votre lettre.

— Oui, oui, bientôt, balbutia Tania. Je vous promets. Au revoir...

Elle se devinait inexplicablement fautive. Il l'accompagna jusqu'à la grille, le chapeau à la main, comme s'il eût reconduit une visiteuse à la porte de son domaine.

— Présentez mon respectueux souvenir à Michel Alexandrovitch, dit-il encore.

Une fois seule, dans la rue, elle poussa un soupir de soulagement. Elle était en retard pour le déjeuner et un taxi libre stationnait devant l'église. Un moment, elle songea à monter dans la voiture. Mais le regard de l'écrivain suivait ses moindres gestes. Prise de scrupules, elle se ravisa et se mit à marcher en direction du faubourg Saint-Honoré. Quand elle jugea enfin que Malinoff ne pouvait plus la voir, elle se retourna et fit signe, de loin, au chauffeur.

Après le déjeuner, qui fut servi à deux heures et se prolongea jusqu'à quatre heures de l'après-midi, Akim entraîna Boris dans sa chambre, pour lui réciter la nomenclature des rues de Paris. À travers la porte close, Tania entendait la voix enrouée d'Akim qui disait :

— Le plus court chemin de la place Pereire à la place de l'Alma, c'est... c'est d'abord la rue de Courcelles...

Boris lui coupait la parole avec une autorité juvénile :

— Mais non, oncle Akim, l'avenue Niel, l'avenue Mac-Mahon, l'Étoile...

— Ah ! ces rues françaises... Je ne les connaîtrai jamais par leur nom... Bien sûr, l'avenue Niel... Et au bout, l'Arc de Triomphe... Oui... Oui... Reprenons.

Serge, qui avait rendez-vous avec des camarades, au Bois de Boulogne, demanda cinq francs à son père et s'envola, mystérieux, rieur, un bouton au coin de la lèvre, un autre sur le front. Son haleine sentait le jeune chien. Ses yeux brillaient d'impatience. Marie Ossipovna dit : « Il n'y a plus de vie de famille ! » et se retira pour faire sa sieste. Quand Tania eut rangé les couverts sales dans la cuisine, Michel apporta une pile de paperasses qu'il déposa sur la table de la salle à manger. Il ouvrait précautionneusement ces dossiers vénérables, bourrés de titres de propriété hors d'usage, de vieilles reconnaissances de dettes, de passeports périmés et de comptes rendus de conseils d'administration. Son visage se contractait dans une expression ensemble grave et satisfaite. Soulevant les feuillets l'un

après l'autre, entre deux doigts, il les relisait, hochait la tête, marquait quelques mots au crayon, dans la marge. Tania, rien qu'à le regarder, devinait le cheminement heureux de sa pensée. Chaque dimanche, par la seule vertu de ces documents, il réintérait un passé fastueux. Il était de nouveau à Moscou, derrière son bureau directorial en acajou massif. Autour de lui, bourdonnaient des employés innombrables. Les bouliers, saisis de fièvre, cliquetaient de toutes leurs boules. À Armavir, à Stavropol, à Simferopol, à Roltov, à Ekaterinodar, au fond des vastes magasins Danoff, qui fleurait l'huile de lin et la cire, des vendeurs jetaient sur les comptoirs les larges pièces de drap, les blocs de satin moiré, les flots de velours moelleux, la neige sèche des batistes, mesuraient l'étoffe, criaient des chiffres, et le bel argent neuf roulait en tintant dans les caisses. Ce va-et-vient affairé, cet échange continu, Tania en voyait encore le reflet dans les yeux de Michel, tandis qu'il vérifiait d'anciennes écritures. Tout à coup, il releva le front et dit d'un air gêné :

— Tu m'excuses... mais il faut que je mette de l'ordre dans ces affaires...

Il paraissait réellement convaincu de l'importance de sa tâche. Tania prit un journal, qui traînait sur le buffet. C'était *L'Espoir russe*, gazette de l'émigration. Selon son habitude, elle commença par lire les annonces :

« Aux personnes ayant résidé à Kharkov pendant les années 18 et 19. Prière faire savoir si quelqu'un a des nouvelles de ma fille, Marie Ivanovna Shoukine. Écrire au journal. »

« On me dit que tu es à Téhéran, Zizi. Moi, je suis à Paris. Si tu lis ce journal, tu ne refuseras pas de donner signe de vie à ton inconsolable Kotik, 18, rue Lecourbe, Paris. »

« Paul Andréïevitch Baratygine supplie toute personne capable de lui fournir renseignements sur son fils, Victor, hospitalisé à Rostov, en 1919, d'écrire à l'adresse suivante... »

Les annonces se succédaient, sur deux colonnes, désespérantes par leur monotonie et leur banalité. Derrière ces textes imprimés en petits caractères, Tania évoquait des solitudes atroces, des drames de famille sordides, des incertitudes qui tournaient à l'obsession. Les âmes se cherchaient de Bucarest à Tokyo, de Paris à Madrid. Déchirés par la guerre et la révolution, les liens qui attachaient tant d'êtres innocents pendaient, comme des bouts de ficelle, dans le vide.

« Mes enfants sont restés avec leur nounou à Odessa. Je demande instamment aux émigrés venus de cette ville... »

Sur mille questions de ce genre, combien recevaient une réponse satisfaisante ? Et combien de temps durait l'espoir de ceux qui, de semaine en semaine, économisaient leur argent pour payer l'insertion d'une annonce dans le journal ? Une désolation résignée pesait sur le

cœur de Tania. Devant elle, son mari, le front plissé, l'œil soupçonneux, annotait un rapport aux pages racornies.

— En 1912, notre chiffre d'affaires a été de 25 millions 750 mille roubles-or, dit-il. Soit environ 75 millions de francs-or.

— C'est admirable, dit Tania, la gorge serrée.

— Et, en 1913, nous aurions pu atteindre les 28 millions, sans cette damnée histoire des usines Rodionoff. Tu t'en souviens, je pense ?

— Oui, peut-être.

— Mais si. Rodionoff s'était engagé à me livrer toute sa production en exclusivité. Et voilà qu'il meurt. Son fils, un vaurien, reprend l'affaire...

Soudain, les difficultés de Michel avec le fils Rodionoff devenaient un sujet de préoccupation actuel et considérable. Enchanté par ce mythe d'un autre temps, il s'animait, retrouvait en lui une indignation toute chaude, une combativité intacte. Il fallait changer de fournisseur, baisser les prix de trois kopecks, acculer à la ruine le fabricant indélicat. Cependant, par la porte ouverte sur le salon, les sièges d'un faux style Louis xv, à pattes grêles et contournées, les rideaux vert amande trop minces, le tapis mécanique tout neuf, les bibelots disparates, tous ces signes de médiocrité confortable, de gêne prétentieuse, contredisaient son rêve de grandeur.

— Je regrette de n'avoir pas pu emporter les statuts de notre société de chemins de fer, dit-il.

— Qu'en aurais-tu fait ? demanda Tania.

Il lui décocha un regard direct et naïf, qui la fit sourire :

— Comment... ce que j'en aurais fait ? Mais c'est indispensable... Pour plus tard... Lorsque nous reviendrons...

— Tu t'occupes tellement de l'avenir et si peu du présent, Michel !

Il posa ses deux mains à plat sur les papiers et redressa la tête. Son visage mat, aux yeux noirs profondément encaissés, revêtit un aspect sévère. Un frémissement imperceptible courut sur ses lèvres. Il murmura :

— Le présent n'est pas drôle, Tania. Je vais être obligé de vendre les derniers bijoux.

Elle s'attendait à cette nouvelle. Il l'avait, depuis longtemps, prévenue. Pourtant, un timide espoir subsistait en elle, contre toute raison. Elle poussa un gémissement assourdi :

— Oh ! pourquoi, Michel ?

— Il le faut. Nous n'avons plus que 10 000 francs en banque. Et Kloubnikine me réclame le versement de ma part.

— Pour cette affaire de cinéma ?

— Oui Tania. Je lui ai promis 100 000 francs. Si tout marche bien, cette opération nous rapportera le double.

— Et en attendant ?

— Avec le produit de la vente, je paierai nos dettes qui sont considérables. En outre, je pense pouvoir mettre une cinquantaine de mille francs de côté, pour nous. Cela nous permettra de vivre.

— Combien de temps ?

— Jusqu'à ce que nous recevions l'argent d'Amérique.

— Tu crois au miracle ! s'écria Tania.

— Non, dit Michel. À la justice.

Elle se tut, domptée, consentante. Mentalement, elle faisait l'inventaire de ces quelques bijoux, ramenés à grand-peine de Russie, sauvés de la débâcle, par la ruse, par le hasard, et dont elle se trouvait sur le point d'être dépossédée. Elle éprouvait encore sur sa peau la caresse froide des colliers, des bracelets, des bagues. Elle ne voulait pas admettre qu'elle ne les reverrait jamais. Elle demanda :

— Quand les vendras-tu ?

— Demain.

— Et combien t'en propose-t-on ?

— Deux cent mille francs.

— Est-ce bien nécessaire ?

— Oui, Tania, dit Michel d'une voix douce. Ils sont notre suprême ressource. Et je les laisse à d'excellentes conditions. Une Américaine...

— Ce sera donc une Américaine qui portera mes bijoux ? dit Tania.

Ses yeux se chargèrent d'un songe désabusé. Les coins de sa bouche s'abaissèrent. Elle répéta :

— Une Américaine...

— Quand j'aurai gagné mon procès, je t'en achèterai d'autres, grommela Michel.

— Tu me parles comme à une enfant !

— Mais tu es une enfant, Tania, dit Michel, en lui prenant la main, par-dessus la table.

Elle maîtrisa d'une petite grimace les larmes qui vinrent seulement humecter ses paupières. Son sang battait vite sous ses oreilles, dans son cou. Soulevant la main de Michel, elle examina de près ces doigts vigoureux et légèrement velus, comme elle eût fait d'une bête singulière.

— Tu as vraiment une main de brute, dit-elle.

Il éclata de rire, montrant ses dents très blanches sous la moustache qui grisonnait un peu. Et, tandis qu'il riait ainsi, sûr de lui, masculin, incompréhensible, elle se sentait devenir molle et chaude, affaiblie par la notion de sa sécurité. Une muette adoration de servante choyée lui tournait la tête. Elle balbutia :

— Fais pour le mieux, Michel. Après tout, je ne connais rien à ces choses...

Et, pour se soustraire à la gentillesse intolérable de ce regard, elle

se mit à lire le journal. Michel poussa un soupir, ferma un dossier, ouvrit le dossier suivant. Boris entra dans la salle à manger, des livres sous le bras.

— J'en ai terminé avec l'oncle Akim, dit-il. Il va se promener. Puis-je m'installer ici pour étudier mes leçons ?

— Tu ne peux pas travailler dans ta chambre ? demanda Tania.

— Je préfère rester avec vous. Près de papa. Ce sera bien.

Il attira une chaise, déposa sur la table ses bouquins, ses cahiers, revêtus de papier bleu et marqués d'étiquettes. Tania les contemplait, tous deux, le père et le fils, assis face à face, le nez penché sur leurs dossiers, sur leurs livres. Ils avaient l'air, l'un comme l'autre, d'élèves puérils et studieux.

Boris avait beaucoup grandi depuis le début de l'année. Ses cheveux rudes et courts, couleur de châtaigne brûlée, avançaient en pointe au milieu de son front. Tout son visage fin se durcissait, se dégageant de l'enfance. Il ânonnait en remuant ses larges lèvres saines :

« Louis XI, né à Bourges en 1423 et mort à Plessis-lès-Tours en 1483, contribua à réaliser, durant son règne, l'unité de la France. »

Subitement, il s'arrêta et dit :

— Je ne te gêne pas, papa ?

— Non.

— Qu'est-ce que tu étudies, toi ?

— Je relis d'anciens documents qui ont trait à la Russie. Plus tard, je te les montrerai, je te mettrai au courant...

Une porte claqua. Akim venait de sortir pour faire sa promenade solitaire autour du pâté de maisons. Le soleil baissait dans le ciel. Une poudre dorée flottait devant la fenêtre ouverte.

— Le capital des Comptoirs Danoff, reprit Michel, était de neuf millions de roubles-or, entièrement versés. Plus une réserve de quatre millions. Nous vendions à des conditions extrêmement avantageuses. Paiement par traites, à six mois...

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Boris.

— Je vais t'expliquer.

— Laisse travailler cet enfant, dit Tania. Ses études sont plus importantes que tes souvenirs.

Michel toisa, de bas en haut avec surprise, cette femme agile et ronde, blonde, lumineuse, qui le rappelait soudain aux exigences de la réalité :

— Mais non, Tania. Ses études ne sont pas plus importantes que mes souvenirs. Il doit se préparer à prendre ma place, un jour, à la tête des Comptoirs Danoff. Lorsque j'avais son âge, mon père me parlait souvent de ses préoccupations commerciales...

— Vous étiez tous deux en Russie, et rien ne menaçait votre

tranquillité !

— Eh bien, aujourd'hui, nous ne sommes pas si loin de la Russie. Il est dangereux et impie de toujours prévoir le pire. Dieu existe...

— Moi, dit Boris, je n'aime pas l'Histoire de France. Il n'y a que des dates et des noms à apprendre. Mais l'arithmétique m'intéresse, parce qu'il s'agit de trouver une solution.

— Si tu continues à bavarder au lieu d'étudier ta leçon, je te renverrai dans ta chambre, s'écria Tania, brusquement irritée.

Ce sursaut d'intolérance lui parut aussitôt ridicule et injuste. Michel la couvrait d'un regard luisant, comme si elle eût été son domaine, son jardin, sa route. Un sourire, mince comme un fil, écartait ses lèvres. Il murmura :

— Voyons Tania... Laisse-nous parler, puisque cela nous amuse...

Un bruit de vaisselle remuée venait de l'office. Tania profita de cette diversion pour sortir de la pièce avec dignité. Dans la cuisine, elle trouva Marie Ossipovna qui fouillait le garde-manger à pleines mains.

— J'ai faim, dit Marie Ossipovna. Et tous les domestiques sont absents. Il faut que je me serve moi-même.

Elle tenait entre deux doigts un morceau de fromage. Sa vieille face ravinée, marquée de taches bistre, tremblait d'indignation.

— Que fait Athanase ? reprit-elle. Et que fait Douniacha ? Pourquoi leur as-tu donné congé ?

— Ils sont restés à Moscou, maman, répondit Tania avec précaution.

— Et où sommes-nous donc ?

— À Paris.

Marie Ossipovna haussa les épaules et répéta furieusement :

— À Paris ! À Paris ! Qu'est-ce que ça signifie ?

Puis elle mordit dans le fromage avec une expression revendicatrice. Malgré les péripéties nombreuses de la révolution et de l'exode, elle n'arrivait pas à comprendre que les Danoff avaient quitté la Russie pour la France. Son esprit fatigué enregistrait mal les motifs et les conséquences de ce changement prodigieux. Tout au plus consentait-elle à admettre que des revers de fortune avaient obligé Michel à installer sa famille dans un autre quartier de Moscou.

— Il faudra que je parle à Michel, dit-elle encore, en finissant de mâcher une bouchée compacte. Nous sommes trop mal logés ici. Je suis sûre qu'en cherchant il trouverait une belle maison dans le quartier du Kremlin. S'il ne veut pas s'en occuper, je m'en occuperai moi-même...

Elle frappa le sol carrelé avec sa canne à pommeau d'or, aspira un peu de salive sifflante entre ses dents et retourna dans sa chambre.

Lorsque Tania revint dans la salle à manger, Michel et Boris

travaillaient en silence. Tous deux, sans se concerter, avaient pris la même pose : les coudes sur la table, les mains appliquées en abat-jour sur le front, les épaules rondes. Elle envia leur sérénité. Le journal qu'elle avait lu gisait, à demi déplié, sur une chaise. Vues de loin, les petites annonces se confondaient en un fourmillement de lettres noires et pressées, qui n'avaient plus de sens. Elle s'approcha de la fenêtre, contempla le ciel bleu. « Un oiseau passe en criant. Et, parce que cet oiseau passe et crie, je ne suis plus en France... » Boris referma son livre avec un claquement sec :

— J'ai fini !

— Tu en as de la chance ! grogna Michel. Moi, je ne finirai jamais.

Marie Ossipovna ouvrit la porte et s'arrêta, la tête en avant, sur le seuil. Une grimace de joie dilatait sa figure. Ses gros sourcils pelucheux se relevaient en arceaux au-dessus de deux yeux naïfs. Elle dit d'une voix tremblante :

— Écoute, Michel. J'ai une idée. Si nous retournions à Armavir !

III

Agrandie et truquée par des jeux de glace, la salle du cabaret étirait à perte de vue ses murailles de soie cramoisie, ses panoplies de poignards d'argent et ses lourds candélabres en métal doré. Une lumière rouge, vénéneuse, tombait du plafond par des trous découpés en forme d'étoiles. Les tables blanches flottaient, côte à côte, solidement amarrées, tels des nénuphars dans une eau teintée de sang. La rumeur des voix humaines couvrait les sanglots d'un violoniste solitaire, dont l'archet sciait inlassablement la joue gauche.

Pour fêter la fondation de la nouvelle société cinématographique, Kloubnikine et son épouse avaient invité, au *Poulain bossu*, Michel, Tania, le metteur en scène Groshkine, la vedette française Lyane Valoris et Akim. Longtemps, Akim avait refusé de se joindre à leur groupe. Il craignait que sa mise modeste ne parût déplacée dans un lieu dédié aux rencontres des élégances. À présent encore, il regrettait d'avoir cédé aux instances de sa sœur. Assis au bord de sa chaise, le dos droit, les coudes au corps, il mangeait par petits fragments un dessert incompréhensible et sucré. La vue de tant de femmes aux épaules nues, de tant de gigolos en smoking, de tant de vieillards décaqués et de tant de mets délicieux, lui faisait cruellement sentir la misère de son état. Son costume bleu marine, trop large, lui semblait être le centre d'une curiosité ironique. Il s'astreignait à tenir la tête penchée pour éviter que Lyane Valoris ne remarquât les pointes usées de son faux col. Mais Lyane Valoris ne lui accordait pas la moindre attention. Accoudée à la table, le menton appuyé sur ses deux mains souples, unies en berceau, elle considérait Michel d'un œil gris et langoureux. Un sourire de conquête retroussait un peu sa lèvre supérieure très maquillée. Une rose reposait, fragile et rouge, entre ses deux seins. Elle respirait fort, et la rose bougeait. Tania s'irritait de ce manège vulgaire : « Où veut-elle en venir ? Et Michel qui ne la quitte pas du regard ! Est-il possible qu'il la trouve jolie, désirable ? » En face d'elle, M^{me} Kloubnikine expliquait sa conception personnelle du caractère d'Anna Karénine.

— Anna Karénine, c'est la femme, la femme totale ! On ne s'entend pas avec ce violoniste ! Qu'il se taise ! Le cerveau et le sexe, vous comprenez ? Mais, comme chez toutes les femmes, c'est tantôt le cerveau qui prend la place du sexe et tantôt le sexe qui prend la place du cerveau. Tout le drame vient de là !

— Mais que c'est donc passionnant ! dit Lyane Valoris en remuant à peine les lèvres.

Ses paupières battirent, tels deux papillons. Michel toussota et affecta un air de grand intérêt. Une crainte aiguë traversa Tania, et elle demeura fâchée, étourdie, comme si quelqu'un lui eût manqué de respect. Il y avait longtemps qu'elle n'avait éprouvé un aussi vif accès de jalousie. Habitée à la fidélité de Michel, elle était toute surprise de constater qu'une autre femme pouvait encore capter son attention. Groshkine, sorte de crapaud à lunettes dorées, dressa la tête au-dessus de son plastron blanc et dit :

— Quand on m'a montré le scénario, je n'ai pas hésité une seconde : c'est Lyane qu'il nous faut. Voilà quelles ont été mes paroles...

— Nathalie Lissenko ou Ève Francis auraient pu également tenir le rôle, dit Lyane Valoris avec une moue conciliante.

— Quelle idée ! s'écria Groshkine. Elles n'auraient pas eu la distinction, la grâce, le halo... Vous, ma chère, vous avez le halo... N'est-ce pas, Michel Alexandrovitch ?...

— Oui, dit Michel, c'est incontestable...

« Pourquoi a-t-il dit oui, pensa Tania. Évidemment, il ne pouvait pas dire : non. C'eût été impoli. Mais il s'est prononcé avec tant d'empressement ! Et, maintenant, il est tout gêné. Il allume une cigarette, parce qu'il ne sait pas quoi faire de ses mains. C'est bête... » Elle devina que son propre visage se relâchait. Ses joues lui parurent volumineuses. Un pli séparait son menton de son cou. D'un petit effort musculaire, elle haussa la tête, serra les mâchoires pour supprimer ce renflement charnu. Puis, dégrossie, allégée, elle demanda :

— N'est-il pas difficile pour une Française d'adapter sa personnalité à une création aussi spécifiquement russe qu'Anna Karénine ?

— Je l'ai cru comme vous, madame, dit Lyane Valoris. Mais, en relisant le roman, j'ai compris qu'Anna Karénine aurait pu s'appeler aussi bien Annette Dupont.

— Par exemple ! s'écria Kloubnikine. Annette Dupont ! Si Tolstoï vous entendait !... Non, Annette Dupont n'aurait pas agi comme Anna Karénine. Elle aurait continué à tromper son mari, sans rien lui dire. Et il n'y aurait pas eu de roman. Qu'en penses-tu, Michel ?

— Je ne connais pas assez les femmes françaises pour prendre part à votre discussion, dit Michel.

— Je suis sûre que vous vous calomniez, dit Lyane Valoris, en laissant filtrer entre ses paupières un regard lent et sirupeux.

Un flot de colère gonfla la poitrine de Tania. Pourtant, la règle du jeu exigeait qu'elle parût insoucieuse de l'affront qu'on lui infligeait. Depuis quelque temps, un orchestre de jazz avait remplacé le

violoniste sur l'estrade. Plusieurs couples se balançaient au rythme d'un fox-trot. Michel invita sa femme à danser. Elle le suivit sur la piste et, lorsqu'elle le sentit tout proche d'elle, appuyé contre son corps, un trouble merveilleux étouffa son indignation. Il marchait en mesure, à petits pas saccadés et glissants. Sa main droite était appliquée contre le dos nu de Tania. Elle éprouvait cette chaleur sèche entre ses omoplates. L'haleine de Michel lui caressait le visage. Il murmura :

— Tu ne t'ennuies pas trop, ma chérie ?

— Mais non, pourquoi ?

— Pour rien... il me semblait... tu avais un air ombrageux...

Elle baissa les paupières sans répondre. Un désir d'oubli et d'absolution, d'ivresse et de camaraderie, lui chatouillait le cœur. Subitement, elle décida que Lyane Valoris lui était follement sympathique et que cette soirée était la plus drôle de son existence. Lorsqu'ils revinrent à leur table, Kloubnikine s'écria :

— Bravo ! Dans la foule, on ne voyait que vous ! le plus beau couple de la soirée !

Il se frottait les mains avec une vigueur optimiste. Ses bagues lançaient des éclairs. Toute sa face, ronde et saine, exprimait l'assurance et la bonne humeur. Un garçon – culottes bouffantes et chemise russe ceinturée à la taille – versait le champagne avec déférence dans les coupes de cristal épais.

— Pour votre prochain film, vous devriez demander un scénario à Malinoff, dit Tania en se rasseyant. Il a du talent. Et il est misérable...

— Pourquoi pas ? dit Kloubnikine. Qu'il nous torche une histoire d'amour un peu canaille, avec pas trop de décors, et nous lui achèterons volontiers sa marchandise. À la réussite de la société Klouda !

— Qu'est-ce que c'est que Klouda ? demanda Akim.

— C'est le nom de notre firme, dit Kloubnikine. Vous n'avez pas compris ? Kloubnikine-Danoff. Klouda. Ça claque. Ça chante. Klouda sur tous les écrans. Klouda dans tous les cœurs. Hourra Klouda !

— J'écirai demain à Malinoff, dit Tania.

Le goût du champagne lui rappelait d'autres fêtes, plus riches et plus insouciantes. Elle pensait aux restaurants de Moscou, dont cette boîte n'était qu'une honteuse parodie. Elle évoquait ses robes, ses bijoux d'autrefois.

— Je trouve cet endroit charmant, dit Lyane Valoris. L'atmosphère y est tellement particulière, tellement slave !

— Ne croyez pas cela, dit Tania. Ce décor baroque n'est pas la Russie. Je ne me sens pas en Russie quand je regarde cette vitrine d'exposition où tout est faux, depuis les meubles jusqu'aux âmes...

— Mais le personnel est, paraît-il, exclusivement composé

d'anciens officiers russes, reprit Lyane Valoris en fichant une cigarette rose dans un fume-cigarette long et mince comme un stylet.

À ces mots, Akim tressaillit et demanda promptement :

— Est-ce vrai ?

— Hélas ! oui ! dit Michel.

— Des officiers ?

— Des soldats, des officiers... Il n'y a plus de métier dégradant. Chacun gagne son pain comme il peut. Tous sont égaux devant la nécessité de vivre.

Akim se rembrunit. Il craignait soudain de reconnaître quelque hussard d'Alexandra sous l'uniforme d'un maître d'hôtel. Son regard s'attachait aux serveurs avec une curiosité intense. « Des héros, peut-être ? Et, maintenant, ils découpent des tranches de gâteau, changent les assiettes, versent le champagne, acceptent des pourboires avec un salut obséquieux. » Le cabaret du *Poulain bossu* lui devint odieux comme un lieu de profanation publique.

— N'y pense plus, Akim, dit Tania. Cela fait trop mal.

La chaleur était étouffante. Des ventilateurs commencèrent à tourner en ronronnant. Le mouvement de leurs ailes brassait un air lourd, où se composaient les parfums des aisselles moites et poudrées, des sauces refroidies, de la fumée et de l'alcool. La musique du jazz secouait en mesure une marmelade opaque de femmes et d'hommes pressés ventre à ventre. Des serpentins alertes, jetés de toutes parts, enlaçaient les couples. Ficelée de faveurs roses, aspergée de confetti, bombardée de boulettes en coton, une tribu extasiée se dandinait au centre de la piste. Non loin d'Akim, le danseur de l'établissement, vêtu d'un uniforme cosaque, s'inclinait devant une matrone mafflue, maquillée en épaisseur et scintillante de bijoux.

— C'est le prince Gdouvani, dit Kloubnikine. Regardez-le. Il s'est fardé pour paraître plus jeune. Ses cheveux sont teints. Il a beaucoup de succès encore...

Des vendeuses de fleurs circulaient entre les tables.

— Nos uniformes sont devenus des déguisements, dit Akim. Des étrangers paient pour entendre nos chants, voir nos gueules et violer nos secrets. Nous sommes à vendre. Notre malheur est à vendre. Quelle honte !

Il but le fond de son verre et baissa la tête, comme pour se soustraire à un spectacle dégradant.

— Si j'ai bonne mémoire, dit Michel en touchant l'épaule de Kloubnikine, tu m'avais promis de t'occuper de mon beau-frère. Lui as-tu trouvé une situation ?

Kloubnikine se renversa sur le dossier de sa chaise et donna une pichenette au plastron de son smoking. Un air de haute importance modifia son visage.

— Bien sûr, dit-il. Pour qui me prends-tu ? J'ai ce qu'il lui faut.

— Excusez-moi, dit Akim, mais je serai chauffeur de taxi.

— Drôle d'idée ! s'écria Kloubnikine. C'est fatigant et d'un mauvais rapport. D'ailleurs, il vous faudrait encore passer l'examen, être agréé par une compagnie. À quoi bon toutes ces démarches ? J'avais pensé à vous engager comme aide-maquilleur pour le film...

Une douce stupeur se refléta dans les prunelles d'Akim. Il dit :

— Aide-maquilleur ? Mais je ne sais pas maquiller.

— On vous apprendra...

— Je passerai donc mon temps à peinturlurer des acteurs ?

— Et des actrices ! dit Kloubnikine en plissant les yeux.

— Non, grommela Akim. Ce métier-là ne peut pas me convenir.

— N'as-tu rien d'autre à lui proposer ? demanda Michel.

— Si, dit Kloubnikine. Mais c'est très spécial... J'ose à peine en parler... Vous ne vous vexerez pas, estimé Akim Constantinovitch ?

— Ai-je encore le droit de me vexer ?

— Eh bien, voici, reprit Kloubnikine. J'ai acheté un château, en Normandie, près de Corneville. Et j'ai décidé d'y élever des poules. Or, l'intendant n'a pas le temps de s'occuper d'elles. Mes volailles ne pondent pas et crèvent l'une après l'autre. Je voudrais... hum... si un homme de confiance pouvait se charger de... comment dire ?... de veiller sur cet élevage...

Il n'acheva pas sa phrase, tira ses manchettes et conclut soudain :

— Non, c'est stupide... ! Soyez donc chauffeur de taxi, cela vaudra mieux !...

Akim hocha la tête. Un sourire narquois tirait ses lèvres. Il murmura :

— Je voudrais encore quelques précisions...

— Je vous répète que mon idée est absurde, dit Kloubnikine. Ce château est isolé. Pas de voisins. La terre, le ciel, les pierres, les poules. Vous y périrez d'ennui...

Akim embrassa du regard la salle du *Poulain bossu*, bondée de monde, chargée d'odeurs.

— Je préfère vraiment la solitude, dit-il.

— Réfléchis d'abord, Akim, dit Michel. Tu t'es donné le mal d'apprendre le nom des rues...

— J'apprendrai le nom des poules.

— Tu seras privé de toute société...

— Moins je verrais de gens et plus je serai heureux.

— Ce n'est pas un métier d'avenir...

— Mon avenir, c'est la Russie. Mon métier, le métier militaire. Le reste ne compte pas.

— Donc, vous accepteriez ? glapit Kloubnikine.

— J'accepte.

— Vous avez raison, dit Lyane Valoris. J'aime tant la campagne ! Si je n'étais pas tenue par mes contrats cinématographiques, je deviendrais une fermière.

— Que dit-elle ? demanda Akim.

— Rien, rien, chuchota Tania. Mais tu t'es décidé trop vite, Akim. Il faut voir ce château. Ne t'embarque pas à la légère...

— Apportez du champagne ! gueula Kloubnikine. On crève de soif dans cette caverne !

Le prince Gdouvani reconduisait sa danseuse. La grosse femme, cramoisie, essoufflée, les prunelles brillantes, bafouillait :

— Merci, prince... Altesse...

— Quand pourrai-je commencer mon service ? dit Akim.

Une poignée de confettis l'atteignit à la figure. Un garçon renouvelait la provision de champagne. Kloubnikine convoqua les vendeuses de fleurs, de poupées et de ballons en baudruche.

— Nous allons montrer à ces étrangers comment savent s'amuser des Russes ! cria-t-il.

Coiffées du *kakochnik* national, les vendeuses s'agglutinèrent autour de la table :

— Choisissez, mesdames.

— Pourquoi choisir ? demanda Kloubnikine. Donnez-moi tout. J'achète tout. Toutes les poupées. Toutes les fleurs. Tous les ballons.

Il puisait à pleines mains dans les paniers des vendeuses et jetait sur la nappe des boutonniers de roses et d'orchidées, deux cosaques en étoffe, un hussard de la mort, une femme de boyard, aux larges jupes de soie. Puis, il tendit le bras et approcha sa cigarette allumée du groupe joufflu des ballons.

— Écoutez ! hurlait-il. Le ban de l'amitié !

Touchés par la cigarette, les ballons explosaient l'un après l'autre. Kloubnikine hoquetait de joie. À chaque détonation, répondaient les applaudissements du public. L'orchestre de jazz s'était tu.

— Les tziganes ! Les tziganes ! vociféra Kloubnikine.

Quelques clients firent écho à sa réclamation :

— Les tziganes ! Les tziganes !

Tania prit des fleurs sur la table et les pressa contre son visage.

— On devrait vous photographier dans cette pose, dit Groshkine.

Elle fut flattée et le remercia d'un sourire.

Sur l'estrade de l'orchestre, les garçons alignaient des chaises pour le chœur. Tania avala une coupe de champagne et la reposa sur la table, mais si brusquement que le verre se brisa.

— Hourra ! aboya Kloubnikine. C'est un gage de bonheur.

— Tania ! Tania ! Calme-toi, dit Michel.

— C'est ta faute, répliqua-t-elle à voix basse. Tu m'as fait de la peine. Et, maintenant, j'ai besoin de m'amuser.

Des chanteuses aux figures sombres, vêtues de haillons multicolores et constellées de médailles, vinrent prendre place, sur trois rangs, face au public. Les guitaristes accordaient leurs instruments. Soudain, comme éclate une salve, le chœur entonna la première chanson :

*Eh, cocher, conduis-moi chez Yar !
Ne ménage pas tes chevaux...*

Le restaurant Yar, les chevaux, la neige... Un mirage blanc et bleu dansait devant les yeux de Tania. La vie folle et heureuse de jadis remuait dans ses veines, demandait à renaître. Les visages de Michel, d'Akim, de Kloubnikine, de M^{me} Kloubnikine, portaient les signes d'un même dépaysement. Seule Lyane Valoris, préservée de tout souvenir, goûtait comme une nouveauté attrayante cette mélodie qui déchirait le cœur. À plusieurs reprises, l'actrice tenta encore de capter la sympathie de ses voisins par un mot spirituel, par une attitude inspirée. Mais elle n'intéressait plus personne. Les chanteurs tziganes avaient triomphé d'elle, sans merci. Incapable de rejoindre ses compagnons dans la communion d'une même langue et d'un même passé, elle devait subir l'humiliation d'être la seconde, malgré sa beauté, sa robe de velours et son fume-cigarette prétentieux. Tania ressentait profondément le plaisir de cette revanche. Elle prit la main de Michel, la serra très fort et murmura à son oreille :

— Rien n'est fini... Je croyais... Mais ce n'est pas vrai...

Les tziganes chantèrent encore *Les Deux guitares*, *Les Yeux noirs* et une mélodie, très ancienne, que Tania aimait particulièrement :

*Mon foyer s'éteint dans le vent
Les étincelles meurent en plein vol...*

Une stupeur religieuse pétrifiait les visages de l'auditoire. Akim étendit le bras et caressa machinalement le petit hussard au ventre de chiffons, qui reposait, parmi les autres poupées, sur la nappe.

— Vous le voulez ? Il est joli, n'est-ce pas ? chuchota M^{me} Kloubnikine.

Le chœur se tut dans un grondement de flux qui se retire. Après une courte pause de déférence, la salle explosa en cris, en battements de mains, en fracas de chaises remuées. Kloubnikine hurlait :

— Du champagne ! Du champagne pour les tziganes !

Tania se tamponnait les paupières avec un mouchoir roulé en boule.

— Ah ! dit-elle, ils ont bouleversé mon âme. Un moment, j'ai pensé : nous sortirons dans la rue, et, dehors, ce sera la neige...

À travers les murs du bistrot, attenant au cabaret du *Poulain bossu*, les consommateurs percevaient la rumeur confuse de la musique et des applaudissements. Ici, entre deux tours de chant, entre deux numéros de danse, les artistes de l'établissement voisin venaient boire, en hâte, une limonade ou une menthe à l'eau. Devant le comptoir, tenu par un cosaque à la face couturée de cicatrices, se pressait une étrange peuplade de musiciens en blouses russes, de tziganes vêtues d'oripeaux rouges, verts et jaunes, de danseurs circassiens à la tunique boutonnée jusqu'au menton. Le prince Gdouvani avala rapidement un verre de thé froid, tendit l'oreille vers la cloison et murmura :

— Les tziganes viennent de chanter *Mon foyer*... Encore trois chansons... Dix minutes quoi !... Et, de nouveau, il faudra faire danser les vieilles peaux... Donne-moi un autre verre de thé, Maxime...

— Il paraît que *La Volga* va fermer, dit Maxime. Ils ne couvrent plus leurs frais. Vingt personnes à la rue.

— Et chez nous, on rajoute des tables...

— La mode ! La mode ! soupira une tzigane, en rajustant sur son front un fichu orange brodé de médailles. Quand ils en auront assez des *Yeux noirs* et des *Bateliers de la Volga*, où irons-nous ?

Quatre chauffeurs de taxi jouaient à la belote autour d'une table. Derrière la vitre dépolie de la devanture, défilaient des ombres aux contours roses. La palpitation des enseignes lumineuses se reflétait dans la glace qui dominait le comptoir. Soudain, la porte s'ouvrit violemment et un personnage massif, bouffi, à la barbe noire, s'arrêta sur le seuil et cria :

— Bonne soirée, mes frères !

Son ventre solide tendait le tissu bleu et rude de sa tunique. Les douilles qui décoraient sa poitrine étaient astiquées avec soin. Une toque de fourrure blanche lui emboîtait le crâne.

— Kisiakoff ! s'exclama le prince Gdouvani. Que fais-tu là, vieux chien, au lieu d'ouvrir les portières des autos ?...

— Je me repose, dit Kisiakoff. Trop de courbettes fatiguent l'échine. Ici, je peux me tenir droit. Un cognac, Maxime.

Il retira sa toque de fourrure et la posa, à droite, sur le comptoir.

— Figure-toi, dit-il, que j'ai des amis dans la salle, ce soir !

— Qui ?

— Les Danoff.

— Ils t'ont vu ?

— Non. Quand ils sont arrivés, j'étais occupé avec une voiture d'Américains. C'est mon collègue qui les a introduits au *Poulain bossu*. Mais je ne manquerai pas leur sortie. Je veux... Sais-tu ce que je veux ?

Kisiakoff promena sa langue d'un coin à l'autre de sa bouche.

— Je veux qu'ils me donnent un pourboire, reprit-il. Un vrai pourboire. Je tendrai la main. Ils seront gênés !

— Tu es vraiment un cochon, dit Gdouvani.

Les prunelles de Kisiakoff s'emplirent d'un rêve de comptable, vague et délicieux :

— Combien me donnera-t-il, Michel Alexandrovitch Danoff ? Hein ? Il ne pourra pas me faire l'aumône. Il se fendra de vingt francs, de cinquante francs, peut-être ? Alors je déchirerai le billet de banque et j'embrasserai Danoff sur la bouche. Ou bien encore, j'empocherai l'argent, j'éclaterai en sanglots et je baiserais humblement l'épaule du donateur. Que ferais-tu à ma place ?

— Va-t'en au diable ! grommela Gdouvani. Si j'avais besoin d'argent, j'accepterais le pourboire. Si je n'en avais pas besoin, je le refuserais.

— Eh bien, moi, dit Kisiakoff, c'est différent : si j'avais besoin d'argent, je refuserais le pourboire, et, si je n'en avais pas besoin, je l'accepterais. Mais comment savoir si j'ai besoin d'argent ? Cela t'étonne, mon pigeon ? Vis ta vie à l'envers et le ciel te sera donné.

Il rayonnait de férocité naturelle et d'impertinence.

— Savent-ils que tu es à Paris ? demanda Gdouvani.

— Non. C'est ça qui est drôle ! Moi-même, je ne savais pas qu'ils étaient à Paris. Mais c'est une fatalité. Les Russes font le tour de la terre et finissent tous par échouer à Paris. Pourquoi ? Nous allons coloniser la France !...

— Mais de quel Danoff s'agit-il ?

— Le Danoff des Comptoirs.

— Bravo !

— Avant, c'était : bravo ! dit Kisiakoff. Maintenant, c'est : hélas ! Comme nous tous. Il est avec ce fou de Kloubnikine. Une actrice française les accompagne. Une fille à gober toute ronde, avec le jaune et le blanc.

Gdouvani sourit et lustra ses sourcils d'un doigt humecté de salive :

— Ce sont de bons amis à toi, les Danoff !

— Des amis excellents, irremplaçables. Seulement, ils me détestent. Tu comprends ? Non ? Pourtant tu devrais comprendre. Toi aussi, tu me détestes...

— Tu es ivre, dit Gdouvani, en jetant un billet de cinq francs à Maxime.

— Si, tu me détestes. Mais, tu n'oses pas le dire. Et pourquoi me détestes-tu ?

— Parce que tu parles trop, dit Gdouvani.

Il pivota sur ses talons.

— Prince, cria Kisiakoff, tu m'as offensé. Cependant, tu reçois des pourboires, comme moi. Fais attention : tu commences à devenir

chauve. Les Américaines te paieront moins cher. On te vendra à moitié prix !

Gdouvani sortit sans se retourner. Kisiakoff absorba d'un trait son verre de cognac et s'essuya le bas de la moustache avec ses deux pouces.

— Tu l'as blessé, dit Maxime.

— Les blessures de l'âme fortifient le corps, annonça Kisiakoff en dressant l'index. Un autre cognac, patron.

— Non. Tu me dois déjà trente-trois francs de la semaine dernière.

— J'accepterai le pourboire des Danoff et je te rembourserai tout.

Maxime haussa les épaules, prit une bouteille sur l'étagère et remplit le verre de son client.

— La vie est magnifique, dit Kisiakoff, en humant l'alcool mordoré. Vous êtes là à geindre, parce que vous avez quitté la Russie. Vous ne comprenez donc pas que, tant qu'on est vivant, rien n'est perdu ? Dieu ne vole jamais. Il remplace. On t'enlève Moscou, on te donne Paris, on te prive de la fortune, on t'offre la misère. Il faut profiter de Paris comme de Moscou, de la misère comme de la fortune. Qu'on te botte le cul ou qu'on te pose une couronne en papier doré sur la tête, les deux expériences sont riches d'enseignements délicieux. En ce moment, je sirote ton cognac, et c'est comme si on me posait une couronne en papier doré sur la tête. Tout à l'heure, Danoff me glissera un pourboire dans la main, et ce sera comme si on me bottait le cul. Mais je dirai merci pour le pourboire, comme je dis merci pour le cognac. Et peut-être avec plus de ferveur encore !

Il étendit le bras et palpa l'épaule d'une petite tzigane noire, qui s'était approchée du comptoir et écoutait, bouche bée, la conversation.

— Tu ne chantes pas, ce soir ? demanda-t-il.

— On m'a congédiée.

— Et tu n'as pas le sou, bien sûr ?

— Non.

— Que vas-tu faire ?

— Je ne sais pas.

— Sors dans la rue. Accroche un passant. Dis la bonne aventure. Si j'avais de l'argent, je coucherais avec toi. En Russie, j'avais de l'argent. Je remuais des brassées de roubles. J'étais dans les pétroles, les chemins de fer, la police, l'alimentation et l'aristocratie. J'ai le titre de baron. Tous les clients du *Poulain bossu* le savent. Le baron Kisiakoff !

Il saisit le poignet de la fille et le serra fortement dans sa main velue et large :

— Répète : le baron Kisiakoff.

— Le baron Kisiakoff, dit la petite en se retenant de rire.

— Ne ris pas, ou je te gifle. Donne-lui du cognac, Maxime. C'est

moi qui paie. Le baron Kisiakoff. Et maintenant, je pose en uniforme cosaque devant la porte d'un cabaret. Mais je suis aussi puissant que jadis. La puissance, contrairement à ce qu'on dit, ne vient pas de là !

Il toucha la place de son portefeuille.

— Mais de là !

Et il désigna son front.

— As-tu compris ?

Il se tut pour reprendre son souffle. Au bout d'un moment, il ajouta :

— J'ai quelques cartes postales amusantes pour les touristes. Je peux t'en céder une collection. Tu les vendras.

— Non, dit la fille.

— Dommage, murmura Kisiakoff. Cela rapporte bien. Ah ! on n'entend plus le chœur. Il est temps que je retourne à mon poste.

Comme il s'apprêtait à partir, le prince Gdouvani rentra dans le bistrot. Des gouttes de sueur perlaient à son front dégarni et fardé. Il se lissait les tempes d'une main tremblante.

— Déjà de retour ? dit Kisiakoff.

— Je viens te chercher. Le patron s'est aperçu de ton absence. Il est furieux...

— Pourquoi ?

— Il y a eu du grabuge, et tu n'étais pas là pour calmer les clients. C'est ton boulot, tout de même !

— Oui, c'est mon boulot, concéda Kisiakoff. Mais je ne pouvais pas prévoir... Que s'est-il passé ?

— Pas grand-chose. Un Anglais soûl a demandé au chœur de chanter : *Dieu protège le tsar*. Alors, un petit bonhomme s'est dressé à la table des Danoff et a hurlé que, lui présent, on ne chanterait pas l'hymne impérial dans un tripot. Un drôle de type. Mal habillé. Tout sec. Une tête de sauterelle. Il paraît que c'est un ancien colonel. Va donc vérifier, maintenant ! Ils sont tous colonels, généraux ou princes ! L'Anglais s'est fâché et a envoyé une bouteille à la figure du colonel. Le colonel l'a évitée de justesse. Bref, ça frisait la bagarre. Heureusement, ils ont payé et ils sont partis.

— Qui est parti ? interrogea Kisiakoff d'une voix étranglée.

— Les Danoff, le colonel, toute la bande, quoi ?

Kisiakoff leva la main et appliqua une claque rageuse sur le zinc du comptoir.

— L'imbécile !

— Tu penses à ton pourboire ? demanda Gdouvani.

— J'y comptais beaucoup, répondit Kisiakoff avec dépit. Pas pour l'argent, tu sais ! Pour la sensation.

Il pinça le menton de la jeune tzigane, tapota l'épaule de Gdouvani, enfonça sa toque sur sa tête, et se dirigea, d'un pas lourd,

vers la sortie.

Une cascade d'enseignes lumineuses dévalait la rue Pigalle, à petits ressauts. Devant les cabarets, dormaient des files de voitures aux vernis miroitants. Kisiakoff aspira une bouffée d'air chaud, qui sentait la benzine et le maquillage, cracha dans le ruisseau, et pénétra, en se dandinant, dans le vestibule du *Poulain bossu*.

— Ah ! vous voilà, dit la dame du vestiaire. Le patron vous cherche.

— Je sais, je sais, dit Kisiakoff. Quand je ne suis pas là, tout va mal.

Deux femmes en robes du soir, se repoudraient devant la glace de l'entrée. Kisiakoff les entendit chuchoter, penchées l'une vers l'autre :

— Il paraît que le portier... oui, le gros barbu...

— Eh bien ?

— C'est un baron authentique...

Un frémissement de joie passa sur le visage de Kisiakoff. Bombant le torse, rentrant le ventre, il s'avança vers les inconnues et demanda respectueusement :

— Désirez-vous visiter d'autres lieux de plaisir, mesdames ?

IV

Les feuilles lourdes encore de la dernière pluie, s'égouttaient dans le soleil blanc et tiède. Une vapeur ténue montait de l'herbe. Dans les flaques du chemin, frissonnaient des torchons de ciel, des lessives d'arbres échevelés. Chaussé de bottes, armé d'une canne, suivi d'un chien, Akim marchait rapidement à travers la forêt humide, où tremblait une résille d'ombres et de rayons. Au bout de cette avenue, plantée de châtaigniers, s'arrondissait un terre-plein, défoncé par le passage des carrioles, et dominé par la silhouette étirée du château. La vieille demeure, de style Louis XIII, se composait d'un seul étage, coiffé d'une toiture molle où poussaient des plaques de lichens roux. Les ardoises avançaient en visière sur les fenêtres à petits carreaux. Un plastron de lierre couvrait à demi l'écusson sculpté qui surplombait la porte. À droite, une chapelle désaffectée dressait sa croix chétive derrière un pommier noueux. À gauche, les maisonnettes des communs s'enfonçaient à mi-corps dans un massif de rhododendrons. Plus loin, étaient le verger abandonné, le marais croûteux, des boqueteaux, des sentiers, toute une région de rouilles végétales, de mousses fécondes, de branches mortes, de fondrières et de ruisseaux. Chaque jour, à l'heure du courrier, Akim quittait son pavillon, situé au fond du parc, pour se rendre au château, où l'intendant lui annonçait invariablement que le facteur n'avait rien apporté pour lui. En vérité, Akim n'attendait aucune lettre, mais, habitué de longue date à la discipline militaire, il lui plaisait que sa promenade eût un but précis. Le premier mois de son séjour à la campagne avait été pénible, parce qu'il ne savait pas à quoi employer ses loisirs. Maintenant, son existence était réglée, minute par minute, avec une rigueur agréable. Le plein air et la solitude avaient assagi son humeur. Il se surprenait à penser qu'il était heureux.

Comme il approchait du château, Balthasaroff, l'intendant, se montra sur le seuil de la porte. Il tenait une enveloppe blanche à la main. C'était un vieillard petit et trapu, au crâne oblong, aux favoris laineux, qui avait servi comme cuisinier sur le yacht du grand-duc Michel. Descendant les marches du perron, il cria :

— Du nouveau, Akim Constantinovitch ! Une lettre pour vous. Et des ordres pour moi. Les Kloubnikine annoncent leur arrivée pour la fin de la semaine !

Akim pressa le pas sans répondre. Depuis son installation en

Normandie, les Kloubnikine n'avaient pas manifesté une seule fois le désir de visiter leur domaine. Connaissant le caractère exubérant du couple, Akim craignait qu'ils ne dérangent le rythme sage de sa vie. Pour tout dire, il eût préféré ne les revoir jamais. Balthasaroff, lui, paraissait enchanté par l'occasion qui lui était offerte de recevoir et de choyer ses maîtres. Sa figure douce et servile se fendillait de rides et bougeait par morceaux. Il se frottait les mains. Il bredouillait :

— Il faudra que j'engage des aides. Un nettoyage sévère. Comme sur le yacht, pour l'arrivée du grand-duc. Que tout reluisse. Pas un grain de poussière. Des fleurs et de la propreté. De la propreté et des fleurs... Et le menu...

— Vous disiez qu'on vous avait apporté une lettre pour moi ? grommela Akim.

— Précisément, la voici... Pour le menu, faites-moi confiance... Je pense... Que diriez-vous d'un cochon de lait au raifort ?...

Akim reconnut sur l'enveloppe l'écriture ronde et vive de Tania et empocha la lettre pour la lire le soir, à tête reposée.

— Un cochon de lait au raifort, poursuivit Balthasaroff, en ravalant sa salive. Le grand-duc adorait les cochons de lait au raifort. Une peau dorée, croustillante, point trop grasse... C'est mon secret !... Dans les narines, une touffe de persil... Et, comme dessert, une bombe glacée... Ou bien... ou bien du gruaau sucré, à la Gourieff !...

— Je m'excuse, dit Akim. Mais il faut que je retourne voir mes poules.

— Je ne vous retiens pas, Akim Constantinovitch, dit Balthasaroff sur un ton gourmé. J'ai trop à faire moi-même.

Akim se reprocha d'avoir si durement rompu l'entretien. Mais il était devenu insociable depuis son arrivée en France. La présence des hommes, leurs conversations, l'irritaient chaque jour davantage. Sifflant son chien, il tourna le dos à Balthasaroff et se dirigea, tête basse, vers les futaies :

« Je suis une brute... J'aurais dû lui sourire... »

Il avait pris l'habitude de parler seul en marchant. Une bonne chaleur circulait dans ses jambes. Ses poumons n'emplissaient d'un air neuf et gai. Autour de lui, se déployait un fouillis mouillé et odorant de bourdaines et de viornes. Les premières feuilles mortes se détachaient d'un dôme vert et jaune, troué de jours blafards, cloisonné de ramures complexes. L'eau alourdissait les fils d'araignées, imbibait les écorces gluantes des noisetiers, des hêtres, des érables. Des branches basses fouettaient parfois l'épaule du promeneur.

« Bientôt l'automne », dit Akim.

Le chien, un gros mâtin, à museau pointu, à poil rêche, dressa les oreilles et se piéta devant un taillis. Sans doute quelque lapereau avait-il quitté sa cachette pour fuir en direction des champs ? Un

oiseau, pur et seul, chanta.

« Viens, viens, Goliath », dit Akim, en frappant sa botte avec le plat de la main.

Il avait parlé en français à son chien. Cette constatation le fit sourire. En effet, il lui était difficile d'admettre qu'il se trouvait en France. Goliath trottnait, la truffe au ras du sol. Akim pensait à la Russie. Mais, déjà, dans son esprit, les problèmes posés par l'installation du poulailler contredisaient les souvenirs de la vie militaire. Kloubnikine lui avait procuré une dizaine de brochures sur l'élevage des poules. Fort de cette documentation, Akim s'était mis au travail. À son arrivée au château, vingt poules crotteuses et efflanquées gîtaient un peu partout dans le parc. Selon les conseils des spécialistes, Akim leur avait construit une demeure convenable. Il avait choisi, tout contre son pavillon, un terrain exposé au levant, et le jardinier du domaine l'avait aidé à bâtir une cabane spacieuse, de deux mètres de haut, couverte de tôle ondulée. La structure des perchoirs était conforme aux dernières exigences de la technique. De la paille fraîche reposait dans un coin, à l'usage des sujets paresseux qui n'aiment pas se percher pour dormir. Quelques trous garnis d'œufs factices, servaient de pondoirs réglementaires. L'eau des abreuvoirs, souvent renouvelée, contenait des clous rouillés et des succédanés de chaux. Enfin, Akim avait versé, dans un angle de la bâtisse, un mélange de sable et de coquilles pilées, pour permettre aux volailles de se dépouiller. Ayant de la sorte assuré le logement de ses poules, il s'était attaché à réviser et à compléter le contingent. Kloubnikine lui avait accordé un budget mensuel pour les dépenses de l'élevage. Par la vente et l'échange, Akim s'était ingénié à remplacer les mauvaises pondeuses. À présent, son poulailler comptait dix coqs et cent quinze poules de races diverses. Leghorn blanches à pattes jaunes, Rhode-Island à plumage cuivré et Crève-Cœur de Normandie, très huppées et volumineuses. Mais ces poules, excellentes pondeuses, ne manifestaient que des aptitudes médiocres pour la couvaison. Akim avait entendu dire, à Corneville, que la Sussex donnait toutes satisfactions sur ce point.

« Oui, peut-être... la Sussex, murmurait-il en marchant. Il ne coûte rien d'essayer... J'en achèterai deux ou trois, vendredi... »

Chaque vendredi, il se rendait en carriole à la ville, pour livrer les œufs et échanger les poules. Les tractations, au marché, étaient fort simples, car tout le monde savait déjà que le « colonel russe » vendait à un juste prix. Akim était fier de sa réussite. Il lui arrivait parfois de rêver à un très grand élevage – mille ou deux mille poules environ – dont il serait le maître absolu.

Tandis qu'il évoquait cet avenir magnifique, un sourire se fixait sur son visage osseux et ruiné. Il dodelinait de la tête :

« Tu entends, Goliath ? Deux mille poules. Une installation perfectionnée. L'incubation artificielle... La lumière électrique... »

Le chien dressait vers lui sa gueule haletante, dont la langue rose pendait sur le côté, comme un bout de ruban. Akim siffla de contentement et arracha une poignée de feuilles à l'arbuste qui lui barrait la route. Il marcha longtemps ainsi, pataugeant dans les flaques, humant le vent, écoutant la plainte lointaine d'un essieu ou le cri angoissé d'un ramier. Creusé par les charrois, le chemin débouchait soudain dans une vaste clairière. Des arbres écorcés gisaient au centre de cette place d'herbe piétinée. Le bûcheron, un vieux Normand illettré, avait allumé un feu de brindilles. Assis devant le brasier, il l'activait en secouant son chapeau au-dessus des flammes.

— Salut mon colonel ! cria-t-il.

— Salut, répondit Akim.

Des nuages de pluie passaient dans le ciel. Un rouge-gorge chanta dans les fourrés et se tut. De la terre émanait une odeur farineuse de champignons et de mousses, bientôt, viendrait la saison des ceps. Akim s'en réjouit et allongea le pas pour se soustraire aux regards du bûcheron.

Le chemin devenait pierreux, bordé d'arbres de coupe, dont les racines tourmentées crevaient le sol de leurs coudes blancs. Une double rangée de troncs déchaussés, déchiquetés, aux plaies gonflées de suie et de feuilles pourrissantes, menait à la seconde clairière où était le pavillon d'Akim.

« Nous voilà rendus ! » cria Akim.

Le chien s'élança, en jappant, vers la porte de la maison. Avant de rentrer chez lui, Akim pénétra dans le poulailler. La moitié des poules étaient encore dans la clairière. Les autres, réfugiées dans leur logis, caquetaient, se grattaient, et becquetaient, sautaient sur les perchoirs ou prenaient des bains de poussière, le ventre rond, les ailes frémissantes. Lorsque Akim apporta la pâtée du soir, faite de détritres de légumes, mêlés de recoupe, de son et de maïs, toute la communauté, avertie de proche en proche, se rassembla sur les lieux. S'écrasant autour des écuelles, se querellant, se houspillant, les poulettes et les coquelets travaillaient du bec avec un acharnement mécanique. Pris jusqu'aux chevilles dans cette marée de plumes, Akim examinait ses pensionnaires avec une sévérité paternelle. La plupart arboraient une riche robe luisante, des oreilles cerclées de blanc, une crête et un barbillon colorés de rouge vif. Leur excellente santé et leurs dispositions à la ponte se manifestaient aussi par l'ampleur de leurs hanches, la brièveté de leurs pattes et leur appétit dévorant. Mais il y avait deux ou trois sujets à la crête fanée, au bec aigu, à l'œil terne, qu'Akim eut tôt fait de repérer et dont il résolut de se débarrasser au plus vite.

Tandis que les poules se disputaient la nourriture, Akim procéda au ramassage des œufs. La plupart des œufs ne se trouvaient pas dans les nids, mais sur les planches à crottes, dans le tas de sable, ou quelque part, dans la clairière. Pour ces derniers, Goliath participait à la chasse. Courant de droite et de gauche, fouillant les herbes, piétinant les fougères, il aboyait gaiement à chaque découverte.

Quand les poules furent couchées, Akim transporta le panier d'œufs dans la pièce qui lui servait de chambre et de bureau, ouvrit un registre et nota le total dans la colonne du jour. Puis, il tira les œufs destinés à la couvaison, inscrivit la date, au crayon, sur leur coquille, les enveloppa isolément dans du papier noir et les rangea au fond d'une boîte, à l'abri de la lumière. Quatre poules couveuses étaient au travail dans un débarras, attendant à la cuisine. Assises séparément dans des caisses garnies de paille, le cou rentré, les flancs dilatés, elles trônaient de tout leur poids duveté, de toute leur maternelle chaleur, sur cette promesse de marmaille. Elles ne bougèrent pas lorsque Akim entrebâilla la porte. Gonflées d'importance et de satisfaction, l'œil dédaigneux, le bec horizontal, elles défiaient l'intrus qui s'avavançait vers elles. Les volets à demi clos maintenaient dans la pièce la pénombre propice aux mystères de l'éclosion. Une odeur de plumage tiède et de fiente piquait la gorge. Une Leghorn blanche, placée au bout du rang, se dandina un peu, fit entendre un gloussement interrogatif. C'était la préférée d'Akim. Il l'avait surnommée Lyane, en souvenir de Lyane Valoris.

« Quoi, Lyane, ma Lyanotchka ? chuchota-t-il en s'approchant d'elle. Tu en as assez ? Tu trouves que c'est long ? Encore deux ou trois jours, et tu les verras tes poussins. Tout gluants, tout jaunes, tout bêtes. Je te donnerai des grains de millet et du riz. Tu seras heureuse !... »

Il tendit la main et gratta le cou de la poule, avec ses ongles, rêveusement. La poule se laissait faire, battait des paupières, écartait les ailes. Derrière la porte fermée, Goliath poussa quelques jappements envieux.

« Silence, Goliath ! » cria Akim.

Il cligna de l'œil et ajouta, penché vers la caisse :

« Tu l'entends, le jaloux ? »

Il sortit de la pièce, sur la pointe des pieds, comme s'il eût quitté la chambre d'une jeune accouchée.

À sept heures du soir, la fille du jardinier lui apporta son dîner chaud dans une gamelle. Il mangeait seul, assis à son bureau, entre des piles de paperasses et de livres. Devant lui, la fenêtre s'ouvrait sur une pente d'herbe grise, subitement arrêtée par la masse opaque de la forêt. Dans le ciel assombri flottait une débâcle de nuages aux dentelures pâles. Le silence n'était troublé que par le cri d'un corbeau

ou le grincement d'une carriole venant de la grand-route, qui passait à cinq cents mètres des limites du parc. Les coudes sur la table, l'œil perdu dans l'espace, Akim mâchait des nouilles tièdes, mêlées de viande hachée et de petits oignons. Tout à coup, il se rappela qu'il n'avait pas encore lu la lettre de Tania. Il déchira l'enveloppe, déplia une feuille de papier bleu :

Mon cher Akim, n'ayant aucune nouvelle de toi, je me décide à t'écrire. Notre existence à Paris n'a guère changé depuis ton départ. Les enfants sont encore en vacances et ne savent pas comment employer leurs loisirs. Michel passe toutes ses journées au bureau de Kloubnikine. Le film a été retardé par suite de certaines complications financières, dont je ne comprends pas bien la portée. Je crois que Kloubnikine n'est vraiment pas quelqu'un de très sérieux. Il faut s'attendre à tout avec lui. Michel est nerveux. J'ose à peine lui parler de cette malheureuse affaire. Si tu vois Kloubnikine, dis-lui...

Il parcourut la fin de la lettre, glissa le papier dans sa poche et alluma une lampe à pétrole, car l'ombre avait graduellement envahi la pièce. La flamme sauta un instant dans le manchon de verre enfumé. Akim tourna la clef de réglage. Une lumière jaune et douce rétablit chaque meuble à sa place : le lit de bois sculpté, avec son édredon apoplectique, les chaises de paille, le bahut, les photographies représentant un garde-chasse inconnu aux moustaches de soie et son épouse opulente qui refusait de sourire. Un prie-Dieu était poussé contre le mur du fond. Au-dessus du prie-Dieu, un Christ en ivoire, cloué sur une croix, ouvrait ses bras maigres, baissait la tête. À plusieurs reprises, Akim avait songé à remplacer ce Christ catholique par une icône orthodoxe. Mais il n'avait jamais pu se résoudre à opérer le changement de règne. Le Christ était donc resté à son poste. Et l'icône, avec sa veilleuse, avait pris position dans le coin opposé, près de la fenêtre. Les deux effigies vivaient en bonne intelligence. Akim, d'ailleurs, ne priait guère. Le Christ, comme l'icône, étaient pour lui des témoins muets.

Ayant fini de manger, il se versa un verre de calvados, alluma une cigarette. Une béatitude animale réchauffait ses membres. Goliath entrebâilla la porte avec son museau et s'approcha de la table, la truffe en émoi, la queue frétilante.

« Tu as bouffé dehors, et maintenant tu viens mendier, dit Akim. Tu n'auras rien. »

Mais il déposa devant lui la gamelle à demi pleine. Le chien lapa les restes, avec un grand bruit de langue, joyeux et flasque. Puis, il se coucha aux pieds de son maître. Akim, négligemment, lui tirait les oreilles. Ce silence, cette solitude nocturne, lui rappelaient les soirées

d'autrefois. C'était l'heure préférée des souvenirs. Vieux ou neufs, tristes ou gais, justes ou douteux, ils prenaient possession de son être. L'esprit libre, le corps en repos, il accueillait sans protester cette renaissance multiple de lui-même. Il se revoyait à l'école des officiers d'Elizavetgrad, à Moukden, pendant la guerre russo-japonaise, dans les tranchées de la Bzoura, en 1915, parmi les volontaires de Korniloff, hirsutes, gelés, infatigables, à Gallipoli enfin, dernière station de la déchéance. Toute sa vie se résumait symboliquement dans ces marches et ces contremarches, ces combats contre les Japonais, les Allemands, les Autrichiens, les bolcheviks, ces gîtes d'étape, ces lassitudes, ces repas de fortune, ces sommeils brefs, ces réveils dangereux.

Déplacé violemment, selon les exigences de la politique ou de la stratégie, jeté d'un paysage dans un autre, d'un péril dans un autre, d'un devoir dans un autre, il avait traversé les années sans s'attacher ni aux lieux ni aux personnes. À présent, il ne pouvait pas regretter une maison, un champ, un trésor, une épouse, puisque rien de tout cela ne lui avait été donné. Son chagrin n'était pas celui d'un propriétaire. Il pleurait ce qui ne lui appartenait pas en particulier, une terre, un ciel, des arbres, le régiment, l'empereur, toute la Russie.

« Si je parle russe, mon chien ne me comprend pas, dit-il à voix basse. Voilà où nous en sommes. »

Il soupira, avala une gorgée de calvados et ouvrit le tiroir de la table. Sa croix de Saint-Georges reposait là, dans une boîte en carton, à côté du registre des pontes. Il prit la croix dans le creux de sa main, en éprouva le poids, la forme dure et froide.

« Tu vois, Goliath, j'en étais fier. Maintenant, je la cache. Elle ne signifie plus rien. Suppose que tu aies toujours vécu pour un maître qui t'aimait bien. Et, tout à coup, le maître s'en va. Tu es seul. Tu ne sais plus pourquoi vivre. C'est triste. Non ? »

Goliath considérait son maître de ses yeux jaune et noir, luisants de gratitude. Il avait l'air de tout comprendre et de tout approuver. Akim replaça la croix dans sa boîte, ouvrit le registre à la page du jour et murmura :

« Quel étrange bulletin de victoire ! Les prises sur l'ennemi se comptent par douzaines d'œufs. La poule Lyane est citée à l'ordre du régiment. Et c'est un colonel qui commande les opérations... »

Un rire silencieux fendit la gueule du chien. Il haletait doucement. Akim feuilletait le registre. Les blessures d'amour-propre, la nostalgie, la rancune s'effaçaient insensiblement de sa mémoire. Des questions urgentes et secondaires accaparaient son attention : le prix des œufs, la maladie d'une poule, un trou de rat qu'il avait découvert près de la porte du poulailler. Était-il possible que ces préoccupations dérisoires fussent les seules dont il dût se contenter maintenant ? Comment expliquer qu'il trouvât du goût à cette vie prudente ?

« À cause de quelques volailles... Ce serait trop bête... »

Il ne pardonnait pas à son chagrin d'être devenu tolérable. Il souffrait de ne pas mieux souffrir. Puis, brusquement, il songea que sa situation n'était pas ridicule, mais enviable. Tant qu'un homme pouvait se dévouer à une tâche, fût-elle commune, inférieure, commerciale, il gardait toutes ses raisons de vivre. Ces poules fienteuses, ces rangées d'œufs, ces soucis de pâtée, le sauvaient de l'inaction. Grâce à eux, il avait reconquis la notion merveilleuse de l'avenir. Il n'existait plus pour la veille, mais pour le lendemain.

« Bâtir... n'importe quoi... une maison... un poulailler... une armée... Voilà le secret... Tu entends, Goliath ?... Tu n'es qu'un chien, parce que tu ne sais pas bâtir... »

Il se promit d'acheter une boîte d'aquarelle et un bloc à dessin, lors de son prochain voyage à la ville. Certains coins du parc méritaient d'être peints avant la venue de l'hiver.

« Ce massif de pommiers, près de l'étang... »

Il plissa les paupières, imagina le décor, et une satisfaction puérile détendit son visage. Son dernier tableau, il l'avait laissé à Ekaterinodar, dans la maison paternelle. Qu'étaient devenues Zénaïde Vassilievna et Nina ? Ne pouvait-on les faire venir en France ? Il faudrait en parler à ce Kloubnikine. Il avait des relations.

« Moi, mes relations, ce sont les poules », dit-il.

Et il éclata de rire. Goliath se dressa sur ses pattes de devant et bâilla profondément, les oreilles couchées, les yeux clos. Akim sortit de la maison pour jeter un dernier regard sur le poulailler. La fraîcheur de l'air lui caressait la figure. Le froid de la terre entraînait dans ses jambes. Bien que la lune fût invisible, une clarté diffuse baignait la substance du ciel. Il s'accroupit devant la cabane. Le trou de rat, qu'il avait comblé de chaux et de tessons de bouteille, n'avait pas subi de nouvelle visite.

« Parfait... De ce côté-là, tout est en ordre... »

Il entrebâilla la porte de la volière. Les poules dormaient, serrées côte à côte dans l'obscurité. L'une d'elles gloussa. Des pattes sèches grincèrent sur le bois d'un perchoir. Akim referma le battant, poussa la targette.

Il n'avait plus rien à faire, mais il ne voulait pas encore se coucher. Le chemin boueux glissait vers la forêt, entre de hautes touffes d'herbes décolorées. Akim leva la tête vers le ciel. Et, soudain, une ancienne chanson lui vint aux lèvres :

*Soldats, avançons au pas,
C'est Korniloff qui nous conduit...*

Il chantait faux, d'une voix enrouée et puissante. Ses bras battaient

la mesure. Lorsque le souvenir des paroles lui échappait, il criait, pour finir la strophe :

Ta-ta... ta-tam !...

Après la marche des volontaires, il chanta encore la chanson des élèves officiers. Les mots russes montaient droit dans la nuit. Les nuages seuls les entendaient. Les nuages n'avaient pas de patrie. Ému et fier, le front haut, Akim hurlait à pleins poumons :

*Envolez-vous aiglons,
Et devenez des aigles...*

Lorsqu'il eut épuisé les dernières chansons de son répertoire, il retourna sur ses pas. La lueur de la lampe à pétrole brillait derrière la vitre du pavillon. Goliath attendait, assis sur le seuil, les oreilles pointées, la gueule ouverte.

« C'est fini. Allons dormir, Goliath », dit Akim.

Goliath lui lécha la main, d'une langue chaude et lisse. Akim rit de plaisir, essuya ses doigts contre le drap rugueux de sa culotte. Et l'homme et le chien rentrèrent dans la maison.

Pour accueillir honorablement les Kloubnikine, Balthasaroff fit subir au château un récurage féroce. Sous sa direction, le jardinier, sa femme et sa fille ciraient les parquets, lavaient les carreaux, coupaient du bois, époussetaient des bibelots et réparaient des prises électriques. Akim lui-même, gagné par l'émulation, gratta les planches à crottes du poulailler, rinça les murs à la lessive et aspergea le plafond avec du lait de chaux. Le jour fixé pour l'arrivée des Kloubnikine, tout était prêt. Dès dix heures du matin, Balthasaroff, la toque blanche sur la tête, les favoris au vent, se tenait sur le perron. Ce fut là qu'Akim le rejoignit.

— S'ils n'ont pas eu de panne sur la route, ils franchiront la grille d'une minute à l'autre, dit Balthasaroff.

L'impatience de l'intendant était contagieuse. Au bout de quelques minutes, Akim constata, avec surprise, qu'il éprouvait lui-même une sorte d'anxiété. Tout en méprisant les Kloubnikine, il avait hâte de connaître leur opinion sur son poulailler. Il grommela :

— C'est vrai... Ils ne peuvent plus tarder... À moins que... Le télégramme était formel, n'est-ce pas ?

— Formel, dit Balthasaroff. Pourtant, quand le grand-duc Michel annonçait son arrivée...

Il n'acheva pas sa phrase, pencha la tête et un sourire malin découvrit ses dents rares et gâtées :

— Vous entendez ?

Le bruit d'un moteur sortait du silence des arbres.

— Une voiture ! reprit Balthasaroff. Deux voitures !... Ah ! mon Dieu !... Y aurait-il des invités ?... Il ne m'a pas prévenu !... Le grand-duc non plus ne prévenait jamais !...

Des coups de klaxon retentirent, brefs et joyeux. Débouchant de l'allée centrale, la Mercedes bleu nuit de Kloubnikine prit un virage large et s'arrêta devant le perron. Le chauffeur ouvrit la portière, et M^{me} Kloubnikine émergea de la carrosserie. Elle était vêtue d'un tailleur rose et coiffée d'une tarte à la crème, où périssaient des fruits confits et des plumes d'oiseaux. Kloubnikine parut, à son tour, en bottes et culottes de cheval, veston puce et gilet blanc. Une casquette claire ombrageait son visage charnu et coloré. Il fumait un énorme cigare. Dans la voiture suivante, se trouvaient le valet de chambre et la femme de chambre personnels des Kloubnikine.

— Matvei Stépanovitch ! s'écria Balthasaroff. Quelle joie de vous recevoir !...

Kloubnikine serra la main de l'intendant et baisa Akim sur les deux joues, comme s'il eût reconnu en lui un ami d'enfance ou un frère. M^{me} Kloubnikine minaudait :

— J'ai une surprise pour vous, Akim Constantinovitch.

La surprise annoncée par M^{me} Kloubnikine était un superbe coq, noir et feu, à l'œil ahuri, à la crête rouge et fortement dentelée.

— Je l'ai acheté à Paris, en pensant à vous, dit M^{me} Kloubnikine. Nous l'appellerons : le Parisien !

Akim prit le coq des mains du chauffeur et remercia M^{me} Kloubnikine pour son attention.

— J'aurais aimé décider votre sœur et votre beau-frère à nous suivre, dit Kloubnikine. Mais Michel ne veut pas quitter Paris... Il s'occupe... vous savez ?... de notre affaire... Il est si consciencieux !... Il en oublie de vivre... Posez donc ce volatile, Akim Constantinovitch, vous me faites pitié...

Akim remit le coq à Balthasaroff, et le pria de lui délier les pattes et de l'enfermer dans un placard, en attendant son introduction officielle dans la basse-cour.

— Et maintenant, dit Kloubnikine, le coup d'œil du propriétaire. Si quelque chose me déplaît, je te coupe les oreilles, Balthasaroff !

— Hé, hé ! C'est votre droit ! Vous êtes le maître ! dit Balthasaroff, en rentrant la tête dans les épaules.

Kloubnikine fourra les mains dans ses poches et pénétra, botté et solide, dans le château. M^{me} Kloubnikine, Balthasaroff et Akim le suivaient à distance respectueuse.

L'entrée, haute et sombre, était décorée d'un traîneau de l'époque napoléonienne. Des trophées de chasse dominaient les portes.

Kloubnikine inspectait toutes choses d'un œil orgueilleux et roublard. Ses narines étaient largement ouvertes. Il mâchait son cigare avec voracité.

— Que pensez-vous de ma maison, Akim Constantinovitch ? demanda-t-il.

— Elle me plaît infiniment, dit Akim. Elle a une âme.

— Voilà. Elle a une âme, reprit Kloubnikine. C'est pour ça que je l'ai achetée. Le comte de Mailleville me l'a cédée, l'année dernière, pour trois fois rien. Les Mailleville vivaient là depuis cinq générations. Ils ont entassé des meubles, des portraits d'ancêtres, des souvenirs glorieux entre ces quatre murs. Et tout revient à Kloubnikine ! Le marchand de thé Kloubnikine, un Russe, un sauvage, prend la succession du comte de Mailleville à la tête d'un domaine historique français !

— Et où est-il, ce comte de Mailleville, à présent ? demanda Akim.

— Il a loué un petit appartement à Paris. Je lui ai laissé emporter quelques bibelots. Nous ne sommes pas des ogres.

La visite domiciliaire se poursuivit par les chambres et les salons aux boiseries friables. Des tapisseries fanées habillaient les murs d'un rêve de bocages, de flûtes antiques et de chevaux cabrés. Au-dessus des glaces ternes, des amours écaillés se logeaient à l'étroit dans l'encadrement des trumeaux. En face de ces richesses désuètes et vulnérables, Kloubnikine ressemblait plus à un conquérant qu'à un propriétaire. Il pesait de tout son poids sur le sol qu'il avait acheté. Subitement, sa mise excentrique, son visage éclatant de santé, sa voix forte, furent insupportables à Akim, comme autant d'insultes à des gens qu'il ne connaissait pas, mais dont il respectait la tradition.

— Tous ces Mailleville qui me regardent, qui me questionnent ! s'écria Kloubnikine en désignant une rangée de tableaux. Et je leur réponds en russe...

— Moi, dit Akim, dès que je franchis le seuil du château, j'ai la tentation de parler français.

— Vous vous sentez en visite ?

— Oui.

Kloubnikine se rembrunit, haussa les épaules et grommela :

— Passons à table. Là, je vous le garantis, vous retrouverez la Russie.

Dans la salle à manger, Balthasaroff, au garde-à-vous, veillait sur un étalage opulent de hors-d'œuvre. Le repas fut long et abondant. Kloubnikine mangeait gloutonnement. L'intendant suivait ses moindres gestes avec une gratitude larmoyante. On eût dit que son propre corps recevait l'hommage de cet appétit seigneurial. Chaque fois que Kloubnikine se servait un verre de vodka, Balthasaroff s'exclamait :

— Comme c'est bien !... À votre santé, Matveï Stépanovitch...

Une fois même, il se trompa et dit :

— Votre Altesse...

Akim, cependant, ne savait pas se débarrasser d'une gêne humiliante. Devant lui, sur le mur, pendait le portrait d'un comte de Mailleville, en perruque blanche, la main gauche appuyée au pommeau de son épée, la main droite perdue dans le foisonnement d'un jabot de dentelles. Le regard de ce petit noble français, arrogant, poudré et racé, ne quittait pas le groupe des convives. Sans un mot, sans un geste, il les jetait dehors.

— Qui est-ce ? demanda Akim en se penchant vers Kloubnikine.

Kloubnikine lança un coup d'œil au tableau et dit :

— Un Mailleville quelconque, qui avait plus de revenus que celui d'aujourd'hui. Voulez-vous l'emporter dans votre pavillon ?

— Non, il faut qu'il reste ici, dit Akim. C'est sa place.

— Moi, dit M^{me} Kloubnikine, je suis très impatiente de voir votre poulailler. Croyez-vous que mon coq plaira à vos poules ? Les résultats de votre élevage sont surprenants. Matveï Stépanovitch n'en espérait pas tant.

— Comment veux-tu que des poules refusent d'obéir à un colonel ? dit Kloubnikine en s'essuyant les lèvres avec sa serviette roulée en tampon.

Akim rougit un peu et M^{me} Kloubnikine chuchota :

— Tu es impossible, Mathieu !

Après le dessert, le ménage Kloubnikine manifesta le désir de visiter le parc et le poulailler. Akim se fit apporter le coq, qui dormait dans un panier recouvert d'une bâche.

— Prenons-nous la voiture ? demanda Kloubnikine.

— Allons à pied plutôt, dit son épouse. La nature est si belle, en cette saison !

Pourtant, dans le chemin défoncé, elle se plaignit de ses talons hauts et pria les hommes de marcher moins vite. Kloubnikine, congestionné par un repas trop copieux, haletait à chaque enjambée. Mais il ne s'arrêtait pas de parler :

— Ce domaine, je désire le rénover, cher Akim Constantinovitch. De fond en comble. Nous exploiterons la tourbe du marais. Nous abattons les arbres qui cachent la vue de la route. Nous cimenterons les allées. Mais ce n'est rien encore. Je veux acheter des vaches. Faire du beurre, du fromage. Remettre les champs en état. Semer et récolter... Balthasaroff est trop vieux pour diriger une entreprise pareille. Vous avez fait vos preuves avec les poules : je vous confierai donc la gestion de l'ensemble... De l'audace, toujours de l'audace...

Il s'immobilisa, tout à coup, et tendit le bras vers la clairière :

— En élargissant cette place, on pourrait y installer un excellent

terrain d'atterrissage.

— Pourquoi ? demanda Akim.

— Pour les avions. Je voudrais acheter un avion. C'est plus facile à piloter qu'une auto. Vous sautez dedans au Bourget. Et, une demi-heure après, vous sablez le champagne au château de Mailleville. Avez-vous visité la petite gloriette en ruine, près de l'étang ? Elle ne sert à rien. Je compte la restaurer pour en faire un kiosque à musique. L'été, nous inviterons des musiciens russes, des joueurs de balalaïka...

Son regard devint enfantin et doré.

— Tu as trop d'idées, Mathieu, dit M^{me} Kloubnikine. Cela te perdra...

Le coq remua vigoureusement dans son panier.

Ils traversaient la clairière. Des nuages humides planaient dans le ciel. La forêt, derrière eux, exhalait un murmure épais. Goliath vint à leur rencontre et renifla le panier qu'Akim portait sous son bras.

— Paix, paix, Goliath !

— Et moi qui n'ai pas pris de sucre ! gémit M^{me} Kloubnikine. Si j'avais su...

Enfin, la maison d'Akim surgit, avec sa toiture infléchie, dont certaines ardoises, plus neuves, reflétaient violemment le soleil. Les poules menaient grand tapage autour du poulailler ouvert.

— Qu'elles sont donc délicieuses ! dit M^{me} Kloubnikine en joignant les mains. On jurerait des princesses de légende !

Akim souleva la bâche et lâcha le coq. Le coq fit un bond, battit des ailes, dressa le col et considéra son nouveau domaine d'un œil rond et courroucé. Tandis qu'il prenait connaissance de ses sujettes, les Kloubnikine visitaient le poulailler et célébraient à deux voix l'hygiène et la commodité de l'installation. Pour la première fois depuis leur arrivée, Akim se sentit heureux. Incapable de nier cette satisfaction d'origine médiocre, il feignait la modestie, grommelait :

— C'est encore un peu primitif... Un spécialiste aurait fait mieux...

— Nullement, disait Kloubnikine. Je ne vois que les chiffres. La Leghorn pond en moyenne combien d'œufs par an ?

— Cent cinquante à deux cents.

— Avec vos cent quinze poules, cela fait plus de vingt mille œufs, si je ne m'abuse. Il faudrait doubler le total, acheter d'autres poules...

— Mais l'argent ? dit Akim.

— Ne vous occupez pas de l'argent. Je n'en ai jamais manqué, que je sache !

Il bomba la poitrine et éclata de rire :

— Cela vous étonne ? L'argent va à l'argent ! C'est ce que votre beau-frère ne veut pas comprendre ! Il s'irrite pour des vétilles ! Il s'use les nerfs à consulter des avocats ! Tant que nous n'aurons pas donné le premier tour de manivelle, il ne prendra pas de repos !

— J'ai reçu une lettre de ma sœur, dit Akim. Elle paraît soucieuse...

— Je sais, je sais... Tout le monde est soucieux... Moi seul ai confiance... Et, pourtant, je suis entouré d'ennemis... On me harcèle... On cherche à me désarçonner... Je tiens bon... Ils ne m'auront pas...

Une lueur égarée trembla dans ses prunelles. On eût dit que, touché par une crainte secrète, il avait renoncé à la bonne humeur. Akim l'observait avec inquiétude. Soudain, un sourire orgueilleux retroussa les lèvres de Kloubnikine. Il claqua ses mains l'une contre l'autre :

— Je plaisante. Soyez tranquille. Les astres me sont favorables...

Ayant dit, il tira d'un étui en cuir jaune un appareil photographique très compliqué et ordonna à sa femme de prendre une pose élégante, parmi les poules. M^{me} Kloubnikine se baissa péniblement et feignit de tendre des graines aux volailles. Un sourire triangulaire découvrait ses dents. Kloubnikine dit :

— Charmante vision !

Et il appuya sur le déclencheur.

Un coup de klaxon retentit du côté de la route. Le chauffeur des Kloubnikine venait chercher ses maîtres pour les ramener au château.

— Cette promenade m'a fait du bien, dit Kloubnikine. Passez donc nous voir après le dîner. Nous bavarderons encore. J'ai décidé de passer quinze jours au château. Paris m'agace. Et j'aime la campagne. Pourquoi me priverais-je de cette fraction de paradis ?

Quatre jours plus tard, comme Akim se rendait au château, selon son habitude, à l'heure du courrier, il vit deux domestiques qui chargeaient des bagages dans les voitures. Kloubnikine s'affairait avec le chauffeur autour de la Mercedes. Dès qu'il aperçut Akim, il cria :

— Notre séjour ici aura été de courte durée, mon cher ! Nous sommes obligés de partir !

— Déjà ?

— Oui. Un télégramme de votre beau-frère. Michel me convoque d'urgence à Paris. Rien de grave, bien sûr. Mais il vaut mieux que je sois sur place...

Il tendit à Akim sa main large et moite.

— Je suis désolé, balbutia Akim.

— Nous sommes tous désolés. Si j'avais un avion, la vie serait tellement plus simple !...

Il essaya de rire, mais sa voix s'enrouait. Une pâleur terne couvrait son visage. Akim eut peur, subitement, pour cet homme qu'il n'aimait pas, pour Michel, pour lui-même.

— Eh oui, eh oui ! répétait Kloubnikine.

Des gouttes de sueur descendaient sur son front. Il les essuya du revers de la main et dit encore, sans grande conviction :

— Nous reviendrons dans quelques jours...

V

Kloubnikine poussa la porte matelassée de cuir et s'arrêta, essoufflé, sur le seuil. Assis derrière son bureau, Michel dictait une lettre à la secrétaire.

— Laissez-nous, mademoiselle Hortense, dit Michel.

La jeune femme retira ses lunettes, serra son bloc contre son ventre et quitta la pièce en marchant à petits pas tendus. Son parfum resta derrière elle, comme une seconde présence. Kloubnikine attendit qu'elle fût sortie, s'avança vers Michel et grommela humblement :

— Tu vois, je suis venu. Tu m'as télégraphié, et je suis venu. Tout de suite. Et, cependant, j'avais bien envie de rester au château pour une quinzaine. De quoi s'agit-il ? Je voudrais pouvoir repartir ce soir même.

— Tu ne repartiras pas, dit Michel.

Une expression résolue accusait le relief osseux de son visage. Dans ses prunelles brillait un feu immobile et méchant.

— Tu parais contrarié ! balbutia Kloubnikine. Des ennuis ?...

Michel sortit un chéquier de sa poche et le jeta sur la table.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Kloubnikine.

— Le chéquier de l'affaire, dit Michel. Nous avons 300 000 francs à notre compte. Hier, je tire un chèque de 3 400 francs. Et la banque me téléphone pour me dire qu'elle ne peut pas l'honorer.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle a payé, la veille, un chèque au porteur sur la totalité de notre crédit.

— Tu devais le savoir, dit Kloubnikine. C'est toi seul qui as la signature.

— J'ai vu le chèque en question au siège central. Il est, en effet, signé : Michel Danoff.

— Eh bien ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai signé.

— Et qui donc ?

— Toi, dit Michel.

Kloubnikine sursauta et son visage pâlit un peu :

— Tu es fou ?

— Tu as pris le chéquier dans ce tiroir, avant de partir, tu as imité mon écriture, ma signature, tu as volé 300 000 francs dans la caisse...

Les épaules de Kloubnikine se voûtèrent. Toute sa figure parut

s'éteindre, diminuer de volume. Il gardait les yeux baissés. Subitement, il éclata de rire :

— Que de grands mots ! Tu te méfies de moi ?

— Ose nier que tu as commis un faux ! s'écria Michel.

— Je ne le nie pas, dit Kloubnikine, avec un sourire puéril. Mais je ne vois pas pourquoi tu te fâches. J'avais besoin de cet argent, très vite. Je n'ai pas voulu t'en parler, car tu es trop méticuleux pour consentir un prêt sur le capital de l'affaire. J'ai préféré me servir moi-même. Et pourquoi ? Parce que j'étais sûr de pouvoir rembourser la somme avant la fin de la semaine. J'espérais beaucoup que tu ne t'apercevrais de rien. Quel dommage ! Tu sais, je suis un fantasque. Je n'ai aucun sens des règles commerciales. Mais je n'ai jamais fait de tort à personne. Et ce n'est pas par toi que je commencerai. Tu m'en veux vraiment de mon inconséquence ?

Michel demeurait assis derrière le bureau, la face glacée de mépris, les bras croisés. Son regard plongeait dans les yeux de Kloubnikine.

— Tu es drôle ! murmura Kloubnikine.

— Comment comptes-tu rendre ces 300 000 francs ? demanda Michel.

— Je n'y ai pas encore réfléchi, dit Kloubnikine en passant la main sur son front. Il y a plusieurs moyens. Je peux, au besoin, vendre...

La voix impérative de Michel lui coupa la parole :

— Tu ne peux rien vendre.

— Pourquoi ?

— En ton absence, j'ai chargé mon avocat de prendre des renseignements sur toi.

— Oh ! les renseignements, dit Kloubnikine.

Et il fit, du bout des doigts, le geste de chasser une fumée.

— Lorsque tu es arrivé en France, dit Michel, tu t'es présenté comme le fondé de pouvoir de la Société Générale des Thés Asia.

— J'étais effectivement le fondé de pouvoir de cette société.

— Tes quatre associés se trouvant encore en Russie, tu en as profité pour vendre les stocks de Marseille et récupérer environ six millions de francs. Ta part, sur cette somme, était de un million juste. Est-ce exact ?

— Apparemment, dit Kloubnikine. Je ne sais plus...

— Je continue, dit Michel. Au lieu de verser les cinq millions restants à l'actif de la Société Asia, tu as tout empoché, tu t'es offert un appartement luxueux à Paris, un château en Normandie, une voiture, des domestiques, des bijoux... Tu espérais que les autres actionnaires ne s'évaderaient jamais des geôles bolcheviques. Mais ils sont venus à Paris. L'un après l'autre. Le mois dernier, ils t'ont sommé de leur rendre des comptes. Alors, comme tu ne pouvais pas les payer immédiatement, tu leur as signé une reconnaissance de dette et tu as

promis, par le même papier, de leur concéder une hypothèque sur l'ensemble de tes biens. Mais, évidemment, tu n'as pas tenu parole...

— L'affaire était plaudable... Je n'ai pas voulu lâcher pied, bredouilla Kloubnikine.

— Tes anciens associés, reprit Michel, se sont donc adressés, titre en mains, au président du tribunal de commerce, qui a décidé, en référé, une saisie conservatoire sur tous les objets mobiliers t'appartenant. Un deuxième référé a ordonné la mise sous séquestre du château. Ton compte en banque personnel se trouvant bloqué, tu as perdu la tête, et, sans rien me dire, tu as tiré un chèque de 300 000 francs en imitant ma signature. Avec cet argent, tu espérais obtenir de tes créanciers qu'ils voulussent bien surseoir à la levée de l'ordonnance. Puis, ayant fait ton coup, tu as filé à la campagne. Tu t'es installé dans ce château qui n'est plus à toi, tu as visité des terres qui ne sont plus les tiennes, tu as joué au grand seigneur, une dernière fois... Comment as-tu pu ?... Parle !... Défends-toi donc !

Il vit les mains larges et faibles de son interlocuteur qui se nouaient, entrelaçaient leurs doigts. Une convulsion déforma la face de Kloubnikine. Il ressembla tout d'un coup à un nourrisson pleurard. De ses lèvres molles sortit un soupir, une plainte :

— D'où le sais-tu ?

— Je t'ai déjà dit que mon avocat a recueilli des renseignements.

— Auprès de qui ?

— Auprès de tes anciens associés.

— C'est vrai, chuchota Kloubnikine. Tout cela est vrai. Mais ne me condamne pas. J'ai agi sans réfléchir. Ils étaient à mes trousses, comme des roquets. Maintenant, je prendrai ton avis. Je leur tiendrai tête.

— Comment veux-tu leur tenir tête, puisque tu as signé une reconnaissance de dette et une promesse d'hypothèque sur tout ton patrimoine ? Tu es flambé. Ils vendront. Ils se paieront.

— Eh bien, qu'ils vendent, qu'ils se paient, dit Kloubnikine. J'irai vivre dans une mansarde. Je mangerai des oignons.

— Et les 300 000 francs ?

— Quels 300 000 francs ?

— L'argent de l'affaire ! cria Michel. J'ai liquidé mes derniers bijoux pour monter avec toi cette société cinématographique. Et tu as dilapidé les fonds. Tu m'as volé ma part. Je n'ai plus rien.

— Je perds plus que toi, dit Kloubnikine. De quoi te plains-tu donc ?

Un regain de colère empourpra le visage de Michel. Il avait l'impression de parler à un enfant mal élevé, qui refusait de le comprendre. Se levant d'un bond, il saisit Kloubnikine par le revers de son veston et siffla :

— Canaille !... Tu te moques de moi. Sais-tu que, si je dépose une plainte pour faux en écriture, tu seras jeté en prison ?

De grosses larmes jaillirent des paupières de Kloubnikine. Il bégaya :

— Qu'est-ce que cela te donnera ?... Pas un sou... Je serai en prison et tu ne toucheras pas un sou... Tu ferais mieux d'attendre... Aie confiance... On vendra le château... Tu te paieras sur le surplus du produit de la vente...

— Tu sais très bien qu'il n'y aura pas de surplus, dit Michel. Tes associés ne seront même pas indemnisés aux deux tiers...

— Mais si... J'espère beaucoup...

— Tais-toi, gronda Michel. Lâche ! Faussaire ! Voleur !

Un sanglot creva dans la gorge de Kloubnikine. Michel, cependant, songeait avec terreur aux conséquences du désastre : l'argent gaspillé, la firme cinématographique mise en liquidation, par la faute de ce misérable. Son esprit sombrait dans un abîme de haine et d'épouvante. Il se sentait comme enterré vivant.

— Écoute, haleta Kloubnikine, je ferai ce que tu voudras... Je suis à ta merci... Intente-moi un procès, je ne me défendrai pas... Crache-moi à la face, frappe-moi, je ne me défendrai pas davantage... Je te demande pardon... Tiens... Veux-tu prendre ça, en attendant ?...

D'une main tâtonnante, il retirait ses bagues, dégrafait son bracelet-montre :

— Prends ! Prends !

— Je devrais te tuer comme un chien ! hurla Michel.

Brusquement, il leva le bras et gifla Kloubnikine à toute volée. L'autre fit entendre un faible cri, recula vers le mur. Il n'avait plus de regard. Les traits de son visage avaient perdu leur symétrie. Des gouttes de sueur glissaient sur son front. Au bout d'un moment, il hoqueta :

— Merci... Je le mérite... Est-ce tout ?...

— Non, dit Michel. Je prendrai ces bagues, ce bracelet-montre. Je les vendrai pour payer le loyer du bureau, indemniser le personnel, régler le dédit des artistes, éviter le scandale.

— Très bien ! Très bien ! chuchota Kloubnikine avec une hâte obséquieuse. Je suis un chien. Je me laisse conduire. Mais ne me mène pas en prison. Est-ce que tu déposeras une plainte ?

— Signe-moi une reconnaissance de dette, dit Michel.

— Tout de suite. Oh ! Tu es encore mon frère ! Dis-moi que tu es mon frère...

Une seconde fois, Michel leva la main. Kloubnikine glapit :

— Ne frappe pas !

Puis, il s'effondra dans un fauteuil. Ses doigts naviguaient, comme des bêtes aveugles, à la surface lisse de la table. Il attira une feuille de

papier à en-tête de la Société Klouda, prit un porte-plume, repoussa le couvercle du gros encrier de marbre, orné d'abeilles en bronze.

— « Je soussigné, dicta Michel, reconnais... »

Le téléphone sonna. Michel ouvrit la porte et cria :

— Répondez qu'il n'y a personne... Notez le nom...

Il revint à Kloubnikine. Derrière cet homme brisé, larmoyant, un projet d'affiche était placardé sur le mur : « Anna Karénine. » Une femme au visage extasié, qui ressemblait à Lyane Valoris, se dressait devant la carrure noire et rapide d'une locomotive. Autour, les photographies des futurs interprètes. Tout ce qui aurait pu être !...

— Tu regardes le projet d'affiche, soupira Kloubnikine. C'est triste. Je me demande s'il ne serait pas possible de trouver de nouveaux capitaux pour renflouer l'affaire... Sans moi, bien sûr... Moi, je suis brûlé... Une ordure... Mais je ne veux pas que tu souffres par ma faute... Je réparerai... J'ai des relations... Beaucoup de relations...

Il s'animait, peu à peu. Ses propres paroles le grisaient, le sauvaient. Il essaya de sourire.

— Écris, dit Michel. « Je soussigné, reconnais avoir imité la signature de mon associé, Michel Danoff... »

— Que feras-tu de ce papier ?

— Cela me regarde... « sur un chèque libellé pour la somme de trois cent mille francs... En agissant ainsi... »

Tout en dictant, Michel marchait d'un angle à l'autre de la pièce. Une clarté morne venait de la fenêtre. La plume grinçait sur le papier. De temps en temps, Kloubnikine levait un visage pauvre et grimaçant. Enfin, Michel s'approcha de Kloubnikine, relut le texte de la lettre et dit :

— Maintenant, signe.

Kloubnikine signa. Il paraissait soulagé. Il tendit la main et murmura :

— Avec ça, tout est en règle. C'est comme si j'étais pardonné. Veux-tu que nous sortions ? J'aimerais boire un verre avec toi. Du champagne...

La naïveté de cet homme désarmait Michel. Il le devinait irresponsable, anormal, privé de raison et de courage.

— Tu veux bien ? reprit Kloubnikine avec exaltation. Du champagne... Pour mon dernier argent... Un grand coup de joie... Et puis, le néant, la nuit... Tout ou rien... Je devrais peut-être me tuer... Tu sais, j'ai un revolver...

Sa bouche demeura ouverte, bien ronde, avec la langue immobile au milieu. Il semblait effrayé par ce qu'il avait dit. Au bout d'un moment, il répéta :

— Un revolver.

Soudain, il poussa un cri.

— Ne me laisse pas seul !

— Tu me dégoûtes, dit Michel.

Kloubnikine cacha sa figure dans ses mains. Ses épaules tressaillaient. Michel prit sur la table la reconnaissance de dette, le bracelet-montre, les bagues, et fourra le tout dans une poche de son veston.

— Et maintenant, où vas-tu ? demanda Kloubnikine.

— Chez mon avocat.

— Oh ! gémit Kloubnikine. Ce n'est donc pas fini ?

— Non, dit Michel d'une voix sourde. Tu m'as trompé. Tu as volé mon argent, l'argent de mes enfants. Tu nous as ruinés. Tu paieras...

Il se dirigea vers la porte. Derrière lui, il entendit un soupir :

— Je suis fatigué !

Il sortit. Dans le vestibule, M^{lle} Hortense tapait à la machine. Elle s'arrêta, les deux mains levées, comme un caniche qui ferait le beau :

— Vous ne signez pas le courrier, monsieur Danoff ?

— Non... Pas de courrier... Plus tard...

Sur le palier, il regarda encore la plaque en cuivre de la porte : « Société de production cinématographique Klouda. » La plaque en cuivre, bien astiquée, luisait. Michel baissa la tête et descendit l'escalier d'un pas lourd.

— Ainsi, il n'y a plus d'espoir ? dit Tania.

Michel se tenait debout, le front appuyé à la vitre, les mains dans les poches. Il se retourna lentement. Un rond pâle marquait sa peau, au-dessus des sourcils. Deux longs plis encadraient sa bouche. Il murmura :

— Selon la loi, il n'existe pratiquement pas de recours possible contre les tiers qui ont touché cet argent, de bonne foi. Ni contre le banquier, car ma signature était parfaitement imitée. C'est donc Kloubnikine que j'attaquerai en justice. L'avocat estime que telle est la solution. Mais les associés de Kloubnikine ont déjà obtenu une ordonnance de saisie sur tous ses biens. Je viendrai après eux. Je devrai me contenter des restes. Il n'y aura pas de restes...

Il hésita une seconde et dit encore :

— Nous sommes ruinés.

Un silence suivit. Tania grelottait. Assise au bord du lit, le dos droit, le menton haut, on eût dit qu'elle voyait apparaître quelque chose d'effrayant sur le mur de la chambre. Les enfants étaient couchés. De la rue montait une rumeur épaisse qui n'avait pas de signification : la vie des autres.

— Je t'avais conseillé de te méfier ! dit-elle.

— Mais je me suis méfié ! s'écria Michel. J'avais posé comme condition que je serais le gérant de l'affaire, que j'aurais seul la

signature. Pas un sou ne devait donc sortir de la caisse sans mon consentement. Pouvais-je prévoir qu'il ferait un faux ? Pouvais-tu le prévoir toi-même ?

— Non.

— Je n'ai rien à me reprocher.

— Rien, Michel.

— Et, cependant, j'ai perdu mon argent, notre argent. Je suis donc coupable. Cent mille francs... Nos dernières réserves...

Son désarroi était tel, que Tania songeait moins à l'interroger qu'à le plaindre. Elle balbutia :

— N'y pense plus. Il faudra trouver autre chose. Demain, tu seras plus calme, tu réfléchiras mieux... Essaie de dormir...

— Couche-toi, dit Michel. Moi, je vais m'installer ailleurs, avec mes papiers. J'ai besoin d'être seul.

Il sortit sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller les enfants. Dans la salle à manger, il alluma la suspension et s'assit devant la table en chêne ciré, maculée, çà et là, de cercles clairs. Sa fatigue était si profonde, qu'il avait de la peine à tenir ses paupières ouvertes. Il respirait difficilement.

« Que faire ? »

Il s'était exprimé à voix haute et le son de ses paroles le surprit. Un long moment, il regarda les meubles pétrifiés dans le sommeil. Ce décor immobile répondait mal au tourment de son âme. Comment s'accommoderait-il de ce que la vie lui laissait ? Lui faudrait-il, après avoir mangé le dernier argent, chercher du travail comme employé dans un bureau, dans une usine ? Il tira un calepin de sa poche et recommença les comptes. Il lui restait 17 500 francs. Le loyer de l'appartement était de 2 000 francs par trimestre. La nourriture revenait à 800 francs par mois. L'éducation des enfants, la bonne, les vêtements, les sorties... Il s'embrouillait dans ses calculs. Depuis quelques minutes, le souvenir de son père occupait exclusivement son esprit. Qu'aurait fait Alexandre Lvovitch devant un pareil désastre ? De tout son être, tendu vers le passé, Michel appelait un conseil. Mais le conseil ne venait pas. Alexandre Lvovitch était d'une époque où la fraude d'un Kloubnikine paraissait inconcevable. Michel écrasa son poing fermé contre la table :

« Pourriture... J'ai été trop doux avec lui... J'aurais dû... »

Les phrases du misérable roulaient dans sa tête, pêle-mêle avec des phrases de l'avocat. Puis, sans transition, il songea à Tania, qui s'était montrée si courageuse, à ses enfants endormis, qui ignoraient tout de la catastrophe. Il lui semblait sentir, attaché à son corps, le poids de cette nichée confiante. Leur bonheur dépendait de lui. À cause d'eux, il n'avait pas le droit de se laisser abattre. Il se leva, raidit ses épaules, respira l'air de la pièce qui fleurait l'encaustique et le pain rassis. La

porte du salon était entrouverte. Daris la pénombre, luisait le contour de la pendule, entourée de petits anges en bronze. Il était une heure du matin.

« Quelle journée !... Je devrais me coucher !... »

Mais un restant d'inquiétude le détournait de prendre du repos. Tout à coup, la sonnerie du téléphone éclata dans le silence nocturne, tellement inattendue, en vérité, que Michel eut peur : « À cette heure-ci ?... Une erreur, sans doute... À moins que... »

Un frisson remonta de ses reins à sa nuque. Il courut jusqu'au vestibule, décrocha le récepteur, à tâtons, dans l'obscurité. À l'autre bout du fil, une voix métallique, dérégulée, parlait, parlait. Michel, sans rien comprendre, cria plusieurs fois :

— Allô ! Allô ! Qui demandez-vous ?...

Et, brusquement, il sentit que son cœur se détachait de lui, tombait dans un trou. Pris de vertige, il bredouilla :

— Ce n'est pas possible !...

— Si, dit la voix lointaine, il y a trois heures... dans les lavabos du *Poulain bossu*... Mort sur le coup... On me l'a ramené...

Michel appuya l'appareil sur sa poitrine, comme pour ne plus entendre. Mais la voix bourdonnait encore contre ses vêtements. Des mots touchaient sa chair à travers l'étoffe :

— Je suis désespérée... Vous savez que nous n'avons plus rien... Le docteur... Une femme seule...

La voix de M^{me} Kloubnikine faiblissait, devenait à peine perceptible. Les doigts de Michel déroulaient machinalement le cordon torsadé du téléphone. En même temps, il regardait obstinément, dans l'ombre, la masse vague de son manteau jeté sur une malle. Pourquoi Kloubnikine s'était-il tué ? Est-ce qu'on se tuait pour une question d'argent ? Un lâche. Un jouisseur. D'autres avaient tout perdu et refaisaient leur vie. Et lui... Dans les lavabos d'un cabaret russe. Après s'être soûlé au champagne. Comme une petite femme qui aurait des chagrins d'amour.

— Vous étiez son meilleur ami ! gémit M^{me} Kloubnikine.

Michel serra davantage encore le récepteur contre sa poitrine. Il imaginait fiévreusement des combinaisons diverses : « Dans les affaires, il faut tout essayer... Tourner et retourner les difficultés. Kloubnikine aurait pu obtenir le bénéfice d'une transaction... Échelonner les paiements... Ou bien... »

Un cri l'atteignit en plein cœur :

— Venez, Michel Alexandrovitch ! Je deviens folle !...

Michel tressaillit, éleva l'appareil vers son visage, murmura :

— Comptez sur moi. J'arrive...

Il déposa le récepteur sur sa fourche. Lorsqu'il se retourna, Tania était debout devant lui. Il ne l'avait pas entendue venir. Elle

chuchota :

— C'est Kloubnikine ?

— Oui.

— Mort ?

Michel baissa la tête.

— Je t'accompagne, dit Tania.

Michel lui prit la main et la serra longuement, fortement. Puis, il dit à voix basse :

— Il faudra... Excuse-moi... Pour les frais des obsèques... Ils n'ont plus rien, tu comprends ?... J'étais tout de même son associé...

— Mais oui, Michel, dit Tania.

Il réfléchit encore et demanda :

— Le téléphone n'a pas réveillé les enfants ?

— Non.

— Tant mieux. Va t'habiller. Vite. Elle nous attend.

Tania s'effaça dans l'ombre du corridor. Ses mules claquaient sur le parquet. Une porte grinça. Michel, immobile, pensif, écoutait ces bruits familiers avec un étrange sentiment de tristesse et de reconnaissance.

VI

Plus d'un mois s'était écoulé depuis le jour où Malinoff avait reçu une lettre de Tania, l'invitant à écrire un scénario de film. Elle insistait beaucoup sur la nécessité de présenter à la Société Klouda, que dirigeait son mari, une intrigue amoureuse très compliquée, dont l'héroïne fût une femme fatale dans le style de Lyane Valoris. Malinoff ne connaissait pas Lyane Valoris et n'avait jamais travaillé pour le cinéma. Mais, comme il était à court d'argent et que Tania lui parlait d'une rémunération considérable, il tenta courageusement de se mettre à la tâche. Pendant deux semaines, jonglant avec les motifs du mari, de la femme et de l'amant, il s'imposa la torture d'imaginer une idylle suffisamment originale pour émouvoir la sensibilité des foules.

Finalement, déçu par la banalité des thèmes qui s'offraient à son esprit il était sur le point d'abandonner sa recherche, lorsque l'idée lui vint de relire ses propres romans pour en tirer l'argument d'un film. Certes, il n'avait pu ramener de Russie aucun exemplaire de ses œuvres. Mais des amis lui avaient signalé que la bibliothèque russe Tourgueniev, à Paris, en possédait une collection complète.

Malinoff se rendit donc, le cœur battant, à la bibliothèque Tourgueniev. La bibliothécaire, une vieille dame à la chevelure duveteuse et au sourire d'infirmière, ayant appris l'identité de son nouveau client, ne fit aucune difficulté pour lui prêter les ouvrages dont il avait besoin. Malinoff fut peiné de constater que, sur les dix-huit volumes qu'il avait écrits, pas un seul ne se trouvait présentement en lecture. Pourtant, lorsque la bibliothécaire lui eut apporté les dix-huit bouquins, reliés en toile noire, un tremblement de joie parcourut son esprit. Prenant les livres, un à un, des mains de la vieille dame, il les répartit pieusement entre les deux cabas dont il avait eu soin de se munir. Pour s'excuser, il disait à voix basse :

— Vous me rendez un tel service !... Je vais pouvoir me relire !... C'est important pour un auteur !...

— Vous ne les garderez pas trop longtemps ?

— Non, non ! dit Malinoff.

Et il ajouta, avec un pauvre rire :

— D'ailleurs, je ne pense pas que je priverai beaucoup votre clientèle en conservant ces ouvrages par-devers moi...

— Ne croyez pas cela, dit la bibliothécaire. Il y a un mois environ, j'ai eu deux prêts pour *Vanka sur la barricade*...

— Deux prêts ? répéta Malinoff.

Un souffle de chaleur monta vers son visage. Son cœur palpita plus vite. Il fut tenté de demander le nom de ces lecteurs fidèles. Puis, il se ravisa et murmura :

— De vieilles gens, sans doute...

— Les jeunes lisent si peu ! dit la bibliothécaire.

La honte et le plaisir, la gratitude et le découragement se partageaient l'âme de Malinoff. Il avait hâte de rentrer chez lui, d'être seul en face de ses livres, comme un père longtemps séparé de ses enfants et qui, tout à coup, les retrouve.

— Eh bien, voilà, dit-il, je m'en vais... Comblé de présents, grâce à vous... Merci... Merci...

Il donna un dernier coup d'œil aux longs rayons de bois, chargés de bouquins poussiéreux. Combien de gloires secondaires dormaient ainsi, dans la lueur indifférente du jour ! Tous ces écrivains avaient fait confiance à la postérité et, sur le nombre, une dizaine au plus connaissaient encore la faveur du public. Une odeur affligeante de papier moisi et de colle émanait de ce sépulcre littéraire. Les étiquettes blanches des volumes s'alignaient régulièrement, comme autant de fenêtres ouvrant sur le vide. La bibliothécaire trempa sa plume dans l'encrier et nota sur le registre des sorties :

« Malinoff. *Œuvres complètes*. 18 volumes... »

Malinoff souleva ses cabas. Ils pesaient lourd. Il dit :

— J'aurais peut-être dû prévoir deux voyages...

La porte s'ouvrit. Une jeune femme entra, blonde et sans grâce, vêtue pauvrement. Elle rapportait un livre qu'elle déposa sur la table.

— Que prenez-vous à la place ? dit la bibliothécaire.

La jeune femme fit une moue indécise et leva les yeux au plafond. Pendant quelques secondes, Malinoff espéra follement qu'elle demanderait un de ses romans. Inconsciemment, il la suppliait de prononcer son nom.

— Avez-vous *La Mère*, de Gorki ? dit l'inconnue.

Il courba les épaules et se dirigea vers la sortie.

Dans la rue, la lumière et les bruits de la ville le ranimèrent. Une pluie fine descendait du ciel. Malinoff tira deux mouchoirs de sa poche et en recouvrit les volumes, car il craignait que l'eau, en pénétrant par l'ouverture des cabas, ne détériorât les reliures. Il avait l'impression de protéger une marmaille débile contre les intempéries :

« Là, vous êtes bien, mes petits... »

Puis, il se mit à marcher très vite, en rasant le mur des maisons. Les anses des cabas lui sciaient les doigts. Il soufflait, traînant à bout de bras ses œuvres complètes. Dans le métro, il s'assit, prit les deux sacs sur ses genoux, les appliqua contre son ventre. La forme dure des volumes lui entraînait dans la peau. Il serra davantage. C'était bon. Son

voisin, un pompier en uniforme, au visage rond et rose, le regardait sourire sans rien comprendre aux causes de sa joie. À plusieurs reprises, Malinoff éprouva la tentation de choisir un livre dans le tas et d'en parcourir quelques pages au hasard. Mais il se retint, savourant en gourmet le plaisir de l'attente. « Plus tard... À la maison... Ce sera meilleur ! »

En vérité, il n'avait gardé qu'une notion vague et globale de tout ce qu'il avait publié en Russie. L'idée de confronter ce souvenir avec la réalité du texte imprimé lui paraissait exaltante. Serait-il déçu par lui-même ou approuverait-il, à quelques années de distance, l'écrivain qu'il avait été ? Il ne pensait plus guère au scénario. Ce prétexte s'effaçait devant la gravité d'une autre expérience. Les stations, cuirassées d'affiches multicolores, se succédaient avec lenteur. Le pompier se leva, fut remplacé par une grosse femme, qui portait, elle aussi, deux cabas. Mais ils étaient pleins de légumes. Un changement. Un autre wagon. D'autres visages. Debout dans la cohue, Malinoff protégeait farouchement son bien contre la poussée des voisins. Il avait posé les cabas entre ses jambes. À chaque secousse, il grognait :

— Attention ! Attention !

— Quoi ? t'es en verre ? lui demanda une petite femme chlorotique, coiffée d'une casquette et les bras chargés de journaux.

Malinoff ne répondit pas et crispa ses poings faibles dans ses poches.

Lorsque Malinoff sortit enfin à l'air libre, la pluie avait redoublé de violence. Il courait à petits pas, en se dandinant. Les cabas se cognaient dans ses jambes. Des gouttes d'eau glissaient en tournant sur le bord de son chapeau, et il recevait parfois, en plein visage, une pichenette liquide. Il s'engouffra dans le vestibule d'un hôtel sombre et sale, décrocha une clef au tableau, grimpa l'escalier, pénétra dans sa chambre. L'effort qu'il avait fourni le faisait haleter. Ayant repris sa respiration, il vida les deux cabas sur le lit, saisit un livre, le plus gros, et l'ouvrit à la première page. Ses mains tremblaient. Il s'exhortait au calme, à la patience :

« Voyons, ce n'est rien... »

Une odeur de feuille fanée et de vieille encre se dégageait du volume. Sur le papier, épais et terne, roussi aux bords, Malinoff lut le titre : *Les Trésors de la solitude*, roman. Et, en dessous : Édition Zlotine. Moscou. 1912.

Les caractères d'imprimerie dansaient devant ses yeux. Ce livre, dont il contemplait à présent le visage usé, il le revoyait tel qu'il était, blanc et neuf, le jour de sa naissance. Des milliers d'exemplaires intacts arrivaient par fourgons chez l'éditeur. Zlotine conviait Malinoff à un déjeuner au Strélnia pour fêter la publication du roman. Les journalistes parlaient de l'œuvre avec une considération élogieuse.

Que restait-il maintenant de cette renommée ? Un bouquin fripé, un écrivain méconnu, une chambre d'hôtel, laide et triste, dans le quartier de la porte Saint-Martin, à Paris. Malinoff tourna la page et lut le début du premier chapitre. Des phrases, ensemble familières et lointaines, se déroulaient sous son regard. Il reconnaissait en elles son ancienne façon de songer et de dire. Il évoquait, à travers elles, son arrogance juvénile, sa santé florissante, ses préférences littéraires, son confort moral et physique de jadis. La brièveté des propositions, le choix précieux des adjectifs, l'usage abusif du tiret, le renseignaient exactement sur l'homme heureux et habile qui avait rédigé ces lignes : un romancier à la mode, spécialiste du mot rare et de l'effet surprenant ; un écrivain bavard et prétentieux, dont la fausse autorité semblait aujourd'hui bien comique. Il soupira :

« Comme c'est mal ! Pourquoi ai-je écrit cela ? »

La rencontre avec lui-même, dont il s'était promis tant de félicité, finissait en débat de conscience. Plus il avançait dans sa lecture, plus il lui était difficile d'admettre que le même individu qui, aujourd'hui, critiquait cette œuvre, avait été fier de la signer autrefois. Toute cette littérature de pacotille lui paraissait liée à la vie d'un autre, d'un étranger qui tenait de lui sans lui ressembler, d'un inconnu dont il portait le nom.

L'âge, les privations, les deuils, avaient donné une âme à ce pantin vaniteux. De défaite en défaite, il avait découvert la simplicité de la forme et de la pensée. C'était ici, à Paris, qu'il eût mérité le succès. Mais qui se souciait encore de son existence ? Le sentiment d'une injustice pesait sur son cœur. Il était victime d'une malice du destin, qui lui avait distribué jadis tant d'hommages dont il était indigne, et qui lui refusait, maintenant, l'admiration unanime à laquelle, sans doute, il avait droit. S'il avait dû récrire *Les Trésors de la solitude*, il aurait usé d'une langue très sobre. L'histoire de cet homme seul, qui vit à la campagne et dédaigne les présents de l'amitié et de l'amour, serait devenue sous sa plume un conte philosophique à la Pouchkine, limpide et triste, inquiétant et léger. Quel dommage qu'il eût gâché son sujet par le désir immodéré de plaire à tout le monde ! Il était trop tard pour sauver l'œuvre de la médiocrité. Le texte reposait là, noir sur blanc, intangible, avec ses points, ses virgules et ses fautes de goût.

Le crépuscule envahissait la chambre. Malinoff alluma une lampe juponnée de papier d'emballage, s'assit à sa table de travail, plaça le volume devant lui et continua à lire. De temps en temps, une phrase le séduisait, il hochait la tête, grommelait :

« Pas mal... Pas mal... Là, je suis d'accord... »

Mais aussitôt après, il poussait un grognement irrité :

« Ah ! non... pas ça !... Comment ai-je pu ?... »

Et toute sa figure flambait d'indignation. Il prit une couverture sur

le lit, enveloppa ses jambes qui s'engourdisaient. Dehors, la nuit était venue. Des affiches lumineuses se disputaient dans le ciel. Malinoff regarda sa montre : huit heures. Il n'avait pas faim. Dans la pièce voisine, un locataire, qui apprenait le saxophone, tira de son instrument une longue plainte modulée sur trois notes. Quelqu'un cria :

« Vous n'avez pas renvoyé l'ascenseur ! »

Malinoff lisait à mi-voix :

« L'homme seul s'avança sur le perron et contempla, droit devant lui, la campagne plate où flottaient des écharpes de brume, semblables à des voiles qu'une danseuse aurait laissés après son passage sur la scène... »

Il appliqua une claque sur la table :

« Dieu, que c'est mauvais ! Que vient faire cette danseuse dans la campagne ? Où avais-je la tête en écrivant cela ? Si je pouvais... »

Sa main hésitante tourmentait un porte-plume. Soudain, il fit une moue espiègle, cligna de l'œil, trempa la plume dans l'encrier et barra la fin de la phrase.

« Là... C'est déjà mieux... »

À la page précédente, deux épithètes lui avaient déplu. Il les remplaça, en ayant soin d'écrire d'une façon lisible. Cette besogne l'amusait beaucoup. Il craignait seulement que la bibliothécaire, en feuilletant le volume, ne remarquât ses rectifications.

« On n'a pas le droit d'écrire sur les livres prêtés... Mais l'auteur, l'auteur lui-même... C'est différent... D'ailleurs, qui aura l'idée de lire *Les Trésors de la solitude* ?... Je fais ça pour moi... pour moi seul... »

Il travailla ainsi jusqu'à deux heures du matin, avec de petits rires sournois, des exclamations, des haussements d'épaules. Le joueur de saxophone s'était tu depuis longtemps. Les derniers bruits de l'hôtel avaient sombré dans le silence. Une épaisseur de rêve et d'immobilité entourait la chambre de Malinoff. La fumée de cigarettes formait un nuage bleu autour de sa lampe. Un picotement harcelait ses yeux. Ayant relu la page finale, il se renversa sur le dossier de sa chaise et baissa les paupières, exténué, heureux. Il lui semblait étrangement qu'il s'était réconcilié avec son fantôme. Un quignon de pain traînait sur un coin de table. Il le grignota pour tromper les tiraillements de la faim. Puis, il se coucha sur le lit, tout habillé, éteignit la lumière et coula, comme une pierre, dans le sommeil.

Pendant trois semaines, Malinoff employa ses loisirs à corriger les dix-huit volumes de son œuvre. Lorsqu'il eut fini son travail, il rapporta l'ensemble à la bibliothèque Tourgueniev. Contrairement à son attente, la bibliothécaire rangea les livres sans même vérifier leur état. Guidés par des mains expertes, ils réintégrèrent, en bloc, le

logement vide qui leur était réservé sur un rayon. Alignés côte à côte, plus rien ne les distinguait de leurs voisins, vêtus, comme eux, de toile noire. Malinoff était triste à l'idée de les quitter. Il lui parut qu'un grand silence se faisait dans son cœur. La bibliothécaire dit :

— Voulez-vous autre chose ?

Malinoff se troubla, balbutia : « Non », et se retira sur un profond salut.

Rentré à l'hôtel, il trouva, dans son casier, une enveloppe volumineuse à l'en-tête de *L'Espoir russe*. Le rédacteur en chef lui renvoyait le texte de sa dernière nouvelle. Un billet d'excuse accompagnait le manuscrit. Malinoff monta dans sa chambre et lut la lettre, en remuant les lèvres, comme s'il eût récité une leçon :

« Très estimé Arkady Grigorievitch, ayant pris connaissance de votre nouvelle : *La Branche de lilas*, je suis au regret de vous dire qu'elle ne me paraît pas répondre à ce que j'attendais de vous. Je vous avais demandé un conte dans le genre de ceux qui ont fait votre renommée en Russie : brillant, coloré, humoristique et cruel à la fois. Et vous me soumettez une sorte de poème en prose, d'où toute intrigue est absente, et dont le style, volontairement dépouillé, ne peut que dérouter le lecteur moyen... »

Malinoff froissa la feuille de papier, la jeta en boule sous la table et haussa les épaules. Les critiques du rédacteur en chef ne le surprenaient qu'à demi. Il n'ignorait pas qu'en renonçant à l'emphase il décevait les exigences de la majorité des lecteurs. Son effort de simplification était interprété par beaucoup comme le signe d'un appauvrissement intellectuel. S'était-il élevé si haut que personne ne pouvait plus le voir ? Il parcourut les premières lignes de sa nouvelle, *La Branche de lilas*. Chaque adjectif était à sa place. Derrière cette prose en apparence limpide, on sentait bouger le mystère confus du monde. Les lilas et la main tendue pour les cueillir, le chasseur de papillons et la locomotive lancée sur les rails, le mur de briques et le sergent de ville, tous, hommes et insectes, choses et dieux, participaient au même sacrement.

« Ils n'ont pas compris ! murmura Malinoff. Quand comprendront-ils ? Jamais, peut-être... »

Puis, il songea qu'il avait compté sur les cent cinquante francs que devait lui rapporter *La Branche de lilas* pour payer la note d'hôtel. Ce manque à gagner le mettait dans une situation délicate. Il se reprocha d'avoir perdu trois semaines à corriger ses œuvres passées, au lieu de rédiger le scénario que lui avait demandé Tania. Pourquoi fallait-il que l'absurde nécessité de se loger, de manger, de vivre, empêchât un écrivain de s'exprimer selon son cœur ? Derrière la cloison, le joueur de saxophone tira de son instrument une plainte métallique qui vibra longtemps dans la chambre. Malinoff allait d'un mur à l'autre, en

traînant les pieds :

« Écrire le scénario... Mais quoi ?... L'histoire d'un joueur de saxophone... Non... Un conte pour enfants : le saxophone magique... Ils n'en voudront pas... Adapter *Les Trésors de la solitude*... »

Vingt idées tournaient dans sa tête, sans retenir son attention. Tout en pensant au scénario, il regardait, par la fenêtre, le toit d'en face, luisant de pluie. Il y avait un défaut dans la vitre. Quand on se plaçait de biais, le toit se gonflait de deux bosses jumelles, comme le dos d'un chameau. Quand on s'écartait un peu, les deux bosses se rejoignaient, formaient une montagne, ourlée de vapeurs d'argent. Un vertige délicieux ébranla Malinoff. Grâce à cette boursofflure de verre, il perdait contact avec la réalité. L'univers solide se disloquait en volumes inintelligibles. Le rêve devenait facile. Comment ne s'en était-il pas avisé plus tôt ? Il attira une chaise et s'installa devant la croisée. Cette simple illusion d'optique allait suffire à le contenter jusqu'au soir.

Ce fut Tania elle-même qui ouvrit la porte. Et cette circonstance contribua encore à augmenter le trouble de Malinoff.

— Je m'excuse de vous déranger, dit-il. J'aurais dû vous prévenir de ma visite. Mais, comme je me trouvais dans le quartier, j'ai pensé...

— Entrez donc, dit Tania. Je suis heureuse de vous voir.

Il la suivit dans un petit salon très propre, aux sièges tendus de soie vert amande. Sur la cheminée, trônait une pendulette Louis xv, assaillie d'angelots en bronze. Aux murs, pendaient quelques aquarelles représentant des isbas nous la neige, des forêts de bouleaux argentés, des paysannes russes aux fichus rouges, appuyées à une palissade. Deux roses trempaient dans un vase à long col. « Ils sont bien logés ; ils ont dû vendre leurs bijoux », pensa Malinoff ; Tania lui désignait un fauteuil. Il s'assit et posa sur ses genoux sa serviette en cuir jaune. Une voix d'enfant cria dans le corridor :

— Serge ! Rends-moi ma règle ! J'ai besoin de ma règle, Idiot !

Malinoff sourit :

— Comme c'est agréable, une vraie maison !

Il était à son aise dans ce logis confortable, aux teintes apaisantes. Tout son corps mollissait, fondait, dans un bain de verdure amère et douce. Il pencha le buste et dit encore :

— Vous savez pourquoi je suis venu ?

— Oui, oui, dit Tania.

Et son visage se couvrit de tristesse.

— Oh ! je suis coupable, reprit Malinoff. J'aurais dû répondre à votre aimable lettre. Seulement, je ne voulais pas vous donner signe de vie avant d'avoir écrit le scénario que vous me demandiez. Maintenant, le scénario est fini. J'espère qu'il vous plaira. Cela

s'appelle *Les Trésors de la solitude*. J'avais publié un roman, en Russie, sous ce titre-là. Mais on peut changer le titre...

Il tira de sa serviette une liasse de feuilles cousues en cahier :

— Si vous voulez jeter un coup d'œil... Je n'ai pas fait dactylographier le texte, parce que les travaux de dactylographie sont hors de prix. Mais mon écriture est très lisible...

À cet instant, il devina dans le regard de Tania une telle compassion, une telle détresse, que son cœur lui fit mal. Il balbutia :

— J'arrive trop tard ?

— Oui, dit Tania.

— Votre mari a traité avec quelqu'un d'autre ?

— Mon mari n'a traité avec personne. Mais, par la faute de son associé, la firme cinématographique n'existe plus. Nous avons perdu tout l'argent qui était placé dans l'affaire. À cause de moi, vous aurez travaillé pour rien. Ah ! je m'en veux de vous avoir envoyé cette lettre !...

Tania paraissait tellement navrée, que Malinoff, oubliant sa propre déception, ne pensait plus qu'à la consoler. Le manque à gagner et le temps perdu étaient négligeables. Au fond, il n'avait jamais cru à la possibilité d'une réussite. Ces brusques faveurs du sort n'étaient pas faites pour lui. Il s'avança jusqu'au bord du fauteuil et murmura :

— N'ayez pas de souci pour moi... Ce n'est rien... De toute façon, je puis vous le dire maintenant, le scénario ne me plaisait pas ! Mais pas du tout !...

Il avait presque envie de s'excuser devant cette femme défaite, comme s'il eût été responsable de son désarroi. Il ravala sa salive et demanda :

— Michel Alexandrovitch avait engagé une grosse somme dans l'affaire ?

— Oui, dit Tania.

— Et tout a été ?...

Il n'acheva pas sa phrase et fit de la main le mouvement de balayer des miettes sur une table. Tania inclina la tête en signe d'acquiescement.

— Quel malheur ! gémit Malinoff. Mais cet homme, cet associé, ne pouvez-vous pas le poursuivre en justice ?

— Il s'est suicidé, dit Tania. Du même coup, mon frère, Akim Constantinovitch, qui travaillait pour lui, à la campagne, a perdu sa place. Il est revenu vivre à Paris, chez nous. Il cherche un nouvel emploi. Chauffeur de taxi, peut-être... C'est difficile...

— Et Michel Alexandrovitch ?

— Lui aussi lutte, se débat, fait de projets. Avec l'argent qui nous reste, il voudrait monter une affaire de représentation en articles de bureau...

— Je suis désolé, bredouilla Malinoff.

Ce n'était pas cela qu'il voulait dire, mais il ne savait comment changer le thème de la conversation. Ils demeurèrent un long moment, l'un devant l'autre, muets et gênés. Malinoff rouvrit sa serviette en cuir jaune. Il souhaitait pouvoir y glisser le scénario sans que Tania s'aperçût de rien. Cependant, le regard de la jeune femme suivait ses moindres gestes. Les mains de Malinoff se mirent à trembler. Il fallait rompre ce silence. Il dit :

— Au moins, ce malentendu m'aura donné l'occasion de vous faire une visite. Votre intérieur est charmant.

— Oui, dit Tania. Mais je me demande si nous ne serons pas obligés de déménager.

— Pourquoi ?

— Le loyer est cher. Nous n'avons plus les moyens...

— Moi, dit Malinoff, je loge à l'hôtel. Une petite chambre avec une vue sur les toits...

Un sourire éclaira son visage et il poursuivit d'une voix pressée, fautive :

— Je dois vous faire un aveu. Si j'ai tardé à vous apporter ce scénario, c'est que j'écrivais un poème. Un poème sur ma chambre. Plus exactement : sur la fenêtre de ma chambre. Il y a un défaut dans la vitre. Vous allez comprendre...

Une envie irrésistible le tourmentait de dire ce poème devant quelqu'un. Il l'avait terminé la veille. Il en était content. Il espéra que Tania lui demanderait de le réciter. Mais la jeune femme continuait à regarder les mains de Malinoff, sans comprendre ce qu'il attendait d'elle. Rassemblant son courage, il chuchota :

— Vous plairait-il d'entendre mon dernier poème ?

Tania sursauta, étonnée, et dit :

— Bien sûr ! Avec joie...

Malinoff rougit.

— Eh bien, voilà ! s'écria-t-il. Je le sais par cœur. Ce sera facile.

Plaçant sa voix dans l'arrière-gorge, scandant chaque mot pour en accuser le sens et le son, il déclama :

*Une vitre limpide et nulle
Coupe mon univers en deux.
D'un côté, tout ce qui est moi.
De l'autre, tout ce qui est eux.
Mais un diable est logé dans la vitre,
Là où le verre se boursoufle
Et nargue la géométrie...*

Le poème se composait d'une centaine de vers. Lorsque Malinoff

eut fini de les réciter, Tania hocha la tête et dit avec un sourire aimable :

— C'est très beau... J'aime beaucoup ce que vous avez écrit là...

Elle ne paraissait pas tout à fait sincère, mais Malinoff se sentit heureux.

— Vous êtes la première à avoir entendu ce poème, dit-il. J'en ferai une copie pour vous. Je vous l'apporterai...

Il lui semblait avoir pris une revanche éclatante sur le destin. Soudain, il espéra que Tania l'inviterait à dîner. Peut-être servirait-on du champagne, de la vodka ? Il avait soif. Une clef tourna dans la serrure. La porte d'entrée retomba avec un bruit sourd.

— C'est mon frère, dit Tania. Il devait passer aujourd'hui son permis de conduire.

Elle cria :

— Akim ! Akim ! Viens ici ! Quel est le résultat ?

Une voix forte retentit dans l'antichambre :

— Recalé.

— Pas de chance, soupira Tania.

Malinoff pressentit qu'on ne l'inviterait pas à dîner.

— Je suis confus, dit-il. J'abuse de votre temps...

— Mais non, dit Tania.

Elle le reconduisit jusqu'à la porte. Sur le seuil, elle dit encore :

— N'oubliez pas de m'apporter votre poème, dès que vous l'aurez recopié.

Malinoff descendit l'escalier en faisant glisser sa main sur la rampe. Il avait toutes les raisons d'être désenchanté par le résultat de sa visite. Et, cependant, une ivresse délicieuse allégeait son corps. Était-ce parce que Tania avait aimé son poème, ou parce qu'il avait trouvé du plaisir à contempler la soie vert amande des meubles ? Comme il n'avait pas très faim, il résolut de rentrer directement chez lui et de passer la soirée à recopier ses vers. Tout en marchant, il récitait :

*Une vitre limpide et nulle
Coupe mon univers en deux...*

Avenue Victor-Hugo, il s'arrêta devant la devanture d'une librairie. Son regard se promenait sur ces volumes neufs, aux titres péremptoirs. Rien que des livres français. Les écrivains français avaient de la chance. Un garçon, qui roulait sur une trottinette, s'immobilisa, l'observa, bouche bée. Malinoff lui tapota la joue et dit :

« Petit Français, petit Français... »

Le garçon s'enfuit. Malinoff poursuivit son chemin en marmonnant dans sa barbe.

VII

Après un premier échec, Akim avait enfin obtenu le permis de conduire spécial des chauffeurs de taxi, mais tous ses efforts pour se faire embaucher par une compagnie de voitures de place se révélèrent inutiles. D'ailleurs, ce métier, à base de pourboires, le séduisait de moins en moins. Des amis lui ayant proposé de le recommander au directeur d'une entreprise de décolletage et de tournage mécanique, il attendait avec impatience le résultat de leurs démarches. Les économies qu'il avait amassées au service de l'infortuné Kloubnikine lui permettaient de vivre chez Michel, en participant, pour une faible part, aux dépenses du ménage. Michel, de son côté, ayant conservé les locaux de la Société Klouda, y avait installé une petite affaire de fournitures de bureau. Il recevait la marchandise d'un grossiste alsacien, qui avait longtemps séjourné en Russie, et la revendait aux particuliers, par l'entremise de deux représentants payés au pourcentage. Son choix d'articles était limité : encres, rubans de machine à écrire et papiers carbone. La concurrence l'obligeait à maintenir des prix extrêmement bas. Aussi, malgré la modicité de ses frais généraux, parvenait-il difficilement à réaliser un bénéfice suffisant pour rémunérer son propre travail. Afin d'éviter les débours inutiles, il n'avait gardé à son service qu'une seule employée, M^{lle} Hortense. C'était lui qui tenait la comptabilité et la caisse, vérifiait les carnets des représentants, et préparait les colis pour la livraison. Il rentrait à la maison, fourbu, affamé, les vêtements pénétrés d'une odeur d'imprimerie, les mains endolories à force d'avoir serré les ficelles des paquets. Sa ténacité l'étonnait lui même. Il ne gagnait presque rien. Il savait que, sans capitaux supplémentaires, ce commerce était voué à la mort. Et, cependant, il éprouvait une espèce de joie absurde, animale, à se fatiguer pour un faible profit. Un soir, il s'endormit à table, au milieu du repas. Serge et Boris se poussaient du coude. Marie Ossipovna, sans lever le nez de son assiette, grommela sentencieusement :

— Quand l'homme dort, la femme est en danger.

— Nous devrions peut-être le transporter dans son lit, chuchota Boris. Si l'oncle Akim était là, il nous aiderait.

Tania tira Michel par la manche et dit :

— Michel ! Michel ! Tu t'étais assoupi !

Il rouvrit les paupières et fit glisser sur les convives un regard

trouble et lent.

— Je m'excuse, dit-il. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Veux-tu aller te coucher ? demanda Tania.

— Quelle idée ! C'est une simple défaillance. J'ai encore faim.

— Moi aussi, j'ai faim, dit Marie Ossipovna.

Michel bâilla, saisit le couteau, la fourchette, engloutit dans sa bouche un morceau de beefsteak froid et gris, but une gorgée de vin.

— Je n'aurais jamais cru, dit-il, qu'il fût si épuisant de vendre des articles de bureau.

— Tu es ridicule, dit Tania. Pourquoi te donnes-tu tant de mal ? Si encore cela nous rapportait quelque chose !

Michel lui souriait à travers son rêve :

— Tu ne peux pas comprendre : c'est bon de travailler. Même pour presque rien. Partir de zéro. Construire...

Tania eut l'impression, soudain, qu'il était fier d'avoir tout perdu et de recommencer la lutte. Son visage, à peine détaché du sommeil, portait les signes d'un triomphe ingénu. La barbe bleue qui creusait ses joues, le cerne mauve de ses paupières, son menton robuste, son faux col chiffonné, attestaient une humeur belliqueuse et saine. Elle songea qu'elle connaissait Michel depuis vingt-cinq ans, et que, malgré tout ce qu'elle savait de cet homme, il lui demeurerait encore incompréhensible. Un bon sens féminin, assez gros et revêche, la dressait contre ce vaincu radieux. Elle lui en voulait d'être confiant sans preuves, satisfait sans raisons. Elle eût désiré qu'il accordât plus d'importance au résultat obtenu qu'au travail fourni, aux billets de banque qu'aux chiffres, à la réalité immédiate qu'aux promesses à long terme. Elle soupira :

— Cette affaire finira par te coûter ton dernier argent et la santé.

— Mais non, Tania, dit-il avec douceur, il ne faut pas abandonner la course dès le premier obstacle. Je partirai de peu et je grimperai, degré par degré, patiemment. S'il n'y avait pas de difficulté à gagner de l'argent, la vie serait bien ennuyeuse.

Cet aveu la stupéfia. Débordée par l'indignation, elle dit :

— Tu travailles donc pour ton plaisir ?

— Mais oui.

— Et plus la partie est périlleuse, plus tu t'en réjouis ?

— Exactement.

— Mais sais-tu, Michel, que ce que tu dis là est monstrueux ?

— Pourquoi ?

— Je croyais que tu te sacrifiais pour nous... Je te plaignais... Et j'apprends...

— Il ne faut jamais plaindre un homme qui travaille, dit Michel. Même si je balayais les rues, Tania, il ne faudrait pas me plaindre. Plus tard, lorsque nous aurons touché l'argent d'Amérique...

Elle tressaillit, fouettée par un brusque désir de vengeance, et cria :

— Jamais !... Tu ne le toucheras jamais !... Toujours, tu espères, tu rêves !... Avec Kloubnikine aussi, tu rêvais !... Et voilà !... Maintenant, Kloubnikine est mort, sa femme est devenue gouvernante dans un hôtel, et toi, tu vends du papier carbone...

Le visage de Michel se durcit et ses yeux s'agrandirent, elle souhaita vaguement une dispute. Mais il prononça simplement :

— Réserve tes compétences commerciales à la tenue du carnet de ménage, Tania.

Tania dressa le cou, fière de sa hardiesse, mais contente d'être blâmée. Une violence inutile l'agitait. Ses doigts nerveux jouaient avec un quignon de pain.

— Moi, dit Boris, je comprends papa. C'est amusant de travailler...

Il se tut, parce que Serge lui pinçait le mollet.

— Tu as raison, mon petit, dit Michel. Le bonheur, vois-tu... ?

Il observait Tania, du coin de l'œil. Elle lut dans son regard une proposition de paix et en fut lâchement heureuse.

— Le bonheur, reprit Michel, c'est de marcher vers un but éloigné. Celui qui vit au jour le jour est un pauvre homme. Pour les femmes, c'est différent. L'existence quotidienne a de l'importance. Elles souffrent à la petite semaine. Elles aiment la sécurité. Si j'étais fonctionnaire, avec des heures de bureau fixes et une retraite assurée, ta mère serait satisfaite.

— Je ne demanderais pas mieux, en effet, que de voir mon mari ou mes fils devenir fonctionnaires, dit Tania avec hauteur.

— Moi, je ne veux pas être fonctionnaire, murmura Boris. Je serai un mathématicien, un savant...

— Et moi, un peintre, dit Serge.

— Je te défends d'être peintre, gronda Marie Ossipovna. Un Danoff ne peut pas être peintre. Les peintres ont des vêtements troués et des cheveux gras.

Serge fit une moue méprisante. Son teint pâle, son regard flottant, inquiétaient Tania. Depuis quelque temps, elle avait l'impression qu'il s'éloignait de la maison, cherchait des expériences, fréquentait peut-être les femmes. Il était beau et mystérieux. Elle frissonna de dégoût.

— J'ai eu 18 sur 20 en composition de dessin, annonça Serge.

Et, aussitôt, il baissa les paupières, conscient d'avoir commis une imprudence.

— Je te conseille de parler de tes notes, dit Tania. Quand ton père saura...

— Quoi ? demanda Michel.

Une boursofflure chagrine déforma les lèvres de Serge.

— J'ai reçu le bulletin trimestriel, dit Tania. C'est un désastre. Avant-dernier ou dernier en tout. Observation du proviseur : « Élève

bien doué, mais dont la mauvaise conduite et la paresse constantes ont motivé un avertissement du conseil de discipline. »

Serge eut un mouvement d'épaules, comme pour repousser un voisin indiscret. Il grogna :

— Les profs me détestent parce que je ne suis pas français.

— Ne mens pas ! s'écria Tania, d'une voix trop aiguë, qui amena des larmes dans ses yeux. Pourquoi ces mêmes profs, comme tu dis, se montrent-ils satisfaits de Boris ?

— Parce que c'est une fille, répliqua Serge. Il accepte tout. Il se laisse marcher sur les pieds...

— Oh ! dit Boris, et il cogna des deux talons le bois de la chaise.

— Parfaitement, dit Serge. Lui, c'est le chouchou. Il apprend ses leçons. Il est sage. Il rêve d'être le premier. En n'importe quoi ! Moi, j'apprends ce qui me plaît.

— C'est-à-dire rien, conclut Tania, avec un regard significatif à l'adresse de Michel.

— Un Danoff n'a pas besoin d'apprendre, dit Marie Ossipovna. C'est bon pour les pauvres d'apprendre.

Michel tira une cigarette de son étui, l'alluma sans hâte.

— Tu fumes des Gauloises, maintenant ? demanda Tania.

— Oui.

Une fumée souple sortit de sa bouche. Il rapetissa ses yeux, qui visèrent Serge avec précision. Puis, il dit :

— Es-tu content de toi, Serge ?

Serge ne répondit pas. Une veule courbature raccourcissait son buste, arrondissait ses épaules.

— Je n'aime pas faire de sermons, reprit Michel sur un ton modéré. Mais je n'ai pas le droit d'abandonner un garçon comme toi, intelligent, courageux, aux instincts déplorables qui le guettent. Si tu avais mal travaillé en Russie, je t'aurais grondé, sans doute. Mais deux fois moins que je ne te gronde ici.

— Je ne vois pas pourquoi, marmonna Serge.

— Je vais te l'expliquer. En Russie, tu aurais été chez toi, et, chez soi, on peut mettre les pieds sur la table, si cela vous fait plaisir. À Paris, tu es en visite. Ton devoir est donc de prouver à tes hôtes qu'ils n'ont pas eu tort de l'accueillir parmi eux. Nous ne sommes pas venus en France pour être les derniers. Chaque Russe, en particulier, est responsable du jugement que les Français porteront sur les Russes en général. Si tu es fier d'être russe, tu dois besogner dur, pour justifier cette fierté aux yeux de tes camarades et de tes professeurs.

Il se tut un instant, pour reprendre son souffle. Serge, le visage clos, paraissait indifférent à ce langage raisonnable. Michel en éprouva du dépit. Ce garçon fuyant et têtue, passionné et fainéant, n'était pas de sa race. Quelque chose d'impur dormait dans ce cœur

impénétrable.

La bonne vint changer les assiettes. Lorsqu'elle fut sortie, Tania dit :

— Tu sais qu'elle demande une augmentation ? Nous pourrions peut-être la renvoyer, prendre une femme de ménage.

Michel chassa de la main ces soucis secondaires. Son regard ne quittait pas la figure de Serge. Soudain, il s'écria :

— Mon père n'a jamais eu à rougir de moi. Rougirai-je de toi, un jour ?

— Pour quelques mauvaises notes ? dit Serge. Cela ne signifie rien. On peut être un type épatant et avoir de mauvaises notes.

— Tu devrais aller voir le censeur, dit Tania en se tournant légèrement vers son mari. Nous ne nous occupons pas assez de leurs études. Nous leur faisons trop confiance. Je ne parle pas pour Boris...

— Cher petit Boris, grogna Serge.

Boris lui tira la langue.

— Oui, oui, dit Michel. J'irai. Et, si les notes de Serge ne s'améliorent pas, nous le mettrons pensionnaire...

Le repas s'acheva dans le silence. Michel contemplait Tania et songeait à leur longue vie commune. Il lui semblait que, parmi tant de peines, de querelles, de misères, une grâce merveilleuse lui était encore donnée. Certes, l'homme était impuissant à changer les événements extérieurs, mais il pouvait en modifier la signification par rapport à lui-même. Il pouvait éclairer le deuil, illustrer le dénuement, magnifier l'injustice. Il pouvait tout embellir par le dedans. S'il savait garder son âme haute, ce qui devait l'abattre et l'amoindrir servait à le rendre plus grand. Michel aurait voulu expliquer tout cela à sa femme, à ses fils. Mais il craignait d'être mal compris.

— J'avais douze ans, dit-il rêveusement, lorsque mon père m'a envoyé à Moscou pour faire mes études.

— Dans un lycée ? demanda Boris.

— Non. À l'Académie d'études commerciales pratiques. Je parlais mal le russe. Mes camarades se moquaient de moi, parce que j'avais l'accent circassien. Avant, je passais ma vie à cheval, parmi les gardiens tcherkess de la propriété. Et, subitement, une grande bâtisse sombre, la discipline, les livres... C'était dur...

Boris imaginait difficilement que son père, si renseigné, ni grave, si juste eût été un gamin de douze ans, qui se dressait en classe pour réciter sa leçon. Il cligna des yeux, chercha sur ce visage usé les traces d'une enfance abolie.

— C'est loin, dit Michel. Que de souvenirs !...

Il hocha la tête.

— Et comment as-tu connu maman ? demanda Boris.

— Tu le sais bien.

— Raconte encore.

Tania, suffoquée par une émotion qu'elle n'attendait pas, se leva, passa dans la cuisine. Michel la suivit du regard, agile, essoufflée, blonde et violente. Puis, il dit :

— À Ekaterinodar, vivait la famille Arapoff. Les parents, trois filles et deux fils.

— L'un, c'est l'oncle Akim ! dit Boris.

— Oui. J'étais en visite chez eux. Un tout petit garçon. Nous avions décidé de jouer au cirque. Moi, je devais faire le lanceur de lasso. Ta maman, qui avait dix ans à peine, tenait le rôle d'un cheval sauvage.

Il sourit et continua, les paupières closes :

— C'était un joli cheval sauvage. Il portait une jupe cloche semée de fleurs, des jupons empesés et de hautes bottines jaunes.

Tania rentra dans la pièce. Son menton avait épaissi. Sa bouche tremblait.

— Le lasso, poursuivait Michel, était un cordon de store. Le joli cheval sauvage galopait devant moi. Et moi, je courais derrière lui, je regardais les bottines jaunes, les jupons empesés. Puis, tout à coup, j'ai lancé le lasso, mais si bêtement que le joli cheval sauvage a reçu la boucle sur l'œil. Alors, il s'est mis à pleurer. À partir de ce moment, il n'y avait plus de cheval sauvage. Il y avait une petite fille, qui se nommait Tania. Et j'ai juré de l'aimer toute ma vie pour me faire pardonner ma première maladresse.

Le cœur de Tania faisait des bonds inégaux dans sa poitrine.

— Et voilà, dit Michel. Maintenant, mon garçon, tu en sais aussi long que moi-même.

Marie Ossipovna bâilla. Serge, satisfait de n'être plus le centre de l'attention, se curait les ongles avec une allumette.

— J'aime beaucoup quand maman ou toi racontez vos souvenirs de Russie, dit Boris. Cela paraît si bizarre ! On ne croirait pas que c'est vrai.

Il se recueillit un instant et dit encore :

— Vous étiez très heureux.

— Mais nous sommes encore très heureux, dit Michel.

— Moins qu'avant.

— Pourquoi ?

— Parce que vous avez tout perdu là-bas.

— Nous avons perdu l'accessoire, dit Michel. L'essentiel...

Du doigt, il désignait successivement Boris, Serge, Marie Ossipovna, Tania :

— L'essentiel reste.

La porte d'entrée claqua. C'était Akim qui revenait d'une réunion d'officiers. Il parut sur le seuil, raide, las, les yeux bridés. On le sentait tout imprégné encore de fumée et de cris.

— Y a-t-il une tasse de thé pour moi ? demanda-t-il.

— Mais oui, dit Tania. Assieds-toi. Quelles nouvelles ?

— J'ai vu mes amis. Après demain, je commencerai mon travail à l'usine.

— Comme quoi ?

— Comme tourneur, dit Akim.

Il semblait infatué de cette victoire personnelle.

— Et vivent les tourneurs ! cria Michel.

Tania se mordit les lèvres. « C'est vrai qu'il est heureux, pensa-t-elle. Jamais je ne le comprendrai. »

VIII

Une secrétaire dédaigneuse introduisit Akim dans l'atelier. Des courroies de transmission nouaient leurs routes aériennes sous le toit haut et vitré. Devant chaque machine, un homme en cote bleue accomplissait des gestes précis et courts. Une main pesait sur un levier, et les courroies de transmission tournaient à vide. Une autre main plaçait une forme métallique dans une mâchoire, renversait le levier et, de nouveau, les bandes de cuir glissaient en vibrant sur les poulies. Une trépidation mécanique secouait le sol. Il paraissait difficile de déterminer si c'étaient les ouvriers qui commandaient aux pièces, ou les pièces qui commandaient aux ouvriers. Tributaires les uns des autres, unis dans un même vacarme, ils exécutaient, face à face, une sorte de danse sacrée, dont Akim cherchait en vain la signification. Un chef d'équipe, corpulent et moustachu, s'avança vers lui :

— Vous êtes le nouveau ?

— Oui.

— Quel est votre nom ?

— Arapoff.

— Suivez-moi. Je suis M. Pierre.

Il prononça ces mots avec une telle suffisance, qu'Akim, instinctivement, le salua en inclinant la tête.

— Vous n'avez jamais travaillé dans une usine ? reprit M. Pierre, en toisant Akim d'un œil réprobateur.

— Non, dit Akim.

— Vous ne savez pas ce que c'est qu'un tour ?

— Non.

— Je m'en doutais, bougonna M. Pierre. Je leur avais pourtant dit, au bureau, de n'embaucher que des spécialistes ! Et ils ramassent n'importe qui ! Que faisiez-vous avant ?

— J'étais officier.

M. Pierre eut un haut-le-corps et écarquilla les paupières. Ses prunelles troubles exprimaient la méfiance. Il demanda :

— Quel genre d'officier ?

— Lieutenant-colonel, dans l'armée russe, dit Akim.

— Comme ça je comprends, dit M. Pierre.

Et il se mit à rire. Akim rit aussi, par politesse. Mais un sentiment de gêne habitait son cœur. Des regards curieux se fixaient sur lui,

grimpaient le long de ses bras, fouillaient son visage. Malgré le bruit, il lui sembla entendre des ouvriers qui chuchotaient :

« C'est un Russe... Russe... Russe... »

M. Pierre lissa sa moustache avec le dos de l'index, bomba le ventre et dit :

— Je vais vous expliquer. Voici votre place...

Il installa Akim en face d'une machine au repos, et, les poings sur les hanches, la mine doctorale, commença son enseignement. Tout en parlant, il désignait du doigt différentes parties du tour, apostrophait la courroie de transmission, adressait une semonce au levier de commande, souriait paternellement au mandrin.

— Ça, c'est la poupée fixe. Elle supporte la broche, c'est-à-dire un arbre qui reçoit et transmet à la pièce le mouvement de rotation... À droite, vous voyez la poupée mobile, qui glisse avec sa contrepoinette... La vis mère... La barre de chariotage... Le traînard...

Écrasé par la diversité de tant de termes savants, Akim attendit que le chef d'équipe eût achevé son exposé pour le prier d'en faire, devant lui, l'application pratique. M. Pierre mit le tour en marche et força la voix pour dominer le tintamarre :

— Surtout, retirez la clef de la poupée !... C'est essentiel ! Vous comprenez ?...

— Je comprends, dit Akim.

— Eh bien, j'arrête. Débrouillez-vous. Après tout, ce n'est pas sorcier.

Resté seul devant la machine, Akim repassa en mémoire les moindres gestes de M. Pierre, appuya sur un levier, et la courroie de transmission ronfla au-dessus de sa tête. Mais, subitement, un cliquetis nerveux se produisit dans le mécanisme. Une pièce d'acier étincela, bondit vers le toit, brisa une vitre et retomba sur le sol avec un bruit net. Une sueur d'angoisse inonda le visage d'Akim. Ses genoux tremblaient sous le poids de son corps. Autour de lui, des inconnus glapissaient :

— C'est la clef !

— Il n'a pas retiré la clef !

— Personne de blessé ? Une chance ! Monsieur Pierre ! Monsieur Pierre !

Le tour s'était immobilisé et considérait Akim de toutes ses dents, de toutes ses roues, luisantes et hostiles. Jamais encore Akim ne s'était senti aussi profondément coupable et ridicule. Du fond de l'atelier, M. Pierre accourait, en boitillant, la face livide, les moustaches hérissées. Il hurlait :

— C'est malin !... Je vous avais pourtant expliqué !... Vous auriez pu tuer quelqu'un !... Qui est-ce qui m'a foutu un balluchon pareil ?...

Raide et glacé, Akim regardait venir sur lui cette montagne de

colère.

— Je m'excuse, dit-il enfin avec répulsion.

— Quoi, je m'excuse ? Tu n'es pas ici pour t'excuser, mais pour travailler ! On embauche des Russes, et ils cassent le matériel français ! Tous les mêmes ! On devrait le savoir, pourtant, depuis 17...

Akim tressaillit sous le choc. L'indignation contractait toutes les fibres de son corps. Il prononça d'une voix menaçante :

— Je vous défends de parler ainsi... Vos renseignements sont erronés...

— Erroné toi-même ! aboya M. Pierre. Et ça se dit colonel, par-dessus le marché ! Les colonels, ça n'a plus cours en France ! On s'assied dessus ! Tu comprends ? Finie la guerre, finis les galons. Et d'abord, dans quoi que t'étais colonel ? Dans les bureaux ? Alors, faut y retourner !...

Akim pressentit que, d'une seconde à l'autre, il allait frapper au visage cette brute moustachue qui l'insultait.

Pourtant, il se retint encore et dit d'une voix volontairement calme :

— J'étais colonel des hussards.

À ces mots, une expression de stupeur attendrie pacifia le masque congestionné de M. Pierre. Il répéta :

— Colonel des hussards ?... Sans blague ?

Mais, aussitôt, il se ressaisit et murmura :

— C'est pas tout ça... Faut réparer le mal... Fais pas cette tête-là... Je ne vous ai peut-être pas bien indiqué la manœuvre...

Décontenancé, Akim crut que le chef d'équipe se moquait de lui. Cependant, très vite, il fut obligé de reconnaître que la mansuétude de M. Pierre n'était pas destinée à l'humilier davantage. Posément, l'homme avait repris ses explications. Il parlait avec amitié, avec déférence. De temps en temps, il disait :

— Vous me suivez bien ? N'hésitez pas à me questionner si vous ne pigez pas quelque chose.

Lorsque le chef d'équipe se fut retiré, Akim se remit au travail. Sans rien comprendre au changement d'attitude de M. Pierre, il se félicitait d'avoir pu éviter le scandale. La machine ne l'effrayait plus. Il la maniait avec prudence et sûreté, attentif à ne pas oublier les prescriptions qu'il avait reçues. À plusieurs reprises, M. Pierre s'approcha de lui, pour l'encourager :

— Parfait... Eh bien, vous voyez... Ce n'est pas difficile... Faudra vous acheter un bleu, sinon vous allez salir votre costume...

À midi juste, la sirène hurla et les tours s'arrêtèrent. Les ouvriers se dirigeaient vers le vestiaire par petits groupes animés et hâtifs. En passant devant Akim, ils le dévisageaient avec complaisance. Certains disaient :

— Alors, tu t'y fais ?

— C'est moi qui ai failli recevoir ton bibelot sur la gueule ! Ça vaut une tournée !...

Akim leur souriait à tous. Son irritation avait fait place à une fierté puérile, dont il ne savait pas analyser les causes. Il regardait les copeaux d'acier, sur le sol. Il respirait l'odeur de métal et de graisse chaude qui émanait des tours au repos. Une fois de plus, il songea que l'accomplissement d'un travail, quel qu'il fût, était agréable à l'homme.

M. Pierre vint à lui en traînant les pieds. Il avait planté une cigarette sous sa moustache. Une virgule de cambouis divisait la pointe de son nez. Il grogna :

— Faudra m'excuser pour tout à l'heure. J'ai dit n'importe quoi. J'étais furieux.

Akim ne répondit pas. Le chef d'équipe se gratta la nuque. Il paraissait encombré de mots qui ne voulaient pas sortir. Enfin, il souffla de toute la poitrine et dit :

— Alors, comme ça, vous étiez lieutenant-colonel d'un régiment de hussards ?

— Oui, dit Akim. Les hussards d'Alexandra.

M. Pierre hocha la tête :

— C'est drôle.

— Pourquoi ?

— J'ai fait la guerre dans les hussards. Comme maréchal des logis...

Ils étaient seuls dans l'atelier. Succédant au vacarme, un silence absolu, irréel, entourait les machines mortes. Les courroies de transmission immobiles formaient au-dessus d'eux un graphique de lignes entrecroisées. M. Pierre essuya ses mains sur le devant de son pantalon et dit encore :

— Il n'y avait pas beaucoup de hussards dans l'armée française. Quatorze régiments, en tout. J'étais au troisième de Senlis. En 1915, on nous a démontés, on nous a fourrés dans les tranchées.

— Nous aussi, dit Akim.

— J'étais fâché, parce que j'aimais bien les chevaux. Je voulais continuer à monter à cheval dans le civil. Mais ça coûte cher. Et on ne trouve pas le temps.

Son regard était vague, comme s'il eût embrassé un très large horizon. Ses lèvres souriaient un peu, mais ce sourire n'était pas destiné à Akim. Au bout d'un moment, il soupira :

— Eh bien, voilà... Je voulais vous dire ça, simplement... Je suis toujours content de rencontrer un hussard... Même russe... Un jour, on causera encore... Je vous raconterai comment c'était, chez nous... Vous me direz si, chez vous, c'était pareil... Et alors, pour le boulot,

n'hésitez pas à me déranger... Je suis là pour pas autre chose... Sans rancune, hein ?... Il est normal qu'on s'entraide, entre hussards... Pas vrai, mon colonel ?...

Akim, plus ému qu'il n'aurait voulu le paraître, serra la main du chef d'équipe et se dirigea vers la sortie.

— Attendez ! cria M. Pierre. J'ai une idée, je connais un bistrot pas mal, à côté. On pourrait déjeuner ensemble.

— Je vous remercie, dit Akim. Et j'accepte. Mais à une condition : vous êtes mon invité...

M. Pierre joignit les talons, porta la main droite à sa tempe, et, la face élargie par la joie, proféra d'une voix enrouée :

— À vos ordres, mon colonel.

Ils dînèrent ensemble. Durant tout l'après-midi, M. Pierre se tint aux côtés d'Akim et l'assista dans son travail. Le soir, en quittant l'usine, Akim fut étonné de se sentir aussi las et nerveux. Les vibrations des machines retentissaient encore contre son tympan. Un goût épais de fer et de beurre rance engluait sa bouche. Autour de lui, cheminaient d'autres ouvriers, lâchés par le portail béant de l'usine. Certains allaient à pied. D'autres roulaient sur des vélos, dont les pneus grésillaient dans la boue. Des lanternes à acétylène traversaient l'obscurité en se dandinant. Le halo des becs de gaz happait des gouttes de pluie au passage. Marchant avec la foule, entre les façades plates et mornes des hangars, Akim doutait bizarrement de son identité actuelle. Par instants, il se surprenait à croire qu'il était un Français comme les autres, et qu'il travaillait depuis des années devant le même tour. Puis, il se rappelait les paroles de M. Pierre, et une tendresse absurde lui réchauffait le cœur. Mentalement, il calculait les avantages de sa situation :

« Vingt-six jours ouvrables par mois... Vingt francs par jour... Cela fait cinq cent vingt francs... Si j'obtiens une augmentation... »

M. Pierre le dépassa en vélo et fit tinter la sonnette fixée au guidon :

— À demain, Arapoff !

— À demain, dit Akim.

Et, soudain, il fut accablé de tristesse : il imaginait une série interminable de jours, semblables à celui-ci, dans le même atelier, devant les mêmes machines, parmi les mêmes têtes. Le vrombissement des courroies, le levier qu'on abaisse, la poupée qu'on ajuste, la pièce d'acier qui tourne. « En sera-t-il ainsi toute ma vie ? » Non, non, il n'agissait d'une solution transitoire. L'avenir ne pouvait trahir à ce point le passé. Un chien errant se cogna dans ses jambes, flaira ses talons, disparut. Akim pensa à Goliath. Qu'était-il devenu, Goliath, après la vente du château ? Et qu'étaient devenus le poulailler, les poules, la petite Lyanotchka à la crête si rouge et aux larges flancs de

couveuse ? En quittant la propriété, il s'était injustement démuné, comme si cette terre, ce ciel, ces bêtes, cette maison eussent été les siens. « On ne devrait jamais n'attacher à rien, ni à personne. Être seul. Toujours. Ainsi, pas de regrets... » Chaque fois qu'il se remémorait l'existence solitaire et heureuse qu'il avait menée à la campagne, un appel de détresse retentissait dans son cœur. « Oublier, espérer quand même. N'importe quoi. » Ce soir, il avait rendez-vous, dans un petit restaurant russe, avec deux officiers de son régiment. Il était indispensable que cette perspective lui parût exaltante. Fort de cette décision, Akim accéléra le pas, pour échapper plus vite à l'emprise de l'usine, de la rue sombre, des ouvriers à casquettes et à musettes, qui trottaient vers la soupe du soir.

Le bortsch avait un goût de savon et les petits pâtés étaient cuits dans de la mauvaise graisse, mais les trois hommes mangeaient avec appétit. Lorsqu'on servit les boulettes de viande hachée, le capitaine Ivanoff, employé comme manutentionnaire aux Messageries Hachette, se renversa sur le dossier de sa chaise et dit :

— Rien ne vaut notre cuisine russe. Mais ce cuisinier est un empoisonneur public. Nous devrions chercher un autre restaurant.

— Ici ou ailleurs, dit le cornette Vijivine, quelle est la différence ? Dans nos rencontres, le menu ne compte pas. Ce sont les sentiments qui comptent. Toute la journée, au bureau, j'ai espéré ce dîner comme une fête.

Il était commis aux écritures dans une entreprise de plomberie. La manche gauche de son veston pendait, vide, contre son flanc. Son visage, creusé par la souffrance, exprimait une joie timide, rayonnante. Il zézayait un peu en parlant :

— Je suis sûr que, pour vous aussi, Akim Constantinovitch, ces entrevues sont nécessaires. J'avais même pensé que nous pourrions nous assembler une fois par semaine, régulièrement...

— Excellente idée, dit Akim. Mais je ne voudrais pas que ces réunions fussent réservées à l'évocation de nos souvenirs. À trop pleurer le passé, on perd ses forces pour affronter l'avenir.

— Qu'attendez-vous donc de l'avenir ? demanda Ivanoff.

Le regard d'Akim se figea. Il répliqua avec lenteur :

— Nous sommes de passage à Paris, ne l'oubliez pas. Il serait absurde de déballer nos valises, alors que, d'un moment à l'autre, nous pouvons être appelés à partir.

— Pour où ?

— Pour la Russie.

Ivanoff baissa la tête et ses doigts puissants jouèrent un instant avec la fourchette, le couteau. Des taches de sauce jaune souillaient la nappe en papier gaufré.

— Nous ne sommes pas près de rentrer en Russie, dit-il enfin. L'Angleterre et la France veulent aider les Soviets. Lisez les discours de Lloyd George, de Mac Donald.

— Je ne crois pas aux discours, dit Akim. L'expérience de Lénine est vouée à la faillite. Une famine sans précédent s'est abattue sur notre terre. Les paysans menacés de réquisition renoncent à la culture. Le cheptel disparaît. La monnaie se déprécie. Lénine a publiquement avoué l'échec de sa politique. Il a créé la NEP. Mais la NEP ne sauvera pas les Soviets du désastre. Déjà, un peu partout, en Sibérie occidentale, sur la Volga, dans les gouvernements de Tambov, de Riazan, les moujiks se soulèvent. Un jour, ils se dresseront en masse contre les mauvais maîtres. Et nous volerons au secours de nos frères opprimés.

— Vous estimez donc que la contre-révolution viendra de l'intérieur ? demanda Ivanoff.

— Certainement.

— Eh bien, dit Ivanoff, j'ai lu, dans *L'Espoir russe*, une lettre anonyme, adressée de Russie aux émigrés. Ceux qui sont restés sur place nous reprochent de ne rien entreprendre pour les libérer. Ils critiquent notre politique passive, nos luttes intestines, notre manque d'organisation. Si, pour triompher des Soviets, les Russes de Russie comptent sur les Russes de l'étranger, et les Russes de l'étranger sur les Russes de Russie, le règne du communisme risque fort de ne prolonger trois cents ans, comme la domination des Tartares.

— Mais c'est une absurdité ! s'écria Akim. Comment pouvons-nous, désarmés, dispersés, privés d'argent, tenter de France ou d'Allemagne une expédition militaire contre les bolcheviks ? Notre rôle est de rester unis et d'attendre. Si une contre-révolution éclate en Russie, les gouvernements alliés ne manqueront pas de nous donner toute l'aide que nous souhaitons. Mais pas avant. Ils ne sont pas fous...

Ivanoff fit tourner son assiette comme un disque. Son visage tanné, au grand front chauve, aux rides noires, affirmait un mélange de noblesse et de vulgarité, d'énergie et d'usure.

— Je voudrais plus d'ordre, plus de dignité, dit-il. Je voudrais que l'Union des anciens combattants, patronnée par le général Wrangel, ne fût pas soumise à des influences politiques. Je voudrais que, dans les garages, dans les usines, dans les bureaux, les émigrés se considérassent comme des soldats en sursis d'appel. Je voudrais...

Vijivine écoutait avec une attention concentrée. Akim devinait en lui une intelligence aux aguets, peu habituée aux débats spéculatifs, mais favorable aux solutions extrêmes. Tout à coup, le jeune homme dit :

— J'ai lu dans le journal qu'un de nos compatriotes, âgé de trente ans, un ancien officier de l'armée impériale, s'est suicidé.

— Quel rapport cet incident a-t-il avec le problème qui nous préoccupe ? demanda Akim.

Vijivine fronça les sourcils :

— Si tous les Russes qui ont résolu de se suicider faisaient don de leur vie à la cause commune, les Soviets ne tiendraient pas longtemps. Les socialistes-révolutionnaires avaient institué un groupe de combat terroriste, dont les membres se savaient condamnés à mort. Pourquoi ne trouve-t-on pas, dans l'émigration, quelques désespérés sublimes qui consentent à franchir les frontières, à risquer leur peau, pour abattre un Lénine, un Trotski, un Zinoviev, un Kamenev, un Staline...

— Parlez plus bas, dit Ivanoff. À la table voisine, on vous écoute avec intérêt.

Akim tourna la tête et vit un petit homme chiffonné, chevelu, barbu, qui mangeait son potage avec délectation.

— Je le connais, chuchota Ivanoff. C'est un ancien menchevik. On le dit vendu aux Soviets...

— Cornette Vijivine, vous êtes un romantique, dit Akim. Des expéditions comme celles que vous préconisez sont vouées à un échec certain.

Sa longue éducation militaire le rendait soupçonneux à l'égard des attentats politiques. Exécutés par des fous ou par des poètes, en tenue civile, ils heurtaient son sens de l'ordre et de la hiérarchie. Et cela quel que fût l'idéal dont se réclamait l'assassin. Monarchiste ou communiste, le meurtrier ne jouait pas selon les règles du jeu. Il travaillait en marge de l'armée. Il trichait. Akim n'aimait pas les tricheurs.

— Je réproouve, dit-il, ce genre de massacres. Ce sont des méthodes dignes de la canaille...

— Mais il faut combattre la canaille par les méthodes de la canaille, dit Vijivine. Tous les procédés sont bons, lorsqu'il s'agit de purger le monde d'une clique de voyous sanglants. J'accepte, quant à moi, la honte d'être un lanceur de bombes, si mon geste doit servir une noble cause. La fin justifie les moyens.

— Vous employez déjà les formules de la démonstration bolchevique, dit Akim avec un sourire amer.

Leur voisin de table, le menchevik, avait fini de manger sa soupe et penchait la tête de leur côté, tout en feignant de regarder le fond de la salle.

— Je suis de l'avis de Vijivine, dit Ivanoff d'une voix basse. Pour lutter contre le diable, il est sage de se déguiser en diable...

— Ce déguisement porte malheur, dit Akim. Vous êtes, ne l'oubliez pas, des officiers du régiment des hussards d'Alexandra. Vous avez un uniforme...

— Nous sommes des Russes, dit Vijivine. Nous n'avons plus

d'uniforme...

Akim eut un sec haussement d'épaules et demanda :

— Alors, quoi ? Vous voulez fabriquer de faux papiers, passer la frontière en fraude, vous rendre au Kremlin, solliciter une audience de Lénine ? C'est ça ?...

— Pas exactement, dit Vijivine.

— Et vous croyez, reprit Akim, qu'on vous laissera entrer, qu'on vous présentera un siège, qu'on vous amènera Lénine sur un plateau ? Mais vous raisonnez comme des enfants ! Votre innocence me fait peur !...

— Je parlais en général, dit Ivanoff.

— Bref, vous cédez à cette manie de la discussion stérile qui vous irrite tant chez les autres émigrés.

Il se tut, ne trouvant plus de mots, grisé par sa violence et son dédain. Un silence s'établit entre eux. Le garçon en profita pour changer les assiettes et servir des mandarines à la peau tavelée. Enfin, Vijivine tourna vers Akim un visage anxieux, presque suppliant, et murmura :

— Je voudrais tant me rendre utile.

Ses yeux étaient rouges. Il effaça un peu son épaule gauche, mutilée, et les doigts de sa main droite commencèrent à décortiquer une mandarine. À le voir si humble et si décidé, les sentiments d'Akim changèrent. La pitié et la sympathie se substituaient à son excitation. Il grommela :

— Faites confiance à Wrangel...

Ivanoff, lui aussi, mangeait sa mandarine et crachait les pépins dans sa grande main grise, roulée en cornet.

— Attendre, toujours attendre, soupira-t-il.

Akim hésita une seconde et dit :

— Je voudrais vous parler d'un projet, mais je sais maintenant que vous ne l'approuverez pas.

— Mais pourquoi, Akim Constantinovitch ? s'exclama Ivanoff.

— Parce que, justement, c'est un projet d'attente.

Il but une gorgée de vin rouge, reposa son verre et poursuivit :

— Les hussards d'Alexandra sont dispersés aux quatre coins du monde. À vivre isolément, ils risquent d'oublier la fraternité merveilleuse qui les groupait jadis dans le combat. Il ne faut pas que ces liens sacrés se relâchent. De nombreux régiments ont déjà créé des associations sous l'égide de l'Union générale des anciens combattants russes. Ne devrions-nous pas fonder une association des hussards d'Alexandra, qui rassemblerait les adresses de nos camarades officiers, donnerait à chacun des nouvelles de tous, trouverait du travail aux chômeurs, aiderait les miséreux et maintiendrait, par tous les moyens, l'esprit, la tradition, l'honneur du régiment ? Cette suggestion m'a été

faite par le colonel Tokomaroff, qui habite Berlin. Il me conseille même, dans sa lettre, d'installer un petit musée, où seraient conservées toutes les reliques du régiment. Je suis prêt, pour ma part, à assumer la responsabilité de cette entreprise. Mais je voudrais avoir votre avis sur la question.

— Un musée, chuchota Vijivine. On ne place dans un musée que les vestiges des temps révolus. J'aurais du chagrin à voir figurer nos uniformes, nos médailles, nos carnets de route, dans un musée.

— Préférez-vous, dit Akim, que ces objets vénérables soient éparpillés, voués aux hasards des déménagements, exposés à la négligence des camarades ?... Grâce à l'association, grâce au musée, chaque hussard d'Alexandra saura qu'il existe un lieu, à Paris, où vit et brille l'âme du régiment.

— Pourquoi pas ? dit Ivanoff. Il faudra y réfléchir...

Il était évident que cette idée ne le séduisait guère. Mais Akim n'attendait pas une approbation immédiate.

— Dans quelques jours, reprit-il, je vais déménager. Je ne veux pas continuer à encombrer de ma présence mon beau-frère et ma sœur, qui sont des gens charmants, mais dont la situation financière est devenue difficile. J'ai trouvé deux chambres de bonne, boulevard Richard-Lenoir. C'est là que j'installerai le siège de l'association.

Les lèvres de Vijivine remuèrent. Avait-il parlé ? Un étrange sourire, grimaçant, mélancolique, retroussait les coins de sa bouche. Soudain, il proféra avec force :

— Un musée ! Un musée ! Déjà !

Le menchevik, ayant achevé son dîner, jeta de la monnaie sur la table, se leva et sortit. Quelques dîneurs s'attardaient encore dans la salle basse, où régnait une odeur d'oignons. À la caisse, la patronne, poudrée, lourde et digne, faisait ses comptes. Vijivine dit :

— Je dois aller avec elle au concert, demain. Mais je voudrais savoir si elle a trouvé des billets. Vous permettez ?...

Il se dressa paresseusement, secoua les miettes de pain qui étaient prises dans les plis de son pantalon, et se dirigea vers le fond de la pièce. La patronne inclina le buste et tendit dans le vide une main très blanche, que Vijivine baisa cérémonieusement.

— C'est un exalté, dit Akim. Un bon garçon, mais un exalté. Parlait-il sérieusement ?

— Je n'en sais rien, répondit Ivanoff. Depuis longtemps, il brûle de retourner en Russie, de se sacrifier.

— Il n'a jamais été très discipliné, dit Akim. Je me rappelle qu'en 1916 je l'avais chargé de déplacer nos mitrailleuses et...

Il se tut et baissa les paupières, comme si un brusque malaise l'eût empêché de développer sa pensée.

— Vous souvenez-vous de Sviatoï Krest ? demanda Ivanoff. Nos

troupes nous avaient trahis. Vous vouliez vous tuer, de rage, de désespoir. Je vous en ai empêché. Nous avons galopé jusqu'à une rivière...

— La Kouma, dit Akim.

— Oui, la Kouma. Partout, des roseaux gelés. Les chevaux à mi-ventre dans les glaçons. Les bolcheviks qui tiraient sur nous... Plus tard, vous m'avez dit : « Je vous donne rendez-vous à Paris, ou à Constantinople, ou à New York... » Vous aviez raison.

— Et maintenant, dit Akim, je vous donne rendez-vous à Moscou.

— Dieu vous entende.

Vijivine rejoignit ses camarades.

— Elle a les billets, annonça-t-il gaiement.

Il se rassit. Des épluchures de mandarine gisaient dans les assiettes. La carafe de vin était vide. Les trois hommes demeurèrent un long moment immobiles, unis par une rêverie muette. Puis, Akim murmura :

— Il est tard. Je commence mon travail à huit heures. Partons, mes amis...

IX

Dressé sur la pointe des pieds, Kisiakoff regardait venir, du fond de la rue Pigalle, toute vibrante d'enseignes lumineuses et de coups de klaxon, la voiture longue et noire de M^{me} Lucienne Pérez. Depuis une semaine, chaque soir, à onze heures précises, cette femme étrange débarquait au cabaret du *Poulain bossu*. Toujours seule, elle s'asseyait à la même table, buvait le même champagne et écoutait les mêmes chansons. Kisiakoff s'était imaginé d'abord qu'elle s'intéressait à Gdouvani, le danseur de l'établissement. Mais, à plusieurs reprises, elle avait refusé les services du prince. Le ténor petit-russien, le baryton du chœur tzigane, le violoniste roumain ne retenaient pas davantage son attention. Sans doute était-elle attirée par l'ensemble, par l'« ambiance », comme disait le patron. Kisiakoff, dans son uniforme cosaque, faisait partie de cette ambiance, et, à chaque visite, M^{me} Lucienne Pérez lui glissait dans la main un pourboire généreux. Elle était devenue sa meilleure cliente. Pour rien au monde il n'eût manqué l'instant de son arrivée. Tandis que la limousine se rangeait contre le trottoir, Kisiakoff supputait la valeur de la prochaine gratification. Hier, M^{me} Lucienne Pérez lui avait donné quinze francs. Peut-être lui en donnerait-elle vingt aujourd'hui ? Comme la veille, elle était seule et conduisait elle-même son auto. Kisiakoff ouvrit la portière, cambra les reins, sortit le ventre et salua militairement. Hors de la voiture, émergea une petite femme brune, potelée, au teint beurré, aux lèvres laquées d'un fard sang de bœuf. Son manteau de zibeline, largement entrebâillé, laissait apercevoir trois rangs de perles et un morceau de robe où se mêlaient le bleu vif et l'argent.

— Soyez la bienvenue, madame, dit Kisiakoff d'une voix profonde.

Et il s'inclina aussi bas que le lui permettait son épaisse complexion. Un parfum vanillé baigna son visage. Il entendit claquer le fermoir d'un sac. Dans sa main, une main légère déposa un chiffon de papier. M^{me} Lucienne Pérez susurra :

— C'est encore moi... J'aime cette boîte...

— Moi aussi, madame, dit Kisiakoff.

Il se redressa, le sang à la tête, le souffle court. M^{me} Lucienne Pérez s'était engouffrée dans le vestibule. Un maître d'hôtel, disloqué par la gratitude, se précipita vers elle et lui offrit, au bout de sa main tendue, la salle du cabaret, noyée d'un crépuscule pourpre, où bourdonnait la plainte des guitares. Kisiakoff déplia ses doigts. Un billet de dix francs

gisait dans le creux de sa paume. Il grogna : « La garce ! » et empocha l'argent.

Une pluie fine s'était mise à tomber du ciel invisible. Kisiakoff regretta de n'avoir pas enfilé un gilet de laine supplémentaire sous son uniforme. Une petite prostituée, maigriotte, blafarde, raidie dans la poudre et la crasse, arpentait le trottoir d'une démarche automatique. L'eau hérissait en pinceaux les poils de son col de fourrure. Ses mains nues étaient crispées, comme des serres, sur un réticule brodé de paillettes.

— Mauvaise journée ? demanda Kisiakoff.

— M'en parle pas, dit la femme. La pluie décourage le client. Toi, t'es pénard. Tu te laisses vivre. Prête-moi ta barbe, peut-être que je leur plairai mieux.

Kisiakoff la regarda s'éloigner. Des passants défilaient, comme des marionnettes dans une vitrine. Quand ils approchaient du *Poulain bossu*, l'enseigne lumineuse de l'établissement les inondait d'un large reflet rouge. Privés de lèvres, les yeux sanglants, les sourcils arrachés, des visages d'hommes et de femmes flottaient un moment dans cette réverbération d'incendie. Puis, la nuit les aspirait, un à un, et ils parcouraient quelques mètres dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'un autre panneau électrique leur imposât une fulgurante résurrection. Cette procession de figures diverses, fouettées tour à tour par la nuit et par la clarté, incitait Kisiakoff à la rêverie. Immobile comme un roc, il passait en revue la légion des damnés. Il était le général de cette troupe déshonorée. Les soldats faisaient tête droite en arrivant à sa hauteur. Parfois, de la rue où clapotaient les semelles, montaient des bribes de phrases à son intention :

— Vise un peu celui-ci ! Il est enceint de huit mois, le petit père !

— En quoi qu'il est ?

— En amiral.

— Mais non. En cosaque...

Kisiakoff était blasé par ce genre de réflexions. Quand un curieux le regardait de trop près, il claquait des talons et laissait tomber d'une voix caverneuse :

— Baron Kisiakoff. Ancien aide de camp du tsar. Quatorze blessures. Douze citations. Et vous ! Monsieur Dupont, sans doute ! Que puis-je pour votre service ?

L'indiscret, stupide, rigolard, battait en retraite. De temps en temps, lorsque Kisiakoff voyait venir un groupe de gens convenablement vêtus, il s'écriait avec entrain :

— Entrez, messieurs-dames, au cabaret du *Poulain bossu*. Vodka et chanteurs tziganes. Danse des poignards et chachlik. Champagne et jeunes beautés moscovites. Atmosphère russe véridique. Le rire et la mélancolie dans de la vaisselle en argent. Tout le faste et toute la folie

de la vieille Russie impériale...

Des gens entraient, d'autres sortaient. Des taxis, des voitures particulières, déversaient sur le trottoir des dames nimbées de fourrures vaporeuses et des messieurs rasés de près, qui avaient l'air riches. Kisiakoff ouvrait des portières, levait la main droite à hauteur de son bonnet d'astrakan, recevait un pourboire, disait : « Dieu vous le rende », et reprenait sa faction sous le porche lumineux, qui soufflait des bouffées de musique et de chaleur humaine. Les tziganes chantaient : *Les Deux guitares*. Encore deux chansons, et ce serait le tour du danseur circassien. Dans l'entrée, la dame du vestiaire bavardait avec la dame du lavabo. La dame du lavabo, qui était une baronne balte authentique, détestait Kisiakoff, parce qu'il osait prétendre au titre de baron. Elle le traitait d'usurpateur. Elle disait qu'il était un agent des Soviets. Et Kisiakoff, par esprit de vengeance, s'arrangeait toujours pour salir le siège des cabinets. Soudain, il pensa malicieusement à intervenir dans la conversation pour proposer une nouvelle marque de papier hygiénique. Tournant la tête, il cria :

— Marie Antonovna, j'ai songé à une innovation pour votre petit commerce !

— Taisez-vous, je vous en prie, dit la dame des lavabos. Vos conseils ne m'intéressent pas.

— Vous avez tort. Vous feriez fortune. Les clients ne viendraient plus au *Poulain bossu* pour le chœur tzigane, mais pour Marie Antonovna et son coquet réduit...

— Vous êtes un grossier personnage, dit Marie Antonovna.

Et, haussant les épaules, elle plongea dans l'escalier qui menait à son univers souterrain d'eau courante et de porcelaine. Kisiakoff éclata de rire et se tapota le ventre avec ses dix doigts. Le prince Gdouvani, long et glabre, usagé, désabusé, sortit de la salle et s'avança, en se dandinant, jusqu'au porche ouvert sur la rue pluvieuse. Il fumait une cigarette à bout doré. Sur l'étoffe de sa tunique, les joues des danseuses successives avaient laissé une fine auréole de poudre.

— Tu viens prendre l'air ? dit Kisiakoff.

— Non, je viens te voir, dit Gdouvani. J'ai un message pour toi.

— Un message ?

Gdouvani lui tendit une petite enveloppe blanche et murmura :

— Ne joue pas l'innocent. Tu as fait une touche. Tu le sais bien...

— Moi ? dit Kisiakoff. Tu plaisantes ?...

L'enveloppe contenait une carte de visite, au nom de M^{me} Lucienne Pérez, 16, boulevard de Courcelles. Quelques mots, écrits au crayon, barraient le rectangle de bristol. Kisiakoff déchiffra, syllabe par syllabe :

Je vous attends chez moi, cette nuit, quand vous aurez fini votre

« Elle est folle ! » grommela-t-il.

Un grouillement joyeux se fit dans tout son être, un tumulte de fierté et de préparation. Il demanda :

— Tu as dansé avec elle ?

— Oui. Ce soir, pour la première fois.

— Et que t'a-t-elle raconté ?

— Elle m'a interrogé sur ton compte. Si tu étais un vrai baron, si tu buvais beaucoup, quel était ton âge, si je te connaissais une liaison ?...

— Que lui as-tu répondu ?

— Je suis un bon camarade, dit Gdouvani. J'ai menti.

— Merci, dit Kisiakoff.

Il hésita un peu, passa la main sur son front et ajouta d'une voix triste :

— Il faudra faire l'amour.

— Probablement, dit Gdouvani. Cela t'effraie ?

Kisiakoff tiraillait sa barbe méditativement.

— Plusieurs fois, déjà, je n'ai pas pu, dit-il. C'est le climat, sans doute. Paris est amollissant.

— Elle n'est pas vilaine.

— Non, elle n'est pas vilaine.

— Et elle est riche. J'ai pris mes renseignements, française d'origine, mais élevée au Chili. Son mari, propriétaire de grosses mines de soufre, est mort en 1919. Depuis, elle vit à Paris et dépense sa fortune avec une application louable. Excentrique, exubérante, sensuelle...

— Qui te l'a dit ?

— Elle-même.

— Ah ! bon ! grogna Kisiakoff.

Il tournait la carte de visite entre ses doigts. Les traits de son visage s'étaient affaissés. Il respirait difficilement.

— Soit, j'irai, dit-il.

— Bonne chance, dit Gdouvani.

Il jeta sa cigarette, lissa ses cheveux du plat de la main et retourna dans la salle. Le sol vibrait sous les pieds de Kisiakoff, comme le plancher d'un moulin. Derrière le rideau rouge, qui masquait l'entrée du cabaret, une tribu de chanteurs, de musiciens et d'« entraîneuses » se fatiguait pour le plaisir de quelques soupeurs congestionnés. La prospérité de cette troupe pathétique dépendait du nombre de bouteilles absorbées par la clientèle. Kisiakoff lui-même flottait sur un fleuve de champagne pétillant « Pourvu que je me comporte bien, cette nuit », pensa-t-il. Et il conclut, à voix basse :

« Vous m'aidez, mon Dieu ! »

Un bruit de pas le tira de son engourdissement. M^{me} Lucienne Pérez quittait les lieux, escortée par un maître d'hôtel au visage confit de reconnaissance. En passant devant Kisiakoff, elle dit, du bout des lèvres :

— Je vous attends. C'est au quatrième étage.

— Je viendrai après la fermeture du cabaret, dit Kisiakoff. Le temps de filer chez moi, pour me changer...

Elle baissa les paupières. Sa bouche fit un sourire exigü. Elle chuchota :

— Surtout ne vous changez pas. Comme ça. En uniforme.

Malgré les recommandations de la jeune femme, Kisiakoff se rendit d'abord à son hôtel, pour se laver de la tête aux pieds, changer de chaussettes et parfumer sa barbe. Il était six heures du matin, lorsqu'il sonna, propre et sûr de lui, à la porte de M^{me} Lucienne Pérez. Une servante somnolente l'introduisit dans le salon, dit : « Madame ne va pas tarder », et s'éclipsa mystérieusement. Les volets étaient clos. Une lumière jaune tombait d'un lustre en fer forgé, garni de feuillages de bronze et de fleurs multicolores en porcelaine. Le long des murs, s'alignaient quelques fragments de statues en marbre : des torsos décapités, une paire de jambes autonomes, une main serrant un serpent, une tête d'homme hurlant de douleur, parce qu'elle reposait, le cou tranché, sur une selle de bois. Placée entre les deux fenêtres, une étagère supportait de nombreux coquillages aux lèvres béantes et roses... Sur le parquet, gisaient, çà et là, des fourrures d'ours. Il n'y avait pas de sièges. Kisiakoff le regretta, car il était fatigué. Comme il s'appuyait du dos à la cloison, une voix étouffée s'écria :

— Enfin ! Je croyais que vous ne viendriez plus !

M^{me} Lucienne Pérez était en face de lui. Quatre pékinois l'entouraient. Elle portait un déshabillé en dentelle noire. On eût dit que des régiments de fourmis circulaient, selon des itinéraires compliqués, sur sa peau nue. Cette image inquiéta Kisiakoff. Il tenta de n'y plus penser. Mais il lui semblait voir remuer, par places, la substance légère du vêtement. Il frémit et détourna les yeux. La jeune femme, en revanche, paraissait tout à fait à son aise. Plantée devant Kisiakoff, elle l'examinait avec compétence. Un sourire narquois tirait ses lèvres vers le haut. Au bout d'un moment, elle dit :

— Parfait. Je craignais que, sorti de votre décor, vous ne fussiez décevant. Mais l'ensemble tient le coup. Barbe et ventre, œil noir et odeur de cuir. Vous avez une forte personnalité.

— Vous me flattez, répliqua Kisiakoff, et pourtant je crois que vous avez raison.

— Ma démarche doit vous paraître insolite.

— Nullement.

— Savez-vous seulement pourquoi je vous ai demandé de venir ?

L'assurance de cette créature agaçait un peu Kisiakoff. Il l'eût volontiers giflée. Mais la perspective du pourboire modérait son ressentiment.

— Je suppose, dit-il, que vous désirez entendre de ma bouche quelques souvenirs sur les excentricités des classes possédantes en Russie tsariste.

Elle éclata d'un rire niais :

— Vous êtes drôle ! Un whisky ?

Elle ouvrit un petit placard, dissimulé dans le mur, en tira une bouteille, des verres. Tandis qu'elle servait le whisky, Kisiakoff songeait au moyen d'humilier cette femelle glorieuse. Elle fredonnait : « Dans les jardins de l'Alhambra... » Subitement, elle s'interrompit et déclara :

— Je sais deux mots, en russe *douchka* et *dourak*.

— Cela suffit pour se guider dans la vie, dit Kisiakoff.

— Comment se fait-il que vous parliez correctement le français ?

— Toute l'aristocratie, en Russie, parlait le français.

— Vous êtes vraiment un baron ?

— Les Kisiakoff le sont depuis sept générations.

— Et maintenant, vous faites le rabatteur à la porte du *Poulain bossu* ?

— Oui.

— Comme c'est amusant !

— C'est ce que je me dis lorsque la honte devient trop grande.

— Vous avez honte d'être ici ?

— Je n'ai jamais honte devant une femme.

— Pourtant, je vous ai commandé de venir, je vous imposerai mon caprice, je vous paierai.

— Je l'espère bien, dit Kisiakoff.

Il avala une gorgée de whisky. M^{me} Lucienne Pérez en fit autant, battit des paupières et murmura :

— Vous avez remarqué, sans doute, que je suis soûle.

— Un peu excitée, seulement.

— Non, soûle. Divinement soûle. Il y a huit jours que mon amant m'a quittée. Depuis, je vais tous les soirs au *Poulain bossu*, et je bois. Hier, j'ai pensé : cela me distrairait de ramener le gros barbu chez moi.

— Le gros barbu vous remercie, dit Kisiakoff, en inclinant le buste et en posant la main droite sur son cœur.

Elle croisa les doigts derrière sa nuque et renversa la tête. Des rides, fines comme des fêlures, divisaient la matière mate de sa peau. Ses yeux noirs, un peu exorbités, exprimaient la gourmandise. Elle demanda :

— Est-ce que je vous plais ?

— Énormément, dit Kisiakoff.

— Vous comprenez, je tiens à savoir avant...

— Avant quoi ?

Elle le menaça de l'index, vacilla sur ses jambes :

— Avant de vous emmener dans ma chambre.

Kisiakoff ouvrit les bras dans un geste théâtral et prononça d'une voix de tonnerre :

— Nous pouvons aller dans votre chambre, mon enfant, ma colombe ivre, mon ange macéré dans le Pommery Greno.

Elle pouffa de rire, secoua les épaules et susurra :

— Appelez-moi Lucienne.

— Appelez-moi baron, dit Kisiakoff.

En vérité, il était un peu inquiet, car, depuis le début de sa visite, aucun signe d'émotion virile ne troublait le repos de sa chair. Loin de participer au jeu que lui proposait cette femme jeune et probablement désirable, il s'engourdissait dans une formidable négation. Vacant et lourd, bien portant et serein, il considérait M^{me} Lucienne Pérez avec le sentiment qu'elle s'adressait à un autre. Sans doute était-ce la faute du déshabillé, ou des marbres antiques ou des pékinois ? Une sueur d'angoisse perlait à son front.

— Venez, baron, dit M^{me} Lucienne Pérez en lui prenant la main.

Ils sortirent, suivis par les quatre pékinois, qui trottaient en haletant, la langue flasque.

La chambre de M^{me} Lucienne Pérez était tendue de soie rayée, noir et bleu. Kisiakoff crut qu'il voyait le ciel entre les barreaux d'une prison. Le lit en tombeau, très vaste, couvert de fourrures, était monté sur une estrade. De part et d'autre du chevet, deux cigognes empaillées tenaient dans leur bec une ampoule électrique. Une glace ovale était fixée au plafond. M^{me} Lucienne Pérez posa son verre sur l'estrade et dit :

— Déshabillez-vous.

— Vous d'abord, dit Kisiakoff.

— Pourquoi ?

— C'est une coutume russe.

— Dans ce cas, je n'insiste plus.

Les quatre pékinois gravirent l'estrade et s'installèrent au pied du lit. Kisiakoff leur lança un coup d'œil meurtrier et murmura :

— Les chiens resteront ici ?

— Ils vous gênent ?

— Non. C'était pour savoir.

— Ils s'appellent Mitsou, Mitsouko, Mitsouki et Mitsouquette.

— Cela n'arrange rien, dit Kisiakoff avec gravité.

M^{me} Lucienne Pérez retirait son déshabillé avec des mouvements

souples de danseuse. Un parfum de vanille et de chair moite emplît les narines de Kisiakoff. Il grommela :

— Comme vous êtes parfumée !

Quand elle fut nue, il se campa devant elle, les poings aux hanches, dans l'espoir d'accroître, par une contemplation savante, les chances qu'il avait de la désirer. Son regard glissait sur le beau visage fané, soupesait les seins lourds et pacifiques, timbrés de tétons proéminents, descendait jusqu'au nombril interrogatif, caressait les fesses dormeuses. Comme un alpiniste qui tombe, il demandait son salut à toutes les aspérités du terrain. Mais, malgré l'excellence de ses intentions, il ne trouvait aucun réconfort dans les formes pourtant estimables de M^{me} Lucienne Pérez. Son corps d'homme perdait toute signification devant ce corps de femme.

— Eh bien ? dit-elle. À votre tour.

— C'est trop tôt, dit-il d'une voix caverneuse.

— Qu'attendez-vous encore ?

Cette femme l'exaspérait. Il éclata :

— Silence ! Vous ne comprenez rien !...

Elle recula d'un pas, comme pour éviter une gifle. Une grimace peureuse décrocha ses lèvres. Son regard devint misérable.

— Comme ça, c'est bien, dit Kisiakoff. Ne bougez plus.

Elle bredouilla :

— Vous êtes étrange... Dois-je me coucher ?

Kisiakoff ne répondit pas. Ramassé sur lui-même, il s'exhortait à l'impatience : « Qu'est-ce qui te prend ? Elle sent bon. Regarde ses seins. Regarde ses jambes. Non ? Tu ne veux pas ? » Rien ne bougeait. Privé de sève, les reins inertes, les muscles endormis, il assistait, navré et calme, à la carence de son instinct. Plusieurs échecs partiels l'avaient déjà averti du danger d'impuissance qui le menaçait. Mais c'était la première fois que sa chair se dérobaît aussi lamentablement aux injonctions de son esprit. Le problème dépassait la petite Lucienne Pérez. Elle n'était plus que le minuscule prétexte d'une épreuve considérable. Autour d'elle, le drame devenait cosmique. Kisiakoff, immobile, les yeux hagards, la bouche ouverte, croyait entendre, au fond de lui, le dialogue des germes inutilisables. Des banqueroutes microscopiques, des renoncements moléculaires, des catastrophes séminales, occupaient le milieu de son être. Ses cellules génératrices refusaient le combat. Il vibrait de la mort solitaire et froide des astres. Une voix menue le tira de son hallucination :

— J'ai froid. Je m'ennuie...

— Couchez-vous, dit-il.

Et, machinalement, il se mit à dégraffer sa tunique. Mais il avait l'impression d'accomplir sur lui-même la toilette du condamné. Oui, c'était bien cela : un condamné. Il n'était plus le centre de la création.

Il ne participait plus à la formidable sarabande des femelles et des mâles, aux naissances des suc, aux épousailles des semences, aux duels des oiseaux amoureux, aux poursuites des chats, aux voyages aériens du pollen, au vol nuptial des abeilles, à la germination silencieuse et secrète des plantes. Cette femme avait été choisie par Dieu pour être le témoin de son abdication. Elle lui administrait, au nom de Dieu, la preuve de son insuffisance. Mais pourquoi Dieu retirait-il à son serviteur un rôle qu'il avait jusqu'à ce jour si brillamment tenu ? N'étant plus le maître du jeu, fallait-il que lui, Kisiakoff, se contentât d'un emploi de comparse ? En vérité, il eût aimé mieux perdre l'ouïe ou la vue que cette faculté génésique élémentaire qui commandait le monde. Il grommela :

— Non, ce n'est pas possible... Il s'agit d'un malentendu...

— Que dites-vous ? demanda Lucienne Pérez.

Elle était couchée, mais son torse nu émergeait encore des fourrures. Visiblement, elle avait renoncé à son arrogance. Elle regrettait même, sans doute, d'avoir introduit dans sa chambre cet individu taciturne et inactif. La crainte dilatait ses yeux. Une dernière fois, elle l'implora :

— Venez !

Soudain, frappé de colère, il glapit :

— Vous voyez bien que c'est impossible !

— Quoi ? chuchota-t-elle, en battant des paupières.

Il s'appliqua une claque sur le ventre :

— Ça dort, là-dedans ! C'est hors du jeu ! Ça ne veut pas de vous ! Mais vous désirez peut-être que je me prosterne, que je fasse une prière ?

Il s'agenouilla péniblement, joignit les mains :

— Eh bien, à votre guise, je ferai une prière.

Lucienne Pérez, pétrifiée par l'angoisse, contemplait ce gros homme en chemise, qui se tenait à genoux, au centre de la pièce. Tandis qu'il priait, elle avait ramassé son déshabillé de dentelle et s'en couvrait le haut du corps. Son regard vérifia rapidement la place d'un bouton de sonnette encastré dans le mur. Elle gémit :

— Relevez-vous... Vous avez trop bu... Je vais dire à Marie de vous préparer un lit dans une autre chambre...

Kisiakoff se redressa en soufflant. D'une main, il massait ses genoux endoloris, de l'autre, il se caressait les reins. Son œil noir, ombragé de sourcils broussailleux, fit le tour de la pièce et s'arrêta sur la jeune femme.

— Dieu ne répond plus, dit-il. Il n'est pas chez lui. Seul, je ne pourrai rien. Tu veux que j'aille dormir ailleurs ? Pourquoi ?

Elle balbutia :

— Vous vous reposerez mieux.

— Ne mens pas, fillette. Tu te méfies de moi, parce que je suis impuissant. Les hommes normaux ne te font pas peur. Tu les connais sur toutes les coutures. Tu as l'habitude. Mais un impuissant ? Un gros impuissant barbu ? Hein ?

Ses dents claquèrent, comme celles d'un chien qui attrape une mouche :

— C'est terrible, un impuissant ! On ne sait pas ce qui mijote dans sa tête, dans son ventre. On peut s'attendre à tout. Tu t'attends à tout. Et tu as raison. L'homme inoffensif est un danger pour la femme, car la femme se nourrit d'offenses. Je me coucherai à côté de toi, et la chaleur de ta peau me sera indifférente. Je tâterai ta poitrine, et ce sera comme si je portais la main sur du caoutchouc. Et tu auras beau te tortiller, te trémousser, me mordiller, me suçoter, je ne changerai pas d'attitude. Ouvre les draps. J'entre. Le grand zéro se couche.

Il fit deux pas vers le lit, et, subitement, un rire large creva son visage. Il venait de comprendre les mobiles de Dieu. Si Dieu lui avait retiré le sceptre de la toute-puissance, c'était pour lui confier un emploi plus difficile encore. Jadis, il avait triomphé des êtres grâce à ses avantages physiques. On lui demandait maintenant de les soumettre par les seuls moyens de la pensée. Il avait longtemps été armé pour la lutte. À présent, on lui confisquait ses armes pour voir si, démuni, il combattrait avec le même succès. Il ne s'agissait donc pas d'un châtiment, mais d'un témoignage d'excellence. Il ne fallait pas se plaindre de cette infirmité, mais s'en réjouir, comme d'une promotion.

— Ah ! imbécile ! Radieux imbécile ! s'écria Kisiakoff.

Il se tenait les côtes, pour comprimer un rire douloureux.

Les pékinois, éveillés en sursaut, poussèrent quelques jappements hostiles.

— Paix, mes petits, dit Kisiakoff.

Avec décision, il rejeta la couverture et entra de tout son poids dans le lit.

Les pékinois ronflaient avec un bruit casanier de bouillotte. Lucienne Pérez, étendue sur le dos, descendait un fleuve à la dérive, passait sous l'arche d'un pont, dont l'ombre couvrait sa figure. Tamisés par l'épaisseur des rideaux, les bruits et la lumière de Paris étaient à peine perceptibles, comme le message d'un monde à son agonie. Kisiakoff écoutait avec volupté cette rumeur discrète autour de son repos. Dix fois, en l'espace de quelques heures, Lucienne Pérez avait obstinément tenté de l'émouvoir. Et, dix fois, elle avait été obligée de reconnaître qu'il n'était bon à rien. Dieu l'avait irrévocablement rangé dans le clan des passifs. Jamais, pourtant, il ne s'était senti plus fort et plus nécessaire : « Le tout est de comprendre. J'étais un taureau. Je suis un bœuf. Un bœuf plus redoutable qu'un taureau. C'est rare. »

Une chaleur rampante, venue des radiateurs, la couleur bleutée de l'air, un vague relent de ménagerie, agissaient comme autant de philtres sur ses nerfs fatigués. Il se trouvait bien dans ce lit, dans cette chambre. Il n'avait pas envie de partir. Ses jambes remuèrent sous les draps, en quête d'une position confortable. Il toucha du bout de l'orteil le mollet tiède et mou de Lucienne Pérez. Elle poussa un grognement bref sans se réveiller. Kisiakoff gloussa :

« Tu dors, petite carcasse ? Tu fais des rêves d'amour ? Tu ne te doutes même pas de la présence, à ton côté, de cette barbe et de ce ventre ! »

Il s'assit sur son séant et se gratta la poitrine, avec ses doigts, dans le sens horizontal. Son linge de corps gisait au pied du lit, sur l'estrade. Il prit sa chemise et l'enfila, en secouant les bras pour bien pénétrer dans les manches. Quand sa tête émergea de l'encolure, il vit Lucienne Pérez qui, tirée du sommeil, le dévisageait avec stupéfaction. Elle avait une figure blafarde, aux lèvres bouffies, à la joue gauche marquée transversalement par un pli de l'oreiller. Ses paupières s'ouvraient difficilement sur un regard liquide. Elle murmura :

— Ah ! c'est vous !

— Oui, dit Kisiakoff avec optimisme. Et j'ai faim.

— Faim ? répéta-t-elle, comme s'il eût énoncé une prétention inconcevable.

— Pourquoi n'aurais-je pas faim ? reprit Kisiakoff d'une voix menaçante. Parce que je n'ai pas fait l'amour ?

De nouveau, Lucienne Pérez se ratatina dans la crainte :

— Ce n'est pas ça... Mais...

— Mais quoi ? Je pense que votre Marie nous a préparé un petit déjeuner. En Russie, quand je me réveillais, mon fidèle valet de chambre entraînait dans la pièce et disait : « J'espère que Votre Seigneurie a passé une nuit reposante. » Il portait à bout de bras un plateau en argent massif, chargé de caviar, de saumon, de miel et de confiture de roses. Et, tandis que je mangeais, il se tenait au garde-à-vous. Et, quand je buvais, il criait : « Dieu vous bénisse. » Nous savions vivre.

— C'est bien, dit Lucienne Pérez. Je vais prévenir Marie. Mais vous partirez après le petit déjeuner.

— Partir ? s'écria Kisiakoff. Et pourquoi, ma tendre pintade ?

— Vous n'avez tout de même pas l'intention de vous installer chez moi ?

Kisiakoff lui fit un regard de reproche, dressa un doigt, et dit gravement :

— Si j'avais fait l'amour avec vous, cette nuit, je comprendrais que vous songiez à me renvoyer ce matin. On congédie un amant. On ne congédie pas un père.

— Mais vous n'êtes pas mon père !

— Je pourrais l'être, dit Kisiakoff.

Il leva les yeux, vit son reflet dans la glace du plafond et ajouta :

— Je suis sur terre et je suis au ciel.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien. C'est encore trop compliqué pour votre entendement, petite femme. J'ai beaucoup réfléchi à vous, cette nuit.

— Vous avez surtout ronflé.

— C'était pour vous donner le change. Oui, j'ai beaucoup réfléchi à vous, et j'ai eu pitié de votre sort, dans mon âme.

— Je ne suis pas à plaindre, dit Lucienne Pérez. Tournez-vous, pendant que je passe mon déshabillé.

Elle se leva. Kisiakoff tirait sur sa barbe à pleines mains. Son visage était soucieux.

— Vous vous gênez de moi ? dit-il enfin. Quelle sottise ! Je connais par cœur les moindres replis de votre corps charmant. Je pourrais vous dessiner.

Du pouce, il traçait dans l'air une arabesque onduleuse. Puis, il piqua le vide du bout de l'index et annonça :

— Un grain de beauté ici. Un autre là... Je me trompe ?

Lucienne Pérez, ayant enfilé son vêtement, ouvrit la porte de la chambre et ordonna :

— Marie, le petit déjeuner. Pour deux personnes.

— Avec des toasts, dit Kisiakoff.

— Avec des toasts, répéta la jeune femme.

— Ma pauvre enfant, dit Kisiakoff, vous n'êtes pas heureuse.

Les pékinois se trémoussaient petitement. L'un d'eux n'approcha de Kisiakoff et lui lécha la main.

— Celui-ci a déjà compris ! s'exclama Kisiakoff. Oh ! le merveilleux instinct de la bête !

Une porte dérobée menait au cabinet de toilette. Lucienne Pérez disparut, et un bruit d'eau courante égaya le silence. Kisiakoff boutonna son caleçon. Il portait, à même la peau de son ventre, une vieille ceinture de toile, à compartiments, qui lui avait servi à cacher des pièces d'or et des bijoux, durant sa fuite de Russie. À présent, les pochettes étaient presque toutes vides. Il les palpa, l'une après l'autre, tristement.

— M'entendez-vous quand je vous parle ? cria-t-il soudain.

— Oui, répondit la voix de Lucienne Pérez, accompagnée par une rumeur de clapotis intimes. Je vous entends. Mais je ne veux pas vous écouter.

— Vous avez tort, dit Kisiakoff. Qu'êtes-vous, en somme ? Une jolie femme écrasée sous le poids de sa fortune, et incapable de l'administrer. Vous passez à côté des occasions les plus merveilleuses,

et vous vous passionnez pour des objets qui ne valent pas la peine d'un crachat. Quel gaspillage !

— Je vis comme il me plaît.

— C'est-à-dire mal. Une femme seule ne sait pas vivre. L'impôt mystérieux, prélevé chaque mois sur son sang, entraîne pour elle une stabilité physiologique indéniable. Son attrait pour l'homme n'est que la traduction d'un besoin tout primitif de sécurité. Et, en vérité, le mâle, de par sa constitution même, est fait pour compléter et sauvegarder la femelle. Mais attention : si vous prenez un mari, un amant, vous devenez l'esclave de ce mâle. Et c'est cela qu'il faut éviter à tout prix. Avoir, dans son existence, un mâle qui ne soit ni le mari ni l'amant. Être libre sur le plan sexuel, et protégée sur le plan social. Se donner au plaisir, tandis qu'un monsieur qui ne vous demande rien s'occupe cependant de vos intérêts. Voilà l'idéal pour une jeune personne de votre espèce !

Il avait, tout en parlant, fini de s'habiller. Les pékinois, assis sur leur derrière, l'écoutaient avec une curiosité sympathique.

— Qui surveille vos chiens, qui les promène ? demanda Kisiakoff.

— Marie.

— Ils sont mal soignés. La petite femelle (c'est Mitsouquette, n'est-ce pas ?) a une tumeur mammaire qu'il importe de signaler d'urgence à un spécialiste. Je vous donnerai une adresse. Quant à celui que vous nommez Mitsouko, je lui supprimerais tout aliment azoté pendant trois semaines. Je ne serais pas surpris qu'il fît de la néphrite, pauvre ange !

Lucienne Pérez parut sur le seuil du cabinet de toilette. Son visage remaquillé exprimait l'inquiétude :

— Êtes-vous sûr de ce que vous dites ?

— Certain.

— D'où savez-vous toutes ces choses ?

— J'aime les bêtes, avoua Kisiakoff. Et j'ai tant vécu ! Mais, puisque nous sommes sur le chapitre de l'alimentation, je voudrais vous poser encore une question indiscrète. Vos menus personnels, qui les compose ?

— Marie.

— Permettez à un vieil homme de vous donner le conseil suivant : mangez moins, ne buvez pas aux repas, évitez les farineux. Je gage que vous êtes sujette à l'empâtement.

— J'ai augmenté d'un kilo en un mois, dit Lucienne Pérez, avec un petit rire gêné.

Kisiakoff fit une grimace de torture et tapa du poing droit le creux de sa main gauche ouverte :

— C'est un crime, quand on a un corps comme le vôtre ! Je vous indiquerai un traitement. Mais le suivrez-vous ?

— Pourquoi pas ?

— Vous êtes gourmande. Il faudrait que quelqu'un fût constamment derrière votre dos pour vous surveiller. Un bonbon par-ci. Un whisky par-là. Et l'organisme assimile mal. Le foie se cabre. Les couches adipeuses se superposent. Bourrelets aux hanches. Envahissement graisseux sous le menton. Combien dépensez-vous par mois pour votre nourriture ?

— Trois ou quatre mille francs, environ.

Il révolta les prunelles et poussa un grondement courroucé.

— C'est trop ? demanda la jeune femme.

— On vous vole, on vous gruge, on vous dépouille ! s'écria Kisiakoff. Je souffre en vous disant cela, mais toute ma vie a été dédiée à la cause des faibles. Je ne peux pas tolérer qu'on profite d'un être tel que vous. À vos yeux, je suis moins que rien. Un étranger. Un incapable. Un impuissant. Mais...

Il secoua sa grosse tête découragée :

— Non, j'aime mieux me taire. Vous me ririez à la barbe.

— Parlez, dit-elle.

Kisiakoff pressa des deux doigts la racine de son nez, comme pour contenir un afflux de larmes. Ses épaules tremblaient. Il proféra d'une voix sourde :

— Je n'ai pas eu d'enfants. Et, devant vous, je me découvre père. Je voudrais vous protéger contre les autres, vous aider dans la direction de votre maison, vous conseiller dans le choix de vos amis, de vos amants, mettre mon expérience au service de votre jeunesse. Le bonheur est possible, Lucienne ! Savez-vous ce que j'éprouve pour vous ?

— Comment le saurais-je ?

— Le coup de foudre ! Le coup de foudre paternel !

Elle voulut protester, mais il gémit :

— Laissez-moi vider mon cœur. Cette nuit, après mon échec, une vérité est entrée dans ma conscience. Je me suis dit : « Cette enfant est mon Dieu, mon bien spirituel. Je ne la connais que depuis quelques heures, mais je sais déjà tous les égards qu'elle mérite. Moi vivant, personne ne lui fera du mal. Ceux qui voudront la voler, la tromper, l'insulter, de quelque manière que ce soit, me trouveront planté en travers de leur route. D'autres lui donneront le plaisir. Je lui donnerai le bonheur. D'autres la combleront dans sa chair. Je la comblerai dans son âme. Je serai son ange gardien, son confident, son défenseur, son avocat, son médecin, son souffre-douleur, son chien fidèle, sa nourrice et son concierge intime. Elle me mettra à toutes les sauces. Elle me traitera sans ménagement. Et cela jusqu'à l'instant où Dieu me commandera d'abandonner la terre. » Voilà ce que je rêvais. Vieux fou ! Toute la nuit, cette idée a rayonné comme une veilleuse dans ma

tête !

Il suffoquait. De vraies larmes se formaient au bord de ses paupières. Ses lèvres étaient humides.

— Excusez-moi, dit-il encore. Je suis ridicule...

Lucienne Pérez s'était assise au bord du lit. Une douceur prudente amollissait son visage. Elle murmura :

— Vous n'êtes pas ridicule. Je suis touchée. En somme, vous voudriez être mon... mon majordome...

Il baissa le front :

— Les mots sont affreux !

— C'est vrai, reprit-elle, je vis comme une folle. Je bois et je jette l'argent par les fenêtres. J'ai souvent pensé que la présence d'un homme de confiance, dans cette maison, était nécessaire. Mais comment trouver un homme de confiance ?... Je vous connais à peine... Mettez-vous à ma place... Si tout à coup...

Kisiakoff releva la tête. Son visage était de bois.

— Oubliez ce que je vous ai dit, chuchota-t-il d'une voix altérée. Je vais partir.

Il fit un mouvement vers la porte.

— Restez ! cria Lucienne Pérez.

— Non.

— Pourquoi ?

— Mon rang m'interdit d'accepter votre offre.

— Vous êtes bien portier au *Poulain bossu* !

— Être au service de tous est moins humiliant que d'être au service d'un seul.

— Vous serez payé.

— Ne mêlez pas l'argent aux sentiments. Je paierais moi-même, s'il le fallait, pour pouvoir vivre à vos côtés. Voilà ce que vous ne voulez pas comprendre. Non, non, n'insistez pas. J'ai fait un songe merveilleux. Je retombe sur terre.

— Si je vous prie de...

— De quoi ?

— D'être mon... mon ami, mon soutien...

Une décharge électrique parcourut le corps de Kisiakoff. Ses yeux jetaient de la lumière. Il balbutia :

— Vous... vous... vous me priez ?...

— Oui, je vous prie.

Il y eut un grand silence. Puis, Kisiakoff se signa la poitrine et dit :

— Merci, mon Dieu. Cette femme ne regrettera pas sa confiance.

X

Debout, devant la glace de la cheminée, Serge examinait non visage, aux joues irritées par le rasoir. Une éruption de boutons roses ponctuait le pourtour de ses lèvres.

« Rien d'étonnant, avec ces vieilles lames », dit-il.

Il devait, en effet, se contenter des vieilles lames que son père lui abandonnait après un long usage. Cette circonstance lui parut, une fois de plus, humiliante. Il sortit de sa poche un papier de soie, plié en sachet, où il conservait un peu de poudre volée dans la coiffeuse de Tania. Avec la pulpe du doigt, il cueillait cette poudre et l'appliquait sur les boutons. C'était une opération très délicate, car au moindre contact, la matière farineuse s'amoncelait en points blancs dans les cratères de la peau. Il fallait ensuite égaliser la couche pour obtenir une teinte unie. Boris, qui avait fini ses devoirs, suivait les gestes de son frère avec une attention ironique. Soudain, Serge tourna vers lui une figure sucrée par plaques et cria :

— Tu te fous de moi ?

— Non, dit Boris, mais je trouve que tu te donnes bien du mal pour recevoir un copain.

— Chabassu est le type le plus formidable de la classe, répliqua Serge. C'est la première fois qu'il vient ici. Je tiens à ce qu'il ait bonne impression. Range tes bouquins. Que la chambre soit propre !

Et il se remit à soigner son visage. Il était très fier que Chabassu eût accepté son invitation. Chabassu avait des parents aisés, s'habillait avec élégance et écrivait des poèmes que personne ne comprenait. Il avait dit à Serge : « Tu m'intéresses, parce que tu es le symbole du désarroi mondial. Il y a dans ton œil des fragments de planète. » Serge, flatté, l'avait aussitôt prié de venir passer le dimanche après-midi à la maison. Il le regrettait sincèrement aujourd'hui, car Chabassu avait du goût, et l'appartement des Danoff, petit et banal, ne pouvait que lui déplaire. « C'est trop bête ! pensait Serge. J'aurais dû le prévenir. Et mon père et ma mère qui parlent le français avec l'accent russe ! Chabassu fera une drôle de gueule en les entendant ! » Il eût souhaité être seul au logis pour l'arrivée de son hôte. De nouveau, son regard se porta sur Boris. Pourquoi ne s'en allait-il pas, ce gamin ? Il était attendu chez un ami de classe qui habitait l'immeuble voisin.

— Tu te décides à décamper ? demanda Serge sur un ton rogue.

— Je voudrais, moi aussi, voir Chabassu, murmura Boris.

— Et moi, je ne tiens nullement à ce que tu voies Chabassu. Nous avons à discuter de choses que tu ne peux pas comprendre.

Lorsque Boris fut parti, Serge acheva de ranger la chambre, jeta négligemment un paquet de cigarettes sur sa table et épingla au mur une carte postale qui représentait l'actrice de cinéma Mary Pickford. Puis il se rendit dans la salle à manger, où ses parents prenaient le café en lisant des journaux illustrés. Dès le seuil, il constata avec humeur que son père n'avait pas changé de costume. Ce complet gris, lustré aux coudes et au col, lui donnait l'air pauvre. Tania, elle-même, ne s'était guère mise en frais, malgré les recommandations de son fils. Elle portait une robe bleu marine, à collerette blanche, que Serge lui avait vue tous les jours de la semaine. Son chignon pendait très bas sur sa nuque.

— Il se fait désirer, ton camarade, dit Michel.

— Chabassu n'a pas d'heure, grogna Serge.

— Malheureusement, ta mère et moi sommes des gens ponctuels. L'oncle Akim nous attend pour l'installation de son nouveau domicile. Si Chabassu tarde encore, tu le recevras sans nous.

Serge n'osa pas avouer que cette solution l'eût déchargé d'un pénible souci.

— Oh ! cela n'a pas d'importance, dit-il. Vous pouvez partir...

Il fit une pause et ajouta légèrement :

— Grand-mère restera dans sa chambre, n'est-ce pas ?

Il ne fallait surtout pas que Chabassu rencontrât Marie Ossipovna. Elle était capable de lui tenir un grand discours en russe ou en circassien. Cette seule idée plongeait Serge dans une affreuse confusion.

— Sois tranquille, dit Michel, ta grand-mère ne viendra pas vous déranger.

Il jeta sur son fils un regard lumineux et froid. Serge se sentit deviné dans ses pensées les plus secrètes, rougit un peu, marmonna :

— Je disais ça pour elle, surtout. Nous ferons peut-être du bruit. Je ne voudrais pas qu'elle s'en inquiétât...

À ce moment, un coup de sonnette retentit dans l'entrée. Serge changea de visage, cria : « C'est lui ! » et se précipita vers la porte. Il revint, accompagné d'un garçon pâle et blond, au front proéminent, au cou maigre.

— Papa, maman, je vous présente mon camarade Chabassu, dit Serge.

Chabassu portait un veston très cintré, de couleur vert olive. Ses pantalons, de même nuance, étroits et courts, dégageaient les chevilles gainées de chaussettes mauves. Il baisa la main de Tania, s'inclina devant Michel et proféra d'une voix pointue :

— Je suis peut-être en avance, peut-être en retard. Dans un cas comme dans l'autre, je m'excuse. Serge a dû vous expliquer...

— Serge nous a, en effet, tout expliqué, dit Michel.

Jamais encore Serge n'avait été à ce point choqué par l'accent russe de son père. Cette prononciation rude et lente offensait son oreille. Il regarda Chabassu à la dérobée, pour lire sur sa figure un signe de gaieté blagueuse. Mais Chabassu demeurait imperturbable.

— Nous avons souvent entendu parler de vous, dit Tania. Il m'est agréable que mon fils se fasse des amis parmi ses compagnons d'études français. Son père et moi, par la force de l'habitude, fréquentons surtout la colonie russe. Je ne voudrais pas qu'il fût dépaycé, comme nous, à Paris. Le sentiment d'exil est bien bassinant...

Serge frémit, comme s'il se fût retourné un ongle. Sa mère avait sans doute voulu dire : lancinant. Pourquoi employait-elle des mots compliqués dont elle ignorait le sens ? Il grommela :

— Lancinant, maman.

Chabassu sourit. Tania dit :

— Lancinant, bassinant ! Je m'embrouille ! Vous me pardonnerez mon français, monsieur Chabassu.

— D'autant plus aisément, dit Chabassu, que je travaille à détruire cette langue.

— Comment cela ? s'écria Tania.

— Chabassu est un poète, expliqua Serge.

— Ah ! je comprends, dit Michel.

— Oui, reprit Chabassu, il faut sortir les mots de leurs alvéoles sacrés pour les rendre à leur destination sauvage. Si, dans mon esprit, le mot nuage désigne mieux un pied que le mot pied, j'ai le droit de dire de mon pied, c'est un nuage.

— Mais pas du mien, dit Michel.

Et il se mit à rire. Serge était consterné. Comme pour inviter ses parents à plus de compréhension, il murmura :

— Chabassu a écrit des trucs épatants !

— Je n'écris plus, dit Chabassu.

— Pourquoi ?

— Pour me nier.

Michel haussa les sourcils, consulta sa montre et dit :

— Il est temps de partir, Tania.

Déjà, Tania s'affairait, rangeait les tasses, pliait les journaux.

— Laisse donc, maman, dit Serge avec irritation.

— Tu feras chauffer l'eau du thé. Les gâteaux sont dans le garde-manger. Quand Boris reviendra de chez son camarade...

— Oui, oui, ne t'inquiète pas... Je n'ai pas dix ans...

Elle le baisa sur la joue, et il fut bizarrement mortifié par cette caresse faite en public. Il avait hâte de rester seul avec Chabassu.

Soudain, la porte de la salle à manger s'ouvrit en grinçant, et la tête de Marie Ossipovna s'inséra entre le battant et le chambranle. Ses lèvres pendaient dans son vieux visage, marqué de taches bistre. Elle fouillait la pièce d'un regard violent. Les oreilles de Serge devinrent brûlantes.

— Monsieur Chabassu, voici la grand-mère de Serge, dit Michel avec aisance. Je vous préviens qu'elle ne parle pas le français.

Marie Ossipovna pénétra lentement dans la pièce. Elle s'appuyait sur sa canne à pommeau d'or. Tandis que Chabassu lui baisait la main, elle prononça quelques mots incompréhensibles, en circassien. Puis, elle souleva le couvercle du sucrier, prit six morceaux de sucre, en glissa un dans sa bouche et sortit avec majesté. Chabassu déclara :

— Elle a une personnalité du tonnerre !

Mais Serge le soupçonnait de déguiser sa pensée par esprit de charité. Enfin, Michel et Tania se retirèrent à leur tour, et Serge poussa un soupir de délivrance.

— C'est bien gentil, les parents, dit-il, mais je ne respire que lorsqu'ils sont loin.

— Ton père a vu le censeur ?

— Hier, à quatre heures.

— Et alors ?

— Alors quoi ? Tout ce que tu imagines : « Mon fils est un cancre... La honte de la famille... Si tu ne fais pas de progrès... » Bref, ils veulent me coller pensionnaire.

Chabassu fit la grimace :

— Ça sent mauvais.

— S'ils me collent pensionnaire, dit Serge, je m'évaderai.

Et, prenant Chabassu par le bras, il l'entraîna dans sa chambre.

— C'est là que tu dors ? demanda Chabassu.

— Oui, dit Serge. C'est dégueulasse. Mais je n'y peux rien.

Il contemplait avec rancune cette petite pièce carrée, qu'encombraient une armoire à glace, une table tapissée de papier buvard rose, deux chaises cannées et deux lits jumeaux, aux montants terminés par des boules de cuivre. Chabassu avait apporté un phonographe et des disques. Il mit l'appareil en marche et s'étendit sur un lit. Serge s'étendit sur le lit voisin. Le disque tournait. La voix caverneuse d'Yvonne George chantait : *L'Autre*. Chabassu fumait une cigarette orientale. De temps en temps, il détachait de l'ongle une brindille de tabac qui s'était collée à sa lèvre inférieure. Son geste était élégant. Serge se sentit gagné par une mélancolie toute métaphysique. Des idées vagues et fortes naissaient dans son esprit : « Est-ce que j'existe vraiment ? Que représente ce *moi* qui porte le nom de Danoff ? Quel est le sens de la vie ? » Il devinait confusément qu'il se trouvait à la base d'une pyramide de pensées. Mais le sommet, la solution, se perdaient dans la brume. Une angoisse lui prit le cœur : « C'est ainsi

que l'on devient fou. » Chabassu s'était levé pour changer le disque et remonter le phonographe. La manivelle grinçait à chaque tour.

— Que penses-tu de mes parents ? demanda Serge.

— Ce sont des parents, dit Chabassu. Ils ont les pieds sur la terre. Ils mangent. Dans la vie, il y a la race des repus et la race des affamés.

— Nous sommes, toi et moi, des affamés, dit Serge. C'est pour cela que nous nous comprenons.

Chabassu se recoucha sur le lit et croisa les jambes. Comme l'unique fenêtre ouvrait sur la cour, une pénombre cendreuse noyait la pièce. Il semblait à Serge que cette demi-obscureté le rapprochait encore de Chabassu. La musique et le crépuscule entretenaient en lui un douloureux besoin d'amitié.

— Il faut faire sauter la croûte, reprit Chabassu. Mettre la plaie à vif. Alors, l'existence prend sa vraie valeur. J'ai lu un bouquin sur les complexes. Je te le prêterai. Nous sommes tous dévorés de complexes. Les imbéciles en ont honte. Les gars bien les cultivent. En ce moment, nous cultivons nos complexes. Moi, je pourrais crier, tellement cette musique m'écorche.

— Moi aussi, dit Serge.

Mais il n'en était pas très convaincu. Au fond, il s'ennuyait un peu. En même temps, il avait peur de lui-même. Une idée folle le traversa : « Si je me levais et sans raison aucune, crachais au visage de Chabassu ou déboutonnais mon pantalon. » Il murmura :

— Si tu savais à quoi je viens de penser !...

— Dis toujours.

— J'ai voulu te cracher au visage ou déboutonner mon pantalon.

— Complexe ! dit Chabassu en le désignant du doigt. Je te félicite.

Ils demeurèrent un long moment sans parler, tout entiers requis par le mouvement de leurs âmes. Puis, Chabassu arrêta le phonographe et demanda d'une voix traînante :

— Tu voudrais dessiner une poule à poils ?

— Pourquoi ?

— Pour qu'on rigole un peu. J'ai apporté *La Vie parisienne*. J'aimerais que tu recopies la fille de la couverture, mais tu la feras sans sa petite culotte. Et avec les bouts des seins plus rouges...

Il tira de sa poche un exemplaire de *La Vie parisienne*, chiffonné et souillé de taches marron. Serge feuilleta la publication d'un air blasé et dit :

— Ce n'est pas très salaud, ton truc !

— Tu l'arrangeras en le recopiant.

Ils s'assirent, côte à côte, devant la table. Serge prit son bloc à dessin dans un tiroir, posa la revue à sa gauche. Son crayon courait rapidement sur la page blanche. Une silhouette de femme nue et potelée sortait du néant. Effrayée par la présence d'une souris, sous un

radiateur, elle tentait de cacher d'une main sa poitrine et de l'autre son ventre. D'un trait ferme, Serge indiqua la place des seins, et Chabassu ricana :

— C'est marrant !

Il respirait difficilement.

— Les fesses maintenant, reprit-il. Là. Et le ventre. Mets des poils dessus.

— Ça te plaît, les poils ? dit Serge avec répugnance.

Chabassu ne répondit pas. On eût dit qu'un phénomène intérieur absorbait toute son attention. Serge lui-même, d'ailleurs, était profondément troublé par son travail. Une chaleur inquiétante lui montait au visage. Il rêvait à des lèvres voraces, à des étreintes qui brisent les os.

— Tu as déjà couché avec une femme ? demanda-t-il soudain.

— Non, dit Chabassu. Les femmes me dégoûtent. Mais, un jour ou l'autre, j'essaierai.

Il renifla et conclut sourdement :

— Je méprise les femmes, parce qu'elles sont à la portée de tous. Goûter le plaisir avec une femme, l'épicier du coin peut le faire. À des êtres comme nous, il faut d'autres dérèglements.

Serge achevait son dessin aux crayons de couleur, posait une ombre rose sur les fesses, marquait de rouge vif les tétons symétriques et fiers.

— Comme ça, c'est chouette ! dit Chabassu. Fais la souris sous son radiateur.

Serge dessina la souris.

— La souris est aussi excitante que la femme, décréta Chabassu.

— Je ne trouve pas, dit Serge.

— Tu comprendras plus tard. Tu es encore trop simple. Il n'y a pas d'objet spécifique du désir. Pourquoi la femme, et pas la souris, ou la chaussure, ou l'homme ?

— C'est vrai, dit Serge.

— Le désir est en nous. Le prétexte importe peu. Il faut que tu lises Rimbaud.

Il médita un instant et dit encore :

— Au fond, des types comme nous effraient les femmes. C'est pour ça que nous ne pouvons pas avoir de succès auprès d'elles.

— Tu me laisses *La Vie parisienne* ? demanda Serge.

— Si tu veux. Mais je prends ton croquis.

Serge rangea *La Vie parisienne* dans un carton et Chabassu glissa le dessin dans la poche intérieure de sa veste, en déclarant :

— Pornographie et philosophie sont les deux pôles de l'univers.

— Nous sommes vraiment des cochons ! grommela Serge.

Il se sentait mal à l'aise, tendu et nerveux, prêt à dire des

insolences à des personnes respectables.

— Si nous sortions ? s'écria Chabassu. Je prendrais volontiers un cocktail dans une boîte un peu bidonnante.

Serge songea avec commisération aux gâteaux, aux tasses, aux petites serviettes en dentelle, que sa mère avait préparés pour le goûter. Un mépris viril le détournait de toutes ces douceurs.

— Excellente idée, dit-il. Un peu d'alcool me dégourdira.

Une foule de passants endimanchés coulait le long des vitrines, sur les grands boulevards, Serge et Chabassu, perdus dans la cohue, reluquaient les femmes avec insolence et plaisantaient leurs toilettes à mi-voix. Mais ni l'un ni l'autre, n'osaient aborder les promeneuses solitaires. Chabassu disait :

— Regarde cette typesse ! Elle a des nichons énormes !

Serge se retournait, pouffait de rire et répétait :

— Énormes ! Énormes !

— Chiche que je lui demande s'ils sont vrais.

— Chiche.

— Non. Elle est trop moche.

Ils échouèrent finalement dans un bar, au sous-sol, sombre, confidentiel, tout en bois ciré, en nickel et en petits drapeaux. Un barman, vêtu d'une veste immaculée, leur servit deux verres aux flancs glacés, où tremblait un liquide jaune. Aussitôt, le tour de leur conversation devint désabusé. Ils s'avouèrent qu'ils ne seraient que des ratés, parce que les triomphes invisibles excluent les réussites visibles. L'un comme l'autre avaient fait leur choix : ils étaient pour *l'intérieur*, contre *l'extérieur*. L'extérieur, c'étaient les parents, les professeurs, les études, les femmes en chair et en os, la Légion d'honneur et le bâton blanc de l'agent. L'intérieur, c'étaient le rêve, la névrose des poètes et toutes les mauvaises habitudes du corps.

— Comment veux-tu qu'on nous comprenne ? disait Serge. Nous vivons dans une autre dimension.

Ils burent encore deux cocktails. Serge avait la tête lourde. Son cœur était placé haut dans sa poitrine. Une femme très voyante se trouvait perchée comme un oiseau sur un tabouret du bar. Un manteau cerise, garni de maigre astrakan gris, pendait, tel un sac, sur sa carrure étroite. Elle avait un visage plat, au nez camard, aux paupières enduites de fard bleu. Sa bouche maquillée tenait une paille. Elle ne quittait pas Serge du regard.

— Tu as fait une touche, dit Chabassu. Si tu voulais, tu pourrais coucher avec elle.

Serge haussa les épaules. Une crainte subite refroidissait sa peau. Fier et tremblant, les genoux serrés, il chuchota :

— C'est une putain. Elle se fera payer.

— Et alors ? s'exclama Chabassu. Ça te répugne ? Il faut toujours faire ce qui vous répugne. C'est comme ça qu'on bouscule le décor. Toute ordure mérite d'être reniflée.

Il eut un hoquet. Ses prunelles se troublèrent. Serge crut que son camarade allait vomir sur le tapis, mais Chabassu se lécha les lèvres et dit simplement :

— On pourrait se l'offrir, à nous deux. J'en ai marre d'être vierge.

La femme s'était levée et s'approchait de leur table, en se dandinant d'un pied sur l'autre. Un flot d'angoisse bouillonnait dans la poitrine de Serge. Il se sentait mou et désespéré, comme une fille.

— Alors ? demanda la femme. On comploté ?

Serge pensa très vite à un problème de géométrie qu'il n'avait pas eu le temps de finir pour lundi. « On considère un triangle a, b, c , rectangle en a , dont les trois côtés sont en progression géométrique... » La femme s'était assise à côté de lui, sur la banquette. Un parfum sucré le recouvrit comme une vague. « Tout est fini. Plus moyen de reculer. Je suis la proie de cette créature. » Le dos d'une main effleura sa joue. Une voix éraillée articula lentement :

— Je m'ennuie, le dimanche. Pas vous ?

— Oh ! si, répondit Serge.

— On pourrait s'amuser, histoire de passer le temps.

— Oui, on pourrait s'amuser, dit Chabassu, comme un écho.

Serge se pencha vers lui et murmura :

— Je n'ai pas d'argent.

— Moi non plus, avoua Chabassu. Juste assez pour payer les consommations.

— Alors, foutons le camp...

— Non, gronda Chabassu.

— C'est pas poli de parler tout bas, minaуда la femme, en avançant une lippe boudeuse.

— On règle une question importante, dit Chabassu. Après, on s'occupera de vous.

Elle battit des paupières :

— Quoi ? T'as pas les moyens ?

— Écoute, dit Serge, en approchant ses lèvres de l'oreille de Chabassu, j'ai une idée. Ma grand-mère...

— Oui ?

— Elle a des économies. Elle me prêtera le nécessaire. Je fais un saut à la maison et je reviens. Toi, tu restes ici avec elle.

— D'accord, dit Chabassu. Prends un taxi pour aller plus vite.

Serge se leva.

— Tu t'en vas, beau brun ? susurra la femme.

Elle avait un visage idiot. « C'est affreux, pensa Serge. Affreux et indispensable. La pente fatale. Dans une heure au plus, je serai un

homme. Cette femme fera de moi un homme. »

Dans le taxi, il se répéta cette phrase : « Affreux et indispensable. »

Serge frappa à la porte, et, ne recevant pas de réponse, entra dans la pièce sur la pointe des pieds. Marie Ossipovna somnolait dans un fauteuil, face à la fenêtre. Sans doute avait-elle passé le plus clair de sa journée à observer les promeneurs, dans la rue. Ne sortant jamais et ne sachant pas lire, elle devait se contenter de cette distraction secondaire. Maintenant, elle était lasse, elle dormait. Une fine odeur d'eau de Cologne et de naphtaline embaumait discrètement son repos.

— Grand-maman ! dit Serge.

Elle remua un peu sa lourde tête très charnue, mais sans ouvrir les paupières. Il répéta, plus fort :

— Grand-maman !

Alors, elle s'éveilla tout à fait, écarquilla les yeux, plissa les lèvres. Serge entendit avec stupeur :

— Je crois qu'au premier étage, en face, la fille va se marier. On a apporté des gâteaux et des fleurs blanches.

— Peut-être, dit Serge.

— Et la chatte de la concierge attend des petits.

— Oui.

— Tu vois, je sais tout. Je ne bouge pas, et je sais tout. Ton ami ne vaut rien. Je ne bouge pas, et je le sais. Les hommes qui ont le cou maigre ne valent rien. D'ailleurs, il est de Vladicaucase, c'est tout dire !

— Mais non, grand-maman. Mon ami est un Français.

— Que fait-il donc en Russie ? dit Marie Ossipovna avec hauteur.

Serge hésita une seconde et murmura :

— Nous sommes sortis ensemble, et j'ai dû revenir parce que j'ai oublié de demander de l'argent à maman. Est-ce que tu ne pourrais pas ?...

— Où allez-vous ? Au cirque Salomonsky ?

— C'est cela même...

Elle hocha la tête :

— Tu devrais m'emmener. Depuis que j'habite Moscou, je n'ai pas été une seule fois au cirque Salomonsky. Pourtant, ils ont de beaux chevaux, paraît-il. Prends du sucre, tu le leur donneras à l'entracte.

— C'est surtout de l'argent que je voudrais prendre.

Marie Ossipovna se dressa en s'appuyant sur sa canne. Sa figure ravinée exprimait un grave contentement. Elle était fière que son petit-fils eût recours à elle dans un moment difficile. Elle dit :

— Autrefois, quand ton père était un jeune garçon, je lui ai donné aussi de l'argent pour ses plaisirs.

Son menton sautillait bizarrement. Elle ouvrit l'armoire, où, côte à

côte, pendaient des robes sombres, tendit les bras, atteignit, sur un rayon la cassette en métal blanc qui contenait ses économies. Puis, serrant la cassette contre son ventre, elle se rassit dans son fauteuil, souleva le couvercle. Dans le fond de la boîte, gisaient pêle-mêle des billets de cinq roubles de l'époque impériale, des assignats de mille roubles verts, datant de la révolution, d'autres roses, bistres, orangés, tout un fouillis de papillons sans valeur. Une vanité absurde brillait dans les yeux de la vieille dame. Elle demanda solennellement :

— Combien veux-tu ?

Serge, la gorge contractée, un peu honteux, un peu triste ne répondait pas.

— Dis un chiffre, reprit Marie Ossipovna avec un petit rire. Je n'ai pas peur. Je suis riche. Tiens ! Est-ce que cela le suffit ?

Elle avait ramassé une liasse de billets dans la boîte et les tendait à Serge, comme une poignée de foin à un cheval. Serge observait cette main ridée, dont les doigts se crispaient sur un paquet de paperasses multicolores. En même temps, il pensait à la femme au nez bref, parfumée, maquillée, qui l'attendait dans le bar. Quelque chose trembla en lui. Il fit un effort et prononça distinctement :

— N'aurais-tu pas d'autres billets que ceux-ci ?

— Pourquoi ? Ils ne sont pas bons ?

— Si, mais j'en voudrais d'autres.

— Eh bien, fouille toi-même ?

Il prit la cassette et la retourna sur le lit. Dans l'avalanche des papiers-monnaie russes, cinq coupures de dix francs retinrent son attention. Il les cueillit vivement et les présenta à Marie Ossipovna.

— Je voudrais prendre ça.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Cinquante francs... enfin... cinquante roubles.

— Cela te suffira, cinquante roubles ?

— Oui.

— Je voulais t'en donner dix mille.

— Non, non... cinquante, c'est très bien.

Elle lui appliqua une tape sur la joue. Il était le fils aîné, l'héritier des Danoff, son préféré.

— Quand tu en auras besoin encore, tu viendras me trouver, dit-elle. Un Danoff doit dépenser beaucoup d'argent. Empoche ça, en plus, pour me faire plaisir.

Et elle lui fourra dans les doigts un billet de dix mille roubles. Serge, machinalement, regarda ce rectangle de papier saumon foncé. Au centre, dans un médaillon vert tendre, étaient gravés l'emblème de la faucille et du marteau, et la date d'émission : 1919. Sur les bords, courait une formule, répétée en français, en anglais, en allemand, en italien, en chinois, en arabe : « Prolétaires de tous les pays, unissez-

vous !... *Workers of the world, unite !... Proletarier aller Länder, vereinigt euch !... Proletari di tutti paesi, unitevi !... »*

Il frémit. Marie Ossipovna, dilatée par le triomphe, se tenait devant lui, raide, la main tendue. Il baisa cette main, qui sentait l'eau de Cologne, balbutia « Merci », et sortit de la chambre.

DEUXIÈME PARTIE

I

Les cinq écharpes, épinglées côte à côte sur une table, représentaient le même bouquet de roses, tracé avec soin, mais non encore colorié. Au centre de chaque fleur, souriait un visage de femme. Sur le fond, se détachaient les silhouettes simplifiées de l'Arc de Triomphe, de la tour Eiffel et du Trocadéro. Et, dans l'encadrement, on lisait l'inscription suivante : « Souvenir de l'Exposition des Arts décoratifs, Paris, 1925. » Akim prit en main un tube en papier, plein d'une matière rouge très épaisse, pressa le cornet et souligna d'un trait net le bord festonné des pétales. Son voisin, Matvéeff, accomplissait un travail analogue pour les feuillages. Plus loin, des jeunes filles, vêtues de blouses grises, achevaient de barioler les pièces d'étoffe tendues sur des cadres, en appliquant, au pinceau, dans les limites du dessin, des touches de peinture à l'alcool, odorante et liquide. La peinture s'étalait entre les indications en relief du contour, traversait le tissu et tombait, goutte à goutte, dans des bassines disposées sous les tréteaux. Les employés, huit femmes et deux hommes, étaient tous d'origine russe. Le patron lui-même, Gorbatoff, était un ancien conseiller de cour, ce qui, dans la hiérarchie militaire, correspondait au grade de lieutenant-colonel. Il y avait six mois environ qu'Akim était entré, par relation, au service de Gorbatoff. Depuis, il décorait, du matin au soir, des écharpes de dames, des sacs à main et des mouchoirs. Cette besogne était moins fatigante et mieux rémunérée que celle de l'usine. Mais ce n'était pas pour peindre des tissus qu'Akim avait quitté le tour. Avant de se consacrer à cette tâche artistique, il avait, par amour des chevaux, passé près d'un an dans les écuries du cirque Médrano. Son travail, là-bas, consistait à soigner et à exhiber deux juments, dont l'une, coiffée d'un haut-de-forme, dansait une valse lente, et dont l'autre pénétrait sur la piste, costumée en femme, avec jupe bouffante, collerette et petit bonnet, et retirait, un à un, tous ses vêtements, pour se coucher, finalement, dans un lit. Plus tard, il avait été chargé de présenter trois chimpanzés, déguisés en mousquetaires et montés sur des échasses. Ces bêtes étaient d'une humeur affable, mais avaient pris la fâcheuse habitude d'attendre qu'on leur eût enfilé les culottes du travesti pour déposer leurs besoins aux sons de la musique. C'était Akim qui, selon le règlement, devait laver les culottes. L'odeur qui s'en dégagait était telle qu'il ne trouvait plus de goût à manger après le spectacle. En fin de compte,

lorsque Gorbatoff lui avait proposé d'abandonner le cirque Médrano pour l'atelier de peinture, il avait accepté son offre comme une promesse de délivrance. L'atelier de peinture fonctionnait à plein rendement. Avec l'annonce de l'Exposition des Arts décoratifs, le chiffre des commandes avait brusquement quintuplé. Gorbatoff lui-même travaillait nuit et jour dans son petit appartement qui sentait fortement l'alcali. Il avait obtenu l'exclusivité de certaines couleurs indélébiles, en provenance de Berlin, et d'une poudre scintillante, dont il aspergeait largement toutes ses œuvres. Chaque écharpe était signée. C'était une marchandise de luxe. Akim pressa un autre tube en papier, d'où coula sur l'étoffe une substance rose et fraîche comme de la pâte dentifrice. À côté de lui, Matvéeff, voué à la couleur verte, penchait son visage court, aux moustaches de chat, sur une planche de végétaux incomplets. Une toux rauque secoua sa poitrine. La poudre d'or et d'argent dont Gorbatoff abusait pour consteller les tissus, flottait dans l'air, impalpable, impondérable, pénétrait dans les gosiers, tapissait les bronches. Comme un écho, d'autres toux répondirent à la quinte de Matvéeff. Matvéeff grommela :

— Il nous fera tous crever, avec sa poudre d'or.

— En attendant, elle vous fait vivre, honorable collègue, glapit Gorbatoff, du fond de l'atelier.

Quelques demoiselles poussèrent des gloussements, pour attirer sur elles l'attention des messieurs. Elles étaient toutes des filles d'émigrés. Akim connaissait leurs parents. Il songea que, s'il avait eu une fille, il n'aurait pas aimé qu'elle travaillât dans l'atelier de Gorbatoff. « C'est bon pour de vieux requins comme moi. Ni les balles ni la poudre. Increvable. »

La présence des jeunes filles l'amusait et l'agaçait tout à tour. Certaines étaient jolies. Mais elles parlaient trop et s'intéressaient exclusivement à des sujets absurdes. Ce n'étaient que petits rires, confidences chuchotées, soupirs à fendre l'âme et photographies passées de main en main :

— Tu sais que maman m'a permis de sortir avec Fédia, demain soir ? Il a une lèvre inférieure extraordinaire. Et les yeux de Rudolph Valentino.

— Moi, je trouve plutôt qu'il ressemble à Ivan Mosjoukine !

— Tu es folle ! Ivan Mosjoukine a le bas du visage beaucoup plus comme ça... en triangle...

— Silence ! aboya Gorbatoff.

Matvéeff cracha violemment dans son mouchoir et dit :

— Même les crachats sont dorés ! Quel luxe !

Une jeune fille qui se tenait à la gauche d'Akim, pouffa de rire. Elle était gracieuse et blonde, un peu fade. Elle se nommait Hélène Borissovna. Chaque fois qu'il la regardait, Akim se sentait troublé.

— Savez-vous, dit Matvéeff, que les Soviets se préparent à ouvrir un pavillon à l'Exposition des Arts décoratifs ?

— Racontars, grogna Akim.

— Si, si... Ce sera officiel bientôt. Et pourquoi pas, après tout ? La France, grâce à Herriot, a reconnu la Russie soviétique. M. Herbette a été envoyé à Moscou comme ambassadeur. Et, en échange, les bolcheviks nous ont fait cadeau du camarade Krassine et de sa bande d'espions. C'est ce qui s'appelle renouer des relations diplomatiques. Quelle ordure !...

Akim baissa la tête. Prévenu par des amis, il avait assisté, quelques mois plus tôt, à l'évacuation des services de la rue de Grenelle. L'immeuble de l'ambassade était occupé, depuis 1917, par Maklakoff, que le gouvernement provisoire de Kérensky avait accrédité en France. Malgré l'effondrement du régime la chancellerie était restée sur les lieux et n'avait pas cessé de fonctionner normalement. Il avait fallu la reconnaissance des Soviets par la France pour que le représentant des émigrés quittât l'hôtel et fît procéder à l'enlèvement des archives. Un dernier taxi avait emporté les écussons et les drapeaux aux couleurs de l'ancienne Russie. À leur place, figuraient maintenant les emblèmes de l'U.R.S.S. Entre ces murs précieux, où le tsar Nicolas II avait vécu lors de son voyage à Paris, en 1896, se pavanaient à présent ceux qui furent ses assassins. Ces mêmes Français, qui avaient acclamé le couple impérial, acceptaient la venue parmi eux d'une délégation de régicides et de faussaires. Qu'allait-on faire de la flotte de Wrangel internée à Bizerte ? La saisir ou l'abandonner aux Soviets ?

— Les Français sont fous ! dit Akim. Ils ne veulent pas entendre nos avertissements. Ils ouvrent les bras à ceux qui les tueront. Lénine est mort, que le diable ait son âme ! Mais la pourriture continue. Vous avez lu les documents sur l'organisation du parti communiste en France ? Tout est soumis aux ordres de Moscou. Au début, il y avait quinze personnes avec Krassine. Il y en a cinquante aujourd'hui. Et le flot monte. Sous prétexte de commerce, ces messieurs font de la propagande. C'est une véritable Tcheka qui se constitue à l'ombre de l'ambassade.

— Messieurs, cria Gorbatoff, un peu moins de paroles et un peu plus de travail.

— Simon Simonovitch, demanda Akim, est-il exact que les Soviets participeront à l'Exposition des Arts décoratifs ?

— On le dit, soupira Gorbatoff.

— Et nous devons accepter cela ?

— Écrivez au président Herriot, il vous répondra personnellement.

Akim fit un mouvement brusque, et la couleur rose qu'il posait sur l'étoffe déborda légèrement le dessin. Il lâcha un juron. Sa maladresse le contrariait. En même temps, il s'étonnait de pouvoir déplorer cet

incident secondaire, alors que des événements d'une extrême importance sollicitaient son attention.

— Eh oui, dit Matvéeff, nous devons nous résigner. Que sommes-nous pour les Français ? Des vaincus, tout juste bons à conduire des taxis et à dessiner des écharpes. Nous encombrons leurs rues, leurs maisons, leurs magasins. Mettez dans un plateau de la balance une poignée d'émigrés misérables et, dans l'autre, une nation de plus de cent cinquante millions d'âmes, de quel côté penchera le fléau ?

— Toujours cette loi des nombres ! gronda Akim. Autrefois, on jugeait un pays selon la qualité de ses sujets, aujourd'hui, la quantité prime tout. Que la France prenne garde ! Elle n'a pas la quantité pour elle. Cette manière de voir est contraire à ses intérêts.

— La France a gagné la guerre, dit Matvéeff.

— Grâce à qui ? demanda Akim. Grâce à nous qu'elle méprise, et malgré les bolcheviks qu'elle reconnaît officiellement. Où est la justice ?

Le téléphone sonna sur la table du patron. Gorbatoff décrocha le récepteur.

— Encore une commande ! dit Hélène Borissovna.

Mais Gorbatoff n'ouvrait pas son registre. Au bout d'un moment, il décolla le récepteur de son oreille et annonça sur un ton rogue :

— C'est pour vous, Akim Constantinovitch.

Akim traversa la salle en murmurant :

— Je m'excuse... J'avais pourtant recommandé à mes amis de ne téléphoner à l'atelier sous aucun prétexte...

Il prit l'appareil et, aussitôt, son visage devint attentif anxieux

— C'est toi, Michel ?... Comment ?... Une lettre de Nina ?...

Gorbatoff l'observait, les sourcils froncés, les lèvres soudées dans une moue de réprobation. Il avait formellement interdit à ses employés de se servir du téléphone. Et il n'aimait pas avoir à le rappeler. Akim reposa l'appareil. Ses joues étaient pâles. Une lumière joyeuse brillait dans ses yeux. Il chuchota :

— C'est mon beau-frère... Il a reçu une lettre... Ma sœur a pu passer la frontière... Elle se trouve en Pologne. Elle va venir...

Comme sous l'effet d'une caresse, les traits crispés de Gorbatoff se relâchèrent. Il devint rose et gras. Il bredouilla :

— Par exemple !... Je vous félicite !...

Tous les employés avaient entouré Akim :

— Vous en avez de la chance !

— Comment a-t-elle fait ?

— Vous me donnerez des renseignements pour ma mère qui est encore là-bas !

— Sans doute, dit Gorbatoff, vous serait-il agréable de quitter le travail dès maintenant, pour vous rendre chez votre beau-frère ?

— Mais non, balbutia Akim. J'irai plus tard...

— Un jour pareil ! s'écria Matvéeff.

— Je terminerai vos écharpes, dit Hélène Borissovna.

Akim, les paupières humides, la gorge encombrée, serrait des mains au hasard, souriait, remerciait. Ce fut Gorbatoff lui-même qui le poussa vers la porte. Sur le seuil, Akim se retourna et dit :

— Faites attention, Hélène Borissovna, le rose est un peu plus liquide que d'habitude !

— Oui, oui... Allez...

Ayant descendu un étage, il leva encore les yeux. Quelques têtes se penchaient sur la rampe pour le voir partir. Parmi elles, il reconnut avec gratitude le visage d'Hélène Borissovna.

Akim replia la lettre et regarda Tania qui pleurait. Cette missive inattendue, après des années de silence, leur apportait trop de nouvelles d'un seul coup : le décès de leur mère, la disparition de leur beau-frère Mayoroff, la fuite de Nina et son passage en Pologne.

— Elle écrit que son mari est parti pour un très long voyage, murmura Tania. Qu'est-ce que cela signifie ?

— C'est la formule consacrée, dit Akim. Mayoroff a été fusillé, voilà tout !

Tania écarquilla les yeux et répéta sourdement :

— Fusillé ?

Elle n'avait jamais aimé Mayoroff, mais la pensée qu'il eût été fusillé la comblait d'horreur. Michel déambulait pesamment d'un coin à l'autre du salon. Déjà, son esprit pratique envisageait les démarches à entreprendre. Le souci de l'organisation était un trait dominant de son caractère. Il toussota pour dissimuler son émotion et prononça d'une voix brève :

— Je vais me renseigner à la préfecture de police sur les formalités à remplir pour l'admission de Nina en France. Sans doute faudra-t-il adresser un certificat sur papier timbré à la légation à Varsovie, prouvant que nous sommes prêts à accueillir Nina chez nous, à la loger, à la nourrir... Cela demandera du temps...

— Il n'y a plus de légation française à Varsovie, dit Akim avec un sourire amer. Ayant autorisé l'établissement d'une ambassade soviétique à Paris, les Français se sont vus contraints, pour ménager les susceptibilités polonaises, d'élever leur légation de Varsovie au rang d'ambassade. Ainsi, tout le monde est content.

— Elle a dû passer la frontière polonaise en fraude, dit Tania. Pourquoi ne l'écrit-elle pas, puisqu'elle est maintenant en sécurité ?

— Quand un individu a été longtemps traqué, il conserve, dans la quiétude même, des instincts de méfiance, répondit Akim. Je suis sûr que nous ne reconnâtrons pas Nina quand elle se présentera devant

nous. Toute une éducation à reprendre...

— Si maman avait vécu, soupira Tania, Nina n'aurait pas quitté la Russie.

Elle ramassa la lettre qu'Akim avait posée sur la table, relut quelques phrases à mi-voix et dit encore :

— Elle donne bien peu de détails sur la maladie de maman. Une rupture d'anévrisme. Je ne sais même pas si elle a souffert. Rien... rien...

Un nouvel afflux de larmes gonfla ses yeux, et elle s'abandonna tout entière au plaisir d'être malheureuse. Pourtant, elle ne souffrait pas autant qu'elle l'aurait voulu. Était-ce parce qu'elle n'avait pas assisté aux derniers instants de sa mère, qu'elle pouvait accepter ce deuil avec résignation ? L'éloignement dans le temps, dans l'espace, rendait son chagrin intolérable. Dépouillé de sa soudaineté, le drame devenait un phénomène abstrait qui intéressait davantage l'esprit que le cœur. Tania n'avait jamais eu la faiblesse de croire qu'elle reverrait Zénaïde Vassilievna en ce monde. Inconsciemment, elle l'avait depuis longtemps immobilisée dans un éclairage de mort. La lettre de Nina ne lui apprenait rien, mais confirmait ses craintes. Au reste, ne valait-il pas mieux que sa mère eût quitté cet univers bouleversé, où elle n'avait plus aucune raison de vivre ? À l'occasion de cette fin, Tania évoquait mille souvenirs d'enfance, d'adolescence, qui sublimaient sa douleur comme l'eût fait une musique noble. Elle se sentait assurée et calme, sous la volonté de Dieu. Tout était bien ainsi. Elle se signa en baissant la tête. Un instant encore, l'image d'un visage lourd et pâle, entouré de bandeaux gris, illumina sa pensée. Puis, elle songea à l'arrivée prochaine de Nina et son sang bondit d'allégresse.

— Où la logerons-nous ? demanda-t-elle.

— Chez moi, dit Akim. Il y a une chambre libre près de la mienne, à l'étage des bonnes. Une jolie chambre. Nina tiendra mon ménage...

Tania sourit mélancoliquement :

— Sans doute se figure-t-elle que nous sommes aussi bien installés ici qu'en Russie ? Elle sera déçue.

— Après les bolcheviks, rien ne pourra la décevoir, dit Akim.

— Il faudra sûrement remonter son trousseau, reprit Tania. J'irai avec elle dans les grands magasins...

Le regard de Michel se fixa au sol. Tania devina sa gêne et ajouta rapidement :

— Non, après tout, il ne sera même pas nécessaire de courir dans les grands magasins. Certaines de mes robes lui conviendront très bien, avec quelques retouches...

— Dès demain, annonça Michel, je commencerai les démarches. Je remuerai ciel et terre, mais elle viendra à Paris, je te le promets.

Akim consulta sa montre :

— Je vais retourner à l'atelier. Gorbatoff a été si correct, si compréhensif !...

— Beaucoup de travail ? demanda Michel.

— Nous ne savons plus où donner de la tête. Les commandes affluent de tous côtés.

— Vous avez bien de la chance, grogna Michel. Moi, je piétine. Avec la concurrence des maisons allemandes et américaines, la vente de mes articles de bureau est devenue presque nulle. C'est tout juste si je peux payer le personnel et le loyer. Aujourd'hui, j'ai fait cent trente-sept francs. Qu'en penses-tu ?

— Tu devrais parler à Gorbatoff. Il cherche un représentant.

— Je ne veux pas trotter de porte en porte, dit Michel. Je monterai une autre affaire.

— Avec quels capitaux, Michel ? gémit Tania.

— Je trouverai, dit Michel.

Les mains dans les poches, il tendait la tête vers la fenêtre, comme pour défier cette ville impitoyable aux vaincus.

— Les affaires reprendront avec l'exposition, dit-il encore.

Mais sa voix sonnait faux. Visiblement, il était découragé par trop d'échecs succédant à trop de promesses.

— Veux-tu dîner avec nous, Akim ? demanda Tania.

— Non, dit Akim, j'ai rendez-vous avec des camarades de régiment. Pourquoi ne viens-tu jamais à nos réunions, Michel ? Tu es un ancien hussard d'Alexandra. Tu fais partie de notre association...

Michel hocha le menton :

— C'est vrai, je l'avais oublié. Je suis aussi un ancien hussard d'Alexandra.

Il souriait sans gaieté, le regard noir, les lèvres contractées. Akim prit son chapeau, son manteau, qu'il avait jetés sur le canapé du salon. Au moment de quitter la pièce, il remarqua que la pendulette Louis xv de la cheminée avait disparu. « Ils l'ont vendue », pensa-t-il. Mais il ne dit rien et sortit.

Vers huit heures, Serge téléphona qu'il était retenu à dîner chez son camarade Chabassu. La famille se mit donc à table sans lui. Durant tout le repas, Tania et Michel parlèrent de la Russie. Marie Ossipovna, elle-même, raconta quelques souvenirs. Boris les écoutait avec avidité. À travers les récits de ses parents, cette patrie lointaine se paraît d'un charme merveilleux. Avant la révolution, tout le monde vivait heureux en Russie. Les enfants grandissaient, sains et rieurs, dans de vastes maisons pleines de domestiques affables. Une bénédiction spéciale écartait des frontières les maladies, la misère et l'ennui. D'un jour à l'autre, ce n'étaient que courses de chevaux, spectacles, réceptions étincelantes et promenades sentimentales dans les parcs des villes d'eaux. Pourquoi les bolcheviks avaient-ils

interrompu cette fête ? Boris haïssait les bolcheviks.

— Et si tante Nina était devenue une bolchevique ? demanda-t-il soudain.

Tania haussa les épaules et murmura :

— Tu dis des sottises.

Boris, pourtant, estimait qu'il s'était exprimé fort judicieusement. Il tenta de développer sa pensée. Michel lui coupa la parole :

— Si Nina était devenue une bolchevique, elle serait restée en Russie.

Boris baissa la tête. Son père avait toujours raison.

— Veux-tu me dessiner le plan de notre maison à Moscou ? dit-il, pour changer de conversation.

— Non, répliqua Michel. Il est trop tard. Va te coucher.

Quand Boris se mit au lit, son frère n'était toujours pas rentré. Il entendit ses parents qui discutaient encore dans la salle à manger. Sans doute Serge se ferait-il gronder à son retour. Il le méritait. De jour en jour, il se révélait plus insolent et plus sauvage. Il avait manqué son baccalauréat en juillet et en octobre derniers, et redoublait sa première, sans qu'il fût possible d'espérer un meilleur résultat pour la prochaine session. Hier, il avait même dit à Boris qu'il désirait abandonner ses études pour devenir caricaturiste dans un journal. Boris trouvait que le métier de caricaturiste était dégradant. Dès à présent, il était sûr que ce projet saugrenu ne recevrait pas l'approbation paternelle. Mais Serge était capable de passer outre aux injonctions de ses parents. Dans un an, il serait majeur. À vingt et un ans, un homme est libre de choisir sa carrière. Que ferait Serge ? Où irait Serge ? Une sollicitude inquiète tendait Boris vers ce frère menacé et dangereux. En même temps, il plaignait son père et sa mère, à qui l'inconduite de leur fils aîné causait de si graves soucis. Il souhaitait tout arranger, réconcilier les uns et les autres. Sa tête était lourde de tendresse et de dévouement. Il s'endormit très tard, après avoir prié Dieu de remettre Serge dans le droit chemin.

Au milieu de la nuit, des éclats de voix le réveillèrent. Cela venait du salon. Dressé dans l'ombre, il entendit Serge qui criait :

— Mais puisque je vous dis que je me suis attardé chez Chabassu ? Je ne suis plus un gamin ! Je rentre à l'heure qui me plaît !

Le cœur de Boris sauta dans sa poitrine. Il était moite de honte et de peur. Comment Serge osait-il parler sur ce ton à son père ? Avait-il perdu l'esprit ? Était-il ivre ?

— Oui, j'ai pris un taxi. Et puis après ? Chabassu m'a prêté de l'argent. J'ai le droit d'emprunter de l'argent à un ami, non ?

Boris ne put distinguer les termes de la réponse. Il lui sembla que toute la maison était devenue silencieuse. Le monde entier se pétrifiait dans la consternation. Enfin, Serge articula d'une voix plus rauque :

— Quoi, mes études ? Je fais de mon mieux. Ce n'est pas ma faute...

Il y eut encore des chuchotements, un bruit de chaise remuée. Boris devina que sa mère pleurait. Des mots prononcés par son père heurtèrent son oreille :

— Dernier avertissement... Je me tue à travailler pour donner à mes fils une instruction convenable...

De nouveau, les voix baissèrent. Serge grommela :

— Oui, oui... C'est promis...

Les poings serrés contre sa poitrine, les yeux exorbités, Boris répétait :

— Le sale type, le sale type !...

Mais, comme le pas de Serge approchait de la porte, il se recoucha vivement et feignit de dormir.

Après la scène d'explication que Serge avait eue avec son père, Tania passa toute la nuit à lutter contre les cauchemars et les prémonitions. Pour répondre à ses parents comme il l'avait fait la veille, il fallait que le garçon eût été incité à la révolte. Quelqu'un, une femme sans doute, le dressait contre sa famille, le détournait de ses études. Tania n'avait encore jamais vu sur le visage de son enfant cette expression veule et arrogante. L'haleine de Serge puait le cognac. Son faux col froissé. Un parfum délateur entourait toute sa personne.

Le lendemain matin, lorsque Serge et Boris furent partis pour le lycée, Tania pénétra dans leur chambre avec le sentiment que la solution du mystère se cachait là, et nulle part ailleurs. Michel se trouvait au bureau. Marie Ossipovna, postée à la fenêtre du salon, observait la rue. Tania était donc sûre de n'être pas dérangée pendant ses investigations. En fait, elle ne savait pas très bien ce qu'elle cherchait : un carnet de rendez-vous, des lettres, des photographies ? À supposer même que Serge possédât de pareilles reliques, il était peu probable qu'elles fussent simplement rangées dans des tiroirs. Cependant, une intuition douloureuse commandait à Tania de fouiller cette pièce pour apprendre la vérité. L'avenir de son fils était en jeu, et cette seule pensée suffisait à lever ses scrupules. D'abord, elle inspecta les livres, qui étaient assemblés sur la table en deux piles jumelles. Puis, elle passa aux rayons d'une petite étagère, chargée de cahiers, de cartons à dessins et de vieux journaux. Les premiers cahiers qu'elle ouvrit appartenaient à Boris. L'écriture en était ferme, égale, appliquée. Certains passages avaient été soulignés à l'encre rouge. Il émanait de l'ensemble une impression d'intelligence et de volonté. Les cahiers de Serge, en revanche, étaient des pincées de feuillets sales, aux marges encombrées de croquis. Les mots se chevauchaient, tracés d'une main nonchalante. Elle lut, en tête d'un devoir, l'appréciation du

professeur de mathématiques : « Esprit vif, mais brouillon. Vos connaissances sont nettement insuffisantes. La fin de la copie ressemble singulièrement à celle de votre voisin Chabassu. 4/20. » Dans un carton, noué d'une ficelle, reposaient de nombreux dessins de filles nues, et des pages arrachées à des journaux grivois. Tania considérait avec stupeur cette collection de drôlesses aux seins pointus, aux fesses pommées, dont Serge nourrissait son imagination. Tout en soupçonnant son fils d'entretenir des relations avec une femme, elle n'avait pas envisagé, d'une manière positive, qu'il fût tourmenté par les questions sexuelles. Cette révélation, subitement, la laissait désemparée. Derrière l'enfant qu'elle avait chéri, se levait un homme, averti, sournois, ricaneur. Une vague de dégoût gonfla sa poitrine « C'est sale... C'est commun... »

Elle secoua les épaules, comme pour réagir contre un frisson de froid, glissa le carton à sa place et revint à la table, dont elle n'avait pas encore visité les tiroirs. Le tiroir de gauche était réservé à Serge, et le tiroir de droite, à Boris. Ils n'étaient pas fermés à clef. Les ayant ouverts, l'un après l'autre, elle n'y vit qu'un amas d'objets disparates : des billes d'agate, des cartes postales fanées, un porte-monnaie, un canif hors d'usage, des photographies d'acteurs de cinéma, toutes sortes d'accessoires qui attestaient la jeunesse de leurs propriétaires.

« J'aime mieux ça », dit-elle à voix basse.

Son regard parcourut la chambre honnête et calme, qui était si exactement conforme à sa destination. Deux raquettes, serrées dans des presses en bois, appuyaient contre le mur leurs manches gainés de caoutchouc rouge. Des balles de tennis, marquées à l'encre de Chine, s'empilaient dans un vide-poche. Face à la fenêtre, des photographies du cycliste Bottechia, vainqueur du dernier Tour de France, et de l'automobiliste Campari, qui avait remporté le Grand Prix de l'Automobile Club, encadraient une carte d'Europe ponctuée d'épingles aux têtes multicolores. Sur tout cela flottait un parfum garçonnier d'eau de lavande éventée, de tabac blond et de vernis pour l'entretien des raquettes. Inexplicablement, Tania se sentit rassurée par cet ordre et par cette odeur. Le fantôme de la femme dangereuse perdait ses ultimes raisons d'être dans ce décor fruste et innocent. Elle s'accusa d'exagération, regretta d'être venue. Cependant, les dessins obscènes de Serge justifiaient son restant d'inquiétude. Pour l'acquit de sa conscience, elle ouvrit l'armoire à glace, déplaça des piles de linge. Elle goûtait un contentement physique à toucher ces objets, à les humer, à les trier, comme si, en le faisant, elle eût pénétré plus loin dans la vie secrète de ses enfants. Ses mains palpaient les boutons de nacre, les chaussettes roulées en tampon, et une mansuétude vague et universelle s'installait dans son âme. Elle souleva, entre le pouce et l'index, une chemise de Serge, la secoua, d'un geste sec, pour la

déplier. La longueur des manches lui parut surprenante. Avait-il vraiment cette carrure anonyme et virile ? Elle eut l'impression d'être trahie à bon compte et replia la chemise pour la remettre sur le rayon. À ce moment, son regard avisa une dénivellation peu remarquable du papier qui tapissait la planche. Du bout des doigts, elle suivit la boursoufflure de la feuille, atteignit une forme dure, rectangulaire, sous un bastion léger de mouchoirs. C'était un petit carnet, couvert de toile cirée noire. Elle l'ouvrit, avec un sentiment de hâte, consulta la page de garde et fut déçue. Le carnet n'appartenait pas à Serge, mais à Boris. Au-dessous du nom : « Boris Danoff », elle vit ces mots qui lui donnèrent à sourire :

*Que maudit soit celui
Qui lira ce qui suit...*

Boris ne l'inquiétait pas. Elle savait tout de lui. Pourtant après un court débat, elle tourna les feuillets du calepin. Il ne s'agissait pas d'un journal intime, comme elle l'avait espéré, mais de citations cueillies au hasard des études. Tania lut avec étonnement :

Notre volonté est une force qui commande à toutes les autres, lorsque nous la dirigeons avec intelligence. (Buffon.) Les âmes fortes repoussent la volupté, comme les navigateurs évitent les écueils. (Napoléon.) L'homme supérieur est impassible. On le loue, on le blâme, il va toujours. (Napoléon.)

Et ceci, qui était écrit en très gros caractères :
Sois droit ou redressé. (Marc Aurèle.)

Toutes les pensées suivantes, empruntées à des écrivains célèbres, exaltaient le courage, l'honnêteté, le travail et l'intransigeance. Sans doute Boris avait-il noté ces idées générales pour y trouver, en temps voulu, une réponse à ses propres tergiversations. Plus loin encore, certaines remarques, sans références, laissaient entendre que Boris en était l'auteur. Les yeux de Tania couraient de page en page :

J'ai pris une décision grave : la douceur sans la fermeté est un signe de bassesse. Être dur. Mais nul ne s'en apercevra.

Tout ce qui est mou et doux en moi me dégoûte. Je triompherai de moi pour triompher des autres. Être un chef, ou n'être pas.

Et juste au-dessous :
Attention aux femmes !

Tania sourit et murmura :

« Déjà ! »

Elle lut encore :

Les âmes fortes ont des sentiments bien plus violents que les autres, quand elles sont tendres. (Voltaire.)

Les hommes forts se fabriquent dans les fortes études. (Victor Cousin.)

Le carnet lui glissa des mains, tomba sur la table. Elle était stupéfaite par cette obsession de la force chez un gamin de quatorze ans et demi, en apparence affectueux et sensible. Cette série de réflexions catégoriques dénotait, en celui qui les avait colligées, un curieux besoin de contrainte. De toute évidence, Boris était mécontent de lui-même et avait pris la décision de combattre son indulgence, sa nonchalance, son émotivité naturelles. Mais à qui voulait-il ressembler en se raidissant contre les délicatesses de son caractère ? À son père, peut-être ? Pourtant, Michel ne manquait pas de douceur. À Marc Aurèle, à Napoléon ? En vérité, elle était déçue et fâchée de n'avoir pas deviné les préoccupations intimes de son fils avant la découverte du carnet. Qu'avait-elle connu de lui ? Un enfant docile et affable, travailleur et ordonné, qui vivait dans la niche familiale et réussissait correctement à ses examens. Un enfant qu'elle soignait quand il était malade, qu'elle grondait lorsque ses doigts étaient tachés d'encre, et dont elle remplissait l'assiette, à chaque repas, maternellement. Mais qui était-il lorsqu'il se trouvait seul en présence de lui-même ? À quoi pensait-il ? Quels étaient ses projets ? Jamais il n'avait exprimé devant elle une opinion profonde, un sentiment personnel. Et voici que, soudain, le rideau arraché dévoilait un petit inconnu. Elle cherchait des révélations sur l'existence secrète de Serge, et c'était Boris qui surgissait en pleine lumière, neuf, lointain, redoutable.

Elle rangea le carnet dans sa cachette, ferma l'armoire. Debout au centre de la pièce, les bras ballants, les prunelles fixes, elle éprouvait la sensation d'avoir perdu quelque chose : « Nous ne savons rien des êtres. Ceux qui nous sont les plus chers, les plus proches, dissimulent un mystère sous leur fallacieuse simplicité. Chacun vit pour soi. Les communications d'un cœur à l'autre sont rompues à la naissance. » Sa solitude lui parut atroce. Elle se demanda si sa mère avait subi, jadis, devant Akim, devant Nicolas, l'espèce de crainte irraisonnée qu'elle-même connaissait aujourd'hui devant Serge et devant Boris. Elle tâcha de se rappeler Zénaïde Vassilievna parlant à ses fils, le son de sa voix, la couleur de ses yeux. Elle la vit, telle qu'elle était, soucieuse et souriante, tournant ses regards, à droite, à gauche, pour suivre la démarche de ses enfants turbulents et légers. Ah ! tout recommençait d'une génération à l'autre. La permanence de l'humanité était faite de ces substitutions insensibles, de ces transmissions de rôles, de ces répétitions de mère en fille et de père en fils. Une si longue chaîne de visages et de jours ! Elle balbutia :

« Boris... mon petit Boris... »

Elle souffrait bizarrement de son impuissance : la mort de sa mère, l'inconduite de Serge, le ralentissement des affaires, ce carnet où Boris avait consigné des maximes sérieuses... Tout se brouillait dans son cerveau. Elle franchit le seuil, referma la porte avec soin sur ce

sanctuaire qu'elle avait violé.

Dans le salon, Marie Ossipovna, le front contre la vitre, regardait le mouvement de la rue. Son visage exprimait un vif intérêt. Elle se tourna vers sa bru et dit :

— Il y a déjà des hommes qui se promènent sans manteau. Mais l'air est encore brumeux. Et, c'est drôle, on n'entend pas les cloches de Moscou.

— Non, dit Tania, on n'entend pas les cloches.

Elle avait pris le parti de ne plus contrarier sa belle-mère. Chaque jour, Marie Ossipovna s'enfonçait plus profondément dans un rêve secourable.

— Tu vas faire des courses en calèche ? demanda la vieille dame.

— Oui, murmura Tania. Il est grand temps.

— Achète-moi... achète-moi... Tu sais ce que je voudrais ?... Un peu de caviar... ou bien...

Elle n'acheva pas sa phrase. Une expression égarée bouleversa les rides de son front. Ses yeux ternes firent le tour du salon, comme pour quêter un secours impossible. Puis, elle poussa un soupir et dit :

— Rien.

Sans doute avait-elle compris, dans un éclair de lucidité, qu'elle ne se trouvait pas en Russie. Dans quelques minutes, elle l'aurait oublié. Et ce serait tant mieux pour elle. Tania passa dans la cuisine, décrocha le cabas à provisions qui pendait à un clou, derrière la porte, revint dans le salon et cria :

— Je m'en vais, maman.

Marie Ossipovna ne broncha pas d'un pouce. Le bas de son visage était impassible. Mais ses vieilles paupières remuaient faiblement. Une trace brillante rayait sa joue.

II

Une grande clameur montait de la cour de récréation, vouée, depuis cinq minutes, au tourbillon des chevelures hirsutes, des poings tachés d'encre et des mollets nus. Le gravier sautait sous les talons de quelques coureurs égratignés et hilares. De jeunes tortionnaires plaquaient leur victime décolorée par la peur contre le tronc d'un grêlé marronnier. Le concierge, assiégé par une compagnie de diables, tendait au-dessus de la mêlée des tranches de pain blanc, des carrés de chocolat, vidait son panier, jetait du lest pour s'envoler plus vite. Et, à la lisière de ce tumulte méprisable, les aînés, dont certains portaient déjà le pantalon long, déambulaient par groupes, les mains dans les poches, la tête dans les nuages et le regard dédaigneux.

Cependant, sous la direction de Boris Danoff, les plus sûrs éléments de la classe de quatrième B s'étaient rassemblés dans le passage couvert qui menait au préau de gymnastique. Un événement d'une extrême importance les détournait de participer à l'animation générale. Hubert Besson avait été renvoyé du lycée. La nouvelle, apprise ce matin même, avait bouleversé toute la confrérie. Certes, Hubert Besson n'était pas un sujet exemplaire. Dernier à toutes les compositions, consigné trois jeudis sur quatre pour inconduite, il avait comparu à plusieurs reprises devant le conseil de discipline. Mais il n'aurait pas été expulsé sans le rapport du professeur de physique Machécourt. Ce Machécourt, nul ne l'ignorait au lycée, était un être sec et cruel, un sadique de la punition. Boris ne sentait gêné de passer pour son meilleur élève. Il lui semblait que le fait d'avoir été distingué par cet homme le rendait responsable, en quelque sorte, de l'injustice commise à l'égard de Besson. Il s'écria :

— Machécourt est un salaud. S'il n'avait pas traité Besson d'hypocrite, Besson ne lui aurait pas répliqué qu'il était un vieux clou. Et il est un vieux clou. Rien de plus...

— On ne renvoie pas un type simplement pour insolence, dit un garçon aux joues fraîches, au nez camus, Machécourt a outrepassé ses droits.

— Oui, reprit un petit gros, au front bas, fils du propriétaire d'un garage. C'est de la persécution. Des vaches comme Machécourt méritent qu'on les remette à leur place. Moi, je trouve qu'on devrait le chahuter un bon coup.

— Et après ? dit Boris. Il ne comprendrait pas.

— Tu te dégonfles ? ricana un gosse ratatiné, qui mâchait un lacet de réglisse.

Boris pâlit et avança la mâchoire.

— Je ne me dégonfle pas, Plantier, dit-il d'une voix vibrante. Besson était mon copain autant que le vôtre. Je regrette comme vous qu'il ait été renvoyé. Et, comme vous, je méprise la conduite de Machécourt. Mais un chahut ne signifie rien. Je préférerais un truc... une pétition...

— Une pétition ? demanda Plantier. Pour quoi faire ?

— Pour exiger le retour de Besson, injustement chassé du lycée.

— Et on la remettrait à qui ?

— À Machécourt.

— Il en fera des papillotes.

— Alors, nous le chahuterons.

— Et nous serons tous collés, grommela le fils du garagiste.

— On ne colle pas toute une classe, dit Boris. S'il nous colle, nous recommencerons le jour suivant. Il sera bien obligé de céder devant notre insistance.

Personne ne répliqua. Boris fut subitement ému par l'audace de son projet. D'instinct, il eût préféré se tenir tranquille et laisser à d'autres le soin de défendre la cause de Besson. Mais il s'était juré de réagir contre les dispositions pacifiques de son caractère. C'était en refusant de prendre des risques, qu'on s'enlisait finalement dans la médiocrité. Il récita en lui-même : « Sois droit ou redressé ! »

— Que fait-on ? dit Plantier. Moi, j'ai amené des boules puantes, à tout hasard.

— Non, dit Boris, rédigeons la pétition.

— Je veux bien, dit Plantier. Mais qui est-ce qui la remettra à Machécourt ?

Boris se gratta la nuque et murmura, sans conviction :

— Nous tirerons au sort.

Il y eut un silence. Au bout d'un moment, le fils du garagiste se campa devant Boris, les poings sur les hanches, et prononça d'une voix déréglée par la mue :

— Écoute, Danoff, tu es le premier en physique, le chouchou de Machécourt. C'est donc toi qui dois lui remettre la pétition. Cela lui fera plus d'effet que si c'est un autre...

— Je ne crois pas, balbutia Boris.

— Si ! Si ! Danoff ! Danoff ! criaient les camarades en ouvrant de grandes bouches vengeresses.

— Prends mon stylo, dit Plantier.

Boris prit le stylo. Ses doigts étaient mous et moites. Son cœur flanchait. Il avait envie de renoncer, de s'enfuir. Mais c'était lui qui avait parlé le premier de la pétition. Il ne pouvait plus se dédire sans

passer pour un lâche. Avec effort, il proféra :

— J'accepte.

Quelqu'un lui tendit un cahier. Il l'ouvrit au centre, arracha une page et s'assit sur le sol, en tailleur. Le froid de l'asphalte pénétrait sa peau à travers la culotte. Un cercle de faces intransigeantes lui dictait son devoir. Il fronça les sourcils et se pencha sur le feuillet blanc. Pourtant, au lieu de composer le texte, il calculait, en pensée, les conséquences probables de son initiative : la colère de Machécourt, une série de retenues pour les jeudis à venir, peut-être même un blâme du conseil de discipline. Une sueur abondante lui monta au visage.

— Grouille-toi, dit Plantier. Dans cinq minutes, on rentre en classe.

Boris aspira une bouffée d'air, comme avant d'accomplir un plongeon périlleux. « Tout pour l'honneur », songea-t-il. Il serra fortement le stylo et écrivit :

« Monsieur le professeur, au nom de toute la classe, je vous demande instamment de rappeler parmi nous notre camarade Besson... »

— Très bien ! cria Plantier.

« La mesure d'expulsion dont il a été l'objet constitue une injustice qui... que... »

— « Que nous ne saurions tolérer plus longtemps », dit le fils du garagiste.

— « Que nous ne saurions tolérer plus longtemps », répéta Boris en écrivant la phrase.

— « Si vous n'obéissez pas immédiatement à notre requête », reprit Plantier.

— Non ! s'exclama Boris, c'est trop violent. Il est quand même un prof. Nous ne pouvons pas le menacer comme ça, mon vieux !

— Et pourquoi pas ? dit un gringalet au visage taché de son. Moi, je trouve qu'il le mérite.

Boris rejeta la tête, et un accès de larmes brouilla son regard :

— Vous êtes formidables ! grommela-t-il. C'est moi qui vais la lire devant lui, la pétition. Ce n'est pas vous.

— Et alors, tu canes ?

— Non. Mais il ne faut pas exagérer. Je préfère mettre autre chose. Par exemple : « Nous espérons que votre bienveillance nous épargnera la nécessité de vous prouver que... »

— Que quoi ? dit Plantier. Tu vois : tu sèches.

— Pas du tout : « de vous prouver que nous ne sommes pas d'accord avec vous ». C'est mieux, non ?

— Si tu veux, dit Plantier.

— « Accord » prend un d, au bout, dit le rouquin en pointant un doigt vers la page.

À ce moment, deux élèves de sixième, qui jouaient à « la

poursuite », apparurent dans le passage couvert. Ils se déplaçaient à croupetons en observant leurs billes.

— Foutez le camp, les gosses ! hurla Plantier.

— Quoi ? On fait rien de mal ! dit l'un d'eux.

Plantier leva le poing. Les deux intrus s'éclipsèrent en piaillant.

— Et maintenant, déclara Boris, tout le monde signe.

Mais le roulement du tambour lui coupa le souffle.

— Déjà ?

Des surveillants claquaient leurs mains l'une contre l'autre :

— En rangs, messieurs... En rangs !...

— Pas la peine de signer, dit Plantier. Tu liras la pétition telle quelle. Cela revient au même.

Boris empocha le papier et suivit ses camarades, qui se hâtaient vers le centre de la cour. Ses jambes étaient faibles. Il avait le sentiment de s'être désigné pour un sacrifice dont nul ne lui saurait gré.

Appuyé des deux mains au bord de la chaire, la tête en avant, Machécourt observait la classe. Il avait un visage fripé, au long nez creux, aux paupières lourdes. Une moustache mal taillée, couleur de marron grillé, pendait au-dessus de sa bouche. Ses yeux, derrière les verres du lorgnon, brillaient d'un éclat féroce. Enfin, il dit :

— Asseyez-vous, messieurs.

Les élèves s'assirent avec un bruit sage de troupeau qui rentre à l'étable. Lorsque les pieds eurent trouvé leur place sous les pupitres, un silence se fit, solennel, inquiétant. Le voisin de Boris le toucha du coude et chuchota :

— Vas-y.

— Non, dit Boris. Pas encore.

— Pourquoi ?

— Comme ça...

Il ne pouvait se résoudre à se lever, seul au milieu de ses camarades, et à lire la pétition, face au terrible Machécourt. Son entreprise lui parut subitement insensée. Placé au premier rang, il sentait sur son dos le poids d'une attention unanime. Des regards impérieux l'épaulaient, le soutenaient, le poussaient en avant, vers le gouffre. Il se raidissait, cramponné à son banc de bois.

— Messieurs, dit Machécourt, nous allons poursuivre aujourd'hui l'étude de la notion de force. On représente géométriquement une force par un segment OM ...

Machécourt se tourna vers le tableau noir et traça une ligne droite, en appuyant très fort sur la craie. « Si la craie casse, pensa Boris, je parle. » La salle aux murs gris, au plafond enfumé et constellé de boulettes, avait perdu sa réalité habituelle. Un enchantement

maléfique venait des manteaux accrochés aux patères.

— o étant le point d'application de la force, la direction OM étant la direction et le sens de la force, et la longueur du segment OM étant proportionnelle à l'intensité...

La craie grinça, cassa net, et Machécourt recula un peu pour laisser tomber le morceau. Sans rien comprendre, sans rien vouloir, Boris était déjà debout. Il eut l'impression, soudain, d'être monté très haut. En contrebas, palpitait un océan de rumeurs humaines. La limpidité et l'immobilité de l'atmosphère étaient effrayantes. Machécourt regardait Boris. Quelqu'un murmura :

— Mince ! Ça va barder !

— Eh bien, Danoff, de quoi s'agit-il ? demanda Machécourt, en essuyant ses mains avec un torchon bleu.

Boris tira le papier de sa poche. Ses doigts tremblaient. Des détonations sourdes ébranlaient sa poitrine. Il remua sa langue dans sa bouche qui se desséchait. Une voix qu'il ne reconnut pas d'abord, tant elle était forcée, enrouée, prétentieuse, cria dans le vide :

— « Monsieur le professeur, au nom de toute la classe, je vous demande instamment de rappeler parmi nous notre camarade Besson... »

Il reprit son souffle. On aurait entendu voler une mouche. Machécourt s'assit sur sa chaise et dit :

— Continuez, mon ami.

— « La mesure d'expulsion dont il a été l'objet, poursuivit Boris, constitue une injustice que nous ne saurions tolérer plus longtemps. »

— Fichtre, grommela Machécourt.

Sa moustache adopta une position inclinée. Boris sentit qu'il s'enfonçait de tout son poids dans l'absurde. En même temps, il goûtait la joie amère du renoncement. Défiant du regard le demi-dieu courroucé qui siégeait au fond de la classe, il dit d'une traite :

— « Nous espérons que votre bienveillance nous épargnera la nécessité de vous prouver que nous ne sommes pas d'accord avec vous. »

C'était fini. Boris crut que Machécourt allait exploser en imprécations. Mais le silence se prolongeait. Le monde s'était arrêté de vivre. Machécourt retira son lorgnon et l'essuya avec le coin de son mouchoir. Ses yeux étaient petits et troubles. Il remit son lorgnon et prononça d'une voix suave :

— Veuillez avoir l'obligeance, Danoff, de m'apporter ce billet doux.

Boris quitta sa place et s'avança, d'une démarche raide, jusqu'au pied de l'estrade. Il était porté vers le supplice par l'admiration de tous ses condisciples. L'exaltation du sacrifice emplissait son cœur.

— Donnez, dit Machécourt.

Il prit le papier, le relut. Debout devant lui, Boris considérait la peau de ce visage exécrable. Une verrue, de teinte bistre, marquait le menton du professeur. Sa cravate noire était usée. Il respirait avec effort. Enfin, il éleva le feuillet dans ses deux mains et le déchira lentement par le milieu. Une rumeur de consternation monta de la classe.

— Que faites-vous, monsieur ? bredouilla Boris.

Et, tout à coup, une telle colère le frappa, qu'il se mit à hurler :

— Vous n'avez pas le droit ! Vous n'avez pas le droit ! Je ne supporterai pas !...

Ses dents s'entrechoquaient. Un peu de salive coulait de chaque côté de sa bouche. L'image de Machécourt se déformait et dansait devant ses yeux. Il entendit, comme à travers les brouillards d'un rêve, une voix tonnante qui ordonnait :

— À la porte !... Sortez immédiatement !...

Boris se retrouva dans le couloir frais et gris, aux dalles tachées de boue. Haletant, la tête vide, il s'appuya au mur, car il avait de la peine à se tenir debout. Les dimensions du scandale dépassaient ses prévisions les plus pessimistes. Pour ce garçon qui ne lui était rien, il avait compromis sa carrière. Déjà, il n'était plus très sûr d'avoir agi avec discernement. L'héroïsme et le regret se partageaient son âme. Il fit un effort pour dominer ce trouble vulgaire « Non, c'est bien ainsi. J'ai prouvé à Machécourt que j'attachais plus de valeur à la justice qu'aux récompenses. J'ai pris le risque d'être dur. Les honneurs ne comptent pas. » Mais son excitation était artificielle. Au fond de son cœur demeurait une louche désillusion. Il s'approcha de la fenêtre, regarda la cour déserte, où les marronniers frissonnaient dans le vent. Ses doigts tambourinaient sur la vitre. Un murmure d'eau courante venait des cabinets. Derrière la porte de la classe, bourdonnait la voix monotone du professeur. Un pas retentit dans le couloir. C'était un surveillant qui faisait sa ronde. Il s'arrêta devant Boris et le considéra d'un air étonné et narquois :

— Que faites-vous ici, Danoff ?

— On m'a mis à la porte, dit Boris avec fierté.

— Méfiez-vous. Ne marchez pas sur les traces de votre frère.

Le surveillant s'éloigna en dodelinant de la tête. Boris avait rougi sous l'insulte. Comment pouvait-on comparer sa conduite à celle de Serge ? Il pensa à sa mère, à son père, et se demanda s'ils auraient approuvé la généreuse révolte de leur fils. Non, en toutes circonstances, les parents préféraient les solutions prudentes : « Ne pas se mettre en avant, ne pas s'exposer, ne pas s'affirmer. » Boris secoua ses épaules qui s'engourdissaient. La pénombre naissante, un vague parfum d'encre et de gravier humide, le conviaient à la rêverie. La porte de la classe s'ouvrit violemment.

— Danoff, vous pouvez rentrer ! cria la voix de Machécourt.

Lorsqu'il pénétra dans la salle, tête haute, l'œil clair, des ricanements serviles accueillirent ses premiers pas. Il en fut, un instant, décontenancé. Puis, il comprit que ses camarades avaient trahi la cause de Besson. Machécourt en quelques mots, les avait retournés. Sous le choc de l'indignation, Boris s'immobilisa. Il embrassait du regard cette assemblée de visages suspects. Ceux qui l'avaient poussé à se compromettre feignaient maintenant de le tenir pour seul responsable de la pétition. Ils prenaient des mines distantes, amusées. Non pas complices, mais témoins.

— Traîtres, marmonna Boris.

— Vous dites ? demanda Machécourt, en levant ses sourcils jusqu'au milieu du front.

— Rien... rien, répondit Boris.

Un goût salé fondait dans sa gorge. Sa lèvre inférieure vibrait à petits coups. Il regagna sa place et, durant tout le cours, affecta de contempler le plafond.

Enfin, le professeur glissa ses papiers dans sa serviette et annonça négligemment :

— Messieurs, vous êtes libres...

Tous se ruèrent vers la porte, dans un grand vacarme de godillots. Mais Boris ne voulait pas se mêler à ses camarades. Il sortit le dernier, seul et pâle, ses cahiers coincés sous le bras. Machécourt l'attendait dans le corridor :

— J'ai à vous parler, Danoff.

— Bien, monsieur, dit Boris ; et il retira son béret basque.

— Vous estimez comme moi, je pense, reprit Machécourt, que vous méritez d'être consigné pendant deux jeudis consécutifs. C'est le minimum.

— Oui, monsieur.

— Venant d'un autre que vous, cette manifestation m'eût paru simplement grotesque. Mais vous n'êtes pas un habitué du chahut. Je suis sûr que vos motifs étaient respectables.

— Je le crois, monsieur, dit Boris.

— Voulez-vous me les expliquer ?

— Tout était expliqué dans la pétition, répliqua Boris, en dressant le menton dans un mouvement de bravade.

Machécourt eut un sourire, qui retroussa sa moustache sur une denture jaune et forte.

— Venez avec moi, dit-il.

Boris ne savait comment interpréter cette invitation surprenante. Il craignait un piège. Toute sa peau se rétractait.

— Eh bien ? dit Machécourt. Vous hésitez ?

Ils descendirent côte à côte l'escalier qui menait à la cour. Des

élèves se décoiffaient à leur passage. « Ils vont croire que je me repens, que je lui fais des excuses », pensa Boris. Pour éviter cette conclusion désobligeante, il s'astreignit à siffloter en sautant d'une marche à l'autre. Parvenu à la grille du lycée, Machécourt demanda subitement :

— Hubert Besson était-il votre ami ?

— Non, dit Boris. Un camarade.

— Parfait. Savez-vous pourquoi il a été renvoyé ?

— Pour avoir été insolent avec vous.

— C'est en effet la version officielle, dit Machécourt. Mais la vérité est autre. J'ai surpris Besson en train de cambrioler la caisse du concierge, pendant la récréation. Par déférence pour les parents de votre camarade, qui sont de braves gens et qui on supplié le proviseur de ne pas ébruiter l'affaire, nous avons donné à son renvoi un motif un peu plus avouable. Je m'aperçois aujourd'hui que j'ai eu tort de déguiser les faits.

Les yeux écarquillés, la bouche molle, Boris chuchota :

— Ce n'est pas possible, monsieur ?... Besson... Besson n'est pas un voleur !...

— Si. Il a reconnu, d'ailleurs, qu'il n'en était pas à son coup d'essai. Voyez-vous, Danoff, on ne s'entoure jamais de trop de renseignements avant de rédiger une pétition comme celle que vous m'avez remise.

Atterré par la révélation, Boris ne voulait pas encore se déclarer vaincu. Il dit, lamentablement :

— Vous êtes sûr, monsieur ?

— Qui a eu l'idée de cette mise en scène ?

— Moi.

— Et vous avez tenu à rédiger et à lire vous-même cet échantillon de prose revendicatrice. Pourquoi ?

— C'est à cause des copains. Ils ont pensé que, présentée par moi, la chose vous ferait plus d'effet.

— Je comprends, dit Machécourt, avec une grimace qui fit saillir ses pommettes comme des balles. La rançon du succès. Noblesse oblige. Le capitaine charge à la tête de ses troupes. Très exaltant, tout cela. Tant pis pour vous, mon garçon. Vous irez méditer en retenue sur le respect dû à un professeur qui ne vous a jamais voulu que du bien.

Boris s'apprêtait à répliquer, mais Machécourt, lui tournant le dos, s'éloignait déjà à grandes enjambées. Sa silhouette maigre et noire rasait la grille d'enceinte. Tout à coup, il disparut dans une rue transversale. Boris eut l'impression qu'il venait de perdre un ami. Il s'écria :

« Mon Dieu ! »

Le dégoût et la honte l'écrasaient. Croyant venger un innocent, il

s'était dévoué à la cause d'un coupable. Il avait offensé Machécourt, dont il était le meilleur élève, pour défendre Besson, qui méritait cent fois d'être renvoyé. Un gâchis de sentiments nobles bougeait en lui, l'étouffait, l'écœurait, comme le résidu d'un repas trop copieux et déjà refroidi. Que faire ? Rentrer chez lui ? Il n'en était pas question. Pourrait-il manger, dormir, regarder ses parents, aussi longtemps que cette dette d'honneur pèserait sur sa conscience ? Non : « Je l'ai insulté. Publiquement. Et maintenant, il me méprise. » Planté devant la grille, il se laissait bousculer par des élèves aux épaules indifférentes. Dans sa tête se heurtaient des idées de suicide et de propitiation. Il s'imaginait sautant dans la Seine du haut d'un pont, ou s'agenouillant au milieu de la rue pour réciter ses fautes. Des larmes jaillirent de ses yeux. Son cœur devenait énorme. Soudain, comme si une vague l'eût déposé sur la terre ferme, il émergea du vertige et reprit ses sens. Sa décision était arrêtée. Revoir Machécourt, sans tarder, lui parler d'homme à homme, regagner progressivement son estime. La vie serait intolérable, tant que ce malentendu tragique n'aurait pas été dissipé. Par chance, Boris connaissait l'adresse du professeur : 116, rue Lauriston. Ce n'était pas loin. Courir là-bas. Surprendre Machécourt. Lui crier : « Monsieur, vous ne pouvez pas m'en vouloir ! Ma bonne foi est entière ! »

Tout en marchant, Boris préparait un plaidoyer pathétique, où les excuses se mêlaient aux justifications. Un génie fiévreux secouait des grelots de paroles dans sa bouche. Mais, devant le 116 de la rue Lauriston, un accès de timidité l'arrêta encore. Sa visite ne serait-elle pas interprétée comme une nouvelle insolence ? Il hésitait, pesait le pour et le contre, s'exhortait à l'audace, pour se prêcher, aussitôt après, la prudence. Longtemps, il déambula, indécis, tourmenté, devant l'immeuble austère qui le considérait de toutes ses fenêtres. Au moment où il s'y attendait le moins, une voix le fit tressaillir :

— Vous désirez, jeune homme ?

La concierge était sortie de sa loge et l'observait avec méfiance.

— Monsieur Machécourt, murmura Boris.

— C'est ici. Troisième à gauche...

Il oublia de dire merci, traversa le vestibule en courant et s'engouffra dans la cage de l'escalier. Arrivé devant la porte de Machécourt, il eut une brève défaillance. Le chambranle, peint d'une triste couleur marron, le paillason effiloché, le bouton de sonnette dans son alvéole de cuivre, chacun de ces objets lui conseillait de battre en retraite. Pour retrouver un peu de courage, il évoqua l'oncle Akim, chargeant à la tête de son escadron. Une voix intérieure cria : Hourra ! dans son crâne. Il avança la main et un tintement grêle répondit à son geste dans les profondeurs de l'appartement. Comme s'il eût brisé un bibelot précieux, Boris fit un mouvement de recul. La

porte s'ouvrit. Une fillette maigre le regardait. Les cheveux de la fillette étaient dorés et raides comme de la paille. Ses yeux étaient bleus. Son visage pâle, au nez longuet, aux sourcils touffus, exprimait l'interrogation.

— Monsieur Machécourt, chuchota Boris, rougissant de toute la figure.

— Voulez-vous attendre un moment, dit la fillette. Je vais prévenir papa. C'est de la part de qui ?

— De la part... de la part de Boris Danoff...

Elle s'effaça derrière une tapisserie usée qui coupait le vestibule en deux. Boris n'avait jamais supposé que Machécourt pût avoir une fille. Machécourt était, pour lui, un professeur, c'est-à-dire un personnage abstrait, une entité officielle, dont la seule activité consistait à tracer des chiffres au tableau noir, dicter des sujets de composition, faire réciter des leçons et distribuer des consignes. Mangeait-il ? Dormait-il ? Avait-il une femme, des enfants, une maison ? La question paraissait absurde. Et voici que, en peu de mots, cette fillette lui révélait un Machécourt exactement pareil aux autres hommes. Boris frémit d'appréhension, comme si cette circonstance eût encore compliqué sa tâche. La fillette revint, blonde et bleue. Elle dit :

— Papa vous attend.

Rassemblant ses forces, Boris mit un pied devant l'autre. Il avançait difficilement, comme s'il se fût déplacé dans l'eau.

— Par ici, dit la fillette.

Elle ouvrit une porte, et Boris se trouva en présence de Machécourt. Le professeur était assis derrière une table très longue et très étroite, aux pieds torsadés. Un fond de livres, rangés sur des rayons se dressait dans son dos, comme le mur d'une forteresse. Des vitraux d'église, vert et jaune, garnissaient la fenêtre, d'où venait une lueur médiévale. Une odeur de pipe imprégnait les rideaux, les tapis.

— Bonjour, Danoff. Asseyez-vous.

Le cœur brusquement serré, comme si sa vie dût s'échapper de lui à l'instant, Boris souffla :

— Ce n'est pas la peine, monsieur.

Il se récitait en mémoire les phrases qu'il avait préparées. Jamais il n'aurait l'audace de les prononcer. De nouveau, il pensa à l'oncle Akim. Son regard s'appuyait sur le visage du professeur, comme pour évaluer la résistance de l'adversaire.

— Eh bien, reprit Machécourt, décidez-vous. Quel sujet vous amène ?

— La pétition, marmonna Boris.

— Encore ! s'écria Machécourt, en fronçant les sourcils. Je crois pourtant vous avoir dit tout ce que j'avais à vous dire sur ce point. Mais vous désirez peut-être que je supprime votre punition ?

— Oh ! monsieur, balbutia Boris, consterné.

— N'y comptez pas, mon ami. Vous méritez d'être consigné et vous le serez. Avec moi, les démarches à domicile ne servent à rien.

Boris blêmit sous l'insulte. Comment Machécourt pouvait-il le croire capable d'une manœuvre aussi vile ? Les narines dilatées, les yeux saillants, il gronda :

— Non, monsieur. Vous ne me connaissez pas. Je ne suis pas venu pour faire lever cette retenue.

— Et pourquoi donc, alors ? Expliquez-vous, que diable !

— Pour vous dire... pour vous dire...

Machécourt, agacé, jouait avec un coupe-papier en ivoire, dont le manche s'ornait d'une loupe :

— Pour me dire ?

— Pour vous dire que je ne suis pas un salaud, articula Boris d'une voix rauque, brisée.

— J'en demeure persuadé, déclara Machécourt, en inclinant la tête sur le côté.

Deux fenêtres en miniature se reflétèrent dans les verres de son lorgnon. Sa moustache bougeait, comme une petite bête mécontente.

— Je ne suis pas un salaud, monsieur, poursuivit Boris, dont la gorge devenait douloureuse. J'ai agi par... par noblesse d'âme... Je voulais...

— Vous vouliez me prouver que j'avais tort, dit Machécourt. Vous ne vous êtes pas imaginé une seule seconde que mes raisons étaient sans doute meilleures que les vôtres.

— Mais tout le monde peut se tromper, bredouilla Boris.

Ce n'était pas cela qu'il voulait dire. L'entretien tournait à sa confusion. Il eut l'horrible sensation qu'il était comme une bête prise au piège.

— Vous ne pouvez pas me mépriser ! rugit-il. Si vous devez me mépriser, je... je...

Il se tut, parce que la respiration lui manquait.

— Je vous en prie, dit Machécourt. Pas de grands mots. Rentrez chez vous. Demain, vous serez plus raisonnable.

Une sèche commotion ébranla les nerfs de Boris. Cet homme se moquait de lui. La vie n'avait plus de valeur, puisqu'il était impossible à un innocent de se disculper.

— Je ne veux pas être raisonnable, hoqueta Boris. Je préfère me tuer !...

Et, tout à coup, comme saisi de délire, il se mit à hurler :

— Me tuer !... Oui !... Je ne supporterai pas !... Si j'étais un Français, peut-être cela me serait-il égal !... Mais je suis un émigré russe... Je dois... je dois... comme un invité... montrer... l'exemple !...

Il ne savait plus très bien ce que signifiait ce torrent de paroles qui sortait de sa bouche :

— Mon oncle Akim a été blessé... C'est un héros... Papa aussi est un héros... Nous ne sommes pas des mendiants, monsieur Machécourt... En Russie...

Les livres trépignaient sur leurs rayons. Machécourt devenait cotonneux et lointain, comme un nuage. Quelqu'un dit sur un ton paternel :

— Voyons, Danoff... calmez-vous... calmez-vous...

Puis l'univers s'abîma dans une musique d'eaux envahissantes. Lorsque Boris rouvrit les yeux, il vit les visages de Machécourt et de la fillette, inclinés côte à côte au-dessus de lui. Il était étendu sur un petit canapé en cuir. Une compresse humide lui glaçait le front.

— Ce n'est rien... Un étourdissement, dit Machécourt.

— J'ai honte, chuchota Boris.

Il eût souhaité s'évanouir de nouveau et pour toujours.

— Laisse-nous seuls, Marguerite, dit Machécourt.

La fillette glissa vers la porte, s'enfonça dans le mur.

— C'est votre fille ? demanda Boris d'une voix éteinte.

— Oui, dit Machécourt. J'habite seul avec elle. Sa mère est morte.

Une pensée rapide traversa l'esprit de Boris : « Je lui ai fait de la peine. Et c'est un veuf ! Un veuf inconsolable ! Vraiment, je suis un monstre. » Sa sensibilité exacerbée ne tolérait plus le moindre choc. Il était vulnérable des pieds à la tête. Prêt à pleurer pour un rien. Il se souleva sur les coudes, exhala une plainte :

— Je vais partir.

Machécourt l'arrêta en pesant de la main sur son épaule :

— Attendez encore. Vous ne tiendrez pas sur vos jambes. Quel drôle de bonhomme ! On jurerait que vous éprouvez du plaisir à forcer votre caractère.

— J'aime le risque, déclara Boris et il devina aussitôt qu'il avait dit une sottise.

— Non, grommela Machécourt, vous n'aimez pas le risque. Vous avez peur du risque. Mais vous vous contraignez à risquer, par besoin de vous dépasser, de vous admirer et peut-être, de vous faire mal. C'est un genre de masochisme.

Boris ne comprit pas le mot, mais répliqua au hasard :

— Tout de même pas, monsieur.

Il y eut un silence. Boris regardait Machécourt et ne reconnaissait pas son visage. Certes, les traits essentiels n'avaient pas bougé : la moustache pendante, le lorgnon, la verrue bistre étaient à leur place. Mais une bonté timide éclairait l'ensemble. On eût dit que cet homme avait changé d'âme, à l'insu de Boris, ou que Boris, à son réveil, le voyait avec d'autres yeux. Qu'était devenu le professeur sévère et

narquois, distributeur permanent d'axiomes et de réprimandes ? Machécourt s'assit dans un fauteuil proche du canapé, bourra sa pipe et l'alluma en tirant à petits coups sur le tuyau. Ses joues se creusaient, se gonflaient. Un nuage de fumée enveloppa un instant sa figure.

— Vous avez cru bien faire, dit-il enfin, et vous avez mal fait. En tant que professeur, je suis obligé de vous punir, pour manquement à la discipline. En tant qu'homme, j'admets que votre intention était généreuse et que, par conséquent, vous n'êtes pas blâmable. Est-ce là ce que vous désirez ?

Un élan de gratitude dressa Boris sur son séant. La compresse tomba de son front sur ses genoux. Il soupira :

— Oh ! oui, monsieur.

— Pensez-vous que, sans votre visite, il en eût été autrement ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Vous vous faites donc une piètre opinion de moi. Pas une seconde, je n'ai songé à vous retirer mon estime. Pourtant, je ne regrette pas que vous soyez venu.

— J'ai été ridicule...

— Mais non.

— Si. J'ai pleuré. J'ai crié. J'ai parlé de mes parents, de la Russie...

— Un garçon n'est jamais ridicule quand il parle de ses parents et de son pays.

Une douce chaleur coulait dans les veines de Boris. Il se livrait aux délices de la confiance. Que cet homme était donc compréhensif, intelligent et discret ! Comme il faisait bon dans ce bureau obscur, où flottait le mâle parfum de la pipe !

— Vous souvenez-vous de la Russie ? demanda Machécourt.

— Oui, monsieur.

— Où habitiez-vous ?

— À Moscou, dit Boris. Mes parents étaient des gens très, très riches. Nous avions beaucoup de domestiques, qui passaient sans faire de bruit dans les corridors. Le lustre du salon était grand comme votre table...

Il marqua un temps, craignant d'avoir blessé Machécourt, et ajouta :

— Enfin, presque...

— Bigre, dit Machécourt, en hochant la tête d'un air averti.

— Quand maman recevait, poursuivit Boris, il y avait des fleurs jusque sur les marches de l'escalier. Notre gardien était un Tcherkess. Il s'appelait Tchass. Puis, les bolcheviks sont venus. Ils ont tué Tchass. Nous avons dû nous enfuir...

— Je vois, je vois, murmurait Machécourt.

Sa pipe bouchée faisait un léger bruit de bouillotte.

— Nous avons tout perdu, dit Boris. Mais papa est sûr que nous reviendrons chez nous, un jour, et que notre maison nous sera rendue.

— Je le souhaite pour vous, dit Machécourt. Il doit être bien difficile de construire un foyer sur une terre étrangère. Les coutumes, la langue, le climat, la ligne de l'horizon, tout heurte l'exilé et le décourage. Il rêve de sa patrie comme d'un paradis lointain. Il l'embellit à distance. Mais vous, Boris Danoff, vous êtes jeune encore. Si on vous annonçait, demain, que vous pouvez quitter la France pour retourner en Russie, seriez-vous pleinement heureux ?

— Bien sûr, monsieur, dit Boris.

À peine eut-il parlé, qu'il se reprocha son impolitesse. N'avait-il pas offensé Machécourt en exprimant sa préférence avec tant de vivacité ? Et, d'autre part, pouvait-il jurer qu'il ne regretterait pas la France au moment de passer la frontière ?

— Vous avez fui la Russie à l'âge de huit ans, n'est-ce pas ? reprit Machécourt. Et voici près de six ans que vous êtes en France. L'éducation française vous a déjà marqué. À votre insu, même, vous êtes un peu des nôtres...

— La séparation serait pénible, en effet, dit Boris ; et il baissa la tête.

Il avait conscience d'un partage douloureux, dont sa personne faisait les frais. Sollicité par le passé et par le présent, par la Russie et par la France, il flottait sans se décider entre ces deux tentations contraires. Son instabilité lui parut effrayante. Il dit :

— Je ne suis ni d'ici ni de là. Français en Russie, Russe en France, je resterai toute ma vie un étranger. C'est triste.

— Non, dit Machécourt. Vivre sur deux pays est une entreprise passionnante. Vous le comprendrez mieux dans quelques années. Si chacun de nous avait deux patries, les guerres deviendraient impossibles.

Sa pipe s'était éteinte. Il la déposa, sans la vider, dans un cendrier. Boris suivait ses moindres gestes avec admiration.

— Que comptez-vous faire plus tard ? demanda Machécourt.

— Je ne sais pas. J'aimerais être un ingénieur...

— Vous avez, en effet, de fortes dispositions pour les sciences. Mais il est trop tôt encore pour choisir une voie. Continuez à travailler sans relâche. Et revenez me voir, aussi souvent que vous le voudrez.

Il passa la main sur son front, à plusieurs reprises, comme pour effacer une tache, et dit encore :

— Vos parents vous élèvent dans le culte de la Russie. J'essaierai... j'essaierai de vous faire aimer la France. Écoutez...

Il se leva, prit un livre sur sa table, l'ouvrit et lut d'une voix enrouée :

*France, mère des arts, des armes et des lois,
Tu m'as nourri longtemps du lait de ta mamelle.
Ore, comme un agneau qui sa nourrice appelle
Je remplis de ton nom les antres et les bois...*

— De qui est-ce ? demanda Boris.

— De Du Bellay. Un poète du ^{xvi}^e siècle...

L'ombre avait envahi la pièce. Machécourt referma le livre et continua à réciter, la tête haute, comme s'il se fût adressé à un auditoire placé très au-dessus de lui, sur des gradins :

*Si tu m'as pour enfant avoué quelquefois,
Que ne me réponds-tu, maintenant, ô cruelle ?
France, France, réponds à ma triste querelle :
Mais nul, sinon Écho, ne répond à ma voix.*

Il se tut. Mais la vibration des mots se prolongeait encore, d'une manière subtile, dans le silence. Boris, engourdi de plaisir, chuchota :

— C'est très beau, monsieur. Je ne savais pas que vous aimiez la poésie.

— Parce que je fais de la physique ? Mais il n'y a pas de plus vertigineux poème que la physique, mon enfant. Avancer d'abstraction en abstraction, toujours plus loin, toujours plus haut, grimper d'équation en équation jusqu'à des vérités inconcevables, ineffables. Qu'est-ce à votre avis, sinon de la poésie ?

Il tourna un commutateur. Une lampe versa sur le bureau son cône de clarté crue, aux bords légèrement verdis. Dans la bibliothèque, des titres dorés s'allumèrent et, sur un guéridon, brilla une pile de papiers blancs. Boris reconnut les devoirs de la semaine. À cet instant seulement, il se rappela que Machécourt était son professeur.

— Il est tard, dit Machécourt. Vous devriez partir. Vos parents sont peut-être inquiets.

— Oui... oui, dit Boris.

Il ne pouvait plus s'arracher à l'enchantement de ce lieu, de cette voix. Machécourt l'avait introduit dans une confrérie secrète, dont tous les membres étaient nobles, travailleurs et intelligents. Entre cet homme et lui existait un serment que rien ne saurait rompre.

— Monsieur, dit-il, vous pouvez compter sur moi jusqu'à la mort.

— Je n'en exige pas tant ! s'écria Machécourt.

Un sourire déplaça sa moustache. La petite verrue de son menton remuait, comme prête à prendre le vol. Boris se dirigea vers la porte.

— Je vous accompagne, dit Machécourt.

Dans le vestibule, ils rencontrèrent Marguerite, qui sortait de la cuisine, un tablier bleu noué autour des reins. Elle demanda :

— Vous allez mieux ?

— Oui, répondit Boris.

Machécourt passa un bras autour des épaules de sa fille.

— Boris Danoff est un de mes meilleurs élèves, dit-il. Il a quitté la Russie à l'âge de huit ans. Et il ne s'est pas encore très bien acclimaté en France. Je lui ai conseillé de venir nous voir, aussi souvent qu'il le voudrait. Ai-je eu raison ?

— Mais oui, papa, dit Marguerite. S'il s'ennuie, qu'il vienne.

Ébloui de reconnaissance, Boris se tourna vers Machécourt et prononça faiblement :

— Pourquoi êtes-vous si gentil avec moi ?

Mais Machécourt feignit de ne l'avoir pas entendu.

Boris dévala l'escalier, passa en courant devant la loge de la concierge, et se retrouva dans la rue sombre, où les becs de gaz veillaient, lumière en tête, au pied des immeubles bourgeois. Un contentement fiévreux l'animait, au point qu'il avait envie de danser sur place : « Machécourt est le meilleur des hommes. Un saint. Un savant. Un poète. Comme il m'aime ! Comme je l'aime ! » Son pas sonnait dur sur l'asphalte. Une fumée de pluie, impalpable, adhérait à la peau de son visage. De la ville fatiguée montait un bruit de tonneaux roulés. Des moments de vie familiale, ornés d'un abat-jour ou d'un coin de buffet, surgissaient, çà et là, dans le rectangle éclairé d'une fenêtre. Boris marchait vite, en remuant ses bras comme des balanciers. Parfois, il s'arrêtait, levait les yeux vers le ciel, disait :

France, mère des arts, des armes et des lois...

Il était sept heures et demie, lorsqu'il rentra à la maison. Ce fut Tania qui lui ouvrit la porte.

— Enfin ! dit-elle. Ton père et moi étions si inquiets ! Nous pensions...

Mais Boris ne lui laissa pas achever sa phrase. Essoufflé, la bouche tremblante, les yeux rayonnants d'allégresse il cria :

— Maman, maman... J'ai un ami !...

III

Akim pinça le nœud de sa cravate entre le pouce et l'index, mira dans la glace son visage rasé de près et dit :

— Il est temps que je parte.

— Tu ne veux vraiment pas que je t'accompagne ? demanda Tania.

— Non. Reste ici. Prépare tout. Il faut qu'elle soit éblouie...

Il détacha un œillet rose du bouquet qui garnissait la table et le glissa dans sa boutonnière, en sifflotant. Ses cheveux, laqués de pommade, épousaient exactement la forme de son crâne. Un faux col blanc, trop large, cerclait son cou grumeleux. Le pli net de son pantalon, l'éclat particulier de ses chaussures et la présence d'une pochette au niveau de son cœur le destinaient visiblement à une mission extraordinaire.

— Je t'assure, dit Tania, que j'aurais préféré recevoir Nina à la maison. Ici, tout est petit, mal commode...

Akim fronça les sourcils :

— Il a été décidé que Nina logerait chez moi. C'est donc chez moi que nous devons organiser son premier repas parisien. Demain, nous déjeunerons rue des Belles-Feuilles, c'est promis.

Il tira la manche de son veston, un peu trop longue, et regarda sa montre-bracelet :

— Tu as plus d'une demi-heure devant toi, dit Tania. Reste donc tranquille.

— Pourquoi Michel ne vient-il pas ?

— Retenu au bureau, sans doute. Il ne va pas tarder.

— Je lui téléphonerai de chez la concierge, en passant. Tu as mis le champagne à rafraîchir ?

— Mais oui.

— Il n'y a peut-être pas assez de fleurs sur la table ?

— Si, Akim.

— Bon, bon... Alors, je peux m'en aller ?

Tania sourit et le poussa des deux mains vers la porte. Certes, elle regrettait un peu de le laisser partir seul pour la gare. Elle eût aimé, elle aussi, accueillir sa sœur à la descente du train. Mais le télégramme annonçant l'arrivée de Nina n'avait été livré qu'au début de l'après-midi. Et il restait beaucoup à faire pour préparer la réception. Sachant que son frère ne possédait de vaisselle que pour lui-même, Tania avait amené de la rue des Belles-Feuilles les assiettes, les

verres, les couteaux, les fourchettes, les serviettes, nécessaires à un repas normal. La nourriture et la boisson avaient été choisies et achetées par elle. Sur sa demande, la concierge de l'immeuble avait même consenti à se dessaisir momentanément de trois chaises à dossier de cuir. Mais ces sièges, détournés de leur destination première, refusaient de se fondre à l'ensemble du décor. Ils se tenaient, raides et hostiles, devant la table dont ils désapprouvaient l'abondance.

Un poulet en cocotte mijotait sur le réchaud à gaz qui jouxtait le lavabo. Tania souleva le couvercle, huma l'odeur sapide des oignons et des champignons chauds, arrosa de jus la chair dorée et tendue de la volaille, la piqua avec une fourchette, la retourna, baissa la flamme. Dans la cuvette, deux bouteilles de champagne et deux flacons de vodka encadraient un bloc de glace mal équarri. Le plancher, balayé et ciré, sentait l'encaustique. Tania avait même épousseté les murs, dont le papier beige, marqué de virgules blanches, l'attristait à chaque visite. Elle ouvrit la fenêtre, et vida dans la cour un cendrier plein de mégots. Devant ses regards s'étalait un paysage de toits obliques, hérissés de cheminées, troués de lucarnes, rayés de garde-fous en fer noir. L'air de la ville était tiède, orageux. Une rumeur de vie montait des rues invisibles. Ce local exigu et mansardé était destiné à devenir la chambre à coucher de Nina. Akim, lui, s'était réservé la chambre voisine, où il avait accumulé toutes sortes de reliques militaires. La porte de communication entre les deux pièces était entrebâillée. Tania jeta un dernier coup d'œil sur la cocotte et poussa le battant, qui pivota en grinçant sur ses gonds. Elle savait qu'Akim interdisait de visiter le musée en son absence. Mais, quand il était là, elle n'osait pas déplacer les objets, les palper comme elle l'aurait voulu. Une odeur de camphre et de tabac lui piqua les narines. Dès l'abord, ce cabinet de souvenirs se présentait comme une caverne tapissée de photographies et de gravures, de cartes et de certificats. Des rayons de bois supportaient quelques volumes brochés, déchiquetés, rompus, aux dos ponctués d'étiquettes blanches. Un mannequin de couturière, au buste avantageux, arborait la tunique noire à brandebourgs argent des hussards d'Alexandra. L'étoffe en était usée, trouée par les mites à la hauteur des aisselles. La coiffure de parade, ornée de la tête de mort, se trouvait plantée directement sur le pommeau qui surmontait cette forme, de sorte que c'était un guerrier terrible, sans jambes et sans visage, qui se dressait, au centre de la pièce, comme pour en défendre l'accès. Son épée reposait à côté de lui, sur un coussin, ainsi que ses gants, ses étriers, son revolver et ses décorations à l'émail écaillé, aux rubans flétris. Une paire de bottes vides enserrait les mollets d'un absent. Deux selles en cuir, noircies par la sueur et le frottement, couvraient un projet lugubre de monture. Pendu à un clou, près de la

porte, un harnais, au mors luisant et aux courroies pourries, achevait son service dans le respect et le délaissement. Et, dans un coin de la chambre, au bout d'une hampe inclinée, un fanion noir, dont les broderies grises partaient en effilochures, saluait tristement la fenêtre ouverte sur les toits de Paris. Chacun de ces vestiges, Akim les avait obtenus à force de démarches, de ruses, de supplications. Des camarades lui en avaient expédié d'Allemagne, de Serbie, de Grèce. Il acceptait les moindres cadeaux, les cataloguait, les rangeait avec un soin d'avare, et dépensait son dernier argent à compléter la collection.

Tania s'approcha d'une petite table qui servait de socle à un groupe de soldats en miniature. Découpé dans une feuille de contreplaqué, tout un escadron de hussards d'Alexandra partait, à cheval, pour la revue. Akim les avait coloriés un à un, minutieusement. Depuis les épaulettes plates jusqu'aux rosettes de métal argenté qui décoraient la face extérieure des bottes, chaque détail de l'uniforme était scrupuleusement reproduit. Le capitaine, qui marchait en tête, portait une barbiche noire et bouclée. Des moustaches altières barraient le visage des autres cavaliers. Et les trompettes des musiciens étaient ornées du ruban de saint Georges. Du bout des doigts, Tania caressa ce jouet, que son frère avait fabriqué avec tant d'amour, et dont il était seul, sans doute, à concevoir l'utilité. Puis, elle s'avança vers le mur et contempla les photographies. Elles se ressemblaient toutes. De l'une à l'autre, on retrouvait les mêmes officiers raides, massifs – au poitrail rayé par des brandebourgs turgescents, au regard d'aigle –, groupés à huit ou dix autour d'un frêle guéridon. Tania lut les légendes calligraphiées : 1903... 1912... 1916... Les cadres voisins contenaient la copie d'un diplôme signé de Catherine II, la liste des officiers russes nommés dans les ordres de Saint-Louis et du mérite militaire sous les règnes de Louis XVIII et de Charles X, un billet autographe de Korniloff, des gravures représentant Alexandre I^{er}, Alexandre II, Alexandre III, Nicolas II, le général Paskévitch, l'impératrice défunte, une médaille commémorative de la descente au Bosphore, en 1833. Tania était accablée par la vanité de ces épaves historiques : « À quoi cela sert-il ? Pourquoi perd-il son temps et son argent à rassembler ces objets qui ne peuvent intéresser que lui ? »

Le canapé d'Akim était recouvert d'un plaid marron, troué de brûlures de cigarettes. Sur la table de nuit reposait un registre marqué d'une large étiquette aux contours festonnés : « Catalogue du musée des hussards d'Alexandra. Fondateur – Akim Constantinovitch Arapoff. » L'encrier était enchâssé dans un éclat d'obus. Un autre éclat d'obus servait de cendrier. Dans le métal tordu, une date avait été gravée : « 18 janvier 1915. Bzoura. » Tania frissonna comme si une présence insolite se fût brusquement manifestée entre les quatre murs.

Les militaires moustachus, assis autour de leur guéridon, l'impératrice Catherine II, au nez rectiligne et menton gras, l'empereur Alexandre I^{er}, dont la bouche avait l'air d'une cerise, Nicolas II, pensif, pâle, assassiné, l'escadron en miniature, l'officier sans tête et sans jambes, harnaché de cordons d'argent, tous, tous, la considéraient avec une réprobation méprisante. Elle fit un pas, tourna les yeux vers la fenêtre. Les toits étaient là. Paris était là. Elle poussa un soupir et rentra dans la première chambre.

À présent, évadée de l'enceinte funèbre, elle goûtait du plaisir à dénouer les ficelles des paquets, à disposer sur les assiettes les piments farcis, les pâtés en croûte, les cornichons au sel, les câpres marinés, toutes ces humbles nourritures humaines, qui étaient des symboles de joie. Le poulet était cuit à point. Blond et tendre, parfumé d'un relent de forêt et de beurre. « Pourvu qu'Akim n'ait pas manqué Nina à la descente du train ! » Comme reprise par la notion de l'heure, elle s'affairait soudain, rectifiait la place des couverts, retapait un coussin, cueillait une allumette qui s'était logée dans la rainure du parquet. Akim avait raison : pas assez de fleurs sur la table. Pourquoi Michel n'était-il pas encore là ? Elle regarda sa montre. Le train était entré en gare. Des portières s'ouvraient. Les premiers voyageurs mettaient pied à terre, appelaient des porteurs et comptaient leurs bagages. Akim, dressant le cou, fouillait des yeux ce torrent de visages venus d'un autre monde et qui oscillaient selon un rythme boiteux. Il cherchait Nina. Il trouvait Nina. Les doigts de Tania devenaient froids et moites. Son cœur battait irrégulièrement. Un tintement de sonnette lui coupa le souffle. Elle courut à la porte : c'était Michel. Il tenait à la main une botte de roses rouges. Il dit :

— Ils ne sont pas encore là, j'espère !

Normalement, le taxi n'aurait dû mettre que dix minutes pour se rendre, en droite ligne, de la gare du Nord au boulevard Richard-Lenoir où habitait Akim. Mais, dans l'esprit d'Akim un pareil itinéraire traversant des quartiers tristes et populeux, risquait de décevoir Nina, qui venait pour la première fois à Paris. Désirant étonner sa sœur, il avait donc prié le chauffeur de faire un détour par l'Opéra, la Concorde, le Louvre et le Châtelet.

— Regarde, dit-il, nous longeons la façade de l'Opéra. C'est beau, hein ? »

Nina colla à la vitre du taxi son visage émacié, aux yeux mornes. Tout son corps se tendait vers la rue. Un tremblement, à peine visible, agitait ses doigts. Akim l'observait à la dérobée. Elle portait un imperméable, taillé dans une sorte de toile cirée noire, dont l'enduit se cassait à l'endroit des plis. Un chapeau cloche, en feutre gris maculé, lui emboîtait la tête jusqu'au bas des oreilles. Son sac à main, en étoffe

bleue, avait été, sans doute, coupé dans un rideau. De toute sa personne émanait une impression de misère farouche et de dépaysement.

— Eh bien ? dit-il encore. Qu'en penses-tu ?

— Je ne sais pas, murmura Nina. C'est trop brusque. C'est trop fort. Je ne comprends plus rien.

— J'imagine, en effet, que cette grande cité, élégante, propre, gracieuse, te change un peu des fourmilières soviétiques...

Le taxi s'arrêta.

— Sommes-nous arrivés ? demanda Nina.

— Non. C'est un barrage. Il faut laisser passer les autos qui viennent de la rue transversale. Tu n'as jamais vu tant d'autos, je parie ! La France est un pays riche. Devant toi, tout là-bas, l'église de la Madeleine...

Sa fierté était celle d'un propriétaire. Le taxi se remit en marche. Akim poursuivit :

— Dans quelques minutes, nous traverserons la place de la Concorde. Tu salueras au passage l'obélisque, le pont, la Chambre des députés...

Soudain, la bizarrerie de sa situation l'incita à sourire. N'était-il pas étrange que ce fût lui, un ancien officier de l'armée impériale russe, qui fît les honneurs de Paris à cette jeune femme récemment évadée de Russie ? Il eût souhaité qu'elle s'émerveillât davantage, battît des mains, posât des questions. L'indifférence de Nina l'affligeait, comme un signe d'ingratitude. Dans son for intérieur, il avait l'impression qu'elle dédaignait son premier cadeau. Il se rappela ses propres sentiments, lors de son arrivée en France. Malgré la fatigue du voyage, il avait été frappé par la noblesse de l'architecture, l'aisance des promeneurs, la couleur accueillante du ciel. Pourquoi Nina était-elle incapable d'éprouver, d'exprimer, la même admiration ?

— Tu dois être bien lasse, dit-il. Dans un quart d'heure au plus, nous serons rendus : deux chambres mansardées. Ce n'est pas luxueux, mais...

— Tu as deux chambres, pour toi tout seul ? chuchota Nina, stupéfaite.

— Pourquoi pas ? Si j'avais eu les moyens de payer plus, j'en aurais loué trois ou quatre.

— Chez nous, dit Nina, chaque habitant a droit à six mètres carrés.

Elle avait parlé sans colère. Une lueur de regret passa dans son regard. Ses lèvres se plissèrent dans un sourire indulgent :

— Six mètres carrés. On divise les chambres avec des tentures. Des gens qui se connaissent à peine couchent côte à côte. La cuisine, le lavabo, tout est en commun.

— Les misérables ! grommela Akim.

Elle sembla ne pas comprendre à qui s'adressait cette injure. Le taxi s'engagea dans la rue Royale. Sur la place de la Concorde, l'entrée principale de l'Exposition, avec ses tours, ses guichets et ses oriflammes, s'entourait d'une foule de véhicules et de piétons.

— Que de monde ! dit Nina. Est-ce une fête politique ?

— Non. On expose des meubles, des objets d'art...

— Et les gens paient pour voir ça ?

— Mais oui.

Elle hocha la tête sous son triste chapeau cloche et avoua :

— J'ai l'impression de n'être pas encore arrivée.

Akim lui saisit les deux mains et s'écria gaiement :

— Tu arriveras, Nina. Je t'apprendrai. La vie est belle...

Il ne trouvait pas de mots suffisants pour traduire son exaltation. Nina se dégagea doucement, recula dans un coin, comme si ce débordement d'allégresse lui eût paru prématuré et suspect. Akim éprouvait la sensation curieuse de transporter une inconnue, dont l'état de santé nécessitait beaucoup de ménagements. Venue d'un autre monde, elle demeurait encore soumise à des craintes, à des croyances, à des répugnances, qui retardaient sa guérison. Pourtant, lorsque Akim prononça devant elle les noms de Michel et de Tania, le visage de la jeune femme s'éclaira d'une joyeuse tendresse. Elle demanda de leurs nouvelles, voulut savoir si les enfants se plaisaient à Paris. La voiture avait traversé la place de la Concorde, remontait la rue de Rivoli, vers le Louvre. Ça et là, derrière l'enceinte des Tuileries, des drapeaux multicolores flottaient au bout de leurs perches blanches. Un grouillement de piétons bloquait par instants la chaussée. Les autos ralentissaient, cornaient dans le dos des passants, contournaient la silhouette d'un agent de police, aux joues cramoisies et à l'œil vénéneux. Akim baissa la vitre. Une bouffée d'air, qui sentait l'essence et le bitume, entra dans le coupé. Nina porta un mouchoir à sa bouche.

— Tu ne te sens pas bien ? demanda-t-il.

— Ce n'est rien. Le bruit, l'odeur... Je ne suis pas habituée...

— Voici le Louvre ! annonça Akim. L'ancien palais des rois de France...

Nina inclina la tête et dit d'une voix timide :

— Je voudrais voir un magasin. Une épicerie...

— Rien de plus facile, s'écria Akim. Chauffeur ! Chauffeur ! Arrêtez-vous devant un magasin. N'importe lequel. Une épicerie. Une boucherie... Vous en trouverez plus loin... Près du Châtelet...

Le chauffeur s'arrêta devant une épicerie. Mais Nina refusa de pénétrer dans l'établissement. Debout sur le seuil, elle contemplait intensément cette salle où mûrissaient de sombres victuailles. Son

regard courait d'un rayon à l'autre, passait en revue un régiment de pots de moutarde, plongeait dans un sac de légumes secs, escaladait une montagne de pommes de terre, bondissait vers la région brillante des bouteilles et redescendait obliquement vers le comptoir fleuri d'oignons débonnaires. Des employés, vêtus de tabliers blancs, s'affairaient devant quelques clientes qui tenaient leur porte-monnaie à la main. Une odeur de café grillé venait jusqu'à la porte. Nina fit une aspiration profonde, plissa les paupières et demanda :

— Ce magasin est... est un magasin normal, n'est-ce pas ?

— Mais oui.

— N'importe qui peut acheter ici ce qui lui plaît ? Si je voulais me procurer du sel, par exemple...

— Tu n'aurais qu'à demander du sel et on te servirait.

— Et des pommes de terre ?

— Aussi.

— Même des pommes de terre !

Elle réfléchit un moment. Sur ses traits se posait une expression indéfinissable d'angoisse et d'incrédulité.

— Remontons en voiture, dit Akim. Tania et Michel nous attendent à la maison. Tu dois avoir faim...

Nina dressa le menton. Ses yeux étincelèrent.

— Pourquoi crois-tu que j'ai faim ? proféra-t-elle avec une soudaine violence.

— Parce que tu n'as pas mangé grand-chose durant ton voyage, répondit Akim.

Il eut le sentiment qu'il venait de heurter en elle une conviction dure et fière, qui ne céderait pas. Les prunelles dilatées, les narines ouvertes, elle répétait avec obstination :

— Mais non. Je n'ai pas faim... Je n'ai pas faim...

Il lui prit doucement le bras et l'entraîna vers le taxi.

— Voici comment les choses se sont passées, dit Nina. Après la mort de maman, mon mari et moi avons quitté Ekaterinodar pour nous fixer à Moscou, où le métier de médecin est plus avantageux qu'ailleurs. Lioubov, qui est actuellement l'une de nos actrices les plus adulées, nous a aidés à nous installer et à trouver du travail. Notre superficie habitable était très largement calculée. Nous jouissions de toutes sortes de privilèges réservés aux docteurs. Et, je ne sais par quel prodige, mon mari arrivait même à se procurer des suppléments de nourriture, qu'il apportait en cachette à la maison. À cette époque-là, tout le monde vivait du troc. Les paysans ne vendaient plus, mais échangeaient leurs produits, à la sauvette, contre des pelisses, des oreillers. Une nuit, vers trois heures du matin, on frappe à la porte. Mon mari se lève, ouvre, devient très pâle. Les agents du Guépéou

l'ont emmené. Je ne l'ai plus revu. Il a été fusillé le 30 août 1924. Plus tard, j'ai appris qu'il avait livré de l'aspirine contre des boîtes de conserve américaines. Je craignais d'être arrêtée à mon tour. Les répressions policières étaient terribles. Pour un oui, pour un non, on vous transférait aux Solovky. Recevoir des lettres ou des colis de France, c'était se signaler à l'attention méfiante des autorités. C'est pourquoi, j'ai cessé de vous écrire. Mais cela ne suffisait pas. Deux fois, ils sont venus perquisitionner à mon domicile. Alors, j'ai prié Lioubov d'user de son influence au Guépéou pour me permettre de partir. Elle l'a fait très gentiment, en invoquant des raisons de santé. Les confrères de mon mari m'ont délivré les certificats nécessaires. J'aurais dû verser cinq mille deux cents francs d'avance pour le visa de sortie. Grâce à Lioubov, je n'ai payé que le minimum : cinq cents francs. Elle m'a prêté l'argent. Et, par chance, la France avait renoué ses relations diplomatiques avec la Russie. À l'ambassade, j'ai montré vos vieilles lettres et ces messieurs n'ont soulevé aucune difficulté. Tout a été très simple. On a plombé mes bagages. J'ai pris le train. Jusqu'à la frontière, j'ai redouté un télégramme de contre-ordre du Guépéou, annulant mon passeport, comme cela se produisait souvent. Mais j'en ai été quitte pour la peur. De Varsovie, enfin, j'ai pu vous écrire. Je m'étais arrêtée chez une amie. C'est tout.

Elle se tut et regarda le fond de son assiette, où reposaient des noyaux d'olive et des bribes de pâté. Tania, le visage défait, les paupières lourdes, ravalait ses larmes, mordillait sa lèvre inférieure à petits coups de dents. Akim demanda :

— Donc, Lioubov est heureuse ?

— Très heureuse. Le public l'aime beaucoup. Elle habite toujours avec son mari, mais elle est officiellement protégée par un communiste notoire. Quant à Nicolas...

— Oui.

— Il a été porté disparu.

Akim fronça les sourcils, renifla à deux reprises et grommela :

— L'imbécile !

— On n'a pas retrouvé son corps, reprit Nina. Peut-être vit-il quelque part, sans que nous en sachions rien...

Il y eut un silence. Michel avait pris une fleur sur la table et la pétrissait entre ses doigts, sans se décider à parler. Enfin, il dit d'une voix enrouée :

— Vous... vous revenez de Moscou, Nina... Donc, vous devez avoir vu... enfin... Je voudrais savoir ce qu'est devenue notre maison...

— Ils y ont installé une école, dit Nina.

— Ah ! bien...

— Et maintenant, ils construisent une annexe dans la cour. Je suis passée par la rue Skatertny, il y a deux semaines.

Michel baissa le front, comme pour mieux s'isoler dans la réflexion. Il répéta :

— Il y a deux semaines.

Il lui paraissait inconcevable que cette jeune femme, assise devant lui, eût effectivement passé dans la rue Skatertny, quinze jours auparavant.

— Vous avez de la chance, dit-il.

Sa tête bourdonnait. Il respirait mal. Il hésita une seconde et murmura encore :

— Extérieurement, comment est-elle, la maison ? En bon état ?

— Oui, dit Nina. Sauf quelques lézardes sur la façade...

— Quelques lézardes ? Mais il faudrait...

La vanité de son inquiétude lui apparut soudain, et il n'acheva pas sa phrase. Tania le contemplait avec tant de pitié, qu'il en était gêné pour lui-même et pour elle. Comme s'il eût voulu se justifier, il marmonna :

— Vous devez être surprise par l'intérêt que je porte à cette maison, Nina. Mais c'est que je compte bien y retourner un jour, avec tous les miens.

— Quand ? demanda Nina.

— Lorsque le régime des Soviets aura pris fin.

— Il ne prendra jamais fin, dit Nina lentement.

— Tu avoues toi-même, s'écria Akim, que vous mourez tous de faim, là-bas, que des bandes de voleurs détroussent les passants dans la rue, que les agents du Guépéou règnent par la terreur, que l'argent ne vaut rien, que les médicaments font défaut, que le peuple murmure...

— Et après ? dit Nina.

— Après ? Il y aura une contre-révolution, ou bien les puissances occidentales...

— Non, dit Nina. J'ai vécu à Moscou. Je sais leur force. Ils ont une poigne de fer. Ils relèveront le pays. Déjà, ils multiplient le nombre des écoles, bâtissent des usines, ouvrent des bibliothèques. Bientôt, chez nous, il n'y aura plus d'illettrés.

Elle avait prononcé ces paroles avec un accent d'orgueil. Son visage s'était durci. Elle regardait son frère droit dans les yeux, comme pour le défier.

— Tu les admires donc ? demanda Tania.

— Je ne les admire pas, dit Nina. On ne peut pas admirer la délation, le mensonge, la cruauté, la famine, mais...

— Mais quoi ?

— Ils ont un idéal.

— Ôte-toi de là que je m'y mette ! gronda Akim. Voilà leur idéal !

Les joues de Nina s'enflammèrent. Elle luttait contre une

suffocation misérable.

— Vous discutez comme des gens qui ont trop mangé, dit-elle. Vous êtes repus, assis. Eux, là-bas, meurent par milliers et construisent. Tout le monde souffre. Tout le monde se plaint. Je ne voudrais pas y retourner. Mais je préfère leur malheur à votre bonheur. C'est difficile à expliquer. J'ai peur de me tromper moi-même. Je ne sais plus...

Elle mit ses mains devant sa figure.

— Ne parlons plus de tout cela, ma chérie, dit Tania. Il est normal que tu sois dépaymée, que tu te tourmentes. Mais tu t'habitueras. Notre affection t'aidera à oublier les horreurs que tu as vécues...

— Je me sens pauvre, je me sens sale, gémit Nina. À cause de vous. Là-bas, rien ne me distinguait des autres. Ici, je suis une bête curieuse. Là-bas, je critiquais, je détestais les bolcheviks. Ici, je les comprends, je les regrette. Cette ville propre, ces autos, ces magasins croulant de marchandises... Que se passe-t-il ? Vous m'avez trop fait boire. Je ne veux pas qu'on me plaigne.

— Nous ne te plaindrons donc plus, dit Tania. D'ailleurs, tu reconnaîtras très vite que notre sort n'est pas tellement enviable. Change les assiettes, Akim, pendant que je sers le poulet.

— Il y a encore du poulet ! dit Nina. Mais je ne peux plus manger. J'étouffe.

Elle considérait avec réprobation le poulet que Tania avait déposé devant Michel pour qu'il le découpât. La vue de cette chair dodue, juteuse, lui soulevait le cœur. Soudain, elle pensa à ses derniers repas de Russie, dans la petite chambre qu'elle partageait avec deux ouvrières d'usine. Du gruau de sarrasin. Des choux aigres. Quelques tranches de pain infect. Le sentiment d'une injustice l'étourdit.

— Tu ne manges pas ? demanda Tania.

— Si... si... Excuse-moi...

Elle porta un morceau de poulet à sa bouche, le huma, le mâcha docilement. Une crispation agréable saisit le creux de ses joues. Elle était honteuse du plaisir que son corps prenait à son insu. Autour d'elle, des fantômes aimables heurtaient les assiettes, les verres, servaient des fruits, débouchaient une bouteille de champagne qui explosait en mousse pétillante.

— À ta santé, Nina ! À ta nouvelle vie !

Elle trinqua, debout, à demi sourde, à demi aveugle, enveloppée d'une vapeur de voix. Une photographie de Nicolas II, épinglée au mur, l'observait avec reproche. Elle baissa les yeux devant ce témoin anachronique et muet. Une force irrésistible l'arrachait au présent, la tirait en arrière. Elle n'eût pas été surprise de voir son père et sa mère entrer, bras dessus bras dessous, dans la chambre.

— Que font les enfants ? dit Tania. Ils avaient promis d'être là

pour le café.

— Je voudrais tant les voir ! murmura Nina.

— Vous ne les reconnaîtrez pas, dit Michel. Serge a vingt ans et Boris quinze...

— Mon Dieu ! s'exclama Nina. Et nous, nous, comme nous sommes usés !...

Une toux convulsive lui coupa la parole. Elle fit un geste découragé et s'accouda à la table, en appuyant son menton dans ses mains. Michel lui versa un second verre de champagne :

— Buvez, Nina.

Elle but le cœur piqué de mille pointes aiguës. Une chaleur perfide se glissait dans sa peau. Akim ouvrit une porte et dit :

— Veux-tu visiter mon musée ?

— Quel musée ?

— Le musée de mon régiment.

Ils disparurent tous deux dans la pièce voisine. Tania en profita pour débarrasser la table et servir le café.

— Comment la trouves-tu ? chuchota Michel.

— Telle que je le craignais, dit Tania.

De l'autre côté de la cloison, Akim pérorait fortement :

— Ceci est le fanion de notre vaillant 4^e escadron... Un billet signé du général Korniloff... Des épaulettes ayant appartenu à notre cher colonel Andersen... L'escadron en ordre de marche... Une médaille commémorative...

Quand Nina revint, Tania lui demanda :

— Alors ? Ton impression ?

— C'est très joli, dit Nina. Akim s'est donné tant de mal !

Sa bouche sèche articulait les mots avec soin. Mais ses yeux exprimaient l'indifférence supérieure d'une grande personne penchée sur les jeux d'un enfant. De toute évidence, partie d'un pays où régnaient des menaces élémentaires, elle acceptait mal que ses proches fussent tournés vers les problèmes futiles de la gourmandise, de la coquetterie, de l'amour ou de la recherche historique. Elle réprima un bâillement de détente nerveuse, porta la main à son chignon qui s'était défait et pendait sur sa nuque.

— Je te mènerai chez le coiffeur, dit Tania. Il te coupera les cheveux. On les porte très courts, maintenant.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est la mode. Il faudra aussi que nous songions à tes robes.

Nina rougit :

— Est-ce bien nécessaire ?

Sa voix tremblait. Elle évoquait les guenilles, les faces hâves, les mains calleuses qu'elle avait laissées derrière elle. Elle se sentait

lourde de tout un pays qui ne voulait pas mourir.

— À table, dit Akim. Le café refroidit.

Nina se rassit à sa place. Il lui semblait, brusquement, avoir perdu la faculté de s'émouvoir. Pourtant, lorsqu'un coup de sonnette retentit à la porte, elle tressaillit, blêmit de toute la figure :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Serge et Boris, sans doute, dit Tania. Ne t'inquiète pas, chérie. Je vais ouvrir.

Déjà, Nina s'était ressaisie et souriait à ce battant de bois gris, d'où sortait une voix juvénile :

— C'est nous, maman. On est en retard !...

— Ils parlent russe, dit Nina. J'avais peur du contraire. Les enfants oublient si vite !...

IV

La journée de Kisiakoff commençait à huit heures et demie du matin par la promenade des pékinois. Il ne variait jamais son itinéraire, et les commerçants du quartier ne ménageaient pas leur estime à ce personnage ponctuel et correct. Son chapeau melon et sa barbe composaient un seul bloc de matière noire, où la figure formait une réserve claire. Le dos plat, le ventre en avant, il tenait en laisse ses quatre petits chiens, bas sur pattes, comme s'il eût conduit un quadrigé. Tout en marchant, il leur parlait à mi-voix, les encourageait à faire leurs besoins et leur indiquait même les endroits, qui, selon lui, méritaient d'être reniflés :

« Au pied de cet arbre. Non ? Allons, Mitsouko, lève la patte. Lève la patte, chenapan ! »

Lorsque l'un de ses pensionnaires avait déposé une crotte, il riait à pleine gorge et se penchait un peu pour étudier, d'un œil professionnel les qualités de l'excrément :

« Sec et blanchâtre. La santé est bonne. En route, mes enfants ! »

Souvent, l'un des pékinois, apercevant un chien en liberté, tournait la tête, tirait éperdument vers cet inconnu aux oreilles pointées. S'il s'agissait d'un chien de race, Kisiakoff tolérerait le rapprochement et autorisait même les bêtes à se flairer respectivement le museau et le derrière. Mais, si le passant n'était qu'un vulgaire bâtard, il le chassait à grands cris : « Va-t'en, moujik, pouilleux, propre à rien, parasite ! » Le bâtard s'éloignait, humilié et soucieux. Et les pékinois, rappelés à l'ordre, continuaient leur course trottinante.

À neuf heures, ayant accompli son périple, Kisiakoff rentrait à la maison, et se faisait servir, par Marie, un petit déjeuner copieux, avec du miel, de la confiture et du pâté de foie. Puis, il lisait les journaux, vérifiait le livre de comptes et disposait une réussite, pour passer le temps. Lucienne Pérez ne se réveillait qu'à dix heures du matin. Kisiakoff assistait à sa toilette. Debout dans la salle de bains, il la regardait tremper, nue et molle, dans une eau parfumée à l'essence de lavande. Son attention pour ce corps féminin était purement médicale. Lucienne Pérez le savait et se laissait examiner sur toute sa surface, sans manifester la moindre pudeur. Parfois, Kisiakoff touchait du bout des doigts le ventre de la baigneuse, ou lui appliquait sur les fesses une petite claque, qui sonnait amicalement. Il disait :

— Si je n'étais pas impuissant, je ferais mes délices de toute cette

belle matière !

— Ne dites pas de sottises, Kisïa, susurrail Lucienne Pérez, et venez une frotter le dos.

— Avec joie, s'exclamait Kisiakoff.

Et, saisissant un gant, il savonnait les omoplates et les reins de la jeune femme, qui se tortillait en gémissant :

— Brute ! Brute ! C'est bon !

Kisiakoff riait, grognait, soufflait dans sa barbe. Par instants, un trouble pervers échauffait sa peau. Au plus épais de lui-même, des muscles longtemps oubliés affirmaient leur présence centrale. Il pensait à des étreintes compliquées, à des triomphes rugissants. Lucienne Pérez, qui l'observait par-dessus son épaule, devinait quelle sorte d'exaltation le poussait à l'ouvrage. Pourtant, elle ne disait rien, amusée, semblait-il, par l'excitation qui ravageait les traits de son partenaire. Elle eût été désolée si la vue de son corps avait laissé Kisiakoff imperturbable, mais elle n'eût pas toléré que ce début d'ardeur virile aboutît à une conclusion. Ainsi, dans ses rapports avec son majordome, éprouvait-elle tout ensemble les délices de la coquetterie et celles de la sécurité. Kisiakoff, en revanche, espérait toujours que, subitement, la puissance lui serait rendue. Un fourmillement préparatoire l'incitait à reprendre confiance. Mais, peu à peu, sa convoitise baissait, tournait court. Une tendresse veloutée coulait dans ses veines. Et il continuait à frotter le dos de Lucienne Pérez avec le sentiment de lessiver une dalle. Au bout d'un moment, il proférait sombrement :

— J'ai failli redevenir un homme !

— Et puis ? demandait Lucienne Pérez en se rasseyant dans la baignoire.

— Et puis, rien.

— Heureusement pour vous, disait-elle. Si vous étiez un homme, je n'admettrais pas votre présence dans cette maison.

Kisiakoff lui tirait la langue :

— Un père ! Un père incestueux et châtré ! Venez vite que votre papa vous sèche. Petite fille mouillée ! Petite fille grelottante ! Petite fille frétilante !

Il l'enveloppait dans un peignoir de bain, la frictionnait, lui chatouillait la nuque avec sa barbe, par manière de jeu, et s'agenouillait devant elle pour lui essuyer commodément les jambes. Elle se laissait faire, heureuse et flattée, les lèvres closes dans une moue d'innocente volupté. Lorsqu'elle était bien sèche, Kisiakoff la conduisait vers la bascule et déplaçait les poids sur les triangles gradués.

— Cinquante-neuf kilos, sept cents. Vous avez perdu cent cinquante grammes, ma beauté. Souffrez que je vous complimente. Le

massage, à présent.

Couchée à plat dans son lit, Lucienne Pérez offrait son anatomie mollette aux entreprises de celui qui prétendait lui rendre la sveltesse de ses vingt ans. Pour cet exercice, Kisiakoff revêtait une blouse blanche et saupoudrait ses mains d'un talc violemment parfumé. Puis, les deux pouces en avant, il attaquait la chair du ventre, la pétrissait, la pinçait, la remontait, la descendait, l'étirait et la brisait avec une frénésie pâtissière. Sa barbe active éventait le visage de la patiente. Elle poussait de faibles cris vaincus :

— Un peu moins fort, Kisia ! Vous me déchirez. Aïe ! Aïe !

Et il grondait, sans interrompre son travail, l'œil en bille le nez froncé :

— Il faut souffrir pour être appétissante. Votre estomac s'est déjà dégonflé, la graisse se résorbe.

— Cela suffit.

— Non ! Non ! Je dois donner de l'élasticité aux tissus. Et hop ! Et hop ! Et clac ! Et pif ! C'est papa qui commande. Mais voilà que la poitrine est jalouse. Elle veut sa part de caresses. Venez mes petits seins affligés ! Venez mes petites outres à demi pleines !

Ses doigts rapides tapotaient les seins par-dessous, les faisaient tressauter en cadence, comme deux méduses échouées. Les pointes bistre se dandinaient d'une manière indépendante et guillerette. De la chair martelée montait un parfum décevant. Lucienne Pérez, un peu confuse, disait :

— Êtes-vous sûr que cela soit nécessaire, Kisia ?

— Indispensable. J'ai lu dix livres sur la technique du massage avant d'oser entreprendre cette tâche salubre. Je réchauffe les muscles. Je leur rends la vigueur. Vos amants vous en sauront gré. Il faut que la distance entre vos deux tétons soit de vingt centimètres, comme l'exigent les canons de l'antiquité. Et nous y arriverons.

Bientôt, Lucienne Pérez n'était plus qu'un morceau d'argile plastique livré à son initiative. Il n'eût pas été étonné qu'elle surgît de ses mains, absolument renouvelée, avec des creux à la place des bosses et des bosses à la place des creux.

— Sentez-vous mon fluide ? disait-il soudain.

— Je le sens, hoquetait-elle entre deux claquages.

— Bravo. Nous tenons le bon bout. Avant de me connaître, tu n'étais qu'un bloc de glaise. Mais le sculpteur est venu qui fera de toi une déesse.

Il était près de midi, lorsque Lucienne Pérez, fardée, parfumée, habillée, s'installait à la table de la salle à manger pour boire le jus de citron qui constituait son repas du matin. Kisiakoff, assis en face d'elle, admirait son œuvre, avec l'arrogance paisible d'un maître. C'était l'heure des conseils psychologiques. La jeune femme avait trois

amants. Seule, elle se fût embrouillée dans l'organisation de ces intrigues simultanées. Mais Kisiakoff n'avait pas son pareil pour orchestrer les différents motifs d'une même vie amoureuse. Elle s'en remettait donc à lui du soin de régler l'alternance des visites et la variété des moyens de séduction. L'un des amants était un gros Hollandais, nommé Van Claafen, qui passait à Paris une semaine par mois pour ses affaires. Bien que Lucienne Pérez fût assez riche pour n'avoir nul besoin d'être entretenue, Kisiakoff exigeait qu'en présence de Van Claafen elle se prétendît ruinée par la spéculation. Il ne fallait pas, disait-il, priver cet homme du plaisir d'aider une femme qu'il croyait malheureuse et fidèle. L'argent qu'elle recevait de Van Claafen, Lucienne Pérez le reversait intégralement à son autre amant, Coco Stéphani, professeur de danses classiques et modernes. Il y avait enfin le nommé Frédéric Créteil, père de famille et conseiller municipal, le plus assidu des trois. Chacun de ces personnages ignorait l'existence des deux autres. Kisiakoff tenait une comptabilité serrée des faveurs qui leur étaient faites. Une grande équité présidait au partage des heures et des récompenses :

— Vous avez vu Stéphani, avant-hier. Il peut bien attendre jusqu'à demain. Aujourd'hui, vous recevrez Créteil.

— Mais que dirai-je à Stéphani ?

— Je me charge de lui expliquer que vous êtes partie pour la campagne.

— Il sera furieux !

— Laissez-le se fâcher. Demain, vous vous montrerez très douce, très fatiguée, la paupière lourde, le geste aquatique : « Mon chéri, parle moins fort... Ma tête est douloureuse... Je suis peut-être un peu trop jalouse de toi... Guéris-moi !... Ah ! guéris-moi !... »

Kisiakoff révoltait les prunelles, faisait une bouche en cul de poule et attirait des deux mains, sur son ventre, le fantôme d'un amant idéal. Lucienne Pérez pouffait de rire, tant il était comique, et il était obligé de la rappeler à l'ordre :

— Ne riez pas si fort. Vous allez vous déformer les joues.

À l'heure dite, c'était lui qui introduisait l'homme élu dans le salon de la jeune femme :

— Veuillez patienter quelques minutes, monsieur : Madame se prépare.

Parfois, s'approchant du visiteur, il lui confiait à l'oreille :

— Un conseil : ménagez-la. Elle est très nerveuse.

Ou bien :

— Soyez gai. Elle a envie de rire.

Van Claafen lui glissait un pourboire au début de chaque mois. Kisiakoff acceptait l'argent et disait gravement :

— Avec votre permission, j'achèterai des fleurs à Madame.

Un jour, le professeur de danse s'était présenté à l'improvisiste, tandis que Lucienne Pérez recevait dans son lit le conseiller municipal. Debout dans le vestibule, face à Kisiakoff qui lui barrait le chemin de la chambre à coucher, Stéphani hurlait :

— Laissez-moi passer, sale eunuque ! Je sais qu'elle est ici ! Elle me trompe !

— Je vais, en effet, vous conduire à sa chambre, avait dit Kisiakoff. Mais si, comme je vous l'ai affirmé, sa chambre est vide, je vous tue. J'ai du sang circassien dans les veines. Et je suis baron. Ne l'oubliez pas.

Son regard était si terrible, que Stéphani avait battu en retraite.

Aussi longtemps que la porte de Lucienne Pérez demeurait fermée, Kisiakoff déambulait dans l'appartement, lisait, jouait avec les chiens, ou collait l'oreille au battant, pour surprendre des soupirs et des grincements de sommier. Dès que l'amant était parti, la jeune femme convoquait son majordome pour lui raconter, point par point, les événements de l'après-midi. Kisiakoff s'asseyait sur le lit, et Lucienne Pérez, rose et décoiffée, commençait son récit avec une voix d'oiseau :

— Alors, il m'a dit... Alors, je lui ai dit... Comme je ne voulais pas qu'il pense que je le prenais au sérieux, j'ai préféré, vous saisissez ? faire semblant d'être triste... Alors, il a eu l'air de ne pas comprendre... Mais moi, ça m'arrangeait plutôt...

Le regard grave, la barbe sacerdotale, Kisiakoff écoutait ce babillage avec une attention extraordinaire. Parfois, il interrompait la jeune femme sur un ton courroucé :

— Erreur. Il fallait refuser de faire l'amour une troisième fois. N'employez jamais un prénom dans vos conversations avec un homme. Vous risquez de vous embrouiller. Dites : chéri, ou mon rayon de soleil, ou ma goutte de miel...

Délivrée du soin de veiller aux dépenses, de ménager son corps et d'organiser les phases de sa carrière sentimentale, Lucienne Pérez se laissait envahir par la jouissance d'être commandée. Le fait qu'un homme âgé et instruit exigeât d'elle l'aveu de ses moindres caprices lui donnait l'impression d'être une personne véritablement remarquable. Pour complaire à Kisiakoff, elle feignait même d'être plus compliquée qu'elle ne l'était en réalité. Souvent, elle se plaignait de rêves terribles, émettait le souhait de mourir, ou de se lier avec une femme, ou d'aller vivre seule, dans une maison de pêcheur, sur la côte bretonne. Elle chuchotait :

« Il y a dans mon cœur des coins noirs. J'ai peur d'y regarder. L'existence me pèse. Vous savez que j'ai été réglée à douze ans ? Tout le mal vient de là. Hérité chargée, mauvaises lectures, habitudes troubles de l'enfance. Mon mari était un cochon. Il aimait se costumer. Il a achevé de me détraquer sexuellement. Au fond, j'ai plus de

sensualité que de tempérament, plus d'imagination que d'appétit. En amour, avant tout, je recherche le baroque. C'est pourquoi vous m'aviez plu sous votre toque de fourrure, avec votre poignard au côté. »

Après le dîner, elle sortait avec des amis, mais Kisiakoff entendait qu'elle fût rentrée à minuit, car les longues veillées abîment le teint et fatiguent les nerfs. Si elle éprouvait de la difficulté à s'endormir, il lui tirait les cartes ou lui faisait la lecture. Il lui avait appris à réciter une prière avant de fermer les yeux. Agenouillée dans son lit, elle marmonnait en remuant ses lèvres enduites d'une pommade blanchâtre :

« Notre Père qui êtes aux cieux, protégez-moi des maladies et de la pauvreté, maintenez mes amis dans le bonheur et détruisez la maison de mes ennemis. Faites que Kisiakoff soit toujours prospère. Versez sur sa tête vos meilleures bénédictions. Et conseillez-moi, comme vous le conseillez, dans tous les problèmes de la vie. Amen. »

Quand elle avait fini, Kisiakoff la baisait au front, arrangeait ses oreillers, bordait ses couvertures et disait :

— Demain, c'est le tour de Stéphani ! Dormez bien. Prenez des forces.

Il éteignait la lampe. Son rire résonnait dans l'obscurité :

— Un jour, je vous violerai, ma belle !

Cette menace rituelle ne déplaisait pas à Lucienne Pérez, car elle savait qu'il s'agissait d'une fanfaronnade. Pourtant, chaque soir, avant de se coucher, Kisiakoff faisait des ablutions à l'eau froide, se massait le ventre d'une certaine façon, et absorbait, selon les indications du spécialiste qu'il avait consulté, des médicaments divers à base de vanilline, de noix vomique, de yohimbine ou d'extraits de glandes. En vérité, depuis deux ans qu'il essayait de réagir contre son atonie génitale, aucun traitement ne lui avait procuré la moindre amélioration. Il continuait à se soigner par habitude plus que par conviction. Et le désir de redevenir normal ne le tourmentait plus que par intermittences.

Son jour de sortie était le samedi. Chaque samedi, il se rendait au *Poulain bossu* pour taquiner et humilier ses anciens camarades. Au portier qui le remplaçait, il ne donnait qu'un franc de pourboire. La dame du lavabo grinçait des dents lorsqu'elle le voyait paraître, car elle savait qu'il casserait la chaînette de la chasse d'eau et laisserait, dans sa soucoupe, un billet de cinq francs dont le numéro serait déchiré. Quant au maître d'hôtel, il pouvait être sûr que Kisiakoff se plaindrait à haute voix du service, critiquerait la qualité du champagne, discuterait l'addition et quitterait la salle en criant : « Quelle boîte ! » Détesté et méprisé par tous, Kisiakoff appréciait cette atmosphère de haine tonifiante. Un soir, le danseur Gdouvani

s'approcha de lui et lui dit à l'oreille :

— Je te conseille de modérer tes insolences. Les camarades ont averti le patron. Si tu persistes, on t'interdira l'entrée du *Poulain bossu*...

— Cela m'étonnerait, dit Kisiakoff. Ma petite guenon me paie bien. J'ai suffisamment d'argent pour ne craindre personne. Demain, j'offrirai au patron de participer à la commandite du *Poulain bossu*. Je deviendrai moi-même votre patron.

Il était agréablement ivre et tapait du poing sur la table, en parlant. Soudain, il tira la nappe d'un geste bref. Le verre, le vase à fleurs et une assiette tombèrent sur le sol et se brisèrent avec un bruit limpide.

— Garçon, enlevez-moi ça ! glapit-il.

Derrière lui, quelqu'un grommela :

— Quel mufle !

Il se retourna et vit deux très jeunes garçons, assis côte à côte, dont le visage exprimait une vive indignation.

— Qui sont ces deux morveux ? demanda-t-il à Gdouvani. Ils méritent une fessée.

— Comment ? Tu ne les connais pas ? s'exclama Gdouvani. L'un est un Français dont j'ignore le nom. Mais l'autre est le fils de tes amis Danoff. Il vient ici, régulièrement, depuis quinze jours, pour une petite chanteuse qui ne veut rien savoir de lui. C'est le Français qui paie les consommations. Une rigolade !

— Le fils de Michel Alexandrovitch Danoff, prononça Kisiakoff, d'un air subitement assagi.

Une étincelle malicieuse sauta dans son regard. Ses joues se mirent à trembler.

— Mais comme c'est intéressant ! dit-il encore.

Tandis qu'un garçon remplaçait la nappe sur la table et balayait les débris de verre, Kisiakoff se leva lourdement et s'avança vers Serge et Chabassu, qui le considéraient avec stupeur. S'inclinant devant eux, il proféra d'une voix grave :

— Messieurs, j'ai entendu que vous me traitiez de mufle, et je vous en remercie. Entraîné par la boisson, j'ai perdu le contrôle de mes actes. Je me suis laissé aller, en public, à une manifestation indigne d'un gentleman. Miraculeusement, votre cri m'a rappelé au sens des réalités. Permettez-moi donc de vous convier à ma table, pour vous marquer ma reconnaissance et mon estime.

— Monsieur, balbutia Serge, en rougissant jusqu'à la racine des cheveux, je suis heureux que vous regrettiez votre geste, mais il m'est impossible d'accepter votre invitation.

— Parce que vous me méprisez trop pour supporter ma compagnie ? demanda Kisiakoff. Ah ! malheur. Un écart, et voici

l'homme condamné sans recours. Nous autres Russes avons une conception tellement plus large de l'honneur !

— Mais je suis russe, moi aussi, dit Serge.

— Pas possible ? s'écria Kisiakoff. Un compatriote ? Je ne l'aurais jamais cru ! Votre accent français est impeccable. Sans doute êtes-vous arrivé très jeune en France ?

Serge, prudent, ne répondit pas.

— Et votre ami ? reprit Kisiakoff.

— Je suis français, dit Chabassu.

— Nous continuerons donc à parler français, monsieur, dit Kisiakoff en esquissant une révérence. Minutes mémorables. Un garçon n'hésite pas à me rabrouer. Et ce garçon est un Russe. Joie ! Gratitude ! Grandeur ! Hep ! Maître d'hôtel ! Une bouteille de champagne. Du meilleur. Puisque vous êtes russe, je ne vous quitte plus.

Et, attirant une chaise, il s'assit à côté de Serge, qui ne savait plus trouver d'arguments pour éconduire l'intrus. L'orchestre jouait un paso-doble. Quelques couples dansaient sur la piste miroitante. L'éclairage était rouge sang.

— Victime de la révolution, sans doute ? interrogea Kisiakoff, en tournant vers Serge sa vaste figure bouleversée par la compassion.

— En quelque sorte, dit Serge.

— Moi de même, dit Kisiakoff. Il fallait deux jours pour traverser mes terres en calèche. Des châteaux, des usines, une nuée de serviteurs. Et, patatras ! plus rien. Le noir. L'exil. La famine. Le déshonneur. Beaucoup d'émigrés se plaignent d'avoir tout perdu, mais il n'y en a pas deux qui aient perdu plus que moi.

— Mon père aussi était très riche, dit Serge, agacé par la façon de son interlocuteur.

— Nombreux sont ceux qui le prétendent, rares sont ceux qui l'ont été, décréta Kisiakoff. Les grandes fortunes, en Russie, étaient connues de tous.

— Eh bien, justement, mon père était connu de tous, répliqua Serge, avec un accent de fierté.

— Son nom ? demanda Kisiakoff.

— Michel Alexandrovitch Danoff.

À ces mots, Kisiakoff se dressa d'un bloc et se mit au garde-à-vous. Un respect militaire contractait son visage. Ses yeux exorbités se mouillaient de larmes. Il dit d'une voix vague, trouée :

— Michel Alexandrovitch Danoff ? Le propriétaire des plus vastes comptoirs de l'Empire ? Le héros de la grande guerre et de la guerre civile ?...

Serge était ému par ce panégyrique, auquel il ne s'attendait pas. En outre, il lui était agréable que Chabassu apprît par une tierce personne

les mérites exceptionnels du chef de la famille Danoff. Il murmura :

— Vous connaissez mon père ?

— J'ai été, pendant longtemps, l'un de ses plus fidèles amis. Peut-être a-t-il prononcé mon nom devant vous ? Ivan Ivanovitch Kisiakoff.

— Non, dit Serge. Je crois que j'entends votre nom pour la première fois.

— Dommage, grogna Kisiakoff. Il m'a donc oublié. Mais moi, comment l'oublierais-je ? Ah ! ne parlons plus du passé. Et buvons du champagne. Il est de bonne marque.

Il éleva sa coupe et trinqua avec Serge et avec Chabassu, en déclarant :

— À la santé de la sainte Russie, messieurs !

Serge, qui avait déjà trop bu, avala pourtant une large gorgée de vin et sentit que l'univers se décollait de lui comme une toile peinte. Un flottement agitaient les épaules des consommateurs. Les seaux à champagne luisaient, ça et là, telles des cloches englouties dans l'eau. Des plastrons blancs servaient de socles à des têtes de cire rose. Le maître d'hôtel exhalait un parfum de homard à l'américaine. Sur l'estrade, le chœur tzigane avait remplacé l'orchestre de jazz. Hors d'un fouillis de haillons multicolores et de médailles de cuivre, montait une chanson triste, où Serge reconnaissait les sonorités du vent qui ouvre les feuillages. Il leva les regards sur son étrange voisin. Immobile, empesé, la barbe calme, l'œil ombragé par une barre de crins noirs, Kisiakoff semblait habité par une pensée verticale.

— Venez-vous souvent au *Poulain bossu* ? demanda-t-il.

— Le plus souvent possible, dit Chabassu. L'extraordinaire fausseté de cette boîte m'enchanté. Rien ne détraque les nerfs comme cette lumière de sang et ces plaintes de chèvres amoureuses !

— Vous cherchez donc à détraquer vos nerfs ? s'écria Kisiakoff. Bravo ! Alléluia ! Et vive la République ! Le suprême cadeau que Dieu fit à l'homme, c'est la curiosité. Soyez curieux, fouillez tous les recoins de votre être, tirez toutes les ficelles, chatouillez toutes les petites bêtes qui dorment, et vous serez aimable à Dieu ! J'espère que vous aussi, cher monsieur Danoff, cultivez l'inquiétude au détriment de la raison ?

— Non, dit Chabassu, avec un ricanement supérieur. Lui, il vient au *Poulain bossu* à cause d'une chanteuse. Il est amoureux.

— Tu es idiot, bredouilla Serge. Je trouve qu'elle chante bien. Voilà tout.

— Laissez-moi deviner, dit Kisiakoff, en faisant une moue gourmande. Je gage qu'il s'agit de la petite Baranovna, la dernière à gauche, près du guitariste.

— Exactement, dit Chabassu.

— Elle a en effet une jolie voix, dit Kisiakoff. Et une poitrine en

forme de poire qui ne doit rien à personne. Voulez-vous que je l'invite à notre table ?

— Surtout pas, chuchota Serge en baissant la tête.

— Pourquoi ?

— Son mari est dans la salle, ce soir. Un grand type très brun. À côté de la porte...

— Vous en avez peur ?

— Pour elle, oui.

— Elle est votre maîtresse ?

Serge eut un haut-le-corps :

— Mais non... Pas encore... Je lui ai simplement parlé, hier et avant-hier...

— Elle lui a dit qu'elle chanterait pour lui ! s'exclama Chabassu. Depuis, il a l'œil vague et s'exprime en alexandrins.

La face de Kisiakoff se gonfla comme sous l'effet d'une formidable pression intérieure. Entre ses paupières bistre, jaillit un regard dru tel un jet de siphon. Il prononça tristement :

— Quel est votre prénom, fils de Danoff ?

— Serge.

— Eh bien, Serge, la petite Baranovna est indigne de vous. Son père, en Russie, était revendeur de déchets de draps. Elle n'a pas de ligne de cœur dans sa main gauche. Entre ses cuisses, repose une grenouille froide. Fuyez, Serge, fuyez son sourire et sa voix. Votre ardeur mérite un autre salaire. Si vous vous couchez sur son corps, vous aurez l'impression de poignarder une éponge.

— Vous la connaissez ? demanda Chabassu.

— Tout le monde la connaît. Des centaines d'hommes, à finir par son valeureux mari, ont essayé de la faire jouir. Temps gaspillé. Sève perdue. Et, pour l'âme, c'est une garce...

Serge tenta de protester. Mais une faiblesse bourdonnante, présageant la syncope, s'était emparée de son cœur. Il retint un hoquet amer et bafouilla :

— Oh ! vous savez... pour ce que je m'en fiche...

— Si vous le permettez, dit Kisiakoff, je vous signalerai des victimes plus croustillantes. Quel âge avez-vous ?

— Bientôt vingt et un ans, dit Serge.

— Et vous faites encore vos études ?

— Dans trois semaines je me présente au bachot, pour la troisième fois.

— Sûr de réussir ?

— Sûr de rater.

Kisiakoff renversa la tête et se mit à rire, avec un bruit de bouteille qui se vide. Son visage abrégé paraissait plus large que haut. Serge vit une caverne rouge et humide, où clapotait la forte langue bleuâtre.

— Pourquoi riez-vous ? dit-il.

— Pour rien, dit Kisiakoff. Vos parents savent-ils que vous passez la nuit au *Poulain bossu*, au lieu de préparer votre examen ?

— Non, dit Serge. Ils se figurent que je travaille chez Chabassu.

— Ils seront donc très surpris et très affectés, en cas d'échec ?

— Je m'en balance, gronda Serge, sans desserrer les dents.

Kisiakoff lui posa la main sur l'épaule :

— Vous avez parlé comme un homme. Et je vous en félicite. Quelles sont vos intentions pour l'avenir ?

— Je veux dessiner pour des journaux, dit Serge. Mais papa s'y oppose. Il trouve que c'est un métier qui n'en est pas un.

Les yeux de Kisiakoff devinrent troubles comme des gouttes de naphte. Dans la lumière rouge des lampes, sa barbe était violette. Une ride en forme de crochet se creusa dans son front. Il gémit :

— Surprenant ! Comment votre père peut-il vous déconseiller de suivre une vocation aussi respectable ? Si j'étais à sa place, je vous encouragerais de toutes mes forces à abandonner des études qui ne servent à rien pour vous consacrer à une activité honorable et rémunératrice. Mais peut-être n'avez-vous pour le dessin que des dispositions très médiocres ? Vous plairait-il de faire un croquis de moi, séance tenante, en quelques traits ?

— Si vous voulez, dit Serge. Seulement, j'ai un peu mal à la tête...

Kisiakoff tira un carnet de sa poche, l'ouvrit à la dernière page et le posa devant Serge sur la table.

— Je ne bouge plus. Vous avez un crayon ? Parfait. De nombreux peintres m'ont dit que je leur rappelais le *Moïse* de Michel-Ange. Si vous saisissez la forme du crâne et de la barbe, la ressemblance est assurée...

Collé à l'épaule de Serge, Chabassu suivait attentivement la danse rapide du crayon sur la feuille. Derrière un réseau de signes, en apparence inintelligibles, le profil de Kisiakoff se composait, par fragments, avec fidélité. La mine se cassa au niveau de l'œil. Serge dit :

— Vous pouvez regarder.

Kisiakoff reprit le carnet en main, l'approcha de son nez, l'éloigna, inclina la tête, et fit entendre un sifflement aigu.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Chabassu.

— Admirable ! dit Kisiakoff. Je ne comprends plus du tout l'obstination de mon vieil ami Danoff. Excusez-moi de vous parler avec une pareille franchise, Serge. Je ne voudrais pas vous froisser dans votre amour filial. Mais dois-je me taire lorsqu'on étouffe, devant moi, un talent qui mérite l'approbation des foules ? Ce coup de crayon ! Cette liberté de conception ! Cette malice d'interprétation ! Oh ! mon enfant, faites-moi une grâce et signez ce dessin.

— Il n'en vaut pas la peine, dit Serge, dont toute la figure ardeait de contentement.

— Et, par-dessus le marché, il est modeste ! rugit Kisiakoff.

Des tables voisines s'éleva un murmure de protestation.

— Chut !... Parlez plus bas !...

— La politesse et l'enthousiasme ne peuvent habiter côte à côte, dit Kisiakoff. Quand je suis en extase, je gueule. C'est ainsi.

Serge signa le dessin, et Kisiakoff glissa le carnet dans la poche intérieure de son veston en déclarant :

— Je me sens riche.

Les tziganes chantaient toujours. Des reflets rouges frétilaient entre les stalactites des lustres. Et Serge, amolli de gratitude, penchait vers Kisiakoff un visage confiant. Chabassu regarda sa montre.

— Minuit et demi, dit-il. Il est temps de rentrer.

— Déjà ! soupira Kisiakoff. Je commençais à peine à me déboutonner ! Toute ma vie, j'ai aidé les artistes. En Russie, ma plus grande joie était de protéger des peintres, des sculpteurs, des chanteurs. Certes, les circonstances économiques m'interdisent, maintenant, de jouer les mécènes. Mais je ne vous abandonnerai pas, Serge, fils de Danoff. Votre cause devient la mienne. Avant peu, vous entendrez parler de moi. Non, ne me remerciez pas. Plus tard, plus tard...

Sa voix était prophétique. Serge eut peur, se leva, lui tendit la main.

— Ne nous séparons pas encore, dit Kisiakoff. Partons ensemble. Je vous ramènerai chez vous en taxi.

Il plissa les yeux et ajouta :

— Votre dessin est sur mon cœur.

Quand le maître d'hôtel apporta l'addition, Chabassu fit mine de sortir son portefeuille et Kisiakoff se fâcha :

— Ah ! non. Je suis votre aîné ! Et vous m'avez procuré un tel plaisir par votre présence ! Dès que je lui aurai fait gagner son premier argent, Serge nous invitera. C'est promis ?

— C'est promis, dit Serge !

Dans le taxi, Chabassu, encouragé par son ami, récita quelques vers de sa composition. Kisiakoff les écouta avec attention et conclut :

— C'est du pétrole. Approchez une allumette, tout flambera. Mes compliments, monsieur Chabassu. Vous irez loin.

Mais le ton de sa voix était moins sincère que lorsqu'il avait loué le dessin. Serge le remarqua et en fut flatté. Chabassu, qui habitait avenue Niel, fut le premier à descendre. Resté seul avec Kisiakoff, Serge demanda :

— Que pensez-vous de mon ami ?

— Il se donne beaucoup de mal pour atteindre un semblant

d'originalité, répondit Kisiakoff. Vous, vous êtes authentique.

C'est vrai, se dit Serge, je suis authentique. Et son cœur bondit d'allégresse.

Le taxi remontait vers l'Étoile. La lueur alternative des becs de gaz sculptait la face de Kisiakoff, comme un rocher poreux, harnaché d'algues luisantes. Les lèvres closes, il réfléchissait. Il dit enfin :

— Êtes-vous pressé de rentrer ?

— J'ai juré à mes parents d'être de retour pour une heure.

— Nous disposons encore de dix minutes. Venez boire un verre avec moi. Je connais, à deux pas d'ici, un bistrot accueillant et tranquille.

Serge voulut refuser, mais il craignait de vexer inutilement cet homme généreux et compréhensif, qui promettait de le suivre dans sa carrière.

Ils s'attablèrent dans le fond d'une salle mal éclairée, qui sentait l'eau de Javel et la bière. La banquette de moleskine s'affaissa sous le poids de Kisiakoff. Il cogna le rebord du guéridon avec sa chevalière, suscita le fantôme d'un garçon léthargique, aux yeux pochés, et commanda deux cognacs. Puis, se tournant vers Serge, il dit brusquement :

— Parlez-vous de notre entrevue à vos parents ?

— Oh ! non, marmonna Serge, puisque je leur ai caché que je fréquentais le *Poulain bossu*.

— Vous pourriez m'avoir vu ailleurs. Dans la rue. Chez des amis...

— Vous tenez à ce qu'ils sachent que j'ai fait votre connaissance ?

— Je préfère qu'ils ne se doutent de rien, dit Kisiakoff. Ainsi, je serai plus à l'aise pour vous aider dans votre entreprise.

Le garçon apporta les consommations, et Kisiakoff, aussitôt, saisit son verre, le vida d'un coup en faisant la grimace. Serge l'imita, par esprit de déférence.

— Quelle étrange rencontre ! reprit Kisiakoff. Vous, le fils des Danoff, et moi, moi qui fus si intimement mêlé au destin des Danoff, le hasard nous confronte dans une boîte de nuit parisienne. Il me semble que je vis un rêve...

Sa voix tremblait, mouillée de cognac et de larmes. Une tendresse surhumaine utilisait, pour s'exprimer, toute la surface de son visage. Serge, gêné, baissa les paupières. Il se sentait mou comme une chenille devant ce personnage qui prenait tant de place.

— Votre père est-il heureux ? demanda Kisiakoff.

— Je crois qu'il éprouve des difficultés dans ses affaires.

— Il ne s'agit pas de ses affaires. Dans une vie d'homme, l'argent ne compte pas.

— Et qu'est-ce qui compte ?

— Le cœur. Votre père a eu beaucoup de peine, jadis. J'espère qu'à

présent il n'en est plus de même. Voilà tout. Et votre mère ? Toujours aussi jolie, aussi fine, aussi pétillante ? Une femme adorable. Comment lui garderait-on rancune ? Et de quoi ? Le temps passe. Les blessures se cicatrisent. Les morts s'enfoncent dans l'oubli. Savez-vous qui vous me rappelez, Serge ? Un jeune homme irremplaçable. Il était plus âgé que vous quand je l'ai connu. Mais sa figure était fraîche comme la vôtre. Il se nommait Volodia Bourine...

— Je me souviens de lui, dit Serge. Quand j'étais petit, à Moscou, il venait souvent nous rendre visite. Mes parents l'aimaient bien...

— Moi aussi, je l'aimais bien, dit Kisiakoff avec un accent de colère.

— Qu'est-il devenu ?

— Il est mort.

— Tué par les bolcheviks ?

— Oui et non. Je dois me taire. Un conseil : ne prononcez jamais le nom de Volodia Bourine devant votre mère.

— Pourquoi ?

— Par respect pour elle. Ah ! je me laisse aller. Maudite langue plus rapide que la raison !

Serge, intrigué, tenta de rire :

— Que de mystère !

— Plus que vous ne le supposez, Serge, dit Kisiakoff. Une immobilité funèbre engourdit son visage. Seules ses narines bougeaient au passage d'un souffle puissant.

— Il faut partir, dit Serge.

À ces mots, Kisiakoff tressaillit et balbutia d'un air égaré, malheureux :

— Partir ? Vous aussi vous voulez partir ?...

— J'ai promis à mes parents...

— Personne ne me promet rien, à moi ! s'écria Kisiakoff.

Et, subitement, saisissant la main de Serge, plongeant dans ses yeux un regard doux et noir, implorant, féminin, il gémit :

— Ne partez pas, Serge, fils de Danoff. J'ai tant de choses à vous dire...

Il était deux heures et demie du matin, lorsque Serge regagna sa chambre. Ses parents, fatigués de l'attendre, s'étaient mis au lit après avoir glissé la clef sous le paillason. La scène de réprimandes était donc reportée au lendemain. Serge n'ignorait aucun des thèmes que son père exploiterait à cette occasion : « Si tu n'étais pas scandaleusement en retard dans tes études, je t'autoriserais sans doute à sortir le soir. Mais tu vas avoir vingt et un ans, tu redoubles la première, et, au lieu de me savoir gré des sacrifices que je m'impose... » Il haussa les épaules et grommela :

« Quelle scie ! »

Boris dormait les couvertures rejetées, le corps moulé dans le torrent du drap. La lampe de chevet éclairait sa face bouffie de sommeil et ses mains oisives. Autour de lui, la hutte fraternelle, encombrée de photographies sur papier glacé, de livres tachés d'encre, de cahiers aux coins frisés, de raquettes et de balles, exhalait, dans la pénombre, un vague parfum d'épiderme chaud et de linge. Le réveille-matin trapu, coiffé de sa sonnette, tictaquait imperturbablement. Par la fenêtre entrebâillée, pénétrait la tiédeur noire et lourde de la nuit. Serge se déshabilla, se coucha, sans prendre la peine de se laver. Le champagne et le cognac qu'il avait bus lui gonflaient le ventre. Un pivot tournait dans sa cervelle. Dès qu'il fermait les yeux, son lit se plaçait dans une position oblique. Le front noué de vertiges, il s'assit sur son oreiller, pour lutter contre le malaise. Les phrases prononcées dans le bistrot se mêlaient, au fond de sa mémoire, à des bribes de chansons tziganes. Drôle d'histoire ! Après plusieurs manœuvres réticentes, Kisiakoff, tout à coup, s'était lancé dans les aveux. Il avait parlé, parlé, évoquant le passé, citant des noms, donnant des références. Et Serge avait fait de son mieux pour tenir tête à cette avalanche de vérités incroyables : « Comme c'est curieux !... Je n'aurais pas supposé !... Pourtant, à la réflexion... Mais non, je ne vous en veux pas !... Vous me rendez service !... » Ainsi, sa mère avait été une épouse infidèle. Ayant trompé son mari, elle avait acculé son amant au suicide. Et cet amant n'était autre que Volodia Bourine. Serge se rappelait qu'à la veille de la déclaration de la guerre son père avait quitté la maison, sans embrasser personne. Les domestiques échangeaient des regards complices et ne répondaient pas aux questions des enfants. Tania pleurait, seule dans sa chambre, comme une femme coupable. À dater de ce jour, Volodia Bourine avait disparu de la circulation. Pourquoi Kisiakoff avait-il éprouvé le besoin de raconter à Serge les détails de cette liaison ? Pour le dégoûter de ses parents ? Pour vérifier la force de son caractère ? Pour se décharger d'un secret trop pesant ? « S'il n'avait pas été ivre comme une bourrique, se dit Serge, il se serait bien gardé de me parler avec une pareille franchise. Mais il ne pouvait plus se taire. Cela sortait de lui comme un vomissement. Il était horrible à voir, bégayant, larmoyant, les oreilles rouges. Je suis sûr que, demain matin, il regrettera son indiscretion. Et moi, quelle est mon opinion sur toute cette affaire ? » Il s'interrogea en silence et reconnut que la nouvelle, pour surprenante qu'elle fût, ne le troublait qu'à demi. « Kisiakoff croit, sans doute, que ses propos m'ont déchiré le cœur. Quant à mon père, s'il apprenait que je suis au courant de son infortune conjugale, il se figurerait que j'ai perdu toute confiance en lui, en ma mère et en l'avenir. Quelle sottise ! La vérité est que je trouve ça tordant ! »

Il répéta à mi-voix : « tordant », et regarda le mur avec fixité. Malgré un puissant effort d'imagination, il lui était difficile d'admettre que sa mère, grasse et douce, digne et parfumée, avait gémi de plaisir dans les bras d'un monsieur aux moustaches blondes. Était-ce à cause de cette vision ou de l'alcool bu en abondance qu'il avait envie de vomir ? Son sang martelait ses oreilles. Une sueur froide sortait de son front. « Vous êtes authentique... J'ai tant de choses à vous dire... Garçon, deux cognacs... Elle a tout avoué à votre père... » Son père, il le découvrait soudain, rouge de colère, les yeux saillants, avec des injures plein la bouche : « Misérable, tu m'as trahi ! » Peut-être avait-il giflé cette épouse repentante, qui sentait l'amour et les larmes ? Peut-être l'avait-il battue ? Comment savoir ? « Et maintenant, ils prennent de grands airs sentencieux, parlent de l'honneur, du devoir, du respect filial, avec des trémolos dans la voix. »

Un hoquet sucré emplît la bouche de Serge. Il essaya de rire : « Il faut, à tout prix, que je trouve cette histoire plaisante. Sinon, je suis foutu. Dix ans ont passé. Ils se sont réconciliés. Ils ont oublié. Oui, mais *elle a été* cette femme, *il a été* cet homme. »

Il raidit ses muscles, comme pour résister à l'assaut d'un ennemi invisible. Intimidés, les meubles tournèrent un moment sur leurs pattes ivres et s'immobilisèrent. Finie la légende du couple admirable, marchant, la main dans la main, sur le sentier de la vertu. Finie la rengaine de l'exemple à suivre et du flambeau à soutenir. Par les trous du vêtement, on voyait enfin la chair nue.

« Elle aussi, murmura Serge. Maman ! »

Il prononça d'une voix forte : « Maman », et, instantanément, son esprit lui présenta l'image de Tania retirant sa chemise, son corset, dégrafant ses bas. Il disait « maman » à cette créature avide, qui ouvrait les jambes, comme les autres femmes. Le mot ne correspondait plus à l'objet. Une erreur de vocabulaire. Sans plus. Quelque chose de fragile, de tendre, creva en lui, telle une bulle. Il se sentit mieux : « Tout cela est banal. Bientôt, je n'y penserai plus. C'est ce champagne et ce cognac qui me jouent un tour. Mauvais mélange. »

Il essuya la sueur qui coulait sur ses joues. Sa langue était pâteuse. Après-demain, il avait rendez-vous avec Kisiakoff, dans le même bistrot, pour lui montrer une collection de croquis. Kisiakoff se faisait fort de les répartir entre différentes publications et, peut-être, de placer Serge comme maquettiste dans un journal, dont il connaissait l'un des commanditaires. Un chic type, ce Kisiakoff. Ami de la jeunesse, du talent, de la fantaisie. Un peu timbré, certes, mais de conversation édifiante. Grâce à lui, Serge s'était subitement libéré de la contrainte familiale. Descendues de leur piédestal, les effigies symboliques du père et de la mère ne l'impressionnaient plus. Comment Tania appelait-elle Volodia Bourine ? « Voloditchka, Vova,

mon chéri, mon amour... » « C'est gonflant ! » décréta Serge. Il eut envie de sortir de sa chambre et de coller son oreille à la porte de ses parents pour les entendre dormir. Soudés l'un à l'autre. Mêlant leurs souffles et leurs chaleurs. Boris se retourna dans son lit en geignant. « Si celui-là savait, pensa Serge, quelle catastrophe ! Il a des nerfs de fille. Il mérite des coups de pied au cul. Mais moi, c'est autre chose : ma mère est une femme infidèle, mon père est un cocu. Et je m'en fous ! Non, je m'en félicite ! » Ses paupières étaient lourdes. Il chavirait sous le poids d'une immense fatigue. Au bord de l'inconscience, il songea encore à la petite tzigane qu'il avait remarquée au *Poulain bossu*, et dont Kisiakoff lui avait dit tant de mal. Elle avait perdu tout prestige à ses yeux. L'idée d'en faire sa maîtresse lui semblait non seulement absurde, mais dangereuse. Il n'avait jamais eu de maîtresse. Seulement des filles de bordel. C'était mieux ainsi. L'amour physique n'était pas propre. Ce contact velu et mouillé. Cette crispation stupide qui vous coupait le ventre. Et on met de la poésie autour : « Je t'aime. Je suis à toi. Mon âme. Ton âme. » Il se rappela les images du *Larousse médical*, qu'il avait feuilleté chez Chabassu. Sa mère était bâtie comme les autres femmes. Il porta la main à sa bouche et se mordit le poignet : « Voilà que je deviens dingo ! Si Chabassu me voyait ! Suffit pour ce soir. Dormons. »

Il éteignit la lampe. Dans le noir, pour convier le sommeil, il s'efforça de réfléchir au baccalauréat. Quand serait-il débarrassé de cette obsession ? Les mathématiques, la physique, la chimie, la littérature, l'histoire, la géographie, on l'obligeait à étudier tout cela dont il n'aurait que faire dans la vie. Et qui l'y obligerait ? Un cocu ! Un choc brutal le secoua de bas en haut, comme la détente d'un ressort. Des larmes piquaient ses yeux. Il serra les dents, enfouit dans l'oreiller sa tête chaude et bourdonnante. Et l'univers, dont il ne voulait plus, s'éloigna de lui, en effet.

V

Comme Serge l'avait prévu, son père le convoqua le lendemain matin dans sa chambre, pour lui parler sans témoins. Avant de commencer son discours, il ferma soigneusement la porte et la fenêtre. Une chaleur étouffante régnait dans la pièce, dont le lit double était encore défait. La combinaison rose de Tania et une paire de bas flasques pendaient sur le dossier du fauteuil. Un bruit de friture venait de la cuisine. La tête de Serge était douloureuse, embrumée.

« À trois semaines de tes examens !... Conduite inconcevable !... Tu sais quels sacrifices je m'impose pour te tirer vers le droit chemin !... Ai-je mérité une pareille incompréhension ?... »

Les cris se répercutaient dans la chair de Serge comme des coups de poing. Il connaissait ces reproches par cœur, pour les avoir entendus cent fois. Mais, ce matin, le visage de Michel était plus brisé, plus pâle que d'habitude. « Avait-il cette figure lorsqu'il a appris l'inconduite de ma mère ? » pensa Serge. Il fut sur le point de le plaindre : « Pauvre type. Il est si bon ! C'est probablement pour ça qu'elle lui a préféré Volodia Bourine. Les femmes n'ont de respect que pour les hommes qu'elles redoutent. »

— J'ai honte de moi quand je te regarde, dit Michel. J'ai mal. Je me sens responsable de ta nullité...

Serge crispa les mâchoires sous l'insulte. Il avait envie de crier : « Et toi ? De quoi donc es-tu si fier ? D'avoir été trompé ? » La colère se logeait à l'étroit dans son corps.

« Le papier du mur est jaune. C'est crevant ! Quelle coïncidence ! »

— Que comptes-tu faire si tu échoues pour la troisième fois à ton bachot ? demanda Michel.

— Je te l'ai déjà dit, grommela Serge. Je veux être dessinateur.

— Où ?

— Dans des journaux.

— Et tu te figures que, du jour au lendemain, tu trouveras une place ?

— Mes amis m'aideront.

— Quels amis ? Ce petit crétin de Chabassu, peut-être ?

— Non.

— Qui donc ?

— Quelqu'un d'autre. Son nom ne t'apprendrait rien, dit Serge.

Il sourit de biais et croisa les bras sur sa poitrine. Il se sentait très

fort en face de cet homme tourmenté.

— Écoute, reprit Michel, je t'affirme que la mesure est comble...

Serge, dont les jambes s'engourdissaient, attira une chaise, voulut s'asseoir.

— Reste debout, hurla Michel.

— Ça va, ça va, gronda Serge.

Et il songea triomphalement : « S'il savait que j'ai rencontré Kisiakoff, il ferait une autre tête. »

— Dans un an, tu seras majeur, continua Michel d'une voix sourde, grippée. Tu pourras aller où tu veux. Jusque-là, tu dois m'obéir. Je plierai ta volonté. Tu ne me connais pas...

Serge ne put s'empêcher de dire :

— Oh ! si je te connais, papa, mieux que tu ne crois...

Mais Michel ne comprit pas l'effronterie. Il parlait avec une véhémence tragique. Tour à tour suppliant, menaçant, il était lamentable à voir. Serge se dit qu'il ne pourrait plus entendre une seule histoire de cocu, sans, aussitôt, penser à son père. Dans ses oreilles résonnait la chanson des sorties de classe :

« Si tous les cocus avaient des clochettes... » Son regard glissa vers le lit. Deux épingles à cheveux gisaient sur le drap froissé. Il se demanda très objectivement si Michel et Tania faisaient encore l'amour à leur âge. La combinaison rose et la paire de bas pendues au dossier du fauteuil suggéraient des idées de déshabillage hâtif et navrant.

— Serge, pour la dernière fois...

Serge tressaillit et serra les poings : « Quand se taira-t-il ? Cette comédie est absurde. Dès que j'en aurai les moyens, j'irai vivre ailleurs. »

Michel avait fait un pas en avant. Ses yeux étincelants de rayons et de larmes se tendaient vers Serge, exigeaient sa soumission :

— Par affection pour moi, tu devrais te ressaisir...

Une répulsion subite obligea Serge à reculer vers le mur.

Il était à bout de nerfs. Encore quelques secondes, et il avouerait tout. Pour abrégér l'entretien, il feignit d'être ému, bredouilla :

— C'est entendu, papa... Je te promets... Mais oui, je t'aime...

Les mots écorchaient sa gorge. Michel parla encore longtemps, mais d'une voix douce, rompue, comme celle d'un malade à la fin d'une visite. Puis, il s'approcha de son fils pour l'embrasser. Serge reçut son baiser sur la joue, avec un sentiment de honte et de malheur.

— Maintenant, allons voir ta mère, dit Michel. Le déjeuner doit être prêt.

— Je veux d'abord me laver les mains, murmura Serge.

Laissant son père, il se rendit dans la salle de bains, dont la blancheur hygiénique lui parut reposante. Debout devant le lavabo, il

respira, hostile et délicat, une odeur de brillantine liquide et d'éponge caoutchoutée. La vue du bidet, bas et évasé, le fit frémir. Il gémit :

« C'est horrible, horrible ! »

Le lendemain, en classe, le voisinage de Chabassu lui fut désagréable. Pendant le cours de littérature française, son camarade lui passa un bout de papier, sur lequel étaient tracés ces mots : « Le type russe de l'autre soir était formidable. As-tu l'intention de le revoir ? » Serge répondit : « Non. » Ne pouvant associer Chabassu à ses préoccupations intimes, il ne songeait qu'à éluder ses questions et à fuir sa présence. Il lui déplaisait que son ami eût fait la connaissance de Kisiakoff. D'instinct, il voulait conserver pour lui seul l'entière sympathie de cet homme énigmatique et puissant. Chabassu glissa un second papier sous le nez de Serge, et Serge, sans le dire, écrivit dessus : « Fous-moi la paix. » Chabassu se vexa, fit une figure pointue. Serge se dit : « Je suis en train de perdre un copain. » Mais cette pensée lui était douce. Il rentra seul à la maison et s'enferma dans sa chambre pour crayonner quelques croquis. Depuis que Kisiakoff avait loué son talent, Serge regrettait de n'avoir pas suivi des cours de dessin en dehors du lycée. Tout ce qu'il savait, il l'avait appris par lui-même. Mais quels résultats n'aurait-il pas obtenus s'il avait fréquenté une Académie de peinture ? Sur ce point encore, ses parents étaient fautifs. Au lieu d'encourager sa vocation, ils l'avaient considérée comme un entraînement puéril et néfaste. « Si tu as de bonnes notes, disait son père, je te recommanderai à un peintre russe de mes amis qui te donnera des leçons. » On lui offrait ces leçons comme une récompense, en échange de son application scolaire. Mais il n'était plus à l'âge des sucres d'orge et des croix d'honneur : « Ils ne me comprennent pas. Je suis comme un étranger parmi eux. »

Il déchira le feuillet sur lequel il avait dessiné des profils de femmes, le roula en boule et le lança dans le panier. Son crayon s'abattit sur la page suivante. Hors d'un gribouillage incohérent, surgit soudain la figure d'un vieillard hideux, à la lippe pendante, aux yeux bigles. Ce vieillard ressemblait beaucoup à Kisiakoff et un peu à Marie Ossipovna. Serge lui planta des cornes sur la tête : un cocu ! Boris entra dans la chambre et jeta sur le lit ses livres serrés dans un petit tapis.

— C'est à cette heure-ci que tu reviens du lycée ? demanda Serge.

— J'ai raccompagné Machécourt.

— Tu as été chez lui ?

— Oui.

— Lèche-cul ! gronda Serge. Depuis qu'il t'a collé, tu l'adores. Tu le suis comme un petit chien. Tu n'as que son nom à la bouche : Machécourt... Machécourt... Je l'ai eu comme prof, ton Machécourt.

Un beau salaud !

Boris haussa les épaules, s'approcha de son frère, contempla le dessin et dit :

— C'est bien, ce que tu as fait là. Mais pourquoi ne dessines-tu que des têtes affreuses ?

— Tu en connais d'autres ? répliqua Serge rageusement.

Boris ne répondit pas et s'installa au bout de la table pour préparer ses devoirs. Serge ne le quittait pas des yeux. La sagesse de ce gamin l'irritait chaque jour davantage. Il détestait son joli visage mat, aux cheveux plantés bas, la moue sérieuse de ses lèvres, son regard sombre et loyal. C'était le bon élève dans toute son horreur. Le fils modèle, dont rêvent les pondeuses d'enfants. Boris dit tristement :

— Pourquoi ne dessines-tu plus ? Je te gêne ?

— Mais non, dit Serge.

Un silence de mésentente s'établit entre eux. Boris ratura une phrase qu'il venait d'écrire, baissa la tête, enfonça, dans ses cheveux châains et drus, ses dix doigts courbés en griffes. Au bout d'un moment, sans relever le front, il murmura :

— Me prêteras-tu ta raquette, samedi prochain ? Elle est mieux tendue que la mienne.

— Tu vas jouer au tennis ?

— Oui.

— Où ça ?

— À Neuilly.

— Avec qui ?

Boris poussa un soupir :

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Si tu ne me dis pas avec qui tu vas jouer, je ne te prêterai pas ma raquette.

— La fille de Machécourt a organisé une partie avec des amis, grommela Boris, comme s'il eût avoué une faute.

Serge fit entendre un sifflement pointu :

— La fille de Machécourt ! Mes compliments ! Tu te dessales, bébé ! Comment est-elle, la fille de Machécourt ?

— Très gentille. Elle a quatorze ans et demi.

— Et une gueule de travers, sans doute ?

Les joues de Boris rougirent et une brusque lueur passa dans ses prunelles :

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Avec un père comme le sien, s'écria Serge, elle ne doit pas être appétissante à regarder ! Mais toi, ça te flatte de sortir avec la fille de ton professeur. Serait-elle bancale, que tu accepterais de te montrer avec elle !

Soudain, il éprouvait l'envie d'humilier son frère, comme pour se

venger sur lui de son désarroi. Il leva les yeux au plafond, prit un air bête et psalmodia :

— Le premier amour ! C'est touchant !

— Je vais travailler dans la salle à manger, dit Boris.

Il ramassa ses livres, ses cahiers, et sortit de la chambre.

Serge s'étendit sur le lit et alluma une cigarette. Il songeait à son père, à sa mère, au baccalauréat, et désirait mourir. Son sang était lourd. Une seule pensée pouvait, maintenant, le reconforter : demain, à cinq heures, dans le bistrot de l'avenue Niel, il reverrait Kisiakoff.

Il était cinq heures et demie et Kisiakoff ne se montrait pas encore. Dans la salle du bistrot, quelques consommateurs, à peine vivants, à peine visibles, buvaient peu, parlaient bas. Du plancher gris, récemment lavé et saupoudré de sciure, montait une fade et fraîche odeur d'égout. Pour la dixième fois, Serge lut le nom des apéritifs, sur les panneaux-réclames aux couleurs vives, qui décoraient les murs. Une angoisse le tenaillait : « Il ne viendra pas. Il m'a laissé tomber. Que ferai-je sans lui ? »

Encouragé par les promesses de Kisiakoff, il avait déjà conçu des rêves de succès artistique et financier, de garçonnière meublée dans le style moderne, de garde-robe neuve et de vacances passées à Deauville. Devait-il oublier ce mirage et retourner vivre auprès de ses parents ? Il lui sembla qu'il n'en aurait pas la force. « Tout plutôt que la mesquinerie confortable des honnêtes gens. »

Soudain la porte s'ouvrit et Kisiakoff pénétra dans le bistrot, la barbe en avant. Un panama très clair lui coiffait la tête. Son vêtement d'alpaga gris ardoise le faisait paraître plus gros encore. Sur son ventre rebondi brillait une chaîne en or, où pendaient des médailles. Une joie fulgurante tomba sur Serge et le laissa désesparé et souriant, face à l'homme volumineux qui lui tendait la main :

— Pardonnez-moi mon retard, fils de Danoff. Les heures ne m'appartiennent pas. Quel est ce liquide jaune dans votre verre ? De la fine à l'eau ? Garçon, la même chose pour moi. Et de la glace. Je transpire.

Une excellente humeur animait son visage. Coloré, optimiste, l'œil émerillonné, la barbe saine, il se frottait les mains et répétait :

— Bonne journée ! Bonne journée !

— Pour qui ? demanda Serge.

— Pour vous, dit Kisiakoff. Je n'ai pas perdu mon temps. J'ai réfléchi. Et voici le résultat de mes cogitations nocturnes et diurnes.

Il se tut, attentif aux gestes du garçon, qui plaçait devant lui un petit seau en métal et versait dans son verre un alcool mordoré. Lorsque le garçon se fut éloigné, Kisiakoff tira un fragment de glace hors du seau, le jeta dans la fine, huma le breuvage et pencha vers

Serge une figure de conspirateur :

— Vous savez combien je désire votre bonheur ! Or, ici-bas – comme dans le ciel, hélas ! –, toute réussite s’obtient par relations. J’ai donc accompli le tour de mes relations. Et mon choix s’est arrêté sur une dame. Une dame riche, nerveuse, passionnée, passionnante. Je m’occupe paternellement de ses intérêts. Je la conseille et la protège. Pourquoi ne feriez-vous pas son portrait ?

— Moi ? murmura Serge, en levant sur son voisin un regard incrédule.

— Elle vous paierait bien, reprit Kisiakoff. Et, si votre travail lui était aimable, elle ne manquerait pas de vous recommander à ses amis. Ce serait le pied à l’étrier. Non ?

Serge écoutait ces paroles avec une stupéfaction radieuse.

— Cette dame désire-t-elle réellement que quelqu’un fasse son portrait ? demanda-t-il.

— Puisque je le désire, elle le désirera. Je vous répète que je suis quasiment son père.

— Et vous croyez que je me montrerai à la hauteur de la tâche ?

— Si je ne le croyais pas, je ne vous aurais pas proposé cette affaire.

— Et... et combien me paierait-elle ? dit Serge d’une voix hésitante.

— Deux mille francs, trois mille francs, quatre mille francs... Nous verrons... Je ferai pour le mieux...

Tremblant de gratitude, Serge tournait son verre entre ses mains et marmonnait :

— Ce serait parfait... parfait... Comment vous remercier ? Vous me connaissez à peine. Et vous me rendez un tel service !

— J’aide toujours les poussins à briser leurs coquilles, dit Kisiakoff rondement. Résumons-nous. Ce soir même, je parle à la dame. Et, dès que j’ai obtenu son accord, je vous adresse une lettre pour vous fixer rendez-vous. Le dimanche de préférence. Vous viendrez avec votre attirail. Huile ou pastel ?

— Je n’ai que des pastels, dit Serge.

— Nous commencerons donc par un pastel, décréta Kisiakoff. Je la vois très bien au pastel. Le velouté de la joue. Le mystère de l’œil. Le sourire vague de la lèvre...

Il envoya du bout des doigts un baiser aérien vers le fond de la salle et conclut :

— Plus tard, avec son appui, je vous trouverai comme je vous l’ai promis, un emploi de maquettiste. Elle a tant d’amis bien placés ! Un conseiller municipal, notamment. Vous gagnerez votre vie. Vous habiterez où bon vous semblera. Le tout est de plaire à la dame. M’avez-vous apporté quelques-unes de vos œuvres ?

Serge posa son carton à dessin sur la table et dénoua les rubans. Kisiakoff prenait les grandes feuilles de papier Ingres, l'une après l'autre, les examinait en clignant des yeux et disait :

— Fameux !... Excellent !... Ce bouquet de bleuets me fend la rétine. Deux touches d'aquarelle et la fleur vous tombe dans la main. Oh ! et ce visage de femme ! Ce visage d'ange...

Serge se troubla. Il ne se souvenait plus de ce dessin, assez réussi d'ailleurs. Sans doute l'avait-il emporté par mégarde avec les autres.

— Qui est-ce ? demanda Kisiakoff.

— C'est un portait de ma mère, dit Serge.

Il avait hâte que Kisiakoff passât au croquis suivant. Mais Kisiakoff, inébranlable, étudiait le travail de près. Ses gros sourcils noirs se nouaient en touffe à la racine du nez. Il respirait puissamment :

— Quand l'avez-vous fait ?

— L'année dernière.

Kisiakoff hocha la tête :

— Sanguine et fusain. Très joli. Je ne l'ai pas reconnue, sur le moment. Elle a changé. Nous avons tous changé.

Serge craignait que Kisiakoff ne prît prétexte de ce dessin pour l'entretenir encore du passé. Il ne voulait plus entendre parler de sa mère et de Volodia.

— Seul un fils, dit Kisiakoff, pouvait traduire fidèlement la grâce de cette figure maternelle.

Il glissa le dessin dans le carton et prononça encore, d'une voix caverneuse :

— Rangeons-la. Nous n'avons plus besoin d'elle. N'est-ce pas, Serge ?

Au même instant, un choc sourd secoua les vitres du café. Serge sursauta et pâlit.

— Ce n'est rien, dit Kisiakoff en souriant. Deux autos se sont tamponnées. Écoutez hurler les passants ! Peut-être y a-t-il des victimes ! Vous voulez voir ?

— Non, dit Serge.

Des consommateurs s'étaient levés et couraient vers la porte. Ils revinrent bientôt, encadrant un homme aux vêtements poudreux. Quelqu'un criait :

— Il a doublé à droite. C'était fatal. Une chance qu'il n'ait écrasé personne en montant sur le trottoir !

L'homme pressait un mouchoir contre son visage. Le mouchoir était rouge, humide.

— Heureux pays, dit Kisiakoff, où les gens se passionnent pour un saignement de nez.

Boris posa sa raquette contre le treillage et s'essuya la figure avec

un mouchoir. Il haletait de toute la poitrine. Ses genoux étaient faibles.

— Vous avez très bien joué, dit Marguerite Machécourt. C'est ma faute si nous avons perdu la partie.

— Non, dit Boris. Mon revers ne vaut rien. Le frère de votre amie s'en est aperçu, et il n'a pas cessé de m'attaquer sur le revers. J'ai été débordé...

— Moi, si j'avais votre revers, soupira la jeune fille, je serais très contente.

Sur le court, aux lignes à demi détruites, au filet flasque et rapiécé, les amis de Marguerite Machécourt, deux garçons et deux filles, échangeaient des balles. L'un des joueurs cria :

— Venez nous arbitrer !

— Non, dit Marguerite. Il fait trop chaud. Plus tard...

Boris ramassa sa raquette : une corde claquée. Serge serait furieux.

— Vous avez tapé comme une brute, dit Marguerite.

D'un commun accord, ils se dirigèrent vers la tonnelle couverte de lierre, qui était destinée au repos des sportifs. Boris était mortifié par son échec : 6-2, 6-3. C'était déplorable. Normalement, il aurait dû gagner. Mais Marguerite Machécourt était une piètre partenaire. Elle courait dans tous les sens, interceptait les balles, se laissait prendre à contre-pied. « Plus jamais je ne jouerai en double mixte avec elle », pensa Boris. Derrière le treillage, les balles sonnaient gaiement contre les raquettes.

« 15 pour vous !... Égalité !... »

Des silhouettes claires dansaient sur place, giflaient le vide, se baissaient, se détendaient, se brisaient en clameurs joyeuses. Boris était le seul de toute la bande à n'être pas vêtu de blanc. Il avait longtemps hésité entre des culottes courtes, en toile blanche, et un pantalon long – le premier – en drap bleu marine. Finalement, il s'était décidé pour le pantalon. Ce pantalon lui grattait les cuisses et entravait ses mouvements. Il envia le costume élégant des autres. « J'ai l'air d'un pauvre. » Les espadrilles à semelle de corde brûlaient la plante de ses pieds. Des lambeaux de ficelle s'échappaient du talon. Le bout était raccommodé et passé au blanc d'Espagne.

— Asseyons-nous, dit Marguerite. Il fait si bon, ici...

Ils s'assirent sur des chaises en fer, sous le manteau de lierre visité par les mouches. Des bouteilles de limonade, achetées chez le concierge, encombraient la table. Boris prit un verre, voulut le remplir :

— Ne buvez pas encore, dit Marguerite. Attendez d'avoir moins chaud.

Il l'observa avec surprise et renonça à se servir. Les joues rougies par l'effort du jeu, les yeux constellés de paillettes bleues, elle tapotait

à petits coups d'ongle les cordes musicales de sa raquette. Sa robe de lin blanc pendait toute droite sur son corps maigre. Elle exhalait un léger parfum de sueur.

— Vous êtes fâché contre moi ? dit-elle.

— Pourquoi ?

— Parce que je joue mal.

— Mais non. Vous ne jouez pas mal. Vous manquez d'entraînement, voilà tout...

Elle lui jeta un regard lumineux. Il en fut ébloui, détourna la tête. « Qu'est-ce qu'elle a ? » Il se sentait ému soudain, devant cette fillette de quatorze ans et demi qui le dévisageait avec tant de soumission. Pour réagir contre le trouble qui le gagnait, il se dit très vite qu'elle avait un long nez et des sourcils touffus. Aussitôt, il fut soulagé d'un poids.

— Il y a longtemps que je voulais vous demander de venir jouer au tennis avec mes amis, murmura Marguerite. Mais je n'osais pas. Papa prétend que vous aimez seulement le travail.

— J'aime le sport aussi, annonça Boris avec suffisance. L'un ne va pas sans l'autre.

— Il vous estime beaucoup, papa, reprit Marguerite. Il est sûr que vous serez un savant. Il dit : « C'est un garçon à suivre... » Vous êtes toujours premier en physique et chimie ?

— Non, répondit Boris. La dernière fois, c'était Barbier. Je n'avais pas eu le temps de traiter la troisième question.

— C'est dommage, dit-elle.

Ils se turent. Boris, les paupières à demi closes, savourait son triomphe : « Machécourt m'estime. Il dit : c'est un garçon à suivre. Mais n'est-ce pas elle qui a inventé ce propos pour me faire plaisir ? Elle cherche constamment à me flatter. Elle est gentille... »

Le vent se leva. Les feuillages de la tonnelle frémirent, et des îlots de soleil bougèrent sur le visage de la jeune fille. Elle fit la grimace :

— Le soleil pique.

— Puis-je boire maintenant, mademoiselle ?

— Oui. À une condition : ne m'appellez plus mademoiselle, mais Marguerite.

Il eut un sourire contraint et répliqua :

— En échange, promettez-moi de m'appeler Boris.

— Volontiers. C'est un nom russe, Boris ?

— Oui.

— Vous n'avez pas du tout l'accent russe quand vous parlez le français.

— J'ai quitté la Russie très jeune, dit Boris.

Il crut nécessaire de prendre un air nostalgique. Immédiatement, le regard de Marguerite se voila de consternation. Ses sourcils se

joignirent. Elle balbutia :

— Vous n'êtes pas bien parmi nous ?

— Mais si.

Il ne s'était jamais senti aussi intéressant qu'à l'instant où il disait ces mots. Une humeur dramatique le visitait soudain. Il avait envie d'être plaint et admiré tour à tour pour le mystère de ses origines slaves.

— Vous ne pouvez pas comprendre ! proféra-t-il encore sur un ton sourd et désabusé.

— Oh ! si, s'écria-t-elle. Je comprends. Nous en avons parlé avec papa. Il dit que l'adaptation est toujours possible. Il dit que vous finirez par vous adapter...

— J'en doute, grommela Boris.

Il déboutonna le haut de sa chemise, renversa la tête comme pour lutter contre l'étouffement. Marguerite versa la limonade dans les verres. Ils burent, l'un en face de l'autre, sans se quitter des yeux. Durant cette trêve très douce, le choc élastique des balles et les cris des joueurs remplacèrent pour eux l'effort de la conversation.

— Out ! Elle est sortie de ça !

— Mais non. Elle a touché la ligne de fond. On voit encore la trace !

— Marcelle, tu es de mauvaise foi !

— On la remet ?

La limonade était tiède, à peine gazeuse. Des battements d'ailes firent frissonner le lierre. Boris reposa son verre et passa la langue sur ses lèvres sucrées.

— Comme il fait frais, dans cette tonnelle ! dit Marguerite. Les oiseaux nichent dans le feuillage. Quand on prête l'oreille, on les entend pépier. Écoutez. Écoutez, Boris...

Elle rougit en prononçant son nom et se mit à rire :

— Il faut que je m'habitue. Boris, Boris...

Il voulut répondre par un mot spirituel, mais ne trouva rien de valable à dire et préféra se taire. Comme le silence se prolongeait, elle demanda :

— Vous partez pour les vacances ?

— Non, dit Boris.

— Pourquoi ?

Il buta contre cette question redoutable. Pouvait-il expliquer à une petite Française que la famille Danoff n'avait pas les moyens de s'offrir un séjour dans une ville d'eaux ? En France, la pauvreté était honteuse, suspecte. C'était du moins l'opinion de l'oncle Akim.

— Pourquoi ? répéta Marguerite.

— Parce que je suis bien à Paris, répliqua Boris brutalement.

Elle fit une moue compatissante :

— Vous allez vous ennuyer.

— Je vais travailler.

— À quoi ?

— Je voudrais sauter une classe.

Elle réfléchit un moment et soupira :

— Nous, nous partirons pour la Bretagne. Comme chaque année. Papa a une petite maison, près de Saint-Malo. C'est là que je suis née.

Boris pensa : « Elle est née à Saint-Malo. Je suis né à Moscou. Et nous jouons ensemble au tennis. C'est insensé. »

— Quand je retourne dans cette maison, pour les vacances, reprit-elle, je retrouve tous mes anciens jouets, tous mes vieux souvenirs qui m'attendent...

— Moi, chuchota-t-il, je ne reverrai sans doute jamais la maison de mon enfance. Chaque Français peut se dire : demain, après-demain, je visiterai l'endroit où j'ai grandi. Pour des Russes émigrés, c'est impossible. Ils n'ont plus de port d'attache. Ils sont des errants. Les victimes de l'exil...

Il articula ces paroles avec un accent emphatique, et son regard s'assombrissait.

— Vous pensez souvent à la Russie ? dit Marguerite.

— Oui. J'en parle avec mes parents, le soir. Je lis des romans russes. J'essaie d'imaginer ce que je n'ai pas connu.

Il pérorait avec lenteur, s'installait bien à l'aise dans son chagrin national, faisait l'important, et elle l'écoutait, la bouche ronde, l'œil humide. Tout à coup, il songea : « Je joue la comédie. Suis-je si triste d'avoir quitté mon pays ? Non. Mais il m'est agréable de me plaindre. J'exploite une petite souffrance. Je prends des poses pour épater Marguerite. » Il l'appela Marguerite, mentalement, et une angoisse délicieuse effleura sa chair. De l'autre côté de la table, la fillette, tachetée d'ombre et de soleil, ne bougeait plus, respirait à peine. Vouée à l'attention et à l'humilité, elle montrait un visage sec et rose, aux lèvres gercées, au nez un peu long, un paquet de cheveux blonds en désordre, et des yeux bleu vif élargis par la dévotion. Ses mains garçonnières, égratignées, serraient convulsivement le manche de sa raquette. Sous la robe de lin blanc, sa poitrine sommaire se soulevait, s'abaissait. Un mouvement de houle emplissait la tête de Boris. Il se sentit très grand et très fort. Accru d'une assurance nouvelle, il éprouvait le désir de protéger quelqu'un, de vaincre quelque chose. Il ferma le poing et le posa au bord de la table, comme une arme.

— Vous devriez tout de même venir en Bretagne, dit Marguerite. Le pays est si joli ! On pêche la crevette, le crabe, on fait de la bicyclette...

Il refusa d'un sourire dédaigneux la liste de ces distractions qui n'étaient plus de son âge.

— Et puis, la vie ne coûte pas cher, là-bas, dit-elle encore. Le poisson est pour rien...

Son visage revêtit un sérieux mesquin de petite ménagère. « Comme elle est française ! pensa Boris. Pourquoi me parle-t-elle ainsi ? » Et, brusquement, il crut comprendre : « Elle sait que nous sommes pauvres. Elle veut me mettre à l'aise. C'est affreux ! » Choqué, blessé, il ne songeait plus qu'à se venger de l'offense. Il bégaya :

— Charmante conversation. Et que valent les pruneaux secs ? Et le kilo de pain ? Et la paire d'espadrilles ?

Elle recula légèrement la tête, comme saisie de frayeur devant un inconnu. Une désolation puérile enlaidit sa figure :

— Je vous ai fait de la peine ? Je suis maladroite ?

Désarmé par cette innocence, Boris regretta son emportement : « Trop susceptible. Comme toujours. »

Il prit le parti de rire :

— Je plaisantais !

Quelqu'un cria :

— Balle de set !

— Savez-vous qui gagne ? demanda Boris.

Elle ne répondit pas. Lui-même, d'ailleurs, n'avait plus envie de parler. Il méditait sur son sort tragique : un adolescent privé de sa patrie, avec des sandales à semelle de corde et une raquette usée. Il était mûr pour le malheur. Il finirait clochard. Il se suiciderait. Les idées se succédèrent dans son esprit, toujours plus rapides, toujours plus sombres, jusqu'au moment où il remarqua qu'il s'agissait d'un jeu : « Je fais le Russe. Ce n'est pas bien. Et elle me regarde. Oh ! comme elle me regarde ! » Il ne bougeait pas, cachant le plaisir qu'il goûtait à être admiré de la sorte. Il se sentait beau, les joues chaudes, l'œil profond, le col de la chemise ouverte sur une poitrine solide.

— Vous n'êtes pas heureux ? dit-elle.

— Si, concéda-t-il gravement. Mais, parfois, je l'oublie. Il ne faudrait pas réfléchir. Vivre pour l'instant qui passe. Il est délicieux, cet instant !

Elle l'interrogea, avec trop de hâte :

— Vous trouvez ?

Une gratitude précoce éclaira ses yeux. Boris se versa un deuxième verre de limonade.

— Dire que, sans cette histoire d'élève renvoyé, nous n'aurions pas fait connaissance ! reprit-elle. C'est drôle, la vie !

Ils rêvèrent un long moment, l'un devant l'autre, affaiblis et réconciliés, attentifs sans le savoir à la brusque fraîcheur de l'air, au dialogue des balles sonores, au parfum de poussière et de limonade qui se dégageait de la tonnelle feuillue. Le soleil baissait. Venue des maisons voisines, une ombre se couchait sur le sol et coupait le tennis

en deux.

— J'ai le soleil dans les yeux. Je ne peux pas servir ! gémit une voix de fille, lointaine, prétentieuse.

— Reviendrez-vous jouer avec nous ? demanda Marguerite.

— Bien sûr, dit Boris. Quand vous voudrez. Montrez-moi votre raquette.

Il prit la raquette, la soupesa, en connaisseur :

— Elle est trop lourde pour vous. Vous avez les poignets si minces...

Instinctivement, elle cacha ses mains sous la table :

— Oh ! non... C'est une idée...

— Balle de match ! annonça l'un des joueurs.

Boris tourna la tête vers ces fantômes blancs, prisonniers d'un grillage. Une déception rapide étreignit son cœur. Des oiseaux, entourés de cris, passèrent dans le ciel pâle. Marguerite dit tristement :

— Ils ont fini.

VI

Pour réduire les frais généraux de l'affaire, Michel avait congédié sa secrétaire et ses deux représentants. Depuis trois semaines, c'était lui seul qui s'occupait du courrier, tenait la comptabilité et visitait les clients à domicile. Chaque soir, avant de se coucher, il compulsait le plan de Paris et l'*Annuaire des téléphones* pour préparer l'itinéraire du lendemain. Il s'agissait, en effet, de choisir un champ d'expérience riche en bureaux de toutes sortes. Les administrations publiques, les grandes banques, les compagnies d'assurances n'offraient que peu d'intérêt, car elles possédaient toutes, déjà, leurs fournisseurs attitrés. Seules les petites entreprises, dont le ravitaillement en papier carbone ne dépendait pas des ordres d'un service d'achat, mais de la fantaisie d'une dactylo, méritaient d'être sollicitées. Le matin, à neuf heures, Michel était dans la rue, sa serviette d'échantillons sous le bras. Il avait prévu qu'un mois lui suffirait pour prospector les abords immédiats de la Bourse. C'était là un délai minimum, car les immeubles du quartier abritaient dans leurs flancs un prodigieux assortiment de toutes les activités humaines. Compartimentées, dénivelées, percées de guichets, de cellules et de couloirs, ces bâtisses d'apparence vétuste recelaient dans leurs alvéoles une population blafarde, nourrie de chiffres, d'encre et d'électricité. Le notaire était assis sur la tête de l'exportateur ; l'agent de change s'adossait confortablement au propriétaire d'un journal financier ; le directeur d'une banque privée touchait du coude, à travers la cloison, un avocat réfugié dans sa niche de cartons poudreux ; le coulissier faisait du genou à un traducteur juré ; un détective tchèque logeait sous l'aisselle d'un expert en timbres-poste ; un fabricant de houppettes chevauchait les épaules d'un correspondant du *New York Herald* ; et, des caves au grenier, les machines à écrire martelaient les pages de papier blanc avec une fureur meurtrière. Accueilli par ce crépitement, Michel gravissait un escalier branlant, étudiant les plaques de cuivre fixées aux portes, sonnait, retirait son chapeau, se forçait à sourire. Les secrétaires s'ajoutant aux secrétaires achevaient de créer dans son esprit un symbole immuable, composé de mille traits empruntés à des modèles divers. En fin de journée, il lui semblait qu'il pénétrait pour la vingtième fois dans le même local mal éclairé, meublé des mêmes tables sombres, encombré des mêmes dossiers, et que la même vieille fille, malade de l'estomac, lui disait du bout des dents :

— Nous n'avons besoin de rien. Laissez votre carte.

— Volontiers, madame, mais auparavant, je voudrais vous montrer nos articles. Une démonstration de ma part ne vous engage à rien.

— Je suis pressée, monsieur.

— Deux minutes d'attention et vous me remercirez. Je remarque que vos doigts sont tachés par le papier carbone. Nos articles ont été étudiés spécialement pour éviter cet inconvénient. La matière colorante est revêtue d'une mince pellicule de protection à base de cire...

Tout en parlant, il ouvrait sa serviette avec des mains fébriles et disposait les échantillons sur la table. Ce faisant, il devinait bien que son obstination exaspérait la secrétaire, qu'elle ne l'écoutait pas et ne songeait qu'à le mettre à la porte, comme un intrus. Mais, s'il lui casait deux boîtes, c'était vingt francs de bénéfice net.

— Essayez vous-même. Crayonnez dessus. Vous verrez... Trop de charlatans nous ont fait du tort !... Pour une fois qu'on vous présente de la vraie qualité...

La sueur coulait sur sa figure. Il avait honte. Il tâchait d'oublier son nom.

La vieille fille, débordée, acceptait d'essayer le papier carbone. Le regard de Michel s'accrochait désespérément à son visage. Il tentait de lire sur cette peau avare, dans cet œil vitreux, l'indice de la surprise et de la préférence. Elle palpa l'échantillon, faisait la moue :

— Pas mal. Mais je suis habituée à une autre marque.

Quelquefois, la secrétaire se laissait attendrir, consultait son patron et signait un bon de commande pour une boîte de papier carbone, ou pour des rubans de machine à écrire, ou pour la petite brosse spéciale destinée au nettoyage des lettres. Michel remerciait, rangeait son attirail, et promettait la livraison pour le lendemain.

— Oh ! nous ne sommes pas pressés, disait la vieille fille, en lui tournant le dos, comme pour couper court à toute nouvelle entreprise de séduction.

Et Michel se retrouvait dans l'escalier, avec le sentiment d'avoir bénéficié d'une aumône.

Un jour, tandis qu'il discutait avec une secrétaire, particulièrement malveillante, quelqu'un cria :

— Mademoiselle Irma ! Ne perdez pas votre temps avec les placiers ! J'ai besoin de vous...

La scène se passait dans les bureaux d'une grande firme de lubrifiants.

Michel vit un petit homme bedonnant et rasé, aux cheveux roussâtres, à la lippe large, qui s'avavançait vers lui, en agitant les bras.

— Partez, partez, gémit M^{lle} Irma. Vous allez me faire attraper par le patron !...

Autour d'elle, ses compagnes, pressentant l'orage, se recroquevillaient sur leurs machines à écrire. Des rafales d'alphabet se répondaient d'une table à l'autre. Dans sa cabine vitrée, le caissier feuilletait des liasses de billets de banque, avec un doigt que la vitesse du geste transformait en balayette rose. Le patron avançait toujours, et M^{lle} Irma devenait stéarineuse. Subitement, il s'arrêta. Ses paupières épaisses s'ouvrirent sur un regard ahuri. Toute sa figure, crispée par le courroux, se dénoua dans un sourire spongieux. Il demanda :

— Michel Alexandrovitch Danoff ?

— Oui, dit Michel. Comment se fait-il que vous sachiez mon nom ?

Son interlocuteur leva les yeux au ciel, joignit les mains. Ce geste éveilla dans l'esprit de Michel un souvenir lointain et indéfinissable. Il connaissait le personnage. Mais où l'avait-il rencontré ? Et quand ? Le petit homme reprit d'une voix aiguë, insistante :

— Voyons, Michel Alexandrovitch... Rappelez-vous... Avant la guerre... La Pologne... Le pogrom... L'hôtel de l'Europe... Je suis venu vous voir pendant qu'on pillait les magasins juifs. J'étais prêt à vous céder ma camelote, pour trois fois rien. Mais vous me l'avez achetée à un prix raisonnable...

— Levinson ? balbutia Michel.

— Eh oui ! Levinson. Lui-même. J'ai quitté la Russie au bon moment : avant la débâcle. Installé à Paris. Naturalisé Français. Fournisseur du ministère de la Guerre. Il faut bien vivre...

— Et cette affaire vous appartient ?

— Pour moitié, oui. Mon associé est un Français d'origine. Je crois d'ailleurs que je vais lui céder mes parts et m'établir en Amérique. Je pars après-demain pour New York. Venez dans mon bureau, nous serons plus à l'aise pour bavarder.

Michel suivit Levinson dans une pièce sombre et somptueuse, où régnaient le cuir, l'acajou et le bronze massif. Casé dans un fauteuil profond, la face gonflée de bonhomie, la bouche lisse, l'œil sirupeux, Levinson racontait les détails de sa réussite. Tout en le regardant, Michel évoquait le souvenir de ce jeune mercanti, défiguré par la peur, qui bégayait : « Achetez... achetez, monsieur Danoff... 35 pour cent... Mais payables à l'enlèvement... Et en espèces... Mes enfants prieront pour vous... » Des coups de feu éclataient dans la rue. Levinson tremblait pour sa peau, pour sa marchandise. Et Michel Danoff était un homme considérable, qui s'offrait le luxe d'être généreux. Le temps avait passé. Les rôles étaient renversés. Aujourd'hui, c'était Levinson qui parlait en maître et Michel Danoff qui écoutait avec déférence. Les doigts de Levinson étaient chargés de bagues. Des mèches blanches striaient sa chevelure rousse et crépue. Il sentait le parfum. Il était heureux. Michel, assis en face de lui, éprouvait dans son cœur une impression d'erreur et de défaite. Jamais

encore la signification de sa déchéance ne lui était apparue aussi clairement que devant ce témoin de son ancienne splendeur.

— Mais vous-même, Michel Alexandrovitch, demanda Levinson, où en sont vos affaires ? Vous aviez sûrement fait passer de l'argent en France ?

— Bien entendu, dit Michel. Malheureusement, les banques françaises prétendent que le virement n'a pas été opéré par leur succursale de Moscou et que, dans ces conditions, elles n'ont rien à mon crédit. Les Comptoirs Danoff avaient également déposé de l'argent en Amérique. Nous sommes en procès pour en obtenir le versement. J'espère...

— Il faut toujours espérer, soupira Levinson.

— En attendant, grommela Michel, je bricole. Ayant échoué dans une entreprise cinématographique, je me suis rabattu sur le papier carbone.

— Excellente idée ! dit Levinson.

— Oui. Mais la concurrence est dure.

— Vous êtes représentant ?

Michel baissa les paupières :

— Non. L'affaire m'appartient. Seulement, comme mon représentant est... est tombé malade, je visite moi-même la clientèle...

— C'est donc tout à fait par hasard que vous avez sonné à notre porte ?

— Tout à fait par hasard.

— Un seul Dieu pour tant de miracles ! s'écria Levinson. Comment n'être pas croyant ?

Il se tut, réfléchit un moment et demanda soudain :

— Que puis-je pour vous ?

Michel feignit de n'avoir pas entendu. Levinson se renversa dans son fauteuil et glissa les pouces dans les entournures de son gilet.

— Vous êtes fier, Michel Alexandrovitch, dit-il. Et vous pouvez l'être. Je n'oublierai jamais l'attitude magnanime que vous avez eue à mon égard. Nous autres juifs, avons le culte de la reconnaissance. Je voudrais vous remercier, puisque l'occasion m'en est offerte.

Il s'exprimait avec recherche. « Comme il a changé ! pensa Michel. La fortune lui va bien. Ai-je descendu autant d'échelons qu'il en a gravi en quelques années ? »

— Alors ? reprit Levinson. Je vous écoute...

— Mais, je n'ai rien à dire, répliqua Michel.

Il venait de comprendre qu'il lui serait impossible d'accepter le moindre secours de la part de Levinson.

« Qu'un étranger m'aide selon ses moyens, je l'admettrais encore. Mais pas lui, pas lui qui m'a connu à la belle époque. » Tout son passé se révoltait contre cette solution dégradante. Le dos droit, l'œil fixe, il

répéta :

— Rien, monsieur Levinson.

— À votre guise, dit Levinson. Je n'insiste pas. Mais, à mon retour de New York, nous en reparlerons. Je suis tenace.

— Moi aussi, dit Michel avec un sourire.

Il se leva pour signifier que l'entretien était terminé.

— Attendez ! dit Levinson. Vous êtes venu pour me vendre du papier carbone ?

— Oui.

— Je vais donc vous en acheter.

— Mais...

— Ah ! ça, gronda Levinson, vous ne pouvez pas m'empêcher de vous passer une commande !

Michel inclina la tête et proféra d'une voix faible :

— Non... Évidemment... Je ne peux pas...

Levinson pressa sur un bouton de sonnette, et M^{lle} Irma parut dans le bureau, son bloc de sténo à la main.

— Mademoiselle Irma, dit Levinson, j'ai décidé d'acheter du papier carbone. Le nôtre ne vaut rien.

— Ce n'est pas mon avis, Monsieur, marmonna la secrétaire.

— C'est le mien, décréta Levinson. Veuillez, cher monsieur Danoff, nous inscrire pour 25...

Il s'arrêta, fronça les sourcils et rectifia gaiement :

— Non, pour 50 boîtes. Prenez note, mademoiselle Irma.

— 50 boîtes ? s'exclama Michel.

— Nous usons beaucoup de papier carbone, dit Levinson. N'est-ce pas, mademoiselle Irma ? Signalez au caissier que la marchandise doit être payée à la livraison.

Le contentement et la honte se partageaient le cœur de Michel. Il tira son carnet à souches, rédigea le bon de commande et le tendit à Levinson, qui signa au bas du feuillet :

— Voilà qui est réglé, Michel Alexandrovitch. J'espère que cette affaire sera suivie de beaucoup d'autres, plus importantes.

Il débordait d'une satisfaction enfantine, le ventre rond, l'œil sucré.

— Je vous remercie, prononça Michel avec effort.

Il avait hâte de partir. Levinson le raccompagna jusqu'à la porte et lui serra la main, vigoureusement, dans ses grosses pattes piquées de poils roux.

Michel descendit l'escalier comme un somnambule. Il regrettait de s'être montré à Levinson sous un jour aussi misérable : « J'aurais dû m'en aller plus tôt. Ne rien lui vendre. L'appât du gain a été le plus fort. 50 boîtes, cela fait 500 francs de bénéfice. » Il buta sur le chiffre 500 francs. Une aubaine. Juste de quoi payer le dernier trimestre d'études, pour les enfants. Michel était en retard dans ses versements à

la caisse du lycée. L'économe lui avait écrit, à trois reprises, pour le rappeler à l'ordre. Et le loyer ? Et les impôts ? Le téléphone ? Le gaz ? L'électricité ? 211 francs au boucher qui refusait de livrer sa viande si on ne lui réglait pas sa note. Tania avait besoin d'une paire de chaussures : soit 90 francs au bas mot. La nourriture revenait à 30 francs par jour. De nouveau, des chiffres l'assaillirent et il eut peur du lendemain. Tout en marchant dans la rue, il additionnait des dépenses certaines et leur opposait d'improbables recettes. Nina et Akim étaient invités pour le déjeuner. Michel se demanda s'il oserait raconter devant eux son entretien avec Levinson. « Non. Personne ne doit savoir. Pas même Tania. »

Durant tout le repas, il se désintéressa de la conversation générale pour réfléchir à l'ascension prodigieuse de Levinson. « A-t-il mérité de réussir ? Ai-je mérité d'échouer ? » Autour de lui, bourdonnaient des propos sans valeur. Nina disait qu'elle avait visité les grands magasins et que la frivolité des Françaises était scandaleuse. Elle avait trouvé du travail, grâce à son frère, et cousait, à domicile, des poupées d'étoffe pour les boîtes de nuit. Akim racontait qu'à une réunion d'officiers le colonel Kolodkine avait préconisé la création d'un bulletin militaire rédigé en français et distribué à toutes les organisations d'anciens combattants de France. Tania se plaignait du coût de la vie. Marie Ossipovna somnolait sur sa chaise. Boris et Serge se disputaient à voix basse au sujet d'un certain Machécourt, qui, selon l'un, était un génie, et, selon l'autre, un « chameau ». Les fenêtres étaient ouvertes sur la touffeur stagnante de la ville. Des autos, surchauffées, énervées, manifestaient leur mauvaise humeur en grinçant des freins et en klaxonnant d'une voix perçante. Michel se sentait seul, espérait un orage.

— Ces concombres salés sont excellents, dit Akim. Hier soir, je suis sorti avec des Français. Ils ont voulu me faire manger des escargots. Quelle horreur ! Vraiment, je m'habitue difficilement à la cuisine française.

— C'est pourtant la meilleure cuisine du monde, affirma Boris.

— Ce sont les Français qui le prétendent. Ils se croient les premiers en toute chose. En cuisine comme en stratégie, en littérature comme en politique...

Boris repoussa son assiette. Une indignation juvénile colorait son visage :

— Pourquoi vivons-nous en France, si nous critiquons les Français ?

— Je ne critique pas les Français, dit Akim en riant. Simplement, je n'aime pas leurs escargots. Est-ce un crime ?

— Non, grommela Boris.

— J'avoue d'ailleurs, reprit Akim, qu'il est malaisé pour un Russe

de s'entendre avec des Français.

Il fit une pause et ses traits se tendirent dans une expression de supériorité méditative.

— Pourquoi ? dit Boris.

— Parce que tout nous sépare d'eux. Nos défauts et nos qualités. Nous sommes les représentants d'une contrée vaste et riche, aux horizons infinis. Nos sentiments sont à la taille de notre paysage. Les Français habitent sur un lopin de terre et leur conception de la vie est, par conséquent, étriquée. Ils sont économes, précis, prudents, limités dans toutes leurs pensées et toutes leurs entreprises.

— Même les savants ? demanda Boris avec arrogance. Même les peintres, les poètes, les explorateurs, les généraux, les missionnaires ?...

— Tu prends des êtres exceptionnels. Je te parle du menu peuple.

— Il avait le cœur large, en Russie, le menu peuple ?

— Oui, dit Akim.

— Et moi, je suis sûr que non ! s'écria Boris. Je suis russe et je m'entends avec des Français. Je suis russe et j'aime les Français.

À ces mots, Serge éclata de rire et dit :

— Tu n'es plus russe. Tu t'es francisé. Tu es le Français de la famille.

Boris haussa le cou, blêmit et grommela en serrant les poings :

— Je te défends... Je te... Je te casserai la gueule !

— Boris, vas-tu te taire ? gémit Tania.

— Oui, tais-toi, dit Michel, subitement tiré de sa rêverie. Tu ne sais rien. Tu es trop jeune. Laisse parler les autres...

Mais Boris, saisi d'une aberration nerveuse, ne voulait pas se calmer. Toute sa figure était en mouvement. Des injures mûrissaient derrière ses lèvres closes. Soudain, il se leva, raide, haletant, l'œil clair, jeta sa serviette sur la table et sortit en claquant la porte.

Un silence de consternation pesa sur les convives. Akim toussota sèchement et dit :

— On ne peut plus parler des Français devant lui, sans qu'il se sente directement visé ! C'est incroyable ?

— Boris travaille trop, murmura Tania. Et puis, ces chaleurs le fatiguent...

— Déjà, on lui cherche des excuses, ricana Serge. Si j'en avais fait autant !...

— Il va revenir, dit Nina. C'est un accès de mauvaise humeur. Ne faites pas attention...

— Tu ne le connais pas, dit Tania, il est têtù.

— Têtù, Boris ? répliqua Serge. C'est un paquet de flanelle. Il pleure sur son lit en attendant qu'on lui pardonne.

— Je devrais peut-être y aller, dit Tania.

— Pourquoi ? s'exclama Akim. Cet enfant est dans son tort. Les fils des émigrés s'éloignent de la Russie. Voilà ce que je constate.

Son visage était empreint de tristesse.

— De quelle Russie ? demanda Nina doucement.

— De la seule vraie Russie, rétorqua Akim.

— De celle qui n'est plus ?

— Parfaitement.

Nina sourit d'une manière humble, contenue, et son regard parcourut l'assistance.

— Moi, je comprends Boris, dit-elle enfin. Pouvez-vous demander à un enfant d'être fidèle aux fantômes qui vous sont chers ? Il est en présence de deux réalités vivantes : la France où il habite, où il étudie, où il se fait des amis, et la Russie soviétique, dont il ne sait pas grand-chose, mais qui, elle aussi, existe, se développe, tient sa place dans l'assemblée des nations. Et vous voulez qu'il nie l'une et l'autre de ces deux vérités actuelles pour se dévouer à une fiction, à un souvenir ? Vous appartenez au passé. Il appartient à l'avenir. Vous avez parcouru les trois quarts de votre carrière. Boris, lui, est à la ligne de départ. Ne lui dites pas que le sol qui est sous ses pieds manque de solidité, que l'air qu'il respire est irrespirable, que les gens qui l'entourent ne valent pas la peine d'être fréquentés. Ne lui donnez pas l'habitude du regret. Le regret empêche de vivre.

— Nous regrettons la Russie, mais nous vivons, dit Michel.

— Je n'appelle pas cela vivre, dit Nina avec une brusque violence. Le pays d'où vous venez a cessé d'être. Vous n'avez plus de patrie officielle. Vous êtes originaires du néant. Placés sous la protection des nations civilisées. Affublés du passeport Nansen. Citoyens de partout et de nulle part. C'est bon pour les vieux. Mais les enfants ont droit à d'autres privilèges.

— Je suis fier d'être resté attaché à l'ancienne Russie, dit Michel. Un jour, le régime des Soviets tombera comme une pourriture. Alors, nous reviendrons chez nous. Je tiens à élever mes fils dans la pensée de ce retour. Il ne faut pas qu'ils soient dépayés en découvrant leur patrie. Ce n'est pas des Français que je compte ramener en Russie, mais des Russes.

— Oh ! mes amis, dit Nina, que vous êtes donc naïfs et vulnérables ! En admettant même que le régime actuel s'écroule et que vous puissiez rentrer en Russie, je doute fort que vous vous sentiez à l'aise au milieu de vos compatriotes retrouvés. Le pays a évolué en votre absence. La manière de penser, d'agir, de parler, a changé avec les années. Peut-être serez-vous plus isolés, plus incompris, dans cette Russie misérable, que dans la France bourgeoise qui vous a déjà marqués de son sceau ?

Akim rejeta la tête et articula d'une voix tranchante :

— La Russie des Soviets est un accident historique. Elle disparaîtra comme une verrue brûlée au fer rouge. Un tsar montera sur le trône. Et le peuple russe acclamera cette restauration des anciennes valeurs.

— Vous n'existez plus que pour servir des chimères, chuchota Nina. Après tout, c'est un moyen comme un autre de supporter l'exil. Mais Boris est plus près que vous de la vérité.

Il y eut un silence. Michel s'était levé et regardait la rue par la fenêtre ouverte. Enfin, il soupira :

— Comme il est difficile d'être russe !

— Les pommes de terre sont froides, grogna Marie Ossipovna. Tout le monde bavarde et on ne change pas les assiettes.

— Que fait Boris ? demanda Tania. Cette bouderie est absurde.

— Je vais lui parler, dit Michel.

Il sortit de la salle à manger et se dirigea, d'un pas résolu vers la chambre des enfants.

Boris était couché sur son lit, la face tournée vers le mur, les genoux ramenés au ventre. Deux livres ouverts gisaient sur la carpeste. Michel sourit :

— Tu lisais ?

Le garçon dressa vers son père une figure abrupte et pâle.

— Oui, dit-il. Je lisais.

— Quoi ?

— Des vers russes et des vers français. Pour voir ceux qui sont les plus beaux. Je n'ai pas su choisir. Va-t-on me le reprocher ?

— Tu as été insolent, à table, dit Michel.

— Je le regrette.

— Tu présenteras des excuses à ta mère.

— Oui.

— Et à l'oncle Akim.

— Non.

— Pourquoi ?

Boris s'assit au bord de son lit, les épaules basses, le menton sur la poitrine.

— Pourquoi ? répéta Michel, en posant une main sur la tête de son fils.

Comme réveillé par cette caresse, Boris tressaillit et une lueur de détresse passa dans son regard. Il balbutia :

— Je ne peux pas t'expliquer, papa. Quand il a parlé des Français, j'ai eu mal. J'ai senti qu'il disait cela à cause de moi, qu'il me reprochait d'aimer trop la France, qu'il m'accusait d'oublier la Russie. Est-ce de ma faute si ma vie se fait ici ? Est-ce ma faute si je n'ai pas autant de souvenirs que vous ?

— Personne ne songe à te blâmer d'aimer la France, mon petit, dit Michel. Tu as faussement interprété les paroles de ton oncle.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr.

— C'est drôle, marmonna Boris, je ne supporte pas que des Russes critiquent devant moi la France, et je ne supporte pas que des Français critiquent devant moi la Russie. Peut-on aimer deux pays à la fois ?

— Mais oui... Je le pense... Je l'espère...

Un reflet rêveur élargit les yeux de Boris :

— Je souhaiterais... je souhaiterais, par exemple, que l'oncle Akim et M. Machécourt deviennent des amis... Est-ce que tu m'en voudrais si, plus tard, j'épousais une Française ?

Michel ne put s'empêcher de rire :

— Pourquoi t'en voudrais-je, si elle te rend heureux ? Mais nous n'en sommes pas encore là, j'imagine ? Lève-toi et va embrasser l'oncle Akim.

Boris se dressa sur ses jambes et passa la main en peigne dans ses cheveux drus :

— J'aurai l'air d'une fille, si je cède, dit-il.

— Et, si tu ne cèdes pas, tu auras l'air d'un gamin mal élevé.

— C'est dur... Je ne sais pas comment faire...

Il hésitait encore, attendri et bourru, la figure inerte, le regard bas.

— Viens, dit Michel.

Boris suivit son père et rentra dans la salle à manger où toutes les têtes se tournèrent vers lui, comme pour lire sur ses traits les signes d'une métamorphose. Rassemblant ses forces, il bredouilla :

— Excuse-moi, maman...

Un tintement de sonnette lui coupa la parole. Soulagé, il cria :

— Je vais ouvrir !

Et, profitant de la diversion, il disparut dans le vestibule. Il revint peu de temps après, tenant une enveloppe à la main :

— C'est pour toi, papa. Un pneumatique.

Michel décacheta le pli, parcourut la missive et ses joues pâlirent.

— Rien de grave ? demanda Tania.

— Non, dit Michel. C'est un billet de l'avocat. Il me convoque d'urgence pour me parler de l'affaire d'Amérique.

— Il y a donc du nouveau ?

— Probablement. Jivoukhine ne m'explique rien dans sa lettre. Mais je pense que la National City Bank a cédé devant la menace du procès. Ce serait... ce serait...

Il ne put achever. Sa voix tremblait. Des larmes de joie embuaient son regard. Il prit la main de Tania et l'écrasa contre ses lèvres, furieusement.

Avocat célèbre en Russie, membre de la dernière Douma, Jivoukhine n'avait pas le droit de plaider en France, mais de

nombreux émigrés l'avaient comme conseiller juridique. C'était un petit homme, tout en front et en mâchoires. Un pinceau de cheveux teints s'éparpillait en éventail sur son crâne. Il s'écoutait parler avec un visible plaisir :

— Asseyez-vous, estimé Michel Alexandrovitch. Je vous ai envoyé un pneumatique, parce que des événements nouveaux ont modifié la configuration de l'affaire qui nous intéresse.

— Oui, de quoi s'agit-il ? demanda Michel, en s'enfonçant dans un fauteuil capitonné de cuir noir.

Jivoukhine, les mains glissées sous les pointes de son gilet, se promenait de long en large devant les rayons d'une bibliothèque. Son menton replet reposait sur une cravate-plastron gris perle.

— Résumons-nous, dit-il. Le capital de la Société Anonyme des Comptoirs Danoff était représenté par 900 actions nominatives, de 10 000 roubles chacune. Les actionnaires étaient vous-même, directeur de l'entreprise, pour 500 actions, votre mère, pour 150 actions, qu'elle tenait de son mari Alexandre Lvovitch, votre femme pour 100 actions, votre fondé de pouvoir pour 50 actions et votre beau-père, Constantin Kirillovitch Arapoff, décédé en Russie soviétique, pour 100 actions. Est-ce exact ?

— Parfaitement exact.

— Le 7 août 1913, sur votre ordre, la Société des Comptoirs Danoff a déposé 50 000 roubles à la National City Bank de New York, succursale de Saint-Petersbourg. À l'occasion de ce versement, la banque vous a délivré une lettre de garantie officielle. Deux mois plus tard, par virement, vous avez transféré ce capital au siège central de ladite banque, à New York. Puis, dès 1921, vous avez constitué, à Paris, une réunion des actionnaires présents et j'ai reçu de cette assemblée pleins pouvoirs pour vous représenter en face de l'administration débitrice. Considérant que l'affaire était plaidable, j'ai accepté, d'accord avec mon correspondant de New York, d'avancer les frais et de verser le cautionnement à votre place, moyennant une rémunération ultérieure de 10 pour 100, sur la totalité de la somme que vous auriez touchée par mes soins. Les premières démarches ont été engagées...

— Mais je sais tout cela, dit Michel avec irritation. Où voulez-vous en venir ?

— À ceci ! susurra Jivoukhine.

Et, prenant une feuille sur son bureau, il l'éleva, entre deux doigts, comme un dessin précieux.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La photographie d'une lettre que la National City Bank nous communique à l'instant, et qui, malheureusement, ruine tous nos projets.

— Une lettre ? balbutia Michel. De qui ?

— De votre belle-sœur, Lioubov Constantinovna Prychkine, née Arapoff.

— Que vient-elle faire dans cette histoire ? Elle n'avait pas d'actions !

— Non. Mais votre beau-père, qui est mort, en possédait une centaine. Il les avait léguées, par testament, à sa femme. Or, sa femme est, vous ne l'ignorez pas, également décédée. Les actions en cause doivent donc être réparties entre les enfants. La part de Lioubov Constantinovna se monterait à une vingtaine d'actions...

— Qu'est-ce que vingt actions ? s'écria Michel. Les actionnaires établis à Paris en réunissent déjà 800, et ils sont tous groupés derrière moi.

— D'accord, dit Jivoukhine. Mais, avant de vous fâcher, permettez-moi de vous donner la lecture de la lettre que votre belle-sœur a adressée, de Moscou, à la direction de la National City Bank. Hum... Voici : « Monsieur, j'apprends que certains actionnaires de la Société des Comptoirs Danoff, réfugiés à Paris, réclament le versement à leur profit des sommes qui vous ont été confiées en dépôt par ladite société. En tant qu'héritière de mon père, Constantin Kirillovitch Arapoff, ancien actionnaire des Comptoirs Danoff, je m'oppose formellement à toute distraction des fonds dont vous avez la garde aussi longtemps que les formalités de la succession n'auront pas été réglées... »

Michel était stupéfait de se voir jeté, tout à coup, si loin de son espoir.

— Elle est folle ! murmura-t-il. Les formalités de la succession ? Mais les lois soviétiques ne reconnaissent pas le droit de succession !

— C'est vous qui le dites ! Depuis 1922, la propriété privée a été partiellement rétablie en Russie. D'ailleurs, au regard de la loi américaine, Lioubov Constantinovna est bel et bien une héritière authentique et ces actions lui reviennent. Il y a là une question de droit international tout à fait passionnante !

— En admettant même que ces actions lui reviennent, elle n'aura entre les mains que des chiffons de papier. Elle ne touchera pas un sou, tant qu'elle demeurera en Russie. Elle le sait.

— Et si elle quittait la Russie ?

— Eh bien, nous lui verserions la part qui lui est due, sur présentation de ses titres. Pourquoi donc s'oppose-t-elle au partage ?

— Elle en a le droit, selon vos statuts.

— Soit, mais son intérêt ?

— Voici ce que je présume, dit Jivoukhine en plissant ses lèvres dans un sourire madré : supposez que la National City Bank, irritée par nos exigences, soit entrée en rapports avec votre belle-sœur ;

supposez qu'un agent de la banque, à Moscou, ait offert à Lioubov Constantinovna une petite somme pour qu'elle écrive cette lettre qui complique tant notre situation !

— Ce serait une infamie ! s'exclama Michel.

Une frayeur de cauchemar pénétrait sa chair, le faisait trembler.

— Moi, je me mets à la place de Lioubov Constantinovna, dit l'avocat. Elle a besoin d'argent. Les titres qu'elle possède ne lui rapportent rien. Et voici que les Américains lui offrent de la payer immédiatement, peut-être même en dollars, si elle consent à signer une déclaration par laquelle elle se désolidarise des autres actionnaires !

— Elle savait qu'en faisant cela elle nuisait aux intérêts de toute la famille.

— Loin des yeux, loin du cœur, soupira Jivoukhine.

— Passez-moi la lettre, dit Michel.

Il la relut attentivement. Rien à dire. Lioubov était formelle. Parmi les pièces jointes, il y avait une photographie du testament, une copie du livre de la société, avec la liste des actionnaires, les actes de décès de Constantin Kirillovitch et de Zénaïde Vassilievna, différents certificats revêtus de cachets soviétiques et américains. Le dossier avait été préparé avec soin pour décourager les créanciers de la National City Bank. La missive se terminait par ces mots : « J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que je tiendrai la direction de la National City Bank pour responsable, si, cédant aux réclamations des autres actionnaires, elle passait outre à l'opposition exprimée ci-dessus. »

— C'est inimaginable ! chuchota Michel. J'ose à peine comprendre. Croyez-vous que cette lettre puisse vraiment nous désarmer ? Nous sommes dans notre droit...

— Lioubov Constantinovna aussi.

— Vous estimez que notre position en face de la National City Bank est devenue critique ?

— Très critique.

— Mais nous sommes majoritaires. Nous plaiderons...

— Bien sûr.

— Nous gagnerons !

— Probablement.

— Quand ?

— Ah ! voilà, dit Jivoukhine. Avant d'avoir reçu l'opposition de votre belle-sœur, la National City Bank s'était déclarée prête à envisager la possibilité d'un compromis. Mais ce fait nouveau donne un supplément de chance à nos adversaires. Ils veulent aller devant les tribunaux. Et je ne vous cache pas que le procès traînera pendant des années.

— Des années ! répéta Michel, et ses yeux se vidèrent de toute expression.

— Eh oui ! gémit Jivoukhine. Quant à moi, j'avais accepté d'assumer les frais de l'affaire, parce que je la croyais saine. Aujourd'hui, je suis obligé de vous dire qu'il m'est impossible de continuer à conduire les pourparlers dans ces conditions. Je veux bien faire un effort, mais il faut que, de votre côté, vous en fassiez un.

— Je comptais sur cette somme avant la fin de l'année, dit Michel.

— Rêveries, mirages, jeux de glaces, dit Jivoukhine avec mélancolie. À moins que...

— Quoi ?

— Rien... Je songe à vous contenter sans me léser moi-même... Il y aurait peut-être moyen... Mais non...

— Dites toujours.

Jivoukhine se planta devant Michel, avança la tête et proféra d'une voix neutre :

— Je pourrais vous racheter votre créance sur la National City Bank. Vous toucheriez l'argent immédiatement. Vous n'auriez plus à vous occuper de rien...

— À quel taux me la rachèteriez-vous ?

L'avocat porta une main à son front, comme pour se préserver d'une lumière trop vive. On ne voyait plus que le bas de son visage : une forte mâchoire, les lèvres et le bout du nez. Enfin, il grommela, sur un ton négligent :

— 50 pour cent.

— Comment ? s'écria Michel.

— Je vous rachète votre créance pour 50 pour 100 de sa valeur, reprit Jivoukhine. Si vous êtes d'accord, je vous paierai la moitié séance tenante et la moitié dans quatre mois. C'est raisonnable...

Michel se leva d'un bond :

— Vous savez bien que je n'accepterai pas !

— Pourquoi ?

— Parce que cette proposition est un misérable chantage ! Vous voulez profiter de mon dénuement pour m'arracher à vil prix une créance qui, dans quelques mois, sera payable intégralement.

— Je suis obligé de calculer mon risque. Si je vous rachète cette créance et perds ensuite le procès, personne ne me remboursera l'argent que je vous aurai versé.

— Vous ne perdrez pas le procès.

— J'ai autant de chances de le gagner que de le perdre.

— Non.

— Si. Exactement. 50 pour 100 pour. 50 pour 100 contre. En vous offrant 25 000 dollars, je joue franc jeu.

Michel se rassit et emprisonna son front dans ses mains. C'était

donc un peu plus de 500 000 francs que Jivoukhine envisageait de lui remettre en deux échéances. La tentation était forte.

— Faites vos comptes, dit Jivoukhine.

Michel pensa à ses dettes, aux craintes de Tania, à l'avenir des enfants. Ce demi-million l'aiderait à surmonter les difficultés présentes. Mais, pour que Jivoukhine acceptât de se dessaisir d'une pareille somme, il fallait qu'il eût la certitude d'aboutir à un arrangement très favorable avec la National City Bank. Sans doute avait-il déjà mis toutes les chances de son côté ? Un marché de dupes. Une escroquerie. Valait-il mieux se contenter de toucher à coup sûr la moitié des fonds américains, ou refuser la solution de Jivoukhine et continuer la lutte, en se privant de tout, jusqu'à la victoire totale ?

— Alors, demanda Jivoukhine, votre décision ?

— Je ne céderai pas, dit Michel.

L'avocat ouvrit les bras dans un geste mou :

— À votre guise. Réfléchissez encore...

— C'est tout réfléchi, répliqua Michel.

Il fronça les sourcils et ajouta rapidement :

— Mais peut-être n'avez-vous plus confiance ? S'il en est ainsi, je vous dédommagerai pour les frais engagés jusqu'à ce jour et porterai le dossier à un de vos confrères. Justement, maître Rachel, du barreau de Paris, m'a fait savoir par un de ses amis russes que...

Jivoukhine éclata d'un rire jovial :

— Michel Alexandrovitch, mon cher, comment pouvez-vous supposer que je songe à me débarrasser de votre dossier ? Vous sentant inquiet, je vous ai fait une offre, en toute bonne foi, et pour vous rendre service. Je n'imaginai pas que vous verriez dans cette proposition une manœuvre de ma part. Vous avez le sang vif. Un sang de Tcherkess. Hé ! hé ! puisque vous ne voulez pas de ma solution, nous nous en tiendrons aux conditions antérieures. Je poursuis l'affaire à mes frais et touche 10 pour cent sur la somme récupérée. Ce sera long, très long. Il faudra s'armer de patience.

— D'accord, dit Michel.

Sa tête lourde penchait en avant. Un sentiment de fatigue et de dégoût enveloppait son cœur. « J'aurais peut-être dû marcher, songea-t-il. Tania est persuadée que je rentrerai à la maison porteur d'une bonne nouvelle. Elle sera déçue ! »

— Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bon courage, dit Jivoukhine. Je vais écrire une lettre très catégorique à l'avocat de la National City Bank. Et puis, mon Dieu, nous louvoierons. Nous ferons assaut de papiers timbrés. Nous défendrons notre croûte.

— Oui, oui... C'est cela même, marmonna Michel.

Il eût volontiers rompu toute relation avec Jivoukhine, mais il était peu probable qu'un autre avocat acceptât de mener l'affaire sans

provision. « Je suis à sa merci, parce que je suis pauvre. Tout ce que je puis faire, c'est limiter les dégâts. »

— Et à part ça, comment vont les papiers carbone ? demanda Jivoukhine.

— Bien... Je vous remercie...

— Ma secrétaire est très contente de votre marchandise.

— Oui, dit Michel. C'est un article de bonne qualité.

Ils étaient déjà sur le pas de la porte. Le visage de Jivoukhine se fendit dans un sourire aimable :

— À bientôt, Michel Alexandrovitch. Je vous tiendrai au courant.

Michel serra la main de l'avocat et sortit de la pièce. Dans l'antichambre, trois personnes attendaient, assises en rang, sur des chaises. Deux hommes et une femme. Des émigrés, sans doute. À quelle épave se raccrochaient-ils, ceux-là ? De quels rêves se nourrissait leur misère ? Fonds américains, créances sur des banques françaises, champs pétrolifères au Caucase, héritages du Brésil, bijoux retrouvés en Allemagne, titres périmés, contrats annulés ? La voix de Jivoukhine cria :

— Voulez-vous entrer, monsieur Shoukine ?

Un petit homme grêle se leva, raidit ses épaules et marcha vers la porte du cabinet, comme s'il se fût avancé vers la demeure d'un mage.

VII

— Pas trop fatiguée, madame ? demanda Serge.

— Nullement, dit Lucienne Pérez. Cette pose est si naturelle !

Elle était assise dans un fauteuil, les jambes croisées, le buste incliné en avant, comme pour suivre une conversation. Son déshabillé en dentelle noire révélait par transparence des rivages de chair, pleins et lisses. Au bout de son pied, pendait une petite mule de satin jaune, insolente tel un bec. Quatre pékinois dormaient sur une fourrure d'ours, qui servait de descente de lit. Kisiakoff se pencha vers le chevalet et dit :

— Pas mal... pas mal... Ne croyez-vous pas, pourtant, que, sur votre portrait, la distance de la bouche au menton est un peu trop grande ?...

— Vous avez raison, grommela Serge.

Il effaça le bas du visage avec une gomme à la mie de pain. Malgré tous ses efforts, le dessin venait mal. Il ne savait pas modeler les mains, attacher les bras à l'épaule, placer la tête sur le cou. « Un boulot de débutant. J'aurais dû me contenter d'indiquer la figure. Pour le reste, je n'ai pas appris, je suis obligé de tricher. » Ses doigts tremblaient. Il repassait dix fois sur la même ligne, charbonnait l'arête du nez, la courbe de la joue, le contour des paupières. À chaque retouche, l'effigie de M^{me} Lucienne Pérez perdait un peu de sa ressemblance avec le modèle. Le fusain se cassa net, et un morceau tomba sur les journaux disposés, par mesure de précaution, sous le chevalet. Serge essuya ses mains à un torchon, cligna des yeux, marmonna : « Je vois..., je vois... » En fait, il ne voyait plus rien. Ses soucis personnels l'empêchaient de s'intéresser à la physionomie de M^{me} Lucienne Pérez. Il n'aurait jamais cru que son échec au baccalauréat lui causerait un pareil malaise. Recalé à l'écrit. Certes, la décision n'était pas faite pour le surprendre et il avait eu soin de préparer la famille à cette triste éventualité. Pourtant, la veille, quand il avait annoncé le verdict officiel à son père, celui-ci avait paru atterré.

Serge prit un autre fusain dans le carton et s'appliqua à reproduire le mouvement souple des mains, couchées l'une sur l'autre.

— Je n'y arriverai jamais, soupira-t-il.

Kisiakoff soupira, lui aussi, et se gratta la nuque. Visiblement, il était déçu. Le soleil entraînait à flots par la fenêtre ouverte. M^{me} Lucienne

Pérez, immobile, hébétée, souffrait patiemment et ne disait mot. « Décidément, elle ne m'inspire pas, pensa Serge. Pourtant, elle est agréable à regarder. Plus très jeune. Trente-cinq ans. La femme du monde dans toute sa splendeur. Son déshabillé doit coûter un prix fou. Et quel raffinement dans le décor ! Une glace au plafond. Des cigognes empaillées pour tenir les lampes. Si mes parents me voyaient !... » Chaque fois qu'il songeait à ses parents, les paroles de son père lui revenaient en mémoire : « Tu étudieras pendant les vacances pour tenter une dernière fois ta chance à la session d'octobre. Si tu échoues, je te prendrai avec moi au bureau. Tu travailleras sous mes ordres, comme représentant. »

Serge traça le profil du poignet et l'amorce de la paume. La main ne vivait pas. Une fourchette en bois. À refaire.

— Ne bougez pas, madame, dit-il. Je dessine vos mains.

— Et ma figure ? Est-elle au point ?

— Elle le sera, dit Kisiakoff.

Serge reconnut qu'il n'aurait pas le courage de vendre du papier carbone. Sonner aux portes, mendier des commandes, encaisser les refus avec une grimace navrée, tout valait mieux que cette besogne de larbin. Que son père s'en contentât, c'était son affaire. Mais lui n'allait pas gâcher son temps et son talent pour un bénéfice de quatre sous. Sur le moment, il n'avait pas su se défendre contre l'avalanche des reproches et des menaces. Courbant le dos sous les imprécations paternelles, il avait feint de regretter sa paresse et d'accepter comme une pénitence l'avenir qu'on lui proposait. Maintenant, il recouvrait son sang-froid et administrait sa rancune. « Il m'a traité comme un gamin. J'aurais dû lui jeter au visage que je savais tout. Un cornard qui prend des façons de père noble. Encore heureux qu'il n'ait pas levé la main sur moi. S'il avait fait ça... » Il haletait, les dents serrées, le regard furieux. « S'il avait fait ça, je me serais enfui de la maison. D'ailleurs, un jour ou l'autre, je les quitterai, sans crier gare. Dès que l'occasion s'en présentera. Le plus tôt possible. »

— Peut-on voir ? demanda Lucienne Pérez.

— Non, non, dit Serge. Attendez encore...

— Je suis impatiente, minaуда la jeune femme. Venez près de moi, Kisia. Tenez-moi compagnie. Que pensez-vous de mon portrait ?

— Ce n'est encore qu'une ébauche, dit Kisiakoff en s'approchant d'elle. Mais je suis sûr que le résultat passera toutes nos espérances.

Il avait retiré sa veste. Des bretelles bleu ciel retenaient sur son ventre un pantalon en shantung, de couleur crème. Sa barbe donnait naissance à une cravate de soie azur, semée de flocons blancs. Il se pencha sur Lucienne Pérez et lui parla longuement à l'oreille. Lucienne Pérez pouffa de rire et secoua les épaules. La petite mule en satin jaune se détacha de son pied, tomba sur le sol avec un bruit sec.

« Il lui a dit que mon dessin ne valait rien, pensa Serge. Tous deux se moquent de moi. Ma fortune dépend de la réussite du tableau. Et je suis au-dessous de ma tâche. Oh ! c'est bête ! » Il eut envie de pleurer de rage, de déchirer le papier, d'écraser la boîte de pastels, à coups de talon pour se punir et punir les autres. L'élégance de sa cliente et l'organisation somptueuse de la maison le rendaient timide. Kisiakoff et Lucienne Pérez discutaient toujours à voix basse :

— Vingt ans, je crois... Profil charmant...

Une rougeur subite envahit le visage de Serge. Avait-il bien entendu ? Il continua de dessiner avec application, les yeux fixes, la main légère. Mais une idée nouvelle dominait son esprit : « Elle me trouve à son goût. Elle s'est mise en frais pour me recevoir. Au lieu de m'occuper du tableau, je ferais mieux de m'occuper du modèle. » Il frémit et des gouttes de sueur froide coulèrent sur ses tempes : « Je suis fou. Elle ne voudra jamais. Elle est trop bien. » Il considéra Lucienne Pérez avec plus d'attention. Leurs regards se croisèrent.

— Je vais faire un tour, dit Kisiakoff. Après tout, vous n'avez pas besoin de moi.

Il cligna de l'œil à Lucienne Pérez, tapota l'épaule de Serge et sortit de la chambre en sifflotant. Les quatre pékinois le suivirent.

— Ah ! l'homme merveilleux ! dit Lucienne Pérez. Il me conseille dans tous les problèmes de la vie. Sans lui, je serais déjà ruinée. Si vous saviez en quels termes il m'a parlé de vous ! Il affirme que, dans quelques années, votre signature vaudra de l'or.

— Je regrette qu'il vous ait dit cela. Ainsi, vous serez doublement déçue lorsque je vous montrerai le tableau.

— Vous n'êtes pas satisfait de votre œuvre ?

— Non.

— Laissez-moi juger par moi-même.

Elle étira ses bras devant elle, les mains nouées et retournées, se leva d'un mouvement leste, et s'avança, en se dandinant, vers le chevalet. « Ça commence, pensa Serge. À moi de jouer. » Campée devant le dessin, une hanche plus haute que l'autre, Lucienne Pérez faisait une moue compétente.

— Ça ne vaut rien, grogna Serge.

— Je ne suis pas de votre avis, dit Lucienne Pérez. On devine très bien ce que donnera l'ensemble, lorsque vous aurez posé les couleurs. Mais pourquoi m'avez-vous fait ce visage triste ?

— Je vous vois ainsi, dit Serge avec gravité.

— Tout le monde prétend que je suis gaie.

— Extérieurement.

— Oh ! intérieurement, bien sûr, je suis torturée, concéda Lucienne Pérez en ramenant ses mains sur sa poitrine. Vous avez donc compris mon intérieur ? Du premier coup. Un miracle ! Quel âge avez-vous ?

— Vingt et un ans, dans quelques mois, avoua Serge modestement.

Lucienne Pérez battit des paupières, comme à l'approche d'une délicieuse agonie. Ses lèvres maquillées s'ouvrirent à peine. Elle répéta :

— Vingt et un ans ! C'est prodigieux !

— Non, c'est embêtant, dit Serge.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on dépend des autres.

— Je sais, je sais, murmura Lucienne Pérez. Kisiakoff m'a prévenue. Vous avez manqué votre baccalauréat. Vous ne vous entendez pas avec vos parents. Que de soucis ! Heureusement que vous avez des amis sûrs...

— Quels amis ?

— Kisiakoff et moi-même...

Une crispation agréable se fit dans le cœur de Serge. Sous le regard noir de Lucienne Pérez, il se sentait précieux et fragile comme une statuette. « Elle en pince pour moi. C'est net. Si je deviens son amant, elle m'aidera dans la vie. Tous les moyens sont bons pour secouer les complexes de l'indigence. »

— Je vais chercher du porto, dit-elle. C'est dimanche : je ne suis pas servie...

Resté seul, Serge tira un peigne de sa poche et se recoiffa rapidement. Il aurait voulu pouvoir se passer un peu d'eau sur le visage, se rincer la bouche, mais il ne savait pas où se trouvait le cabinet de toilette. Lucienne Pérez rentra dans la pièce. Elle portait un plateau avec une bouteille et deux verres :

— J'espère que vous ne vous êtes pas trop ennuyé en mon absence.

— J'ai pensé à vous, dit Serge avec élan.

— À moi ? C'est gentil...

Elle versait le porto. Le goulot du flacon tinta contre le verre. Un léger renflement gonfla sa gorge. Serge but à son tour. Elle ne le quittait pas des yeux. Il exagérait à plaisir la lenteur et la grâce virile de son geste. Ayant reposé le verre, il ne s'essuya pas la bouche, pour que ses lèvres fussent luisantes.

Lucienne Pérez s'assit au bord du lit et désigna, de la main, une place auprès d'elle. Serge obéit avec empressement.

— Vous devez avoir du succès, dit-elle.

— Comme peintre ?

Elle hésita un peu et répliqua dans un souffle :

— Non, comme homme. Savez-vous que vous êtes joli garçon ?

Il rit. Elle croisa les jambes. Son déshabillé s'ouvrit sur le devant et révéla une cuisse mordorée. Les pointes de ses seins tiraient la dentelle du vêtement. Elle respirait à petits coups, comme une bête qui a soif.

— Je vais être indiscreète, chuchota-t-elle encore. Très indiscreète.

Puis-je parler tout de même ?

— Mais oui.

— Avez-vous eu beaucoup de femmes dans votre vie ?

Serge se troubla, leva les sourcils et crut habile de dire :

— Pas mal... oui...

— Et maintenant ? Avez-vous une maîtresse ?

— Bien sûr.

Il mentait et s'irritait contre son propre embarras.

— Comment est-elle ? demanda Lucienne Pérez. Blonde, brune, rousse ?...

— Rousse, dit Serge avec aplomb.

Lucienne Pérez noua les mains derrière sa nuque. Son ventre se creusa. Elle devint jolie.

— Vous aimez l'odeur des rousses ? prononça-t-elle d'une voix nulle.

Serge acquiesça du menton.

— Plus que l'odeur des brunes ?

Ne sachant que répondre, Serge bafouilla lamentablement :

— Vous êtes si belle !

Sa tête était vide. Un désir fourmillant animait sa chair.

« Espérons que Kisiakoff ne reviendra pas trop tôt », pensa-t-il.

— Vous n'avez jamais connu de brunes ? reprit la jeune femme.

— Heu... non...

— C'est une aubaine ! dit Lucienne Pérez, et elle se coucha sur le dos.

Serge demeurait assis à côté d'elle, les bras ballants, le cou tendu. Son indécision lui était pénible. Il avait peur, tout ensemble, de compromettre ses chances en se penchant sur ce corps étalé, et de paraître ridicule en hésitant à profiter de la situation. Les yeux au plafond, Lucienne Pérez proféra sur un ton geignard :

— J'ai chaud. J'étouffe. Dégrafez votre col, Serge. Mettez-vous à l'aise.

Tout en dégrafant son col, il songeait que cette femme attendait des paroles d'amour. Soudain, rassemblant son courage, il dit :

— Chérie !

Elle ne répondit pas.

— Chérie, chérie, répéta Serge avec une obstination rageuse.

Dans son cerveau défilaient des images de seins lourds, de hanches grasses. Il passa une main sur son front, puis, avec lenteur, il inclina son visage vers cette face ardente, cria une dernière fois « Chérie ! » et colla ses lèvres sur une bouche qui sentait le porto.

Elle le regardait dormir. Comme précipité du ciel, il gisait sur le dos, nu et rompu, les bras écartés, une jambe tendue, l'autre repliée,

prenant appui, du talon, sur la neige sèche des draps. Dans la pénombre des rideaux tirés, son visage, aux yeux clos, semblait encore plus jeune. Un souffle régulier soulevait sa poitrine imberbe, marquée de tétons bruns. Entre ses cuisses, somnolait une faible friandise de chair sombre et de poils bouclés. Parfois, de ses lèvres, gonflées par les baisers, s'échappait un grognement de capitulation. Faisait-il encore l'amour en rêve ? Elle aurait voulu entrer dans sa tête. Elle se pencha sur lui, respira à pleines narines l'odeur indéfinissable de café grillé, de marée, de fourrure humide, qui montait de cet épiderme au repos. Il était, comme tous les garçons de son âge, un amant vigoureux, mais peu habile. Trop pressé de jouir, il négligeait les rites délicieux de la préparation. Mais cela valait mieux ainsi. On lui apprendrait à utiliser les plus subtiles ressources de son corps. À cette pensée, un orgueil pédagogique s'installait dans l'esprit de Lucienne Pérez. Elle se voyait enseignant à Serge certaines caresses dont elle était particulièrement friande. Il obéissait. Et elle lui décernait des éloges. Ou bien, elle le punissait, elle le privait de porto, elle l'obligeait à coucher sur la descente de lit. Et il pleurait. Elle était émue, comme une mère. Quelque chose de mou bougeait dans son ventre. C'était bon. Elle avait longtemps hésité avant de consentir à recevoir le gamin. Son existence sentimentale lui paraissait assez compliquée. Mais Kisiakoff avait juré qu'elle ne regretterait pas l'expérience. Une fois de plus, il avait eu raison. Jamais elle ne s'était trouvée à pareille fête. Il lui suffisait de contempler cet adolescent nu et chaud, gavé d'amour, pour que la salive affluât dans sa bouche. Elle avait envie de le toucher, de l'embrasser partout, de le retourner, de lui poudrer les fesses, comme à un bébé. En même temps elle se disait qu'il était très fort et que, s'il lui donnait une gifle, elle en souffrirait pendant des heures. Une petite brute, avec des biceps, un abdomen sec, des mollets de bois. Pas un gramme de graisse. Il faisait sûrement de la bicyclette. Elle l'imaginait, pédalant, en culottes courtes, dans les allées du Bois. Son derrière frottait la selle. La sueur collait le maillot rayé à sa peau. Il haletait. Il arrivait le premier. Et elle baisait ses lèvres salées. Non, ce n'était pas ça. Il tombait. Il s'écorchait le genou. Et elle lavait la plaie avec un mouchoir en dentelle, trempé dans l'eau fade et verte du lac. Elle murmura : « Mon joli gosse, à moi. » Serge ramena un bras sous sa nuque. Son aisselle apparut, creuse et velue. Elle en eut un choc au cœur. Quand elle le comparait à ses autres amants, elle se sentait triomphante. Elle aurait voulu les convoquer tous les trois dans cette chambre et leur montrer la petite merveille qui dormait, écartelée, sur son lit, comme une étoile de mer. « Approchez. N'ayez pas peur. Il est à moi. » Elle eut l'impression que sa chair pétillait, se couvrait de bulles. Les pointes de ses seins durcirent. Elle renverrait Van Claafen, Créteil, Stéphani. Elle garderait Serge. Jamais il ne sortirait seul. Ce

serait elle qui choisirait ses costumes, ses chemises. Certains jours, elle l'habillerait en fille, avec des fleurs dans les cheveux et du rouge sur les lèvres. Et elle lui glisserait la main sous les jupes, pendant le déjeuner. « Ce sera si amusant ! » Toutefois, au bout d'un moment, elle se détourna de cette vision pour penser à des choses pures et reposantes. Serge et elle visitaient les musées, les vieilles églises, buvaient du lait dans une ferme des Alpes, faisaient l'aumône à un aveugle, adoptaient un enfant infirme. Ses idées s'effilochaient, devenaient absurdes et douces. Elle aimait ces sortes de songeries ineffables en fin de journée. Pourtant, il ne fallait pas qu'elle se laissât griser par le défilé des images. Que savait-elle de Serge ? Accepterait-il de lui rester fidèle ? Ne la ferait-il pas souffrir, par excès de jeunesse ? Elle eut peur de son engouement pour ce garçon qu'elle connaissait à peine. Une horloge tinta, provinciale, à l'étage supérieur. Il devait être sept heures du soir. Serge somnolait toujours. Un rayon de lumière pâle, filtrant entre les rideaux, cerclait sa cheville d'un anneau étroit. Ainsi enchaîné, il ressemblait à un captif exténué par une longue marche. La clarté du jour disparut soudain. L'anneau s'évanouit sur la cheville du dormeur. Il était libre. Mais il l'ignorait encore. Une tristesse bête fusa dans le cœur de la jeune femme « Oh ! ne t'en va pas ! »

Un bruit de pas retentit dans le corridor. C'était Kisiakoff qui rentrait de sa promenade. Elle se leva subrepticement, enfila son déshabillé et ouvrit la porte. Serge n'avait pas bougé. Dans le vestibule, Kisiakoff retirait son chapeau et ses gants, posait sa canne dans le porte-parapluies en faïence.

— Alors ? demanda-t-il en apercevant Lucienne Pérez. C'est fait ?

— Oui, il dort. Venez le voir avant qu'il se soit réveillé.

Kisiakoff, conduit par la jeune femme, pénétra dans la pièce et s'arrêta devant le lit, la tête penchée, comme sous le poids d'un joug. Son visage, sombre et compact, traduisait une pensée experte. Il promenait son regard du haut en bas de ce corps nu, en étudiant chaque détail avec bienveillance. Ses sourcils, ses oreilles, remuaient drôlement. Il tira sur sa barbe et dit :

— Mes compliments. Il est à croquer !

— N'est-ce pas ?

— Cela nous changera des Stéphani et des Van Claafen... Avez-vous remarqué la veine du cou ?

Un frémissement à peine perceptible passa sur la figure de Serge. Ses paupières s'ouvrirent difficilement. Il se dressa sur ses coudes, ébouriffé, les yeux arrondis par la stupéfaction. Un cri s'échappa de ses lèvres :

— Que faites-vous ici ?

— Je vous regarde, dit Kisiakoff. Vous êtes beau.

D'une main rapide, Serge saisit le drap et s'en couvrit le bas du corps. Sa face était pourpre dans la pénombre. Tourné vers Lucienne Pérez, il chuchota :

— Pourquoi avez-vous fait entrer cet homme dans la chambre ?

— Je suis partout chez moi, dit Kisiakoff avec sérénité. Ah ! mon enfant, ne gâchez pas ma joie par un accès de fausse pudeur. Les deux êtres que j'aime le plus au monde se sont rencontrés, se sont plu et ont échangé les caresses qui donnent la vie. J'espérais tellement cette union ! Je l'appelais dans mes prières ! Et Dieu a entendu ma voix !...

Étonné, humilié, Serge comprenait soudain qu'il avait été dupe d'une mise en scène grossière. Le tableau n'était qu'un prétexte. Cette jeune femme ne l'avait pas invité pour qu'il dessinât son portrait, mais pour qu'il couchât avec elle. Et cela parce que Kisiakoff s'était porté garant des vertus amoureuses de son protégé.

— Savez-vous, reprit Kisiakoff, que vous étiez faits l'un pour l'autre, destinés l'un à l'autre de toute éternité ? Quand je vous vois côte à côte, je ne peux guère imaginer qu'il fut un temps où vous ne vous connaissiez pas...

Une crispation de dégoût bouleversa les traits de Serge. L'indignation le faisait haleter. Il voulut protester, se plaindre. Kisiakoff remarqua son trouble.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? proféra-t-il d'une voix forte.

— Mais... rien... ça va, balbutia Serge.

— Lucienne, ordonna Kisiakoff, vous seriez bien aimable de vous retirer. Nous voudrions parler entre hommes. Je vous appellerai quand nous aurons fini.

La jeune femme quitta la pièce, d'une démarche affligée. Ayant refermé la porte derrière elle, Kisiakoff croisa les bras sur sa poitrine et dit :

— Expliquez-vous, Serge, fils de Danoff.

— Vous vous êtes bien foutu de moi ! grommela Serge.

— Et pourquoi, mon ver luisant ? demanda Kisiakoff.

— Parce que mon talent de peintre n'était pas en cause. Il vous fallait un motif pour m'amener ici. Et moi, comme un crétin, je vous ai cru. J'ai commencé à crayonner sur ma feuille. Vous deviez rigoler dans votre barbe.

— Vos paroles m'offensent, répliqua Kisiakoff. J'ai sincèrement pensé à vous pour reproduire les traits incomparables de notre amie. Mais je me suis dit également que si, par-dessus le marché, vous pouviez sympathiser avec elle, les limites de mon contentement se trouveraient reculées.

— Vous donnez pas la peine, ricana Serge. Ça ne prend plus. J'ai compris.

— Qu'avez-vous compris, petite cervelle ? rugit Kisiakoff. Est-ce

ma faute si vous êtes à la fois un peintre estimable et un beau garçon ? Est-ce ma faute si Lucienne Pérez unit le désir d'être aimée à celui d'être dessinée au pastel ? Vous prêtez à votre serviteur Kisiakoff un sens de la fatalité qui n'appartient qu'à Dieu.

Ses yeux quêtèrent au plafond la venue d'une étoile. Une haleine rauque trouait sa barbe. Serge haussa les épaules.

— Après tout, je m'en moque, dit-il. Quelle que soit l'explication, le résultat est le même.

— Exactement, dit Kisiakoff.

Et il éclata de rire. Puis, sans transition, il se pencha sur le lit, saisit le bras de Serge et lui souffla au visage :

— Pauvre imbécile ! De quoi te plains-tu ? J'ai arrangé tout ça pour te tirer d'affaire. Maintenant, tu es sauvé. Grâce à moi !

— Pourquoi ? demanda Serge, vaguement effrayé à l'idée de ce qu'il allait entendre.

— Parce que cette femme t'a dans la peau. Le coup de foudre. Tout aurait pu rater. Tout a réussi. Béni soit le Seigneur qui nous montre la route. Elle est jolie, appétissante, riche à millions. Et tu lui plais. C'est évident. Tu n'as plus qu'à te laisser vivre. Dans quelques mois, quand tu seras majeur, tu quitteras tes parents, tu loueras une garçonnière, ou tu viendras habiter ici. Elle te paiera largement.

— C'est moche, bredouilla Serge, sans conviction.

— C'est admirable ! rétorqua Kisiakoff. Tu poursuivras tes études de peinture. Tu deviendras célèbre. N'importe quel garçon de ton âge envierait la chance qui t'est offerte. Les grandes renommées se font toujours sur le dos des femmes. Tu grimperas sur son dos. Elle a l'échine solide. Amour et finances. Je joue ton avenir gagnant.

Serge jeta un regard triste vers le chevalet dressé dans un coin de la pièce. Blessé dans son orgueil et raffermi dans son espoir, il hésitait entre la colère revendicatrice et le lâche contentement. Il dit faiblement :

— Et si elle ne veut plus de moi ?

— Elle voudra de toi aussi longtemps que tu voudras d'elle ! s'exclama Kisiakoff. Montre-toi donc aimable, excité, mystérieux et cynique tour à tour. Occupe-la. Intrigue-la. Comble-la. Chevauche-la. Il ne s'agit pas d'une amulette. Tu défends ton gagne-pain, en somme. Et le gagne-pain, vois-tu, mon fils, c'est sacré. Puis-je lui dire de rentrer ?

— Si vous voulez.

— Tu seras gentil avec elle ?

— Je ferai de mon mieux, dit Serge.

— Nous avons loué une villa à Enghien, pour l'été. Tu viendras nous voir chaque dimanche. On te réservera une jolie chambre. On te fera de petits cadeaux. Tu seras comme un coq en pâte. Vraiment, tu

devrais me remercier.

— Je vous remercie, dit Serge. Mais quelle est votre raison d'être auprès de cette femme ?

— Mettons que je sois son homme de confiance, dit Kisiakoff.

Et, tendu vers la porte, il cria :

— Lucienne, joie de mes prunelles, nous avons hâte de vous revoir. Venez...

Elle rentra. Elle paraissait inquiète. Les quatre pékinois la suivaient en frétilant de la queue.

— Les nuages sont dissipés, annonça Kisiakoff. Le soleil brille.

Il tourna un commutateur. Une ampoule bleue s'alluma dans le bec d'une cigogne. Le visage de Kisiakoff semblait coulé dans le plâtre. Des reflets d'acier brillaient dans sa barbe. La jeune femme gémit :

— Cette lumière... Je ne suis pas maquillée...

— Qu'importe ! dit Kisiakoff avec emphase. Les artifices ne sont plus de mise entre nous. Saluons le grand mystère de la vérité. Vous, Serge, et vous, Lucienne, je vous bénis au nom de l'éternel instinct qui pousse le fort vers le faible, le positif vers le négatif, la bosse vers le creux et le mâle vers la femelle. Vos âmes et vos corps ont rapproché leurs rivages. J'ai été l'artisan de cette alliance physique et morale. Et je m'en félicite. Hourra ! Regardez-la, Serge. Est-ce assez ferme, assez dodu ?...

— Kisia, vous me gênez, pépia Lucienne Pérez.

— La forme de ses seins donne envie de mordre dedans, poursuivit Kisiakoff, imperturbable. Le lobe de son oreille, lorsque vous le sucez, à le goût de la groseille mûre. Quand elle ouvre les jambes, on croit assister à la création du monde. Du moins, je l'imagine ! hé ! hé ! je n'ai pas essayé.

Il reprit sa respiration et ajouta gravement :

— Je suis impuissant. Eh oui, mon cher, impuissant tel un paquet de coton hydrophile. N'importe qui, dans mon état, vouerait à l'opprobre les pratiques de la fornication. Quant à moi, l'amour des autres est devenu ma seule raison de vivre. Comme un invalide de guerre qui sent son cœur battre à la vue du drapeau, ainsi, lorsque je contemple deux êtres qui viennent à peine de rompre leur étreinte, je rends grâce au Ciel pour cette œuvre de chair qui se continue loin de moi. J'ai pensé que vous auriez besoin de quelques gâteaux pour réparer vos forces suavement détruites. J'en ai acheté, en passant, chez le pâtissier. Aidez-moi à dresser la table de bridge, Lucienne. Nous ferons une dînette à trois.

Il semblait à Serge que cette scène grotesque était le reliquat d'un songe. La joie larmoyante de Kisiakoff, ses effets de barbe et de manchettes, les petits gâteaux qu'il déballait avec ses grandes mains, les rires frileux de Lucienne Pérez, la lampe bleue dans le bec de la

cigogne, tout cela composait un tableau absurde et terrifiant qui n'avait pas de nom dans la langue humaine.

— Tenez, Serge. C'est pour vous.

Lucienne Pérez lui tendait un baba au rhum sur une assiette. Confus, il la remercia d'un sourire et mordit dans la pâte spongieuse, imbibée d'alcool.

— Entre le baba au rhum et Serge, c'est Serge que je choisirais ! dit Kisiakoff.

— Quelle heure est-il ? demanda Serge, entre deux bouchées.

— Sept heures et demie, dit Lucienne Pérez. On vous attend ?

— Non. J'ai prévenu que je dînerai chez des amis.

— Excellente précaution, dit Kisiakoff.

Des bavures de crème Chantilly frangeaient ses moustaches. Il se lécha les doigts, l'un après l'autre, et prit sur la table un éclair au chocolat.

— J'en ai acheté trois, dit-il. Comme ça, il n'y aura pas de jaloux.

Lucienne Pérez s'assit au bord du lit et colla sa joue contre l'épaule de Serge en geignant :

— Je l'aime, ce gamin ! Je l'aime !...

— Moi aussi, je t'aime, dit Serge avec effort.

Il était rouge. Il se sentait ridicule. « C'est dégoûtant, pensa-t-il. Je devrais partir. Si au moins je pouvais me rhabiller. » Il avança la main vers ses vêtements, qui gisaient, en tas, sur la fourrure d'ours.

— Oh ! non ! Ne te rhabille pas, chéri, s'écria Lucienne Pérez. Tu es tellement plus séduisant lorsque tu es nu !

Elle lui offrit son éclair au chocolat, déjà entamé :

— Mange, tu sauras mes pensées.

Il ouvrit la bouche, docilement, mâcha cette friandise juteuse, et Lucienne Pérez le couvait des yeux, poussait des soupirs d'extase. Son visage démaquillé, fatigué par l'amour, était celui d'une servante. Kisiakoff rota discrètement et murmura :

— Dieu me pardonne, c'est le Paradis !

Une main féminine très douce glissait sur la nuque de Serge, descendait dans son dos, palpaït avec intelligence la chute de ses reins.

— Mon petit athlète tout chaud, mon petit cheval de course, ma petite meringue de chair, balbutiait la jeune femme.

— Je ne l'ai jamais entendue dire cela à personne, déclara Kisiakoff, la bouche pleine.

— Oh ! tu m'as comblée, tu m'as transpercée, tu m'as envahie, reprit Lucienne Pérez.

Serge écoutait attentivement les modulations de la litanie. Ses muscles se relâchaient. Ses nerfs s'endormaient. Un encens âcre montait vers ses narines.

— Je vais faire couler un bain pour vous, Serge, dit Kisiakoff.

Et il se dirigea, en se balançant comme un ours, vers le cabinet de toilette.

— Mange encore ça, mon trésor, dit Lucienne Pérez, en cueillant dans le carton un mille-feuilles au toit poudré. J'aime te voir manger. Tes dents sont si blanches !

Quand il eut fini, elle ramassa des miettes dans sa paume et lui demanda de les happer comme un chien. Il se pencha sur cette main ouverte, avança la langue, lécha les brindilles de pâte, les grains de sucre collés à la peau. Lucienne Pérez gloussait, chatouillée :

— Chéri ! Chéri ! Tu me fais trop de plaisir ! Je vais crier !...

Lui, cependant, s'appliquait, travaillait, le nez enfoui dans cette conque tiède. Sa propre soumission lui devenait bizarrement agréable. Il se méprisait et il était content. De la salle de bains, venait un murmure d'eau courante. Kisiakoff reparut, en manches de chemise, le pantalon éclaboussé, la barbe hilare.

— Le bain sera prêt dans quelques instants, dit-il.

Puis, s'approchant de Lucienne Pérez, il lui parla à l'oreille. Sa barbe caressait la joue de la jeune femme.

— Oui ! Oui ! s'écria-t-elle. C'est une bonne idée !

— Mon métier consiste à avoir de bonnes idées, dit Kisiakoff.

Il extirpa de sa poche un petit écrin en cuir bleu.

Lucienne Pérez s'empara de l'objet, le porta à ses lèvres et le plaça sur les draps, à côté de Serge.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Serge.

— Ouvrez, dit Lucienne Pérez.

Serge ouvrit l'écrin. Sur un coussinet de velours crème, reposait une chevalière en or, sertie de diamants minuscules.

— Elle a appartenu à mon mari, dit Lucienne Pérez. Il ne s'en séparait jamais. Je te la donne.

— Oh ! soupira Serge. Mais je n'en ai pas besoin. C'est trop !...

Son cœur battait vite. Il pensait, inexplicablement, au baccalauréat, à ses parents, à Boris.

— Mon chéri, mon chéri, piaula Lucienne Pérez, sais-tu que tu es adorable ?

Elle lui passa la bague au doigt. Il se laissa faire.

— Je ne la mettrai que pour venir ici, dit-il. Il ne faut pas que mes parents la voient...

Et il détourna la tête, car des larmes lui brouillaient les yeux.

VIII

Penchée sur son ouvrage, Nina cousait aux tempes d'un pantin en étoffe le lourd tribut de tresses blondes qui devait le transformer en authentique paysanne russe. Sur la table, gisaient des lambeaux de soie et de velours, des perles de verre, des touffes de fourrure, une carcasse en fil de fer, et une paire de ciseaux plats. Un cosaque et un toréador reposaient déjà, côte à côte, dans un même cercueil en carton. Un bouledogue, aux pattes arquées et à la langue rose, siégeait féroce­ment sur une chaise basse. L'effigie de Nicolas II, épinglée au mur, surveillait à longueur de journée la création de ces monstres puérils, promis dès leur naissance au public des boîtes de nuit. Un réveille-matin, casé entre deux paquets de livres, sur une étagère, marquait six heures dix. Akim ne rentrerait pas de l'atelier avant dix heures et demie. Réduite à la solitude et au silence, Nina tentait d'évoquer, pour se distraire, le visage des femmes qui se partageraient ce lot de poupées modelées par ses soins. Elle eût préféré, certes, travailler pour des enfants. Après trois mois de vie parisienne, la légèreté d'âme des Français et des Russes établis en France lui demeurait encore incompréhensible. Ces gens-là existaient pour des soucis et des plaisirs fugaces. Obsédés par des problèmes de toilette et de coupe de cheveux, de vacances au bord de la mer et de danses modernes, de marques de voiture et d'intrigues amoureuses, ils oubliaient l'angoisse élémentaire du monde. Les pauvres même n'étaient pas des pauvres à la manière russe. Ils ne se laissaient pas imprégner jusqu'à la moelle par la signification sacrée de la misère. Ils n'acceptaient pas d'être, sous leurs haillons et sous leurs croûtes, les symboles éternels du malheur humain. Ils ne se croyaient pas divinement nécessaires, dans leur destin de déclassés, d'éclopés, d'estropiés, d'ivrognes et de paresseux. Non, ils avaient honte de leur état. Ils voulaient devenir meilleurs. Les mendiants amassaient de l'argent pour acheter un faux col propre. Les balayeurs des rues savaient distinguer une Hispano Suiza d'une Mercedes. Les employés de bureau espéraient finir dans la peau d'un ministre. Les petites couturières souhai­taient revêtir une robe de bal avec de la dentelle partout. Du bas en haut de l'échelle sociale, régnaient des préoccupations futiles où le diable trouvait son compte. Au centre de ce carnaval où tourbillonnaient les couleurs claires et les mots d'esprit, Nina se sentait toute noire, chargée de science et de prémonitions.

Souvent, elle avait essayé d'expliquer à Akim les causes profondes de son malaise. Mais, dès les premiers mots, Akim se mettait à rire : « J'étais comme toi, au début. Tu t'habitueras. C'est si facile d'être heureux !... » Lui-même, pourtant, n'était pas heureux. Nina le savait. Il s'enfermait, le soir, dans son musée. Et, lorsqu'il sortait de cette pièce, après des heures de lecture ou de méditation, son regard était triste et fixe, comme celui d'un homme qui refuse de vivre. Des pas retentirent dans le couloir. La petite bonne, qui habitait dans la chambre voisine, fit couler de l'eau dans sa cuvette. Une voix fredonna :

*Un petit négro,
Qu'était pas bien gros,
Rencontra un jour dans l'métro...*

Nina acheva de coudre les tresses blondes et posa la poupée devant elle. Une douleur sourde lui tirait les épaules. Des disques de lumière tournaient devant ses yeux. Elle se leva, s'approcha de la croisée, regarda le ciel gris et chaud, écouta le chant de la ville. À Moscou, les bruits étaient différents. Là-bas, on entendait vibrer le timbre grelottant des tramways, claquer les sabots des chevaux, crier les vendeurs ambulants. En revanche, les cloches des églises s'étaient tues. Les coupoles d'or et d'azur couronnaient des cavernes désertes, où l'encens brûlait rarement. Les ménagères faisaient la queue devant des magasins aux étalages vides. Trois couples couchaient dans la même pièce, divisée par des rideaux et des paravents. Les affiches de propagande couvraient les murs et les palissades. On manquait de nourriture et de médicaments, d'habits et de bois de chauffage, d'argent et de sécurité, d'espoir et d'assistance. Se pouvait-il qu'elle regrettât encore cette saleté et ce dénuement ? En Russie, l'existence était grave. Ici, elle ressemblait à un jeu. Or, Nina ne savait pas jouer. Elle ignorait l'art de vivre superficiellement, sans engager tout son corps, tout son cœur, dans la lutte. Toucher du bout des doigts, goûter du bout des dents, tirer vanité d'un plat réussi ou d'une robe neuve, admirer aujourd'hui ce qu'on était décidé à oublier demain, telles étaient les conditions du bonheur chez les peuples occidentaux. Farouchement, elle tourna le dos au paysage des toits et revint vers la table, où l'attendaient les aiguilles, le fil et le dé à coudre. Elle allait se rasseoir, lorsque la sonnette tinta. Chaque fois que la sonnette tintait, elle avait peur. De quoi ? Elle eût été incapable de le dire. Son cœur cognait fort, ses mains devenaient froides. Dominant son trouble, elle marcha vers la porte et l'ouvrit à demi, en maintenant le battant avec son pied. Devant elle se dressa un inconnu à la barbiche couleur de chanvre et aux yeux clignotants. Il avait une épaule plus basse que

l'autre. Il serrait à deux mains son chapeau contre sa poitrine. Il demanda :

— Je suis bien chez Akim Constantinovitch Arapoff ?

— Oui, dit Nina, encore soupçonneuse. Mais il est absent.

— Il m'a envoyé un pneumatique pour m'inviter à passer le voir aujourd'hui, à sept heures. Évidemment, il n'est pas sept heures. J'ai mal calculé mon temps. Sans doute êtes-vous la sœur d'Akim Constantinovitch ? Je suis particulièrement heureux de faire votre connaissance. Permettez-moi de me présenter : Arkady Grigorievitch Malinoff.

Nina, rassurée, tendit sa main au visiteur et le pria d'entrer. Elle se rappelait que Tania lui avait souvent parlé de Malinoff en termes sympathiques. Mais pourquoi Akim avait-il convoqué l'écrivain ?

— La lettre de votre frère est peu explicite, dit Malinoff en s'asseyant. Je crois comprendre, pourtant, qu'il désire obtenir mon concours pour la fête du régiment des hussards d'Alexandra. Êtes-vous au courant de ses intentions ?

— Nullement, dit Nina. Mais il est possible, en effet, que mon frère ait songé à vous pour écrire un poème commémoratif. Si vous voulez patienter quelques instants, il vous renseignera lui-même sur ce qu'il attend de vous.

— C'est Tatiana Constantinovna qui a dû lui donner mon adresse.

— Probablement.

— Une femme charmante, si naturellement douce, si profondément bonne...

— Oui.

Malinoff toussota timidement. Son regard parcourut la chambre et s'arrêta sur la poupée aux tresses blondes.

— Vous faites de jolies choses, dit-il. J'espère que je ne vous dérange pas. Continuez.

— J'ai fini.

— Une paysanne russe ! Ma foi, elles étaient moins roses, moins propres, moins chatoyantes... Celle-ci soigne sûrement ses ongles, a lu tout Pouchkine, sait danser le fox-trot et parle couramment le français. Me permettez-vous de la toucher ?

— Mais oui, dit Nina, et elle ne put s'empêcher de sourire.

Malinoff prit la poupée, l'assit sur son genou et l'examina sérieusement.

— Je ne comprends pas, dit Nina, le succès que ce genre d'articles rencontre chez les femmes. Si encore elles les destinaient à leurs enfants ! Mais elles les gardent pour elles !...

— Moi, dit Malinoff, si je possédais un semblable jouet, je ferais comme ces femmes que vous critiquez !

— Vous vous amuseriez à la poupée ? demanda Nina en riant.

— Oh ! non. Je la laisserais dans un coin. J'attendrais qu'elle se mette à vivre.

— Comment cela ?

— Petit à petit, les choses acquièrent une âme. Je l'ai souvent remarqué. Pas vous ?

Une gaieté juvénile rayonnait de tout son visage. Il baissa les paupières et poursuivit d'une voix basse, confidentielle :

— Quand on regarde un objet, très fort, quand on l'aime, il vous prend un peu de votre vie. Cela se passe insensiblement. Comme la poussière se dépose sur un meuble. Comme le buvard absorbe l'humidité. Comme les tournesols s'orientent vers le soleil. Ma plume a plus d'orthographe que moi-même. Mon papier contient des rimes, des mots rares. Mon matelas est tout rembourré de vieux rêves et, la nuit, il me parle à l'oreille. Ma chaise a mauvais caractère. Mais l'espagnolette de la fenêtre est d'une humeur espiègle. Je ne suis jamais seul. N'avez-vous pas entendu dire que les perles augmentaient leur éclat au contact de la peau humaine ? Il en est de même pour toutes les choses de la nature. La matière n'est pas inerte, mais en sommeil. Elle attend un maître. Dès qu'un bibelot, un meuble, un ustensile, devient la propriété d'une personne définie, il s'anime, émet des ondes, des idées, il se mêle à la conversation. Cependant, dans le vacarme stupide du monde, la plupart des hommes ne savent pas discerner la voix discrète des objets. Moi, je sais.

Il reposa la poupée sur la table. Nina était gênée par l'éloquence étrange de Malinoff. Elle ne le connaissait que depuis dix minutes, et il l'entretenait, avec confiance, de ses habitudes, de ses manies. Sans doute n'était-il pas dans son état normal ? Elle consulta le réveil-matin.

— Mon frère ne va pas tarder, dit-elle.

— Oh ! je ne suis pas pressé ! répliqua Malinoff. Mon temps m'appartient. Et je me trouve si bien chez vous, parmi ces poupées !

Son regard ingénu ne quittait pas celui de Nina. Elle eut l'impression que quelqu'un s'appuyait sur elle, de tout son poids, comme pour ne pas tomber. L'abandon de cet homme, sa faiblesse avouée, agissaient sur elle à la manière d'un charme. Elle se sentit tenue de le secourir. Mais avait-il besoin d'être secouru ? Pour rompre le silence qui se prolongeait, elle demanda :

— Vous écrivez, en ce moment ?

— Oui, beaucoup, dit Malinoff. Mais pour moi seul. Bien sûr, comme il faut vivre, je publie, de temps en temps, une nouvelle banale dans *L'Espoir russe*. Vous avez peut-être lu ?...

— Non.

— Et, en Russie, avez-vous eu l'occasion de... ?

— Non plus, dit Nina. J'entendais parler de vous comme d'un

grand écrivain. Mais j'ignorais tout de votre œuvre...

— Tant mieux ! s'écria Malinoff. J'aurais été désolé... Ma production essentielle reste dans les tiroirs. Un jour, quand nous serons devenus des amis, je vous réciterai les poèmes auxquels je tiens le plus. Tous sont inédits. Tous paraîtront après ma mort.

— Des poèmes sur les objets ?

— Oui. Le mystère est dans les objets bien plus que dans les hommes. Dieu est à l'affût dans la fourchette, dans les ciseaux, dans la lueur du bec de gaz...

Il s'exaltait, ses yeux débordaient de lumière.

— Après ce que j'ai vécu, il est difficile de s'intéresser davantage aux choses qu'aux êtres, dit Nina.

— Vous revenez de Russie soviétique ?

— Oui.

— Et notre comportement vous déçoit ?

— Un peu.

— Que reprochez-vous donc aux Français et aux Russes de France ?

— D'être superficiels.

— C'est vous qui êtes superficielle en disant cela ! s'exclama Malinoff. Comment pouvez-vous juger la vie selon les apparences ? Quelle que soit la façon dont les gens s'habillent, mangent et gagnent leur argent, les problèmes secrets de la conscience demeurent immuables. Seulement, chez les uns, ils sont à fleur d'âme, et, chez les autres, ils sont enfouis très loin, sous des nappes de préoccupations mesquines. Parfois, le filon est visible à la surface du sol. Et, parfois, il faut creuser, percer des galeries, arracher le trésor au flanc des roches souterraines. Mais la qualité de l'or ne varie pas. Il s'agit d'une différence de degré et non de nature. Sachez regarder les hommes, et vous trouverez cet or dans le cœur d'un poinçonneur de tickets du métro Bastille, comme dans le cœur d'un moujik russe de la région de Pskov. Je vous le dis parce que j'ai essayé moi-même. Et j'ai aussi cherché cet or dans les choses. Il y a de l'or dans votre poupée, et dans votre chaise, et dans cette tache du plafond. Il y a de l'or partout, partout !...

Il se tut, haletant, les pommettes rouges, réfléchit un moment et dit encore :

— Nina Constantinovna, vous ne saurez jamais à quel point je suis riche !

Nina écouta résonner dans sa poitrine l'écho de ces paroles naïves. Sans partager la conviction de Malinoff, elle en était intimement émue. Quelque chose bougeait en elle et autour d'elle, après des siècles d'immobilité. Un glissement indéfinissable mettait en branle des masses longtemps pétrifiées. Elle prenait conscience de ce

déplacement, comme le pêcheur qui sent remuer sa barque, à l'ancre, selon l'appel patient des courants sous-marins.

— Il y a longtemps que personne ne m'avait parlé ainsi, dit-elle.

— Excusez-moi, balbutia Malinoff en faisant un visage fautif, je me suis laissé entraîner. Je me jette toujours entièrement dans la conversation. C'est un manque d'éducation, la rançon de la solitude...

Il baissa la tête et parut sincèrement malheureux. Nina ne savait plus que dire. L'air de la pièce n'acceptait de vibrer qu'à certaines harmoniques fondamentales. Elle souffrit de ce silence, comme d'un mal d'altitude. Malinoff caressait sa barbiche, du bout des doigts, rêveusement. Sa cravate noire, tordue, pendait de biais entre les pointes d'un faux col élimé. Soudain, une clef tourna dans la serrure. Nina, soulagée, poussa un faible cri :

— C'est mon frère...

Elle se leva. Les choses retrouvaient leur place et leur nom quotidiens. Akim entra :

— Ah ! vous voici, Arkady Grigorievitch... Vous êtes bien aimable de vous être dérangé... C'est vrai, vous ne connaissez pas ma sœur... Je suppose que les présentations ont été faites en mon absence...

Comme séparée des interlocuteurs par une grande distance, Nina les vit, lointains et déformés, se serrer la main, s'asseoir côte à côte sur le canapé, allumer des cigarettes. Elle entendait Akim qui disait :

— Eh oui, mon cher, c'est Tatiana Constantinovna qui m'a communiqué votre adresse. La fête des hussards d'Alexandra aura lieu, comme chaque année, le 30 août, date anniversaire de la création de notre régiment. La messe solennelle, à l'église de la rue Daru, sera suivie d'un petit banquet, auquel nous inviterons les représentants les plus qualifiés des organisations militaires russes de Paris. Il m'eût été particulièrement agréable de marquer cette cérémonie par la lecture d'un poème dédié à la gloire de nos héros, tombés au champ d'honneur. Certes, notre caisse est pauvre et il me serait difficile de rémunérer votre travail, mais la publicité que je compte donner à cette manifestation...

— Excusez-moi, dit Nina en se dirigeant vers la porte, mais il faut que j'aille faire mes courses pour le dîner.

Lorsqu'elle revint, Malinoff était déjà parti et Akim, assis sur le canapé, lisait son journal.

— Il a accepté, dit-il. Et pour rien. J'espère qu'il écrira quelque chose de supportable. Il ne t'a pas trop ennuyée, au moins ? C'est un bavard incorrigible. Je le crois même un peu fou.

— Je ne l'ai pas remarqué, murmura Nina, en déposant ses paquets sur une chaise.

Elle se sentait engourdie par une torpeur suave. Akim commentait les nouvelles du journal : les opérations militaires au Maroc, la révolte

des Druzes, les dettes interalliées, le problème de l'évacuation de la Rhénanie. Dans chaque événement, il dénonçait l'influence des agents secrets soviétiques. Il finit par jeter la feuille froissée sur la table. Un rire bref tira la peau de ses joues. Il grommela :

— Les Français cherchent mille raisons au malaise actuel, mais négligent le seul motif considérable. Si on nous écoutait au lieu d'écouter le camarade Krassine...

Il suspendit sa phrase, lança vers Nina un regard calculateur, plissa le front et dit brusquement :

— Je suis obligé de sortir aussitôt après le dîner. Je vais au théâtre.

— Au théâtre ? Avec qui ?

— Avec un ami, dit Akim. J'ai loué deux places, pour le spectacle du Groupe d'Art. Ils joueront *Les Bas-Fonds* de Gorki. Comme tu détestes ce genre de distractions...

Nina voulut protester, mais se tut pour ne pas embarrasser son frère. Elle devinait qu'il était tout ensemble heureux à la perspective de cette soirée et navré à l'idée de laisser sa sœur à la maison. Pourquoi ne l'avait-il pas invitée ?

— Tu devrais peut-être aller voir Tania, dit Akim.

— Non, je te remercie. Je préfère rester ici.

— À ta guise...

Tout en parlant, il était entré dans sa chambre. Il reparut, au bout de trois quarts d'heure, rasé de près, les cheveux plaqués, la moustache tirée au cordeau. Il avait revêtu son complet neuf. Une pochette blanche ornait sa poitrine. Nina comprit qu'il se préparait à rencontrer une femme. La pensée de son frère amoureux lui semblait comique :

— Pour qui te fais-tu si beau ?

Cette question déplut à Akim, qui haussa les épaules, déclara qu'il n'aurait pas le temps de dîner et sortit en claquant la porte.

Il avait fixé rendez-vous à Hélène Borissovna devant le contrôle. Depuis longtemps, il méditait de passer une soirée avec cette jeune fille blonde et sage, qui travaillait comme lui à l'atelier de décoration. Pourtant, il eût été incapable de préciser ce qu'il espérait d'elle au terme de leur entrevue. En vérité, il songeait moins à obtenir ses faveurs qu'à retenir son attention. Un besoin de tendresse, de compréhension féminine, le tourmentait. Ses conversations avec Hélène Borissovna, tandis qu'ils peignaient des écharpes, côte à côte, lui laissaient dans le cœur une sensation de détresse physique. Il réfléchissait à elle, la nuit, durant ses insomnies. Mais toujours d'une manière noble, désintéressée. Jamais il n'avait cherché à imaginer la forme de son corps. Depuis la venue de l'été, il souffrait davantage parce qu'elle portait des robes à manches courtes.

Les spectacles du Groupe d'Art avaient lieu dans un cinéma désaffecté du boulevard Barbès. Une cohue exclusivement russe bouchait l'entrée de l'établissement. Akim eut beaucoup de mal à se frayer un chemin jusqu'au bastion du contrôle. Hélène Borissovna l'attendait là, souriante, patiente, un petit sac en cuir vernis serré contre son ventre.

Un boa de fourrure maigre, qu'elle avait probablement emprunté à sa mère, pendait sur ses épaules. À son cou, brillait un collier de perles trop grosses pour être vraies. Akim fut heureux de constater que la jeune fille avait changé de toilette pour la circonstance. Cette sortie était donc aussi importante pour elle que pour lui. Il avait envie de l'éblouir par son aisance, sa libéralité, son expérience d'homme mûr. Des gens les regardaient avec curiosité. Il salua quelques connaissances, acheta un programme et le remit à sa compagne, d'un air élégant et blasé.

— J'espère que nous serons bien placés, dit-il.

La salle était une sorte de long hangar, aux murs enduits de couleur jaune. Une frise de masques courait sous le plafond. Il faisait chaud. Les fauteuils étaient en bois. Un rideau de toile peinte masquait la scène. Hélène Borissovna s'émerveillait de tout. Akim, en revanche, marquait sa réprobation par des commentaires pessimistes :

— Quelle médiocrité !... Quand on a connu, comme les gens de mon âge, l'ornementation somptueuse des théâtres impériaux !... Et les spectateurs n'ont même pas pris la peine de s'habiller !... Je suis sûr que vous êtes mal assise !...

— Mais non, très bien, je vous remercie.

Durant tout le premier acte, il critiqua, à voix basse, le décor insuffisant et le jeu primitif des acteurs :

— Je me rappelle Stanislavski, Moskvine, Katchaloff, et j'ai honte pour ceux qui leur ont succédé. Ah ! mon enfant, vous n'avez pas de chance...

Le souvenir de Nina, qu'il avait laissée à la maison, achevait de compromettre son humeur. Des voisins murmuraient :

— Chut ! chut ! Taisez-vous...

Hélène Borissovna lui jeta un regard de reproche. Il rougit et ne dit plus un mot jusqu'à la fin de la pièce.

Après la représentation, il proposa à la jeune fille d'entrer dans le premier café venu pour boire un demi et discuter du spectacle. Les rues étaient animées. Dans le ciel noir, la tour Eiffel s'allumait soudain par fragments, palpitait, droite et mince, sous un ruissellement d'étoiles et de gemmes. Les terrasses des bistrots regorgeaient de consommateurs débraillés. Ils s'assirent entre un couple d'amoureux qui s'embrassaient à pleine bouche et une matrone qui s'éventait avec un journal plié en accordéon. Un marchand, coiffé d'un fez crasseux,

déposa un cornet de cacahuètes sur leur table. Akim paya et dit :

— À Moscou, après le théâtre, je vous aurais emmenée au restaurant Strélnia...

Hélène Borissovna fit un sourire joyeux et murmura :

— Ne le regrettez pas, Akim Constantinovitch, puisque ces cacahuètes et ce demi me font plaisir.

Cette réplique parut à Akim tout à fait mesquine et déplacée. Il se sentait incompris, condamné à vivre dans un univers de grisaille, de prudence et de restriction. Hélène Borissovna leva son verre et but une gorgée de bière froide. Un peu de mousse blanche souligna le pourtour de ses lèvres :

— Le champagne des émigrés ! dit Akim, avec une grimace amère.

Ils parlèrent encore de la pièce, de l'atelier, des dernières écharpes, dont le dessin cubiste les indignait tous deux et qui avaient tant de succès parmi la clientèle étrangère. Akim se demandait ce qu'il faisait auprès de cette jeune fille volubile et heureuse. Avait-il voulu la séduire ? Mais elle le considérait comme un compagnon de travail agréable, sans plus. Et lui-même n'avait nulle envie de lui adresser les compliments d'usage. Subitement, il éprouvait tout le poids du passé dans sa chair et dans son âme. Il se découvrait vieux et clos, desséché et triste, en face d'une créature de vingt ans, ouverte aux séductions de la vie. Il était plein de souvenirs, et elle de projets. Il se nourrissait de regrets et elle d'espérances.

— Je voudrais tellement monter sur la tour Eiffel ! s'écria-t-elle. Avez-vous été au Parc d'attractions de l'Exposition des Arts décoratifs ?

Dans sa conversation, des mots français se mêlaient aux mots russes. Akim songea à Boris : « Tous les mêmes. Déjà, ils forgent la langue de l'exil. Un peu de vocabulaire russe, un peu d'argot parisien. Où cela nous mènera-t-il ? » Il déplorait de plus en plus l'absence de Nina : « Je suis un vieux fou. Je m'étais imaginé Dieu sait quoi ! Il faut partir. Vite, vite. »

Il la raccompagna en taxi. Lorsqu'elle eut disparu sous le porche d'une maison maussade de la rue de Dunkerque, un grand calme se fit en lui. Les trottoirs s'allongeaient, gris et nus, dans la buée jaune des réverbères. « Et voilà. Une soirée finie. De l'argent dépensé. En pure perte. »

Akim paya le chauffeur de taxi et rentra chez lui à pied. Il était deux heures du matin, lorsqu'il poussa la porte de la chambre. Nina n'était pas encore couchée. Assise devant la table, dans la clarté ovale d'une lampe, elle habillait des poupées. Un mystère humble veillait aux limites de l'ombre. Les ciseaux luisaient.

— T'es-tu bien amusé ? demanda-t-elle.

— Mais oui, dit Akim.

— Tu n'as pas faim ?

— Si.

— Je t'ai gardé de la viande froide et des œufs.

— Merci, Nina, ma chérie, balbutia Akim.

Il se sentait coupable et tendue, puni et reconnaissant. Ses chaussures neuves le blessaient au talon. Il les retira avec un soupir. Puis, il s'approcha de sa sœur, prit l'aiguille de ses mains et dit furtivement :

— J'ai beaucoup pensé à toi, ce soir !

IX

Chaque semaine, Boris recevait une lettre de Marguerite Machécourt, qui passait ses vacances aux environs de Saint-Malo. Elle lui décrivait ses parties de pêche, ses excursions, le caractère de ses amies et les couchers de soleil sur le port. Il lui répondait, par retour du courrier, en lui vantant les délices des promenades solitaires au Bois de Boulogne et des baignades dans les piscines populaires de la Seine. En vérité, il se forçait un peu pour paraître satisfait de son sort. Ces journées longues et chaudes étaient fastidieuses à vivre. Au logis, régnait une atmosphère de découragement. Les affaires de Michel s'étaient sensiblement ralenties depuis le début de l'été. De nombreux bureaux avaient fermé leurs portes. Les autres ne travaillaient qu'avec un personnel réduit. Le soir, à table, Michel résumait la situation en termes sévères. Souvent, Tania lui conseillait d'abandonner la vente du papier carbone pour entrer comme employé dans une maison de commerce : « Ainsi, du moins, tu auras un fixe. Nous saurons comment organiser notre existence. Par ton obstination, tu nous obliges à végéter dans l'incertitude. J'ignore sur quelle somme je dois me baser pour finir le mois. » Michel écoutait, l'œil aveugle, le front lourd de rides. Puis, il disait : « Tu as raison, Tania. Mais laisse-moi tenter mon expérience jusqu'au bout. Avant de trimer sous les ordres des autres, je veux être sûr que je suis incapable de réussir par moi-même. » Tania, excédée, ravalait ses larmes. Et le repas s'achevait dans un silence de mutuelle réprobation. Ces disputes sourdes incitaient Boris à préparer ses examens de rentrée avec plus d'acharnement encore. Il comptait sur l'annonce de ses succès scolaires pour compenser l'effet des mauvaises nouvelles dont souffraient ses parents. S'il arrivait à sauter une classe, il lui semblait que la position matérielle et morale de ses proches se trouverait du même coup améliorée. Serge, en revanche, ne se souciait guère de l'épreuve qui l'attendait en octobre. Il avait admis, une fois pour toutes, qu'il ne passerait pas son baccalauréat. Toutefois, pour ne pas irriter son père, il feignait de s'intéresser au métier de représentant. Il demandait des conseils. Il se montrait attentif et courtois. Chaque dimanche, il partait pour Enghien, où, disait-il, habitait la famille d'un de ses camarades. Personne, à la maison, ne doutait que ce camarade fût du sexe féminin. Mais Serge était à l'âge des expériences amoureuses et Michel ne voulait pas s'opposer à un entraînement aussi naturel de la part

d'un garçon de vingt ans. Seule Tania était un peu inquiète, lorsqu'elle voyait son fils aîné rentrer, le soir, bouffi de fatigue, l'œil rêveur et le geste mou. À plusieurs reprises, elle l'avait interrogé sur la provenance d'un briquet, d'un porte-mine ou d'une cravate neuve. Il lui avait répondu, sur un ton rogue, que ces cadeaux lui venaient d'un ami, amateur de bonne peinture. Et Tania, renseignée par ce mensonge, n'avait pas cru devoir insister davantage.

De jour en jour, elle devenait plus nerveuse et plus intraitable. Des reproches inexprimés s'additionnaient dans son esprit, compromettaient son humeur, détruisaient son énergie. Elle n'ignorait pas que Michel luttait de toutes ses forces pour gagner l'argent du ménage et donner à ses enfants une éducation valable. Mais elle avait l'impression qu'il ne savait plus mener ses affaires, qu'il était trop crédule, trop honnête, trop pondéré, bref qu'un autre, à sa place, eût obtenu de meilleurs résultats. Pour la première fois depuis le début de leur vie commune, elle avait peur de l'avenir. L'obsession de l'économie ne la laissait plus en repos. Afin de réduire les dépenses, elle faisait elle-même la lessive. Les trois hommes de la maison salissaient et usaient beaucoup de linge. Quand elle s'installait devant sa table à ouvrage, une défaillance la prenait à la vue de cette colline de chemises, de caleçons, de chaussettes et de mouchoirs. Reprisant, rapiécant, recousant un bouton par ci, changeant une paire de manchettes par-là, elle s'indignait contre cette besogne subalterne. Comment Michel pouvait-il tolérer qu'elle s'abaissât et se fatiguât à ce point ? Il y avait des Russes émigrés dont les entreprises étaient prospères. Elle connaissait plusieurs personnes qu'un placement heureux, une spéculation hasardeuse, avaient tirées de l'embarras. « Pourquoi eux et pas nous ? » Souvent, elle sortait du tiroir de sa coiffeuse des photographies anciennes, représentant la maison de Moscou, celle d'Armavir, le jardin d'Ekaterinodar. Des jeunes filles minces, vêtues de robes blanches, des tilleuls épais et frissonnants, de vastes escaliers tendus de tapis sombres défilaient dans son esprit. Un sentiment d'absurdité et d'injustice lui poignait le cœur. Elle regardait avec colère le paquet de linge bête qui gisait sur la table. Puis, elle rangeait les photographies, cueillait une chaussette, y glissait l'œuf en bois. Une déchirure large, de forme ovale, marquait le talon. Serge trouait toujours ses chaussettes au talon. Michel et Boris les usaient de préférence à la place du gros orteil. « Voici mon lot dans la vie, pensait Tania. Racommoder tantôt le talon, tantôt la pointe. En sera-t-il ainsi pendant longtemps ? »

Un jour, étant rentré à la maison plus tôt que de coutume, Michel trouva sa femme assise dans la salle à manger, devant la grande table en chêne ciré, qu'encombraient des morceaux d'étoffe et des patrons découpés dans du papier de soie. Le visage de Tania était empreint de

lassitude et de mécontentement. Elle avait chaussé une paire de lunettes, empruntée sans doute à Marie Ossipovna. Ces verres ronds et bombés modifiaient sa physionomie, la vieillissaient sans l'enlaidir. Michel songea, tout à coup, qu'elle ressemblait à sa mère. Le même visage ample et rose, la même plantation du cou, la même voussure des épaules. Il ne s'en était jamais avisé auparavant. Il sourit à ce reflet inattendu de Zénaïde Vassilievna et demanda tendrement :

— Pourquoi as-tu mis ces lunettes ?

— Je m'use les yeux à reprendre vos chaussettes et vos chemises, dit Tania d'une voix tremblante. Aujourd'hui mes paupières étaient en feu. J'ai trouvé cette paire de lunettes dans un tiroir. Je dois être séduisante à regarder !

— Très séduisante, en effet, murmura Michel. Tu me rappelles ta mère.

— Merci pour le compliment.

— Elle n'était pas jolie, ta mère ?

— Si. Mais elle était plus âgée que moi, lorsqu'elle s'est résignée à porter des lunettes.

— Tu ne porteras pas de lunettes. Tu en mettras de temps en temps, pour travailler.

— D'accord, mais il se trouve que je ne cesse pas de travailler. La lessive, la cuisine, le repassage, le raccommodage. Si ma pauvre maman était à ma place...

— Elle ferait comme toi, dit Michel. Elle aiderait son mari dans la mesure de ses moyens. Que prépares-tu à présent ?

— Je cherche un modèle pour transformer ma vieille robe bleu marine.

— C'est une bonne idée. Ta robe bleue est encore très convenable.

Tania éclata de rire :

— J'entendrai cette phrase-là jusque sur mon lit de mort !

Elle se tut, consciente d'avoir passé la mesure. Michel marchait de long en large, derrière la table. Sa figure se ramassait, devenait dure comme un poing. Il proféra d'une voix sourde :

— Que veux-tu ? Que je te demande pardon de gagner si peu d'argent ? Que je te promette de cambrioler une banque ?

— Il n'est pas nécessaire de cambrioler une banque pour trouver des fonds. Que devient l'affaire d'Amérique ?

Michel fronça les sourcils. Il n'avait pas jugé utile de révéler à Tania la lettre extravagante de Lioubov et les conséquences fâcheuses qui en découlaient pour les autres actionnaires des Comptoirs Danoff. De même il lui avait laissé ignorer les propositions de Jivoukhine, relatives au rachat de la créance pour 50 pour 100 de sa valeur.

— Les pourparlers suivent leur cours, dit-il. Jivoukhine me tient au courant.

— Et il a bon espoir ?

— Oui.

— Pourquoi ne lui demanderais-tu pas de t'avancer de l'argent sur la somme que tu dois toucher à l'issue de ces tractations ? Il pourrait se réserver un pourcentage confortable. Et toi, tu serais immédiatement déchargé de tous tes soucis.

— Tu voudrais que je vende nos droits sur la banque américaine ? gronda Michel.

— Ce ne serait pas une mauvaise idée.

— En perdant peut-être la moitié du capital qui nous revient ?

— Il vaut mieux perdre la moitié de ce qui nous revient, mais jouir, dès à présent, de l'autre moitié.

— Ce n'est pas mon avis, dit Michel.

— Pourquoi ?

— Tu raisones en femme pressée. Tu es prête à tout gâcher pour le plaisir d'être servie rapidement.

Les yeux de Tania étincelèrent derrière ses lunettes. Deux taches rouges apparurent sur ses joues :

— Attendre ! Toujours attendre ! Cet argent, c'est maintenant qu'il nous le faut ! Libre à toi de te nourrir de fumées ! Moi, je n'en peux plus ! Je te le dis en toute sincérité. Voilà : je n'en peux plus. Laisse-moi t'accompagner chez l'avocat. Tu ne sais peut-être pas lui parler...

— Es-tu devenue folle ? cria Michel.

— Tu es trop conciliant, poursuivit Tania. Tu crois tout ce qu'il te raconte. Il me semble que si j'étais avec toi...

— Je n'ai jamais sollicité le concours de ma femme pour traiter une affaire. En Russie, je remuais des millions...

— Et ici, tu remues des sous. Tu n'avais pas besoin de moi pour remuer des millions. Mais tu as besoin de moi pour remuer des sous. Je le sens bien. Tu es fatigué, dérouté...

— Tu n'as plus confiance en moi ? balbutia Michel.

Une pâleur terne recouvrait son visage. Ses lèvres exsangues tressaillaient, tirées tantôt à gauche, tantôt à droite, par un tic misérable.

— Ne te fâche pas, dit Tania. Je voudrais t'aider...

Il répéta avec une lenteur terrible :

— Tu n'as plus confiance en moi ?

Elle réfléchit, dressa la tête et, bravant le regard furieux, dit simplement :

— Non, Michel. Je n'ai plus confiance. Nous irons voir l'avocat ensemble.

Un choc violent déforma la figure de Michel. Il hurla :

— Jamais.

— J'irai donc sans toi.

— Je lui interdirai de te recevoir.

— Mais pourquoi ?

— Parce que, jusqu'à nouvel ordre, c'est moi qui commande ici. Je ne te donne pas de leçons sur la manière de repriser les chaussettes. Épargne-moi donc tes conseils sur la gestion de nos intérêts. D'où te vient cette outrecuidance ? Tu as besoin d'argent pour t'acheter une robe ?

Il tira son portefeuille, le fouilla avec des mains fébriles et jeta sur la table un billet de mille francs.

— Tiens, dit-il. Cours dans les magasins. Et reviens-moi calmée.

Tania frémit sous l'insulte. D'un bond, elle fut debout, droite, le souffle coupé. Des larmes de colère scintillaient dans ses yeux. Elle bégaya :

— Reprends... reprends cet argent... Immédiatement...

— Il est à toi.

— Je n'en veux pas. Il me brûlerait les mains. Je vais... je vais partir...

Une exaltation farouche la poussait à compromettre définitivement la situation :

— Je m'en irai... Puisque je ne suis bonne à rien... Puisqu'on me traite comme une servante... Je m'installerai chez Nina... Ou ailleurs...

Elle sentait que ses paroles étaient stupides, qu'elle divaguait, qu'elle se couvrait même de ridicule devant cet homme immobile et froid. Mais elle éprouvait le besoin de crier comme un pétrel dans la tempête. Ses exclamations la grisaient. Elle leva la main et balaya de la table les patrons froissés, les morceaux de tissu, les ciseaux, le billet de banque :

— Voilà... Voilà... Tu auras ce que tu as cherché.

— Ramasse tout cela, dit Michel avec autorité.

— Non.

Une voix, qui n'était pas celle de Michel, répéta, comme un écho :

— Ramasse tout cela.

Marie Ossipovna se tenait sur le seuil de la porte. C'était elle qui avait parlé. Dans son vieux visage mafflu, les prunelles noires saillaient, entourées d'une marge blanche. Un tremblement auguste secouait ses bajoues. Elle frappa le sol avec sa canne, s'avança jusqu'au centre de la pièce et cria encore :

— Ramasse !

Tania engloba Michel et Marie Ossipovna dans un regard de défi, haussa le menton et sortit sans se retourner. Alors, Marie Ossipovna s'approcha de son fils et lui prit la main.

— Laisse, maman, dit Michel. Tu n'aurais pas dû intervenir dans notre dispute.

Marie Ossipovna fit entendre un ricanement mouillé :

— Ce n'est rien... Elle ramassera... Les femmes finissent toujours par ramasser...

Ayant laissé à Tania le temps de se calmer, Michel lui rendit visite dans sa chambre. Elle était allongée sur le lit, la face vernie et tirée par les larmes.

— J'ai eu tort, gémit-elle. Je me suis emportée. Pourtant, avoue que ma vie n'est pas drôle. J'espère que les enfants n'étaient pas encore rentrés au moment de notre querelle.

— Non, dit Michel. Mais leur présence ne t'aurait pas retenue. Tu étais comme folle. Je ne savais pas que tu souffrais à ce point de la médiocrité. Tout cela par ma faute !

Il paraissait si désespéré, que Tania lui prit la main et la pressa violemment contre sa joue en feu. Maintenant, elle regrettait de l'avoir humilié sans motif valable. Elle souhaitait réparer son erreur. Alanguie, affaiblie, elle chuchota :

— Tu oublieras mes mauvaises paroles, n'est-ce pas ?

— À condition que tu les oublies toi-même.

— Je les ai déjà oubliées. Je me sens bien, près de toi.

Ils demeurèrent longtemps côte à côte, elle couchée, lui assis, se tenant par la main et ne disant mot. Tard dans la soirée, ils entendirent Boris, puis Serge, qui rentraient. Des portes claquèrent. Un bruit de rires éveilla la maison. Tania se leva pour préparer le dîner. Avant de se rendre à la cuisine, elle passa dans la salle à manger, afin de ranger les objets qu'elle avait jetés par terre. Marie Ossipovna se trouvait toujours là, debout, comme un témoin à charge devant le corps du délit. Sans lui adresser un regard, Tania ramassa les tissus, les patrons, les ciseaux, le billet de banque. Quand elle eut fini, Marie Ossipovna hocha la tête, grogna : « Merci », et quitta la pièce en marchant à petits pas prudents.

Après le dîner, Serge et Boris se retirèrent dans leur chambre. Michel rejoignit Tania dans la cuisine où elle lavait la vaisselle. Il considérait obstinément ces deux mains de femme, précieuses et boursouflées, qui prenaient les assiettes, une à une, les plongeaient dans la bassine d'eau chaude, les rinçaient à l'eau froide et les déposaient luisantes, ruisselantes, sur le bord de l'évier. Une odeur d'épluchures s'échappait du réduit où gîtait la vieille poubelle cabossée. La lampe, à contrepoids de faïence blanche, versait sa lueur crue sur le cénacle des casseroles. Le tuyau en caoutchouc de la cuisinière était entouré d'un pansement. Une chaleur noire, animée de tintements et de borborygmes, venait de la fenêtre ouverte sur la cour.

Tania releva du poignet une mèche de cheveux qui s'était collée à son front.

— Tu es fatiguée, dit Michel. Nous devrions, vraiment, prendre une femme de ménage...

— En avons-nous les moyens ?

— Je m'arrangerai.

Elle savait aussi bien que lui qu'il s'agissait d'une de ces promesses à long terme, qui faisaient partie de l'arsenal des rêves en commun. « Quand nous aurons une bonne... Quand nous pourrions déménager... Quand j'aurai développé mon affaire de papier carbone... Quand la banque américaine m'aura versé le capital qui se trouve à mon compte et les intérêts accumulés depuis plus de dix ans... » Michel alluma une cigarette et souffla un jet de fumée vers le plafond.

— Patience, patience, dit-il.

La porte s'ouvrit et Marie Ossipovna pénétra dans la cuisine. Sur ses épaules rondes, pendait la cape de zibeline qu'elle avait ramenée de Russie, au prix de mille disputes avec la soldatesque et les commissaires bolcheviques. Entouré de fourrure, son visage froissé et blême accusait un relief saisissant.

— N'avez-vous pas trop chaud avec cette cape de zibeline sur les épaules ? demanda Tania.

— Si, dit Marie Ossipovna. La fourrure est lourde. Je n'en veux plus. Il faut la vendre.

— La vendre ? s'écria Michel. Et pourquoi ?

— Pour avoir de l'argent. Je l'ai achetée chez Biélkine, au pont des Maréchaux. Rapporte-la-lui. Il te la reprendra pour le même prix. Tu m'en donneras une autre, quand les affaires iront mieux.

Elle ouvrit l'agrafe avec ses mains tremblantes et jeta la cape sur une chaise.

— Ne crois pas que je la remettrai si tu refuses de la vendre, dit-elle encore. C'est fini. Je ne peux plus la voir. Elle est aux autres...

Ses prunelles brillaient de colère. Michel, ému, stupéfait, vit sa mère qui lui tournait le dos et sortait de la cuisine avec la lenteur et la majesté d'un personnage ecclésiastique.

X

Après avoir observé tous les détails de la cour par la fenêtre de sa chambre, Marie Ossipovna se rendit dans le salon, dont les croisées donnaient sur la rue. Le visage approché de la vitre, elle regarda intensément la longue tranchée de pierre, où défilaient des automobiles, des cyclistes et des piétons. Cette animation mesquine et désordonnée achevait de fatiguer son esprit. Elle ne savait plus exactement dans quel quartier de Moscou les Danoff avaient élu domicile. Michel le lui avait dit, bien sûr, à plusieurs reprises, mais elle ne s'en souvenait pas. Était-ce du côté du Kremlin ? Pourtant, on ne voyait pas les coupoles. Ou dans le faubourg de Presnia ? Cependant, on n'entendait pas les sirènes des usines. Elle se promit de se renseigner, une fois pour toutes, dès ce soir. Michel travaillait à son bureau. Tania faisait des courses en ville. Boris était encore au lycée. Serge passait des examens. Réussirait-il ? On l'apprendrait dès son retour. À tout hasard, Michel avait acheté une bouteille de champagne. Marie Ossipovna glissa la langue sur ses lèvres : « C'est bon, le champagne. »

Elle se trouvait seule à la maison. Ce vide, ce silence lui étaient devenus coutumiers. Les meubles et les murs avaient de l'amitié pour elle. Pendant des heures entières, elle examinait la forme d'un siège, frottait le bois de la table, ou suivait de l'ongle les cannelures d'une espagnolette. Certaines particularités de ces objets, des défauts de fabrication, des dégradations à peine perceptibles, la comblaient d'aise comme des confidences. Elle ne s'ennuyait pas. Elle n'avait pas envie de sortir. Depuis que la famille s'était installée dans cet appartement, elle n'avait pas mis les pieds dehors. Elle estimait qu'il était indigne d'une Danoff de marcher, comme une vulgaire employée, dans les rues de Moscou. Quand Michel aurait gagné de nouveau suffisamment d'argent pour acheter une automobile ou une calèche avec des trotteurs, elle consentirait à quitter sa retraite. Mais pas avant. C'était une question de principe. Des gouttes de pluie frappèrent la vitre. Un ciel d'automne, gris et compact, pesait sur les toits luisants. Des parapluies s'ouvrirent, en fleurs funèbres au-dessus des têtes. Un chien courait, la queue basse, le long des murs. Puis, l'averse se ralentit, s'évapora. Les parapluies replièrent leurs coques noires. Marie Ossipovna bâilla et prit un chapelet dans la poche de sa jupe. Tout en poussant les grains polis entre ses doigts, elle continuait à contempler

le va-et-vient des véhicules et des gens. Subitement, une angoisse lui serra le ventre. Sur le trottoir d'en face, deux hommes se disputaient. L'un, grand et mince, ressemblait à Serge. Comme par un fait exprès, elle avait oublié ses lunettes dans la table de nuit. Forçant ses vieilles jambes engourdis, elle se hâta vers la chambre, fouilla le tiroir, chaussa ses bésicles et revint, tremblante, haletante, à son poste d'observation. Un groupe de curieux s'était formé autour des deux adversaires. Des inconnus hurlaient, agitaient les bras. Elle crut voir des poings qui se levaient, s'abaissaient avec violence. Ses lunettes glissaient sur son nez. Elle ouvrit la fenêtre avec des mains tâtonnantes, cria :

— Serge ! Serge !

Mais sa voix se perdait dans l'espace. Elle ne distinguait plus rien à travers ses verres embués. Son cœur las s'affolait, cognait comme une aile flasque contre ses côtes. « Ils vont lui faire mal. C'est sûrement un bolchevik qui l'a attaqué. Et la police de Moscou marche avec les bolcheviks. Mais peut-être ne s'agit-il pas de Serge ? Peut-être me suis-je trompée ? » Elle se pencha sur la barre d'appui, fut enveloppée d'un vertige et rentra dans la pièce en chancelant. Sa résolution était prise. Elle irait dans la rue pour défendre son petit-fils. Quand ils sauraient que Serge était un Danoff, ils renonceraient d'eux-mêmes à le molester :

— Je leur expliquerai... Ils n'oseront pas...

Empoignant sa canne et son sac, elle se dirigea bravement vers la porte. La descente des escaliers fut longue et pénible. Marie Ossipovna soufflait à chaque marche. Sa main droite se crispait sur la rampe. Ses genoux pliaient douloureusement sous le poids de son corps. Six étages. Elle avait peur d'arriver trop tard sur le lieu du combat. Elle marmonnait :

— Voilà... Serge... Je viens... Je viens...

Quand elle sortit dans la rue, le rassemblement avait disparu. Des piétons pacifiques déambulaient sur le trottoir. Un balayeur poussait des détritiques vers le ruisseau. Elle chercha Serge du regard, ne le vit pas et se sentit soulagée. Sûrement, abusée par la distance elle avait pris un inconnu pour son petit-fils. Une rémission délicieuse se faisait dans sa poitrine. Le grand air baignait son visage d'une fraîcheur agréable. Elle s'approcha du balayeur, lui toucha l'épaule et demanda :

— Eh, l'homme, quels étaient ces gens qui se battaient dans la rue ?

Le balayeur tourna vers elle une face de brute, tannée, moustachue, arrondit les yeux et prononça des paroles inintelligibles. Marie Ossipovna, irritée, répéta sa question, l'homme fit signe qu'il ne la comprenait pas davantage. Elle s'exprimait en bon russe, pourtant. Comment se faisait-il que cet individu fût incapable de lui répondre ?

Était-il sourd ? Avait-il bu ?

— Tu es un imbécile ! cria Marie Ossipovna. Tu mériterais un coup de bâton sur la tête !

Le balayeur haussa les épaules et reprit son travail en sifflotant.

Marie Ossipovna feignit de cracher par terre et s'éloigna de ce malotru en grommelant des injures. « Si j'avais eu ma cape de zibeline sur le dos, il n'aurait pas osé me traiter ainsi », se dit-elle. Pourtant, elle était contente de s'être débarrassée de cette fourrure. Certes, Michel refusait encore de la vendre. Mais, tôt ou tard, il serait bien obligé de céder. « Ils ont besoin de moi. Je suis riche. Je les aiderai. » Maintenant qu'elle se trouvait dans la rue, elle n'avait plus envie de rentrer à la maison. Elle devinait confusément que cette sortie était périlleuse, répréhensible, mais la pensée de commettre une imprudence la grisait. Une exaltation juvénile réchauffait ses membres. Elle marchait à petits pas, les paupières plissées, le nez au vent, flairant un parfum d'aventure. De temps en temps, elle s'arrêtait, jugeait d'un œil rapide la toilette d'une passante, et disait à haute voix :

— C'est honteux de porter des jupes si courtes ! Les chiens aboieront autour de tes mollets, si tu continues !

Mais nul ne prêtait attention à ses invectives. Elle avait l'impression de s'adresser à des personnages de rêve. Un monde étrange l'accueillait, où elle ne reconnaissait pas les visages, les costumes, les inscriptions de Moscou : « Quelle idée d'être venue se loger si loin du centre ! » La rue aboutissait à une avenue large, plantée d'arbres et sillonnée par des autos bruyantes. Marie Ossipovna s'engagea délibérément sur la chaussée. Des freins grincèrent. Quelques autos s'arrêtèrent pour la laisser traverser. Les chauffeurs, penchés à leurs portières, hurlaient des mots qui n'avaient pas de sens. Tout à coup, dominant ce concert de clameurs absurdes, un homme, assis au volant d'une voiture rouge et noir, cria en russe :

— En voilà une folle !

Marie Ossipovna se sentit rassurée : elle était bien à Moscou. Riant et trotinant, elle atteignit le trottoir opposé, leva la canne et gronda, à l'intention du malappris :

— Je t'apprendrai, cocher de corbillard !...

Un peu plus loin, une femme, poussant une voiture d'enfant, la dépassa. Le bébé, assis sur son derrière, jouait avec un hochet en celluloid.

— Arrête-toi, dit Marie Ossipovna. Je veux le voir.

La femme continua son chemin. « Ce doit être une Suissesse comme M^{lle} Fromont, pensa Marie Ossipovna. Elle ne comprend pas le russe. Et les parents tolèrent une éducation aussi scandaleuse ! » L'indignation lui jetait des bouffées de chaleur à la face. Elle

n'éprouvait pas la moindre fatigue. Il lui semblait qu'elle se promenait depuis des heures et que cet exercice lui faisait du bien.

Suivant une rue après l'autre, elle déboucha bientôt sur une place, que dominait la statue d'un homme en fonte, au visage soucieux : l'empereur Alexandre ^{1er}, sans doute. Un tramway vint se ranger le long du trottoir. Marie Ossipovna avait remarqué qu'un tramway, en tous points identique à celui-ci, passait non loin de la maison. Il était peut-être temps de rentrer. Des gens se bousculaient devant les wagons arrêtés. Marie Ossipovna se joignit au mouvement, gravit un marchepied et se trouva sur une plate-forme bondée de monde. Les voyageurs debout la pressaient de toutes parts. Elle distribua des coups de coude, à droite, à gauche, en grognant :

— Ne poussez pas, paysans, bolcheviks !

Le tramway s'ébranla. Elle faillit tomber, et se raccrocha à l'épaule d'un jeune homme convenablement vêtu. Quelqu'un éclata de rire. Marie Ossipovna balaya l'assistance d'un regard altier et dit :

— Soyez respectueux. Je suis vieille.

Les rires se turent. « Ils ont compris », pensa Marie Ossipovna. À ce moment, un personnage en uniforme, portant une sacoche en cuir sur le ventre, s'approcha d'elle, ouvrit la bouche et proféra des sons dénués de toute signification.

— Parle russe, si tu veux que je te réponde ! s'écria-t-elle. Je suis Maria Ossipovna Danoff. Je rentre chez moi. Donne-moi un billet. Tu me diras quand je devrai descendre.

Cependant, l'individu à la sacoche en cuir continuait à discourir dans une langue inconnue. Les syllabes claquaient sottement contre son palais. Des passagers s'agitaient à leur tour et prenaient part à la discussion. Entourée de figures étrangères, frappée d'exclamations ineptes, Marie Ossipovna défailait de courroux et d'impuissance. Par l'ouverture de la porte, elle voyait défiler des maisons, des kiosques à journaux. Mais les voyageurs qui la cernaient l'empêchaient de s'intéresser au spectacle. L'homme à la sacoche de cuir était devenu cramois. Il secouait ses deux mains sales sous le nez de la vieille dame. Elle lui tapa sur les doigts avec le pommeau de sa canne.

— Tais-toi, fils de chienne !

Une rumeur de stupéfaction traversa le public de la plate-forme. Le tramway s'arrêta. L'homme fit signe à Marie Ossipovna de descendre. Elle balança la tête et dit :

— Non. Tu sais bien que je ne suis pas encore arrivée. Je me nomme Marie Ossipovna Danoff. Je retourne chez moi. Il faut que tu me déposes devant ma porte. Sinon, je ne te paierai pas un kopeck.

Et elle serra convulsivement son sac à main contre son ventre.

Il était huit heures du soir, lorsque Serge, après avoir bu force

demis à *La Coupole*, avec des camarades, se décida enfin à regagner le logis familial. Admissible à l'épreuve écrite du baccalauréat, il venait d'être, l'après-midi même, recalé à l'oral. Cette circonstance fâcheuse l'incitait à retarder le moment d'affronter son père. Dans l'ascenseur qui le hissait vers le sixième étage de l'immeuble, il repassait en esprit, une dernière fois, les excuses qu'il avait préparées : malveillance manifeste des examinateurs, effet déplorable produit par les notations de son livret scolaire, surdité d'un professeur de géographie qui ne comprenait pas le sens précis de ses réponses... Quelle que dût être la réaction paternelle, il avait résolu de garder son sang-froid. Politesse. Regrets. Soumission apparente. Telle était sa nouvelle tactique. À quoi bon enflammer le débat ? Dans quelques semaines, il serait majeur et quitterait ses parents pour vivre aux frais de Lucienne Pérez. Aucune disgrâce ne comptait devant la promesse de cet avenir radieux.

Cependant, lorsque l'ascenseur se fut arrêté, avec un hoquet métallique, devant le palier du sixième étage, Serge ne put s'empêcher d'éprouver une angoisse dans la région du cœur : « Il va crier. Ce sera laid, désagréable, ridicule. Oh ! combien je voudrais que cette scène inévitable fût déjà terminée ! » La clef gisait, comme d'habitude, sous le paillason. Serge ouvrit la porte, traversa le vestibule et pénétra dans le salon, où Michel, Tania et Boris se trouvaient réunis et discutaient à voix basse. À son entrée, les trois visages se tournèrent vers lui, avec la même expression malheureuse. Étaient-ils déjà au courant de son échec ? Mais comment l'auraient-ils appris ? Conscient de ses devoirs, Serge imposa à ses traits une grimace de deuil et murmura d'une voix à peine perceptible :

— Papa... Je te demande pardon... J'ai fait ce que j'ai pu... C'est raté...

— Je m'y attendais, dit Michel ; mais, pour l'instant, j'ai d'autres soucis en tête. Ta grand-mère a disparu.

— Quoi ? s'écria Serge.

— Oui, dit Tania, en essuyant ses paupières gonflées de larmes. Ta grand-mère est sortie en mon absence, elle qui ne sort jamais. Je rentre. Je cherche partout. Personne. J'interroge la concierge. Elle m'affirme l'avoir vue descendre dans la rue vers quatre heures de l'après-midi. Depuis, plus de nouvelles...

— C'est insensé ! balbutia Serge.

Une sourde allégresse battait dans sa poitrine. Il était hors de doute que l'escapade de Marie Ossipovna reléguait au second plan l'insuccès de son petit-fils. Profitant de cette diversion, Serge exploita rapidement son avantage. Le sourcil froncé, l'œil tragique, il gémit :

— J'ose à peine le croire !... Il faut faire quelque chose !...

— J'ai téléphoné à tous les commissariats de police, à tous les hôpitaux, dit Michel d'un air accablé. Ils ne voient personne dont le

signalement corresponde à celui de ta grand-mère. Ils doivent me rappeler, le cas échéant...

Serge se laissa choir dans un fauteuil et porta une main devant ses yeux. « Dans d'autres circonstances, je me serais peut-être désolé, songeait-il. Mais, aujourd'hui, cela tombe trop bien. Grâce à elle, on me fout la paix. Pauvre grand-mère ! » Un discret écœurement se mêlait à sa joie. Il se sentit veule et coupable, bassement heureux.

— N'est-elle pas allée rendre visite à l'oncle Akim ? dit-il avec une fausse vivacité.

— Elle ne connaît pas son adresse ! répondit Tania.

— Si encore elle avait emporté ses papiers d'identité dans son sac ! s'exclama Michel. N'importe quel agent, n'importe quel chauffeur de taxi l'aurait ramenée ici. Mais elle est partie sans rien ! Comme ça ! À l'aventure ! Quel démon l'a poussée ? Voilà ce que je me refuse à comprendre !

— Depuis quelques jours, je la trouvais bizarre, renchérit Tania. Cette idée de vouloir à tout prix vendre sa cape de zibeline ! Nous aurions dû nous méfier, la surveiller davantage...

— Avait-elle de l'argent sur elle ? demanda Serge.

— De l'argent russe, dit Tania. C'est tout. Et elle ne sait même pas qu'elle est à Paris. Elle se croit à Moscou. J'imagine par quelles péripéties elle a pu passer, dans cette ville inconnue dont elle ignore la langue ! Et les rues... les rues à traverser... Elle est si imprudente... Il suffirait qu'une auto...

— Tais-toi, proféra Michel d'une voix brève.

— Le plus sage, dit Serge, serait que Boris et moi organisions une battue dans le quartier. Elle doit errer dans les rues avoisinantes. Incapable de retrouver son chemin, comme de se renseigner auprès d'un passant.

— Oui, dit Boris, elle marche difficilement. Elle n'a pas dû aller très loin...

— Si vous croyez que je vous ai attendus ! grommela Michel. À peine rentré, j'ai fait plus de dix fois le tour du pâté de maisons. J'ai questionné toutes les concierges, tous les boutiquiers. Rien...

— Laisse-nous essayer, papa, dit Serge, sur un ton de résolution virile.

La conscience de jouer la comédie lui était désagréable. Mais pouvait-il agir autrement ? Michel ouvrit les bras dans un geste découragé :

— C'est bon... Allez-y tous les deux... Je resterai ici avec votre mère pour attendre un coup de téléphone, toujours possible, qui nous renseignerait...

Lorsque les enfants furent partis, Tania s'approcha de Michel et chuchota d'une voix enrouée par les larmes :

— Tu prévois le pire, n'est-ce pas ?

— Non, dit Michel.

— Si. Tu prévois le pire. Mais tu n'oses pas l'avouer. Nous devrions partir...

— Pour aller où ?

— Dans les postes de police, dans les hôpitaux.

— Et si on téléphone, entre-temps, d'un commissariat ?

Elle ne répondit pas, attentive au bruit de l'ascenseur, qui dépassait un étage après l'autre en cliquetant.

— Seraient-ce déjà les enfants ? murmura Michel.

— Ils viennent à peine de sortir...

— Ils l'ont peut-être rencontrée devant la maison.

Mais l'ascenseur s'arrêta au palier inférieur. Les portes claquèrent. Des rires, des éclats de voix rentrèrent dans l'épaisseur des murailles. Tania appliqua ses dix doigts contre sa figure :

— Oh ! cette attente... Je deviendrai folle !...

À cet instant précis, le téléphone sonna. Michel bondit vers l'antichambre, décrocha l'appareil, cria :

— Allô... Oui... Moi-même...

Un long silence suivit. Tania fit le signe de la croix. Enfin, la voix de Michel reprit, joyeuse, tremblante :

— Parfaitement... C'est bien elle... Au commissariat de l'Opéra ?... Je vous remercie... J'arrive...

En pénétrant dans la salle du commissariat, ils virent Marie Ossipovna, assise sur une banquette, entre un vieillard soûl, vêtu d'un smoking, et une femme au nez rongé, à l'œil poché, dont la bouche énorme était barbouillée de fard. Installés autour de la table centrale, des agents taillaient une belote ou lisaient des journaux. Une fumée âcre flottait au-dessus de leurs têtes. L'air de la pièce sentait le cuir chaud et la soupe. Des pèlerines étaient pendues aux patères.

— Vous venez pour la vieille dame ? demanda un brigadier. Elle a fait toutes les lignes de tramways avant d'échouer ici. Et pas aimable avec ça ! Toujours à rouspéter ! Toujours à montrer le poing ! Comme on ne comprend pas un mot de ce qu'elle raconte !...

Michel présenta des excuses au brigadier, montra les papiers de Marie Ossipovna, signa une déclaration sur un registre et s'avança en souriant vers sa mère. Mais elle ne bronchait pas, soudée à son siège, les épaules rondes, le visage fermé. Son regard royal ignorait ce décor et ces personnages sordides.

— Eh bien, maman ! dit Tania. Quelle aventure ! Vous vous êtes égarée...

— Pourquoi vient-on me chercher si tard ? s'écria Marie Ossipovna.

— Nous ne savions pas où tu étais, répliqua Michel. Je me suis inquiété. J'ai couru dans tout le quartier.

— Et, pendant ce temps, les bolcheviks essayaient de me jeter en prison. On m'a manqué de respect. Tous les contrôleurs de tramway sont des bandits rouges. Je veux que tu leur dises qui je suis.

— Je le leur ai dit. Viens. Il est tard. Tu dois être fatiguée...

Elle se leva enfin, soutenue par son fils et sa bru, et se dirigea en bougonnant vers la porte du commissariat. Pourtant, au moment de franchir le seuil, elle se tourna encore vers les agents et proféra d'une voix menaçante :

— Je me plaindrai... Vous serez tous punis... En Sibérie ! On vous enverra en Sibérie !...

Nul ne répondit à ses imprécations. Les agents continuaient à jouer aux cartes. L'ivrogne élégant et la femme défigurée somnolaient, immobiles, sur leur banquette.

— Viens, maman, répéta Michel.

Une pluie fraîche et fine descendait du ciel. Les lampadaires de la place de l'Opéra imposaient dans la nuit leurs larges halos mouillés.

— Sommes-nous loin du Kremlin ? demanda Marie Ossipovna.

— Non, dit Michel.

Il ouvrit la portière d'un taxi, qui attendait devant le commissariat. Pendant tout le chemin du retour, Marie Ossipovna demeura silencieuse.

XI

Quelques jours après sa fugue, Marie Ossipovna, ayant pris froid, fut obligée de s'aliter. Faible et blanche, retranchée du monde, elle ne parlait plus guère et demeurait pendant des heures, étendue sur le dos, le regard fixé au plafond, la bouche ouverte. Une petite toux sèche secouait parfois ses épaules. Sa température était irrégulière, mais jamais alarmante. Elle se rétablit vers le mois de décembre, vécut discrètement pendant plusieurs semaines, puis préféra se recoucher. Le médecin redoutait une broncho-pneumonie latente et variait les remèdes, sans le moindre succès. Un soir, en rentrant du bureau, Michel trouva sa femme écroulée dans un fauteuil du salon, le visage baigné de larmes. Boris, assis à côté d'elle, lui tenait les mains. Michel crut que Marie Ossipovna était morte et s'écria :

— Que se passe-t-il ? Comment va maman ?

Tania, sans répondre, lui tendit une lettre. Il reconnut l'écriture de Serge. Un voile s'interposa entre ses yeux et la feuille de papier. Il lut péniblement :

« Mes chers parents,

« Je m'excuse du chagrin que je vais vous causer au lendemain de mon anniversaire, mais j'avais décidé d'abandonner la maison, dès que je serais majeur. Or, j'ai eu, hier, vingt et un ans. Le moment est donc venu de mettre mon projet à exécution. Il ne s'agit pas d'un coup de tête. Mes raisons sont respectables. Malgré toute l'affection que j'éprouve pour vous, il m'est impossible de continuer à subir les remontrances de papa et à user mes semelles en démarches humiliantes pour le placement du papier carbone. J'ai quitté l'appartement cet après-midi, à 3 heures, pendant votre absence, n'emportant que mon matériel de peinture et quelques vêtements. Je me suis installé chez une jeune femme que j'aime et avec qui j'ai l'intention de faire ma vie. Elle se nomme M^{me} Lucienne Pérez. Son honorabilité, sa grandeur d'âme et son goût artistique sont au-dessus de tous éloges. Elle m'a recommandé à des directeurs de journaux. Grâce à elle, je pourrai gagner de l'argent en dessinant comme je l'ai toujours souhaité. Bien entendu, de temps en temps, je viendrai vous rendre visite. En cas d'urgence, vous n'avez qu'à m'envoyer un pneumatique au n° 16 du boulevard de Courcelles. Je vous donne mon adresse pour vous prouver mon désir de ne pas dramatiser les choses.

Mais ne cherchez pas à me voir pour me faire revenir chez vous. Je serais obligé de vous recevoir froidement, et cela me serait pénible. Ne vous suffit-il pas de savoir que mon départ est nécessaire, que j'aime, que je suis aimé et qu'un jour mes succès vous rendront fiers de moi ? Je vous embrasse bien fort, ainsi que grand-mère et Boris. Votre fils : Serge.

« P.-S. — Surtout ne tentez rien pour m'empêcher de faire ma vie comme je l'entends. Vous le regretteriez. Je suis et demeurerai intraitable. »

— J'ai trouvé cette lettre chez la concierge, en revenant de faire mes courses, dit Tania. Boris n'était pas encore rentré. Tout d'abord, j'ai cru à une farce...

Michel demeurait immobile, les bras ballants, la face inerte. Il paraissait assommé, endormi, par l'énormité de la catastrophe.

Il remua la tête de droite à gauche, comme pour émerger du tourment qui le cernait de toutes parts. Une lueur de vindicte passa dans ses prunelles. Il dit :

— J'irai là-bas. Je le ramènerai.

— Veux-tu que je t'accompagne ? demanda Tania.

— Non.

— Tu ne seras pas trop violent ? Il ne faut pas le heurter. Prends-le par la douceur.

— Je te promets.

— Et s'il refuse ?

— Il ne refusera pas, grommela Michel. Tu l'as dit : c'est une farce !... Je n'aime pas qu'on se moque de moi...

Il glissa la lettre dans sa poche. Tania l'escorta jusqu'à la porte, puis retourna dans le salon, s'approcha de la fenêtre pour le voir sortir dans la rue. Il marchait d'un pas juste et vif. Ses épaules étaient droites. Elle se sentit rassurée.

Michel revint à neuf heures du soir. Dès qu'elle l'aperçut, Tania comprit qu'il avait échoué dans son entreprise. Son visage était comme vidé du dedans. La peau grise de ses joues rentrait sous ses pommettes.

— L'as-tu vu ? demanda Tania.

— Oui.

— Eh bien ?

— Il refuse.

— Mais tu lui as bien dit...

— J'ai dit à Serge tout ce que j'avais à lui dire. Je me suis humilié devant lui, comme je ne l'ai fait devant personne encore. Il ne mérite pas que tu le regrettes, Tania.

— Il s'agit peut-être d'une toquade...

— Je l'avais espéré comme toi. Une amourette de jeune homme. Un entraînement passager. Je ne le crois plus. Serge ne nous a pas quittés pour une maîtresse, mais pour une situation. Il s'est installé dans l'appartement somptueux et baroque de cette Lucienne Pérez. Il accepte de vivre aux crochets d'une femme. Il se fait monnayer ses services. Voilà la vérité ! Un esprit veule et calculateur. Nous ne comptons plus pour lui. D'ailleurs, sais-tu qui m'a ouvert la porte ?

— Non.

— Kisiakoff.

Tania jeta un cri étouffé.

— Oui, reprit Michel, il est l'instigateur de cette liaison répugnante. As-tu compris, maintenant ?

— Ce n'est pas possible... Ce n'est pas possible, répétait Tania.

La vie fuyait hors de ses veines. Michel posa une main sur son épaule. Elle tressaillit, voulut éviter cette caresse.

— Oublie que tu as eu un fils, Tania, dit Michel. Dorénavant, tu ne prononceras son nom que dans tes prières.

— Mais je ne pourrai pas ! gémit Tania. Ce que tu demandes là dépasse mes forces ! Je suis sûre que tu n'as pas su lui parler ! J'irai le voir moi-même ! Il n'osera pas me tenir tête !...

— Tu n'iras pas, dit Michel entre ses dents.

— Pourquoi ?

— Parce que, si tu y vas, ce sera Kisiakoff qui t'introduira auprès de ton fils. Est-ce là ce que tu désires ?

Elle eut un haut-le-corps, essaya de répondre, mais rencontra le regard de son mari et se tut. Le désespoir, l'horreur qu'elle lisait dans ces yeux l'incitaient à la prudence. Sans renoncer à son dessein, elle convenait en elle-même qu'il était sage de le garder secret. Elle agirait en cachette. À l'insu de Michel, elle verrait Serge, le raisonnerait et le ramènerait au bercail. Demain, ce serait chose faite. Cette pensée la calma un peu.

— Promets-moi de suivre mes instructions, dit Michel.

— C'est bien, soupira-t-elle. J'obéirai.

La violence même de son trouble lui donnait l'illusion d'une paix intérieure profonde, surnaturelle. Elle se sentait en marge de la vie, mais ne souffrait pas. Durant toute la soirée, il ne fut plus question de la fuite de Serge. Michel se coucha tôt. Elle le rejoignit dans le lit, vers onze heures, après avoir administré les derniers soins à Marie Ossipovna. Pourtant, elle ne voulait pas se résoudre à dormir. Son mari reposait à côté d'elle, dans l'ombre. Elle devinait, contre son flanc, la chaleur de ce corps vaincu. Elle entendait sa respiration sifflante. À plusieurs reprises, elle avait songé à éveiller Michel pour lui demander des explications complémentaires. Mais qu'aurait-il pu

lui dire de plus ? Elle connaissait bien son fils. Elle lui avait fréquemment reproché sa paresse, son égoïsme, son goût du luxe et de la facilité. Cependant, aucun de ces défauts, si répandus parmi les jeunes gens de son âge, ne le prédisposait à quitter ses parents pour vivre aux dépens d'une femme. S'il avait agi de la sorte, c'était que Kisiakoff l'avait conseillé, ensorcelé, comme, jadis, il avait conseillé et ensorcelé Volodia. Le doute n'était pas possible. Vieux monstre barbu, il tentait de recommencer sur Serge l'expérience immonde dont Volodia avait fait les frais à Moscou. Mais Serge n'était pas Volodia. Il ne se laisserait pas réduire en esclavage : « Il est à moi. C'est mon petit. Je le défendrai contre les autres et contre lui-même. » Elle avait l'impression de tenir un corps très lourd qui menaçait de glisser dans l'abîme. Tout son être haletait aux prises avec les forces ennemies. Pour apaiser sa fièvre, elle essaya de se rappeler Serge, assis à la table familiale, son beau visage régulier, ses manières élégantes, la fine odeur de lavande qui se dégageait de ses vêtements. À cette évocation, son cœur fondait de tendresse et de gratitude. « C'est ça le vrai Serge, et non celui qu'on prétend m'imposer. » Le jour de son anniversaire, elle lui avait offert une cravate rayée, rouge et bleu. Et il lui avait dit, en l'embrassant, que c'était la cravate la plus distinguée de toutes celles qu'il possédait déjà. Ce baiser, elle en gardait encore le contact frais et net sur sa joue. Pourtant, ce soir-là, en remerciant sa mère, il savait que, le lendemain, il quitterait la maison. « Oh ! Serge ! Serge ! » Elle roula sa tête sur l'oreiller, ouvrit ses lèvres à l'air fade et noir de la chambre. Michel se retourna dans son lit, comme un blessé. Elle l'entendit gémir en rêve, d'une manière contenue, puérile. « Il souffre », pensa-t-elle. Mais elle ne pouvait pas le plaindre. Toute sa compassion était requise par une autre victime. Il fallait que, demain, elle se montrât à la hauteur de la situation. « J'irai le voir vers neuf heures du matin, pour être sûre de le trouver à domicile. Il doit se lever tard, prendre son petit déjeuner au lit. Je sonnerai à la porte. On m'ouvrira. Qui m'ouvrira ? Kisiakoff. » Elle éprouva une commotion dans la tête. Le nom de Kisiakoff faisait remonter en elle toute une masse de souvenirs grouillants. N'était-il pas étrange que cet homme surgît de nouveau en travers de sa route ? Une telle coïncidence dépassait, les calculs humains. Que faisait-il chez Lucienne Pérez ? Était-il son valet de chambre, son amant ? Elle s'astreignit à respirer lentement pour apaiser les battements de son cœur. Mais le calme ne venait pas. Son esprit tournoyait, tel un oiseau pris dans l'orage et qui perd la direction du vol. Subitement, un éclair ébranla le creux de sa poitrine. Elle faillit crier sous la secousse de la révélation. Kisiakoff n'avait-il pas raconté à Serge la lamentable histoire de Volodia Bourine ? Sa liaison avec Tania. Son suicide manqué. La colère, le départ de Michel. Oh ! il était capable de cette vilénie. Elle le voyait

fort bien, couvrant Serge de son ombre, lui parlant à l'oreille, comme une nourrice lubrique : « Votre mère, mon jeune ami, n'est pas la sainte femme que vous croyez aimer. » À la seule idée que Serge fût au courant de tout, une honte fourmillante pénétrait Tania jusqu'aux os. Le mépris de son fils lui était perceptible comme une disgrâce physique. De toutes ses forces, elle souhaitait se justifier devant lui. Mais que lui dirait-elle pour sa défense ? « Tant d'années ont passé ! J'ai vieilli. J'ai changé. Ton père lui-même m'a rendu sa confiance. » Pauvres excuses. La vérité était là, inscrite pour toujours dans sa peau de femme. Rien ne finissait donc jamais. Chaque geste se prolongeait dans les consciences et dans les corps. Elle était encore cette créature infidèle, marquée par la passion. Des mots couraient dans sa bouche. « Serge, mon petit ! Ce n'est tout de même pas à cause de ça que tu es parti ! Je t'expliquerai. Tu comprendras. Reviens. » Mais, déjà, elle savait qu'il ne reviendrait pas. Elle savait aussi qu'elle ne tenterait rien pour le revoir. Cette rencontre, sous l'égide de Kisiakoff, était inconcevable. Elle ne supporterait pas les reproches de son fils, ses regards intolérants, son sourire narquois. Puisqu'il ne l'aimait pas assez pour l'accepter avec toutes ses erreurs anciennes, elle préférait céder la place et laisser le destin s'accomplir. La crise passée, Serge regretterait l'affection de ses proches, la quiétude bienfaisante de la maison. Il reconnaîtrait son injustice. Il appellerait au secours. Alors, elle se présenterait devant lui, non plus comme une épouse coupable, mais comme une mère triomphante. Elle ne songerait plus à se justifier, mais à le consoler. « Tout s'arrangera. Cependant, il faut agir avec patience. Attendre que Serge convienne de son aberration... » La certitude de son impuissance actuelle lui parut douce. Ayant renoncé à rencontrer son fils, elle se sentait mieux. Délivé de tout devoir précis, offert à la seule tristesse, son esprit se tranquillisait, s'étalait, comme un lac après la tempête. Une dernière fois, elle écarquilla les yeux sur l'obscurité parfaite de la pièce. Puis, soudain, le sommeil l'entraîna, la roula, molle et sans défense, la déposa sur un autre lit. Volodia, la face verte, l'œil troué, se penchait sur son corps, la couvrait de baisers voraces. Et Kisiakoff, tenant Serge par la main, assistait à cet accouplement. Elle hurla : « Serge, va-t'en ! Ne regarde pas ! »

— Tania ! Tania ! Qu'as-tu, ma chérie ?

Elle ouvrit les paupières. Michel avait allumé la lampe de chevet. Sa figure se tendait dans une expression d'inquiétude nocturne.

— Tu as crié en rêve, reprit-il. J'ai eu peur...

Tania lui serra la main et murmura :

— Ce n'est rien, Michel. Un cauchemar absurde. Éteins la lampe. Je ne te réveillerai plus.

Le lendemain, en pénétrant dans la chambre de sa belle-mère,

Tania constata que l'état de Marie Ossipovna s'était brusquement aggravé. Son visage exsangue, raviné, semblait taillé dans une matière cireuse. Un râle crépitant s'échappait de ses lèvres flasques. Le docteur, mandé d'urgence, parla de défaillance cardiaque, ordonna des injections sous-cutanées d'huile camphrée et se retira, sans laisser grand espoir, mais en promettant de revenir avant l'heure du dîner. Tania, Michel et Boris passèrent toute la matinée au chevet de la malade, qui ne les reconnaissait plus guère et respirait difficilement. Vers midi, elle parut avoir repris des forces et demanda :

— Où est Serge ?

Tania détourna la tête.

— Il est au bureau, dit Michel d'une voix mal assurée. Il me remplace.

— Et les affaires... les affaires vont bien ?

— Très bien.

— Grâce à Serge ?

— Oui.

— Serge est un bon garçon. Préviens-le. Je veux le voir. Je lui donnerai dix mille roubles...

Boris la gorge serrée, se leva de sa chaise et sortit dans le corridor. Il ne pouvait plus supporter ce mensonge charitable. À l'heure où sa grand-mère était sur le point de rendre le dernier soupir, il était inadmissible que Serge se prélassât entre les bras d'une inconnue. Coûte que coûte, il fallait le ramener au chevet de la moribonde. Michel avait échoué dans cette mission délicate. Mais lui, Boris, ne doutait pas que toutes les chances fussent de son côté. Il saurait parler, menacer, commander, au nom de la famille. Plus tard, ses parents le remercieraient pour son initiative et sa ténacité. Heureusement, il se rappelait l'adresse que Serge avait indiquée dans sa lettre : 16, boulevard de Courcelles, chez M^{me} Lucienne Pérez. Tout enflammé par sa décision, Boris s'éloigna sur la pointe des pieds et prit soin de ne pas faire de bruit en refermant la porte.

Ce fut un gros homme barbu et souriant qui l'introduisit dans le salon de M^{me} Lucienne Pérez. Boris n'avait pas imaginé qu'il pût exister à Paris des pièces aussi vastes et aussi bizarrement décorées. Son regard glissait sur des torsos de marbres mutilés, s'accrochait à un lustre orné de fleurs en porcelaine, plongeait dans des miroirs, atterrissait sur des fourrures d'ours. Une timidité farouche pénétrait son âme. « Est-il possible que Serge habite là-dedans ? »

— J'ignore si M. Serge est à la maison, dit l'inconnu. À tout hasard, qui dois-je annoncer ?

— Je suis Boris Danoff.

— Son frère ?

— Oui, son frère, balbutia Boris.

— Quelle joie ! Permettez-moi de me présenter. Un ami de Serge : Ivan Ivanovitch Kisiakoff. Nous avons déjà eu l'avantage de recevoir, hier, la visite de votre papa. Venez-vous pour les mêmes motifs que lui ?

Boris jeta un coup d'œil méfiant à ce visage lourd et obséquieux, hésita une seconde et dit :

— Oui, monsieur.

— Louable persévérance, soupira Kisiakoff. Je conçois l'émotion que le départ de Serge a provoquée dans votre cœur. Mais, tôt ou tard, les enfants désertent tous le foyer familial. Ils volent de leurs propres ailes. Criminel est celui qui s'oppose à l'essor des oiseaux.

— S'il vous plaît, Monsieur, allez chercher mon frère, dit Boris.

— Avec plaisir, susurra Kisiakoff. Toutefois, comme je vous l'ai déjà dit, je crains qu'il ne soit absent, ou plutôt, hum... (il cligna de l'œil)... occupé...

— Occupé ?

— Eh ! oui... Avec M^{me} Pérez. Insatiable jeunesse ! Vous me comprenez à demi-mot. Les tourtereaux se sont enfermés dans leur chambre. Ils roucoulent. Ai-je le droit de les déranger ?

Boris rougit violemment et baissa les paupières. Il eût souhaité disparaître. Seule la pensée de son devoir le soutenait dans cet extrême désarroi. Il murmura :

— Dites-lui... dites-lui que c'est très grave... Dites-lui que grand-mère est sur le point de mourir...

À ces mots, Kisiakoff joignit les mains et une compassion funèbre se peignit sur sa figure :

— Marie Ossipovna ? Serait-ce possible ?

Boris dut se mordre les lèvres, car il était sur le point de pleurer.

— Comme vous êtes pâle ! reprit Kisiakoff. Un peu de porto ? Du whisky ?

— Prévenez-le vite, grommela Boris. Je vous en supplie !

— J'y vais... Aie ! aïe ! aïe... Pauvre humanité souffrante ! Pâte docile où s'enfoncent les doigts de Dieu !...

Kisiakoff sortit à reculons, laissant la porte ouverte. Un peu plus tard, Boris entendit un rire de femme chatouillée, une rumeur de poursuite. Cette visite se déroulait d'une manière qu'il n'avait pas prévue. Une hostilité terrible rayonnait du lustre, des marbres et des miroirs gelés. « Que suis-je venu faire dans cette maison ? Je suis trop jeune. Si papa n'a pas su convaincre Serge, comment le pourrais-je, moi ? »

Des pas retentirent dans le corridor. Boris tressaillit et dressa la tête. Les battements de son cœur devinrent assourdissants. « C'est lui. Il vient. Tout sera décidé en quelques minutes. » Serge pénétra dans le salon, en coup de vent. Il était vêtu d'une robe de chambre en soie

brochée, de couleur émeraude. Des babouches vernies chaussaient ses pieds nus. Les cheveux ébouriffés, les yeux allumés de fureur, il s'avança vers Boris et proféra sèchement :

— Qu'est-ce que tu fous ici ? Ce sont les paternels qui t'ont envoyé ?

— Non, répondit Boris, décontenancé. Je suis venu de mon propre gré.

— Pour m'ordonner de retourner là-bas ?

— Oui.

Kisiakoff, qui était entré derrière Serge, observait la scène avec intérêt.

— Inutile, dit Serge. J'ai déjà vu papa. Il a compris. Quant à toi, je n'ai pas de comptes à te rendre. Décampe !

— Mais Serge, tu n'as pas le droit ! gémit Boris. Si tu savais comme nos parents souffrent de ta conduite ! Un homme de cœur... un fils digne de ce nom...

Il s'embrouillait dans les formules nobles qu'il avait préparées. Serge éclata de rire.

— Voulez-vous une friandise ? demanda Kisiakoff.

Il tendait à Boris un cornet plein de caramels. Boris secoua la tête. Une buée étincelante troublait son regard. Kisiakoff dit :

— Vous avez tort. Ils sont délicieux.

Et il glissa un bonbon dans sa bouche.

— Au nom de toute notre famille, poursuivit Boris, je te supplie de revenir. Tu ne me feras pas croire que tu as une âme de scélérat. Grand-mère est sur le point de mourir. Elle te réclame...

À ces mots, Serge, poussa un sifflement aigu, enfla les narines et répliqua abruptement :

— C'est tout ce que vous avez trouvé ? Pas très fort comme bobard ! Vous me prenez vraiment pour un ballot. Je l'ai vue hier, grand-mère. Elle se portait comme un charme.

— Ce n'est pas vrai. Elle était malade...

— Comme tous les gens de son âge.

— En ce moment... peut-être qu'elle a cessé de vivre...

— Alors, il est inutile que je me dérange.

Une voix féminine sortit des profondeurs de l'appartement :

— Serge ! Serge ! Tu viens !

— Mais oui, chérie, répondit Serge.

Kisiakoff toucha l'épaule de Boris et dit :

— L'amour ! L'irrésistible amour ! Tout et tous dans le monde s'inclinent devant lui !

— Alors, grogna Serge, tu te décides à mettre les voiles ? Je suis pressé. On m'attend.

Mais Boris ne bougeait pas. De quelle hauteur était-il donc tombé

pour se sentir si lourd, si las, si rompu ? Il ne reconnaissait plus son frère dans ce personnage arrogant et sec, vêtu d'une robe de perroquet. Et Kisiakoff, retranché derrière sa barbe noire, avait lui aussi perdu toute réalité humaine. Des éboulis de marbre, des éclats de lacs les entouraient. Boris cherchait vainement un point d'appui sur ces visages, sur ces objets inaccessibles. Comme s'il eût deviné son embarras, Serge le saisit par le revers du veston et prononça dans un souffle :

— Écoute, petit crétin. Tu retourneras chez les parents. Tu leur diras que je vis auprès de la femme que j'aime, que je ne manque de rien, que je suis heureux. Tu ajouteras que, s'ils se tiennent tranquilles, je leur donnerai régulièrement de mes nouvelles, mais que s'ils essaient de me relancer, je n'hésiterai pas à leur interdire l'accès de cette maison. Enfin, s'ils insistent...

— Ils n'insisteront pas, chuchota Boris. Je venais surtout à cause de grand-mère...

— Tu l'embrasseras de ma part.

— Et si elle meurt ?...

— Elle ne mourra pas ! Tu m'embêtes ! hurla Serge.

Et il repoussa Boris, violemment.

— Cher Boris Mikhaïlovitch, dit Kisiakoff, je crois que l'entretien est terminé.

Une dernière fois, Boris regarda Serge, longuement en pleine figure :

— Vraiment... tu ne veux pas ?

— Non.

— Donc, il faut que je m'en aille.

— Va-t'en !

Lorsque Boris fut parti, Kisiakoff s'approcha de Serge et dit en riant :

— Mes compliments. Vous avez désarmé l'ultime offensive de la famille.

Mais Serge tourna vers lui une face tordue par la colère et cria soudain :

— Laissez-moi seul ! Je veux rester seul !

— Et pourquoi, mon pigeon ?

— Pourquoi ? hoqueta Serge. Vous n'avez pas compris ? Grand-mère... grand-mère est en train de mourir !

Penchés au-dessus de Marie Ossipovna, Michel et Tania épiaient sur son visage les signes avant-coureurs de la défaillance. Une respiration mesquine filtrait entre ses lèvres bleues. Subitement, une porte claqua au fond de l'appartement. Les épaules de la malade tressaillirent. Elle haleta :

— C'est... Serge... Serge qui rentre...

Mais ce fut Boris qui pénétra dans la pièce.

— D'où viens-tu ? demanda Michel.

— J'ai fait un tour. J'étouffais. Maintenant, cela va mieux. Le docteur n'est pas encore là ?

— Nous l'attendons d'une minute à l'autre, ainsi que le prêtre...

Il y eut un silence. La figure de Marie Ossipovna parut s'assombrir, se creuser. Boris pensa qu'elle avait cessé de vivre. Mais, après une pause interminable, une voix clapotante, fatiguée, surhumaine, sortit de cette bouche dont l'agonie déformait le contour :

— Michel... il faut que je te dise... Tu ne le sais peut-être pas... mais l'autre jour... dans le tramway... j'ai compris... Nous ne sommes pas à Moscou !... Nous ne sommes pas à Moscou !...

Les derniers mots de Marie Ossipovna se fondirent dans un râle. Une larme glissa sur sa joue blanche et plissée. Puis, ses prunelles se révélsèrent lentement.